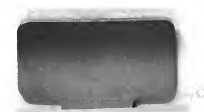

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·









ŒUVRES

COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUVAL.

TOME V.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

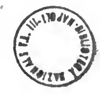
D'ALEXANDRE DUVAL,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE M. PIGAULT-LEBRUN ET DE CELLES DE M. PICARD,
AU PALAIS-ROYAL, N° 51;
ET CHEZ CHASSERIAU, LIBRAIRE,
Rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 5, au Dépôt Bibliographique.
MDCCCXXII.



GUILLAUME
LE CONQUÉRANT,

DRAME HISTORIQUE EN CINQ ACTES
ET EN PROSE.

Représenté sur le Théâtre-Français, le 16 décembre 1803.



NOTICE

SUR

GUILLAUME LE CONQUÉRANT.

Je me vois forcé d'entrer dans beaucoup de détails relativement à la pièce de *Guillaume-le-Conquérant*. Elle se rattache à des circonstances politiques qui demanderont, de ma part, quelques développements : de plus, elle appela sur moi de nouveaux chagrins à mon retour de Russie.

Si je fais connaître l'accueil flatteur que je reçus dans la capitale de ce grand empire, ce n'est point par orgueil; mais ces confidences doivent établir quelle a été la différence de ma position dans ma patrie, comparée à celle dans laquelle je me trouvais en Russie. En France, je n'ai éprouvé des différents gouvernements qui se sont succédé, que des persécutions et des dégoûts; tandis que, dans l'étranger, j'ai reçu des souverains et des grands seigneurs de leur cour des marques honorables d'es-

time, et de riches présents. *Nul n'est prophète en son pays,* dit le proverbe; c'est une vérité de tous les temps et de tous les lieux dont je puis offrir un nouvel exemple.

Bien que, dans tout le cours de ma vie, je me sois montré plus jaloux d'obtenir la faveur du public que celle des cours, je n'en dois pas moins rendre hommage à la vérité; et, quelle que soit d'ailleurs mon opinion sur l'indépendance que doit conserver un auteur dramatique, il est de mon devoir de donner aux personnes qui m'ont témoigné de la bienveillance et de l'intérêt, une preuve de ma reconnaissance. A ces considérations il s'en joint une autre : de tout ce que je vais rapporter il résultera que sans doute les hommes à talent sont tellement communs en France, qu'à peine les chefs du gouvernement y font attention; tandis que si ces mêmes artistes sortent de leur pays, ils peuvent croire, sans trop de vanité, qu'ils valent quelque chose, d'après les marques de considération qu'ils reçoivent des classes les plus élevées et les plus instruites. Il me sera facile d'offrir la preuve de ce que j'avance, lorsque le temps m'aura permis de réunir mes notes et mes souvenirs, que, moins par orgueil que par justice, je veux présenter au public, sous le titre de *Voyage en Russie*, comme je crois l'avoir donné à entendre dans une précédente notice

Mais, en attendant que j'effectue une promesse qui n'est encore qu'un projet bien incertain, je puis dire qu'une fois arrivé à Saint-Pétersbourg, les impératrices me firent inviter à leur lire ma pièce d'Édouard, seule cause de mon voyage dans leur pays. Je ne trouverai point assez de mots (et, dans ma bouche, ce langage ne saurait être suspect d'adulation), pour exprimer l'aménité, la grace avec laquelle elles me reçurent. Quoique je redoute fort l'approche des grands, non par l'idée, comme on le croira bien, que je les suppose des êtres supérieurs à notre pauvre espèce, mais parce que toute ame un peu fière éprouve toujours quelque sentiment pénible d'une humilité forcée, je me trouvai tellement encouragé par leur bienveillance, que, surtout près de la jeune impératrice, je me crus transporté dans l'une de ces brillantes sociétés de Paris, si communes avant la révolution, où s'établissait, en dépit des préjugés, une espèce d'égalité entre les arts, les richesses et les grandeurs.

Je ne rapporterai point ici les choses aimables que me dit l'impératrice-régnante, sur tous les hommes célèbres qui, à cette époque, florissaient en France. Elle apprécia leur genre de talents avec une justesse d'esprit qui prouvait qu'elle aimait les arts avec passion, et qu'elle les cultivait avec succès. On peut juger de mon étonnement, de mon admi-

ration, lorsque, employant pour s'exprimer un français élégant et pur, elle fit l'éloge des hommes qui honoraient mon pays par leur mérite ou leurs vertus. Certes, et j'en appelle à tous ceux qui à cette époque ont visité la cour de Saint-Pétersbourg, je doute qu'on pût trouver dans le monde une femme plus belle, d'une physionomie plus enchanteresse.... Quel éclat! quel regard touchant! quelle taille plus noble, plus svelte, plus aérienne! Oui, quel qu'eût été son rang parmi les êtres jetés sur notre globe, princesse ou bergère, une si parfaite créature eût appelé près d'elle l'admiration, le respect et l'amour. J'entrerais dans trop de détails si je faisais parler la jeune impératrice, et si je la représentais cherchant à me dédommager de la fatigue que me donnait ma lecture par mille mots remplis de politesse et de bonté (*).

Je crois être assez connu par mon peu d'empressement à complaire au pouvoir, pour qu'on ne voie pas dans un enthousiasme que produit un simple souvenir, l'une de ces flatteries intéressées qui provoquent la reconnaissance des personnes qui en sont l'objet. Ce n'est pas après vingt ans qu'on s'avise de prodiguer la louange à des impératrices,

(*) A cette lecture, que je me rappelle avec tant d'intérêt, j'en opposerai, dans le courant de mes Notices, une autre que je fis à Fontainebleau, dans la nouvelle cour de Bonaparte; ce qui pourra donner matière aux réflexions du lecteur.

lorsque nos goûts et notre opinion nous éloignent des cours et de leurs faveurs qu'il faut toujours acheter. Non, ce que j'ai dit, je l'ai pensé. Sans le vouloir, je me suis trouvé forcé de comparer nos nouveaux princes et nos nouvelles princesses avec ceux des cours étrangères que j'ai parcourues; et, d'après l'accueil que j'ai reçu des uns et des autres (*), l'expérience m'a confirmé cette vérité : Qu'il est plus facile de se revêtir de l'orgueil qui tient à un rang élevé, et d'en accabler les hommes que l'on ne croit pas ses égaux, que de faire oublier sa puissance par des qualités vraiment nobles qui commandent le respect.

C'est donc en rapportant ce qui a suivi mon arrivée en France, et en comparant aux cours étrangères le ton de notre nouvelle cour, que je ferai mieux sentir à mon lecteur combien j'ai dû trouver pénibles l'accueil que l'on me fit à mon retour et les injustices dont je devins encore la victime (**).

(*) C'est dans mon voyage en Russie que je pourrai développer mes observations sur les cours de Saxe et de Prusse, et que je pourrai essayer de faire un tableau vrai de ce qu'était la cour de Saint-Pétersbourg au temps où je l'habitais.

(**) Victime, c'est le mot. En France, on me commandait des pièces; et j'étais privé des récompenses dues à mon travail; et de plus on menaçait ma liberté. En Russie, je ne fis jouer que mon *Édouard*; je ne composai rien pour l'empereur, et je revins avec les preuves les plus honorables de la considération et de la munificence de cette cour.

Rentré dans le sein de ma famille, j'y goûtais le repos, bien nécessaire après une route de près de deux mille lieues dans le nord de la Russie et de l'Allemagne, lorsqu'un de mes amis (M. Isabey) vint me prier de faire une petite pièce pour la fête du premier consul. Cette petite pièce devait être jouée par MM. Beauharnais, B**, Sav..., Isabey, et par mesdames Murat, Hortense Beauharnais et autres dames de la maison. Isabey me représenta que c'était un excellent moyen de me faire dédommager des pertes que l'on m'avait fait éprouver en me privant du produit des représentations d'Édouard. Quoiqu'il soit dans mon caractère de ne point aimer à composer des pièces qui n'ont pour but que de faire des compliments à un homme, et que je ne trouve rien au monde de plus difficile que d'écrire ce que l'on ne sent pas, je consentis à ce qu'on me demandait, dans l'espoir au moins de cesser d'avoir un ennemi, ou plutôt un persécuteur dans le maître de la France. Je me mis donc à l'ouvrage; et, d'après ce que l'on m'avait dit qu'on ne voulait point que la pièce eût une couleur politique, ni qu'il fût question des victoires de Bonaparte, je me trouvai tout-à-fait à mon aise. Je n'avais plus à louer qu'un général, bon ami, bon époux, bon père, bon frère; et cette donnée, qui rentrait tout-à-fait dans le genre des fêtes que l'on

donne aux bourgeois de Paris, me rendit très-faciles les moyens de placer des éloges qui pouvaient appartenir à tous les hommes et qui cessaient d'être contre ma conscience.

Le hasard m'ayant fourni un plan assez heureux, je fis en très-peu de temps ma petite comédie. Aussitôt qu'elle fut terminée, Isabey me conduisit chez M.***, qui avait quelque puissance auprès de Bonaparte. Il me reçut très-bien, trouva ma pièce charmante, me fit beaucoup de compliments, me parla de mon voyage en Russie, de la peine que j'avais dû éprouver de quitter la France, du tort que l'on avait fait à ma fortune, de son amour pour la liberté, etc., etc. A cette époque, M. *** avait une manière de penser tout-à-fait républicaine : et il le prouva bien; car, après avoir accompagné le général Bonaparte en Égypte, il ne voulut pas reconnaître un maître dans son ancien camarade de collége. Il le quitta pour des destinées moins hautes que celles qui lui étaient promises; et il se contenta d'aller achever sa fortune je ne sais où. Épris de l'art de la comédie, il trouvait, au milieu de ses nombreux travaux, le moyen de *tenir son emploi* dans la société comique de la *Malmaison*. Il avait bien raison de se livrer à ce plaisir innocent : la nature lui a départi dès sa naissance tout ce qu'il faut pour réussir dans ce genre de rôles qu'au

théâtre on appelle *comiques;* et je n'ai jamais rencontré, dans aucune société bourgeoise, un *valet* plus adroit et plus fripon.

Dès que ma pièce eut été agréée par les dames qui jouaient la comédie à la *Malmaison*, on s'empressa de la mettre en répétition. En ma qualité d'auteur, je devais venir leur indiquer mes intentions. Malgré ma répugnance à me répandre dans une société dont j'avais à peu près connu isolément tous les personnages, mais dont je prévoyais déja la destinée future, je cédai au désir de mon ami Isabey. Ma répugnance était fondée, d'abord sur ce que je savais que le maître du logis ne m'aimait pas, et ensuite sur la singulière position où, d'après mes idées, devaient se trouver toutes les personnes qui lui étaient attachées. Bonaparte avait alors ses projets de régner seul sur la France, mais il n'osait pas encore les faire connaître. Quelques amis seuls étaient dans sa confidence; et ils devaient tout doucement, en l'environnant de respects, préparer la nation à le voir s'emparer de la couronne. Les plus adroits parmi eux étaient ceux qui se montraient les plus bas et les plus soumis; ils s'essayaient à devenir courtisans, comme leur maître s'essayait à devenir empereur. Il était, dès lors, difficile pour moi, qui, sans être un grand sorcier, avais deviné tous ses projets, et qui étais à

mille lieues de partager ses opinions, de me retrouver au milieu de cette pépinière de flatteurs et de courtisans que j'avais vus dans le monde comme de simples connaissances auxquelles j'attachais peu de prix. Ma visite à la Malmaison me prouva que je ne m'étais point trompé sur ma position et sur la leur. Mes vieilles connaissances m'accueillirent avec un air embarrassé, qu'ils prenaient pour un air de grand seigneur. Je riais tout bas de leurs grimaces, et surtout dans le moment où elles voulaient me faire croire qu'elles n'étaient point changées à mon égard. Pour un observateur, rien n'eût été plus comique que de les voir retrancher de ma pièce tout ce qui pouvait annoncer de leur part trop de familiarité envers le chef de la famille, qui s'apprêtait à devenir le maître de la France. Moi, qui avais cru bonnement que l'on n'avait voulu *qu'une fête de famille*, j'avais composé mon petit drame dans ce seul esprit. Mais je vis qu'il y fallait autre chose; et, quoiqu'on m'eût assuré qu'on ne voulait pas y mettre de la flatterie, nous ajustâmes quelques phrases sur ses campagnes d'Italie, et sur la destinée que lui préparaient la gloire et ses talents. Cependant, je conviens qu'on ne trouverait dans cette comédie, qui doit être encore dans les mains de l'un des secrétaires du consul, aucune de ces basses flagorneries qui doivent

faire rougir celui qui les écoute, et plus encore celui qui les écrit.

La fête fut donnée; et ma petite comédie fut jouée devant tous ces anciens républicains, qui avaient déja changé plusieurs fois le gouvernement de la France, et qui ne devaient le trouver convenable pour leur pays qu'ils avaient bouleversé, qu'autant qu'on les ferait princes, ducs, comtes ou barons. Ils en étaient arrivés à ce moment où un homme, fort de l'opinion publique, de ses talents, de ses victoires, allait récompenser leur dévouement en rétablissant une nouvelle aristocratie, qui, en dépouillant l'ancienne de ses droits, devait se consolider par des majorats et toutes les prérogatives que peut donner le pouvoir absolu. Tous les hommes qui composaient l'auditoire, simples particuliers alors invités chez un général, formaient déja l'auguste pépinière de tous ces nobles que nous avons rencontrés depuis dans le sénat et dans les antichambres de Bonaparte. On conviendra qu'un pareil public dût trouver bonne une pièce jouée par la famille d'un maître futur, et que les acteurs du Théâtre-Français ne pouvaient entrer en comparaison avec ceux dont on irait bientôt briguer les faveurs. Moi, qui n'avais aucune prétention aux honneurs et aux places qui allaient devenir le prix de tant de compliments, je jugeai

les acteurs détestables. Je me trouvai seulement heureux d'être débarrassé d'une corvée qui devait me procurer, à ce que je croyais, la permission de faire reparaître mon Édouard. C'est en me flattant de cette promesse qu'on me fit encore contribuer à une autre fête donnée à M. ***. Mais c'est en vain que je fis tout ce qu'on me demanda, tout ce qu'on voulut; j'en fus pour les frais de mes courses à la Malmaison, pour ceux d'un habit, et pour mon travail.

J'avoue que je fus un peu étonné de l'oubli que l'on fit de moi dans les récompenses qui furent distribuées à l'occasion de cette fête. *Michot*, acteur du Théâtre-Français, qui dirigeait le théâtre; *Plantade*, compositeur, obtinrent de riches gratifications; et l'auteur de l'ouvrage que l'on disait être si agréable, et qui avait enchanté le premier consul, n'obtint ni le remercîment qu'il aurait au moins eu le droit d'attendre, s'il eût travaillé pour un de ses égaux, ni la récompense que l'homme qui se dit grand seigneur doit à l'artiste qu'il emploie. Je fus complètement oublié; et cet oubli me parut être la punition du succès que j'avais obtenu en Russie. J'aurais pu sans doute réclamer, ou me venger par quelque épigramme, d'une injustice qui devait blesser mon amour-propre; mais comme je prévoyais que tous ces personnages *demi-*

princes, *demi-bourgeois*, deviendraient un jour très-puissants, je trouvai plus sage de me taire, et surtout de ne pas m'abaisser à demander le prix de mes travaux. La Russie m'avait fourni de quoi me consoler de la petite mystification que j'avais éprouvée ; et un coup d'œil jeté sur les riches présents de l'empereur et des impératrices, que je n'avais point fatigués de mes flatteries, me confirma la vérité du vieux proverbe que j'ai déja cité plus haut : *nul n'est prophète en son pays*.

Un an plus tard, les évènements politiques, dirigés par l'Angleterre, mirent la France dans une position à se montrer hostile envers cette ambitieuse puissance. Le succès de nos armes sur le continent fit concevoir à Bonaparte l'idée de l'aller attaquer jusque sur son territoire : la chose était difficile, nous n'avions plus de marine, et la mer, qui l'environne, devenait pour la Grande-Bretagne un rempart qui semblait la mettre à l'abri contre toute puissance humaine. C'est ce que Bonaparte, en sa qualité de conquérant, ne voulut pas croire, ou plutôt, c'est ce qu'il fit semblant de ne pas croire. Il forma le projet de débarquer en Angleterre et d'aller écraser cette nouvelle Carthage. Certes, dans ses idées de conquête, c'est ce qu'il aurait pu faire de mieux, puisque, l'Angleterre soumise, il devenait le maître de la terre. Le temps ne lui a que

trop prouvé ce que pouvait un ennemi irréconciliable, armé de son or, de sa politique et de son influence sur le monde entier. Cependant le génie de Bonaparte aurait peut-être triomphé de cette influence, si la modération et la raison avaient pu s'allier à ses plans d'une domination despotique sur tout le continent. La victoire le suivait partout; mais la folie l'accompagnait aussi. Il ne jugeait des évènements à venir que d'après l'idée dont son esprit était follement imbu, qu'il ne devait jamais rencontrer d'obstacles. *Nouvel Alexandre*, il se croyait un demi-dieu; il croyait pouvoir commander aux évènements et aux climats; mais les évènements, la trahison, les climats, la perte de l'estime publique, l'abandon du peuple, ont détruit ses armées victorieuses; et le *demi-dieu*, moins heureux que *cet autre fou d'Alexandre*, s'est vu renverser de son piédestal et fouler aux pieds par ses éternels ennemis que pourtant il avait fait trembler jusque dans leur île.

Mais abandonnons cet ambitieux, que des malheurs trop récents défendent encore contre une sévère opinion. L'historien seul aura le droit de juger cet homme extraordinaire, et de fixer la part d'estime à laquelle il aura le droit de prétendre auprès de nos neveux. Tous les témoins de la révolution, tous ceux qui ont aimé leur pays, tous ceux qui

n'ont point pris leur ambition personnelle pour du patriotisme, le jugeraient en ce moment avec une trop grande sévérité; ils le regarderaient comme l'auteur de tous leurs maux présents et à venir; ils le jugeraient enfin comme un despote législateur, qui a légué ses idées de gouvernement à des successeurs, idées qui ont toujours été contraires à la véritable liberté et à la dignité de l'homme. Et quel a été d'ailleurs le résultat de son gouvernement? des guerres continuelles, des lois oppressives, une noblesse improvisée, des majorats établis, et une nouvelle féodalité en perspective.

C'est malgré moi que je me laisse aller à ces observations sur le caractère d'un homme qui n'est plus : mais la France a trop souffert de son existence, pour que des souvenirs pénibles ne viennent pas m'assaillir au moment où, tant dans notre propre pays que dans l'étranger, les efforts d'un parti puissant tendent à soumettre l'Europe entière à des gouvernements du genre de celui de Bonaparte.

Revenons à ma pièce de *Guillaume*. Je dirai d'abord les motifs qui me portèrent à l'entreprendre. Lorsque Bonaparte conçut, ou, comme je l'ai dit, feignit de concevoir le projet d'aller attaquer les Anglais dans leur île, il fit construire une quantité de bateaux qui devaient former différentes flot-

tilles destinées à transporter son armée sur les rives d'Albion. Ce projet immense, inconcevable même, n'était point approuvé par l'opinion publique. Le peuple restait froid à l'élan commandé par des corps de l'état et même par des particuliers ambitieux, qui faisaient construire à leurs frais quelques embarcations. Plus étonné de la témérité de cette entreprise, qu'enthousiasmé par les grands résultats qu'elle pouvait promettre, il ne paraissait ressentir que cette curiosité froide qu'on éprouve lorsqu'un agile sauteur vous promet un nouveau tour de force. Aucun esprit public ne l'animait; et cet esprit public, que l'on semble aujourd'hui mépriser, est pourtant l'appui salutaire qui empêche les souverains de tomber, la base la plus solide des états. On voulut rendre à l'opinion publique cet enthousiasme qui existait aux premiers jours de la révolution; et l'on ne craignit point alors d'employer les moyens dont on avait fait usage dans ce temps-là. On commanda des chansons pour les rues, des pièces pour les théâtres; mais on ne réfléchissait point qu'on peut bien entretenir par de semblables moyens le sentiment de patriotisme, qui est dans le cœur des citoyens, mais qu'on ne le fait point renaître dès qu'il s'y est éteint. Tous ces chants, tous ces drames, toutes ces comédies commandés par le pouvoir n'eurent point le succès

qu'on en attendait. Le peuple savait déja que ce n'était point pour son bonheur que l'on agissait; et que, si le premier consul voulait soumettre le monde entier, c'était afin d'enrichir ses partisans, et jeter ses frères sur des trônes.

Mon frère Amaury se trouvait à cette époque chef du bureau des beaux-arts; il avait été chargé par le ministre de réunir tous les auteurs dramatiques, et de leur demander, au nom de la patrie, quelques ouvrages propres à réchauffer l'esprit public. Comme auteur disgracié par Bonaparte, j'étais bien résolu à ne point imiter mes confrères. Mon frère seul me fit changer d'opinion. Il me représenta que si je ne donnais pas cette preuve de patriotisme, le public m'en saurait mauvais gré; que, de plus, je n'avais rien à démêler avec le premier consul; qu'il ne s'agissait pas de faire son panégyrique, mais d'appeler contre les Anglais le courage de toute la nation. Je cédai à ses raisons; et je résolus de remplir le devoir d'un patriote. Mon embarras était de trouver un sujet digne de la scène française, pour laquelle je voulais travailler. Mon frère me l'eut bientôt indiqué, en me parlant de *Guillaume-le-Conquérant,* dont on venait d'exposer l'histoire au Muséum. Une immense tapisserie, brodée par les mains de la reine Matilde, représentait la descente en Angleterre du

héros normand. Ce sujet me parut tout-à-fait dramatique ; et, à l'aide de quelques notes sur la vie de Guillaume, que mon frère me procura, je composai, dans l'espace de dix jours et dix nuits, mon drame historique, avec un prologue en vers, qui annonçait que ma pièce était faite sur le modèle des pièces anglaises, et que je n'y respectais ni l'unité de lieu, ni l'unité de temps. Dès que ma pièce fut faite, je la présentai au ministre Chaptal, qui voulut l'entendre, et qui m'en fit faire une lecture chez lui. Elle intéressa ; et on la jugea très-propre à remplir les vues du gouvernement. Des acteurs français, qui avaient assisté à cette lecture, se disposèrent à jouer la pièce, et firent, pour lui donner plus de vogue, une très-grande dépense de décorations et d'habits. Ils espéraient qu'indépendamment des circonstances, le genre bizarre que j'avais adopté pourrait piquer la curiosité publique, et les dédommager de l'ennui de jouer une pièce *de commande*. Ainsi que moi, ils furent trompés dans leur attente : la pièce fut défendue le lendemain de la première représentation ; et ce fut moins parce que, dans plusieurs instants, certaines expressions, qui tenaient à la couleur des mœurs du temps, avaient excité des murmures, que parce que l'ensemble de l'ouvrage ne satisfit point les plats courtisans du nouveau maître. Ceux

qui étaient dans le secret du consul, voulaient, en commandant des pièces de ce genre, bien moins réchauffer le patriotisme des Français, que présenter au peuple les grandes qualités d'un chef dont ils se disposaient à faire un empereur. Mon drame, conforme à l'histoire, loin d'offrir des allusions à Bonaparte, ne représentait que l'audace et la gloire de Guillaume : aussi le public des loges fut-il très-mécontent de mon peu d'adresse; et, si le parterre applaudissait avec enthousiasme quelques scènes intéressantes par leur singularité même, les loges s'en montraient courroucées : toute la pièce fut donc entendue au milieu des murmures et des applaudissements. Je m'attendais bien à l'effet de cette représentation. Je savais par expérience que ce genre d'ouvrage, qui blesse toutes nos idées dramatiques, devait se ressentir des contradictions qui s'éleveraient parmi les spectateurs; mais je savais aussi que, la première représentation passée, le public écoute, ne juge plus, et finit par s'amuser même de ce qu'il avait blâmé la veille. La pièce de mon confrère Lemercier (Pinto) est une preuve de ce que j'avance. Lorsqu'on la donna, pour la première fois, jamais le Théâtre-Français ne fut témoin d'une représentation plus orageuse; et depuis, cette même pièce a fait rendre une justice complète au talent original de l'auteur. Il en eût

été de même de mon *Guillaume* : les acteurs y comptaient si bien, qu'ils me dirent hautement, le lendemain de la première représentation, qu'ils espéraient gagner beaucoup d'argent avec ma pièce, et que je ne devais attribuer qu'à des circonstances qui m'étaient étrangères, par exemple à la bizarrerie de certains costumes, et à des marches militaires qui ne finissaient point, les murmures du public. Mais à peine avais-je terminé, à la répétition du lendemain, les coupures, qui sont toujours indiquées par le parterre, que plusieurs personnes vinrent me faire part de la colère du premier consul. Il n'avait point assisté à la représentation; mais ses flatteurs, pour lui faire mieux leur cour, m'avaient représenté comme son ennemi personnel; ils avaient cité différents passages de ma pièce, et entre autres ma chanson de Roland, laquelle avait excité l'enthousiasme. Ils prétendaient que le couplet où je peins sa mort à la bataille de Roncevaux, n'était qu'un moyen d'annoncer aux Français que Bonaparte succomberait dans son expédition. Hélas! ce qu'on m'annonçait n'était que trop vrai : l'ordre qui défendait ma pièce arriva le soir même; et pour la troisième fois, sans motif, sans raison, je fus privé du fruit de mon travail. Mais combien, dans la position où je me trouvais, cette injustice était révoltante! On était venu me cher-

cher, je n'avais fait que céder aux demandes de l'autorité; elle avait exigé de moi un travail pénible qui avait altéré ma santé; et je n'eus pour dédommagement de tant de peines, de tant de souffrances, que la crainte d'être arrêté, ou d'être obligé de retourner encore dans les pays étrangers. On m'avait peint le consul dans une telle fureur, que je fus à la veille d'exécuter ce projet. Il s'était fait chanter la chanson de *Roland;* et l'un de ses favoris, dont je tairai le nom, quoiqu'il soit bien connu dans Paris, empoisonna tellement mes intentions, qu'il fut un instant question de m'infliger les cruels traitements que l'on avait fait éprouver à Dupaty lors de la représentation de son *Antichambre*. Cependant l'orage se calma. On prétend que *Joséphine* mit tant de chaleur et d'intérêt à défendre ma cause, qu'elle finit par se jeter aux pieds de son époux. Si la chose est vraie, je me plais à lui rendre cette justice qu'elle savait désarmer le tyran, par sa bonté, par sa douceur. Mais étais-je coupable? avais-je besoin de grace? mais devais-je trouver ma tranquillité dans un pardon que je n'aurais jamais demandé?

Je doute que la nature m'ait destiné à devenir un flatteur; car dès l'instant qu'il me faut rendre un hommage intéressé au pouvoir, je me trouve dans une situation tout-à-fait gênée. Non que je

ne sache rendre justice au mérite, aux talents, aux vertus d'un prince; mais je trouve que l'éloge d'un auteur de profession a toujours quelque chose qui ressemble à la flatterie, la vérité même dans sa bouche paraît un mensonge; et cependant il n'est pas d'écrivain qui, dans le cours de sa vie, puisse se soustraire à cette obligation que lui impose son état, de brûler quelquefois de l'encens sur l'autel du pouvoir. Ce que je n'ai point fait pour les princes et souverains du nord, qui se sont acquis tant de droits à ma reconnaissance, les circonstances m'ont forcé de le faire pour un usurpateur qui me persécutait, et qu'il fallait désarmer. Plus tard, je me retrouverai encore en présence de ce même homme, et forcé, par une nouvelle circonstance, si ce n'est de le flatter, au moins de rendre un hommage public à quelques-unes de ses grandes qualités. Mais telle est la situation d'un auteur qui ne peut pas parler d'après sa conscience, et ne veut point s'avilir en prodiguant une louange outrée, qu'il n'en dit jamais assez pour flatter l'idole, et se trouve en avoir dit trop, pour n'en avoir pas dit assez.

Chénier, dont la vie politique et les grands talents seront appréciés par les nouvelles générations, va m'offrir encore la preuve de ce que je viens d'exposer. Certes, ni ses opinions politiques, ni ses prin-

cipes d'indépendance, ne le portaient à faire l'éloge d'un homme que, dans ses idées, il regardait comme le fléau de sa patrie, et le destructeur de toutes les libertés publiques. Eh bien! se trouvant placé, par les circonstances, entre la misère et la nécessité de s'humilier, il fut forcé de sacrifier à l'idole qu'il méprisait, et d'acheter par cette humiliation le privilége d'avoir du pain. Il fit une tragédie pour préparer le peuple au couronnement de Bonaparte; mais telles étaient les opinions de l'auteur, qu'au lieu d'éloges il donna des conseils, qu'au lieu d'être l'apôtre de l'usurpateur, il ne parla que de la liberté; et telle fut aussi sa récompense, qu'il fut condamné par tous ceux qui partageaient ses principes politiques; et qu'il fut méprisé par celui qui l'avait forcé de s'avilir. Malheureusement Chénier joignait à ses vastes idées sur le bonheur public beaucoup d'ambition personnelle. Il se rendait justice en se croyant propre à figurer parmi les gouvernants d'une grande nation; et c'est cette idée qu'il avait de lui-même, et ce mépris que l'on faisait de ses talents, qui l'avaient porté à chercher de rentrer en grace avec celui-là seul qui pouvait les employer. Mais, comme je l'ai dit, il perdit les avantages que devait lui procurer l'ouvrage que l'on avait exigé de lui, parce qu'il ne put vaincre ce sentiment de dignité qui l'empêchait de trahir ses premiers principes.

De nos jours, on n'a pas besoin de courir après les gens de lettres pour les engager à chanter la palinodie; d'eux-mêmes ils livrent leurs plumes au pouvoir, dès qu'ils peuvent espérer qu'ils ne s'humilieront point gratis. Il ne tiendrait qu'à moi de m'appuyer de nombreux exemples; mais j'aime mieux les taire, et rendre hommage à quelques-uns de mes confrères qui ont préféré la noble indépendance que tout homme de lettres doit désirer, à ces places, à ces honneurs qui ne peuvent être achetés par un écrivain que par le sacrifice de ses opinions ou la bassesse de ses flatteries. Que de fois, en causant avec Chénier, j'ai été surpris des contradictions qui se trouvaient dans le caractère de cet homme vraiment recommandable par ses talents et la noble constance avec laquelle il supportait ses malheurs (*). Je sais qu'à l'époque où je l'ai connu, l'injustice du gouvernement et les calomnies de ses ennemis avaient aigri cette ame fière, généreuse. Il aimait la liberté avec passion, il s'en était montré l'apôtre le plus zélé; et il portait dans la société

(*) Dois-je dire que Michot, chéri du public et retiré trop tôt du théâtre, touché comme je l'étais de la position cruelle où se trouvait ce grand poète tragique, se réunit à moi pour le prier de nous permettre de lui prêter une somme de mille francs. Nous allâmes le voir avec ce projet; nous parlâmes timidement de sa situation, de notre fortune comparativement à la sienne; mais soit qu'il pressentit ce que nous allions lui proposer, il se montra si fier de ses malheurs que ni l'un ni l'autre n'osa parler du motif qui nous avait conduits chez lui.

du penchant au despotisme. Il défendait les principes de l'égalité; et il avait je ne sais quoi de dur et de hautain pour tous les hommes qu'il croyait ses inférieurs. Il était l'ennemi juré de ces marques distinctives que l'on doit à la faveur d'un prince, et plus souvent à l'intrigue; et il eût été désespéré de ne pas voir à sa boutonnière un bout de ruban. Je n'ai jamais pu concevoir qu'un homme dont tous les écrits et dont tous les discours politiques indiquaient la plus haute philosophie, pût attacher de l'importance à des hochets qui ne peuvent honorer un individu méprisable, ni ajouter à la réputation d'un citoyen déja distingué par l'opinion publique. Pour l'honneur des lettres, je dois dire qu'il est des hommes qui ne peuvent envier de pareilles distinctions; je sais qu'il en est plusieurs qui les ont refusées (*); et Chénier, par ses principes, devait être de ce nombre. Quel désir pouvait-il avoir d'obtenir des faveurs accordées d'abord aux complaisants de Bonaparte, reçues sans reconnaissance par ceux qui servaient l'état, et qui, dérobées ensuite par l'intrigue ou la bassesse, devenaient la récompense d'un espion zélé ou d'un faiseur de couplets aux gages de la cour? Oh! qu'il eût bien mieux fait de se rendre justice, de ne voir dans ces

(*) MM. Ducis et Lemercier.

croix que ce qu'elles sont en effet, des jouets pour amuser de grands enfants! Qu'il eût cherché à obtenir des pensions, je le conçois; voilà du positif pour un auteur; voilà ce qui peut contribuer aux jouissances de la vie et surtout procurer de l'indépendance, ce qu'il faut mettre au premier rang; voilà ce que tout sage peut désirer, et ce qu'il doit craindre de perdre, si son existence y est attachée; mais des places, des titres et des rubans, un homme de lettres peut-il s'avilir pour les posséder, quand il s'est fait distinguer du public par son caractère et ses ouvrages?



PROLOGUE.

Le théâtre représente un salon ; le café est servi.



DAMON, VALCOUR, WOLFF, ÉLIANTE.

(Tous arrivent pour prendre le café ; des domestiques le servent.)

VALCOUR, *regardant la pendule.*

Sept heures moins un quart. — Eh! vite, dépêchons
De prendre le café : sans cela, nous risquons
De ne pas assister à la pièce nouvelle.

DAMON, *à part.*

Ah! voilà le moment!

ÉLIANTE.

De quel auteur est-elle?
Pouvons-nous espérer quelque chose de bon?
Vous devez le savoir, répondez-nous, Damon.

VALCOUR, *en riant.*

Comme auteur, vous devez connaître le coupable.

DAMON, *bas à Valcour.*

Le coupable? il était tout près de vous à table.

VALCOUR.

C'est vous?

DAMON.

Chut!

VALCOUR.

Il suffit : il est temps...

ÉLIANTE.

Mon dieu, non.

On se passe très-bien de l'exposition :
Elle est presque toujours et longue et fatigante.
J'arrive au second acte.

VALCOUR.

Une femme charmante
Du public assemblé veut fixer le regard.

ÉLIANTE.

On commence trop tôt.

DAMON.

Ou l'on dîne trop tard.

WOLFF.

Pour moi, je n'irai point à votre comédie.
Partisan des auteurs nés dans la Germanie,
J'aime des étrangers les tableaux vigoureux :
Vos Français sont trop froids.

ÉLIANTE, *minaudant.*

Et souvent ennuyeux.
Puis, ils n'ont pas ce ton de bonne compagnie...

WOLFF.

Ah! plutôt par ce ton leur scène est affadie.

ÉLIANTE.

Ils se servent de mots d'un usage commun.

WOLFF.

Ils retrécissent tout avec leur règle d'*un*;

Qu'en un lieu, qu'en un jour...

DAMON.

C'est où je vous arrête.
Et je dois vous répondre ici comme poète.
Vous, madame, d'abord par ces mots *de bon ton*,
Dites, qu'entendez-vous? Ce n'est pas ce jargon
Dont souvent dans le monde on a fait trop d'usage,
Et qui, loin d'être utile, affaiblit le langage.
Je suis de votre avis, si vous désapprouvez
Ces termes vicieux par le goût réprouvés:
Au théâtre l'on doit parler avec décence,
Et même très-souvent montrer de l'élégance.
Mais pour un mot usé d'abord se courroucer,
Ou d'un trait un peu gai par pudeur s'offenser,
C'est, à force de soins, gêner la comédie,
Et rendre sérieux le masque de Thalie.
Gardons de son esprit le trait vif et piquant
Qu'une aimable raison fait jaillir en passant :
Si vous lui ravissez sa démarche coquette;
Si d'ornements trop lourds vous chargez sa toilette,
Pour un joli minois qui vous eût enchanté,
Vous n'avez qu'une prude au regard attristé.
Enfin, si vous voulez qu'un auteur vous amuse,
Par pitié, n'ôtez pas la parole à sa muse :
Le goût, non *le bon ton*, doit seul le diriger.
D'écrire comme on parle où donc est le danger?
La nature aujourd'hui fait place à la manière,
Et nous perdrons notre art en vieillissant Molière.

VALCOUR.

Assez bien répondu. Vous, monsieur l'Allemand,

Paraissez au procès : c'est vous qu'on entreprend.

DAMON.

Mais que pourrait-il dire ? et *Racine* et *Voltaire*,
Pour l'honneur de la France, ont fait juger l'affaire.

WOLFF.

En France, j'en conviens ; mais n'est-ce donc qu'ici
Que l'on a des auteurs ? nous en avons aussi :
J'en pourrais nommer cent dont le vaste génie...

DAMON.

Dans leurs pièces toujours est joint à la folie.
Il faut, pour qu'un sujet soit sagement traité,
Employer, malgré soi, la sévère unité.
Plus d'intérêt sans elle et plus de vraisemblance ;
Oui, la nature seule a créé la science.
Dans un drame étranger, soit germain, soit anglais,
Dites-le moi, peut-on m'intéresser jamais,
Si l'on fait voyager une jeune héroïne
D'un seul coup de sifflet de Paris à la Chine ?
Et si, dans un seul acte, on me montre à la fois
Des déserts, des palais, des prisons et des bois ?
Pour courir le pays cet usage est commode ;
Mais je ne pense pas qu'il devienne à la mode.

VALCOUR, à Damon.

Vous défendez trop bien le théâtre français,
Pour ne pas obtenir ce soir un plein succès.

DAMON, à Valcour.

Paix !

WOLFF.

Vous êtes l'auteur de la pièce nouvelle ?
Vous êtes à coup sûr à l'unité fidèle ;

Quel est votre héros?

DAMON.

Mais c'est un conquérant
Qui s'appelle Guillaume.

WOLFF.

Ah! ce brave normand,
Qui fit au traître Harold une si rude guerre,
Et qui battit si bien messieurs de l'Angleterre.

DAMON.

Justement, c'est cela.

WOLFF.

Comment avez-vous fait
Pour traiter dans la règle un semblable sujet?

DAMON, souriant.

Pour battre l'ennemi, d'une ame peu craintive,
J'ai fait un petit saut de l'une à l'autre rive.

VALCOUR.

Ah! morbleu! puissions-nous bientôt en faire autant!
Guillaume n'aura pas été seul conquérant.

WOLFF.

Ah! ah! je vous y prends, disciple d'Aristote,
A la sourdine ainsi vous poussez votre flotte.

DAMON.

Hélas! c'est un écart, je ne puis le nier;
Je ne chercherai pas à m'en justifier.
Il fallait renoncer à ce trait dramatique,
Ou rendre les détails de ma vieille chronique.
J'ai dû, dans ses foyers, présenter mon héros;
Le faire triompher et des vents et des flots;
Haranguer le soldat, conduire son armée,

Et soutenir enfin sa haute renommée.
Si le public punit un téméraire effort,
Ma vanité dira que le sujet a tort.

VALCOUR.

Le sujet a raison, et je suis dans l'attente
De voir comme un auteur sait faire une descente.

DAMON, *riant.*

Oh! je suis militaire, et dans mon cabinet,
Pour battre l'ennemi, j'ai fait un beau projet.
J'ai retranché mon camp d'une épaisse muraille,
Et je suis sur le point de donner la bataille.
Mon armée est rangée. — Oh! si je suis vainqueur....

VALCOUR.

Ce n'est pas sans courage.

DAMON.

Et sans avoir bien peur.

ÉLIANTE.

Mais quel est donc enfin cet œuvre du génie?
Est-ce un drame bien noir?...

WOLFF.

Est-ce une comédie?

DAMON, *riant.*

C'est ce que vous voudrez.

ÉLIANTE.

Dites; à nos regards
Offrez-vous quelque monstre et de sanglants poignards?
Y rirons-nous beaucoup?

DAMON.

Mais la chose est possible;
Et tout, lorsqu'on le veut, peut être très-risible.

WOLFF.

Et ce héros normand, par vous représenté,
En prose, par hasard, l'auriez-vous ajusté?

DAMON.

Oui, pour le bien traiter, c'est la seule manière;
Même je ne crois pas qu'on puisse autrement faire.
Dans ces jours reculés qu'on appelle *vieux temps;*
Les chevaliers d'alors étaient de bonnes gens,
Dont la dévotion, dont le simple langage
Que nous connaissons tous, contraste avec notre âge.
Ces sauvages héros parlaient tout franchement,
Sur l'amour et sur Dieu devisaient bonnement,
Et mêlaient sans scrupule et sans hypocrisie,
Les personnages saints aux erreurs de la vie;
Et c'eût été vraiment gêner ces paladins
Que les faire parler en vers alexandrins.

WOLFF.

Bon, bon, de plus en plus vous appuyez ma cause,
Et votre nouveauté n'est qu'un long drame en prose?
Quel serait mon bonheur si vous aviez jeté
Parmi tous vos héros quelque peu de gaîté.

DAMON.

Je fais parler chacun selon son caractère.

WOLFF.

Ah! c'est assurément le moyen de me plaire.

DAMON.

La nature d'abord...

WOLFF.

C'est où je vous attend.
Votre drame est anglais, pour le moins allemand,

Ou Shak'spear ou Schiller vous servit de modèle;
Et votre invention ne peut être nouvelle.

DAMON.

Nouvelle! oh! je n'ai point cette prétention:
J'ai voulu seulement d'une haute action
A mes concitoyens présenter la peinture;
Et, pour être plus vrai, copier la nature.
Le sujet l'exigeait. De nos règles pourtant,
Malgré mes torts, je suis admirateur constant;
Oui, pour les conserver, qu'on en soit idolâtre,
Je ne veux point blesser notre austère théâtre;
Et cependant, je crois qu'on peut discrètement
Avec beaucoup d'égards les heurter en passant;
Mais, dans cet écart même, il faut de la prudence:
Le courage sans but n'est que de l'imprudence.
Si le sujet d'abord, au public présenté,
Dans son désordre même est assez bien traité;
Si son auteur respecte et le goût et l'usage;
Si même en ses erreurs il se montre encor sage;
S'il créa l'intérêt d'une seule action;
S'il fixa sur un point toute l'attention;
On peut pour l'imprudent montrer quelqu'indulgence.
Hélas! on va ce soir prononcer ma sentence;
Chacun de vous est juge: allons, mes vrais amis,
Épargnez ma faiblesse: et, si je réussis,
Oui, foi d'honnête auteur! je vous jure d'avance
Que mon petit succès sera sans conséquence.

VALCOUR, *prenant son chapeau.*

Il suffit: nous verrons ce hardi conquérant.

WOLFF.

Le héros est Français, le drame est allemand,
Et j'y vais.

ÉLIANTE.

Si Damon veut voir sa pièce en face,
Dans ma loge je puis lui donner une place.

DAMON.

Je vous suis obligé ; mais, en auteur discret,
C'est dans un petit coin que j'attends mon arrêt ;
Et si, dans le combat, le destin m'est contraire,
Je m'en consolerai, dans l'espoir de mieux faire.

(Ils sortent.)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

Le Duc GUILLAUME.
Le Comte HAROLD.
Le Comte EDWIN.
EUDES, } frères du duc Guillaume.
ROBERT, }
Le Chevalier GUILLAUME de POITIERS.
MATHILDE, épouse de Guillaume.
ELGIVE, fille de Guillaume et de Mathilde.
La Comtesse GITA, mère d'Harold.
L'ARCHEVÊQUE de CANTORBÉRY.
Le GOUVERNEUR d'Hasting.
Un INTENDANT de Harold.
Un ÉCUYER d'Edwin.
Un OFFICIER des Gardes.
Un OFFICIER de Mer.
Une JEUNE FILLE.
Un PÊCHEUR, et son FILS, enfant de sept à huit ans.
Pairs d'Angleterre, }
Prêtres, }
Suite de Soldats Normands, } Personnages muets.
Flamands et Anglais, }
Suite de Femmes, }

La scène se passe en Normandie et en Angleterre.

GUILLAUME
LE CONQUÉRANT.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château du duc Guillaume. On voit par les fenêtres la mer dans le lointain.

SCÈNE I.

ELGIVE, MATHILDE.

MATHILDE.

O mon Elgive! pourquoi cette tristesse, ces soupirs?

ELGIVE.

Je ne reverrai plus ces lieux témoins de mon enfance; aujourd'hui même je dois les quitter... je leur dois bien quelques larmes.

MATHILDE.

Ta mère, ton amie, ne t'accompagne-t-elle pas?

ELGIVE.

Ah! sans vous je mourrais de douleur.

MATHILDE.

Ma fille, il faut savoir obéir au sort. Ne crois-tu pas mon cœur aussi affligé que le tien? Pour la pre-

mière fois, je vais me séparer de mon respectable seigneur; pour la première fois, je vais vivre loin de mon époux.

ELGIVE.

Cette séparation sans doute est cruelle; mais elle aura un terme... Et moi, engagée contre le vœu de mon cœur; victime sacrifiée à l'ambition....

MATHILDE.

Arrête, Elgive, tu ne peux sans injustice blâmer ton père. L'hymen qui va t'unir au comte Harold, assure à Guillaume un trône, à moi une carrière glorieuse; enfin, la paix à l'Angleterre.

ELGIVE.

A moi, un malheur éternel.

MATHILDE.

D'où vient cette répugnance pour le comte Harold? Il est jeune, brave...

ELGIVE.

Ma mère, pardonnez à ma défiance : je le crois le plus perfide des hommes.

MATHILDE.

Et ces préventions, qui te les a inspirées?

ELGIVE.

Les pressentiments d'un cœur qui ne m'a jamais trompée. La comtesse même...

MATHILDE.

Quoi! Gita, sa mère?...

ELGIVE.

M'est aussi odieuse que son fils. Leurs discours, leurs gestes, me semblent affectés; leurs regards d'in-

telligence avec tous ces Anglais qui forment leur suite...
Je ne sais ce qu'ils projettent, mais je les soupçonne tous.

MATHILDE.

Quoi! même le comte Edwin?

ELGIVE, *vivement.*

Oh! celui-là, ma mère, il est vaillant, sincère, généreux : il a toutes les vertus.

MATHILDE, *souriant.*

Et cette haute opinion de toutes ces belles qualités, tu les dois encore...

ELGIVE.

Aux pressentiments d'un cœur...

MATHILDE.

Qui ne t'a jamais trompée; je te devine, ô mon Elgive, et je te plains. J'entends du bruit; c'est le duc Guillaume, mon époux. Calme-toi... sèche tes pleurs. Il est des confidences que je dois seule entendre; il est des larmes que ma main seule peut essuyer.

SCÈNE II.

GUILLAUME, MATHILDE, ELGIVE.

GUILLAUME.

Dieu te protége, Mathilde; et toi, ma douce Elgive.

ELGIVE.

Mon père!

MATHILDE.

Mon digne seigneur!

GUILLAUME.

C'est donc aujourd'hui qu'il faut nous séparer!

ELGIVE.

Hélas!

GUILLAUME.

Tu soupires, Elgive! Cache-moi ta douleur; elle déchire le cœur de ton père. (*Il va s'asseoir. — Mathilde et Elgive ont l'air extrêmement émues. — A l'officier des gardes qui l'a suivi.*) Que l'on se retire, et qu'on ne laisse entrer personne. (*L'officier sort.*) Les moments qui précèdent notre séparation doivent au moins nous appartenir. Connaissez toute ma faiblesse. Au sein de ma cour, environné de mes vassaux, je ne dois être que Guillaume, le futur souverain de l'Angleterre; auprès de vous, je ne puis être qu'époux et père. Depuis que j'ai résolu ce fatal départ, je n'ai pas un instant heureux; et si je n'étais tranquillisé par l'espoir de vous revoir bientôt, je succomberais, je crois, à ma douleur. (*Il leur prend la main.*) Vous pleurez... Toi, Mathilde, distraite par le voyage, par les objets nouveaux qui viendront frapper tes regards, consolée par la présence de ta fille bien aimée...

MATHILDE.

Oh! bien aimée!

GUILLAUME.

Toi, mon Elgive, l'objet des soins empressés du brave Harold, de ton futur époux, de celui qui m'a promis de faire ton bonheur.

ELGIVE.

Mon bonheur!

GUILLAUME.

Vous supporterez au moins plus facilement vos peines. Mais moi, lorsque, selon mon usage, je me rendrai, chaque jour, dans cet appartement, tout ce qui nous environne vous rappellera à mon souvenir : c'est là que la main de ma vertueuse Mathilde retraça sur un tissu les hauts-faits d'armes de ma jeunesse : ce luth dont les sons en s'unissant à la voix douce de mon Elgive, ont si souvent calmé mes chagrins, restera tristement suspendu à ces sombres murs... et le soir, lorsque je me promènerai sur les rives de la mer, quels seront mes ennuis, en songeant que sur la côte opposée je vivrais au sein de ma famille, près de tout ce que j'ai de plus cher au monde. Oh! je le sens, celui qui reste est toujours le plus malheureux!

MATHILDE.

Eh! pourquoi nous éloigner de vous?

GUILLAUME.

L'intérêt de ma gloire, celui ma famille.

MATHILDE.

Je ne me permettrai point de pénétrer dans les secrets politiques de mon noble seigneur; mais pourtant j'oserai vous demander pourquoi nous suivons, en cet instant, Harold et sa mère en Angleterre, puisque l'hymen de ma fille ne doit avoir lieu qu'à votre couronnement? pourquoi...

GUILLAUME.

Je ne te cache pas que j'ai long-temps résisté aux désirs d'Harold et de sa mère, qui ont exigé ce sacri-

fice de ma loyauté. En m'apportant le testament d'Édouard, qui m'appelle au trône des Anglais, ils ne m'ont point caché qu'un parti puissant, jaloux d'avoir un souverain pris dans leur nation, voudrait décerner la couronne à Harold même; et vous savez que les liens du sang qui l'attachaient au feu roi, lui donnent des droits presque égaux aux miens; mais plein de respect pour les dernières volontés de son souverain, fidèle exécuteur testamentaire, il s'est empressé d'étouffer ce parti de mécontents en leur promettant qu'il deviendrait mon gendre. J'ai dû approuver des dispositions si sages, et même consentir à votre départ. Vous devenez toutes deux des gages de mon acceptation : votre présence à Londres calmera l'inquiétude d'un peuple séditieux; fera taire les malveillants, assure mes droits, et me laisse le temps nécessaire pour donner la tranquillité à mes vasseaux, terminer la paix avec les Bretons, et faire reconnaître l'un de mes frères pour duc de Normandie, et pour mon successeur.

ELGIVE.

Mon père, pardonnez ma coupable défiance; ce n'est qu'en tremblant que je vous soumets mes craintes. Mais si cet Harold qui a obtenu, et qui peut-être mérite votre confiance, cachait, sous l'extérieur de la vertu une ame ambitieuse et cruelle; et s'il n'avait voulu, par cet hymen précipité, que se donner des ôtages, annuler vos droits à la couronne, enchaîner votre vaillance...

GUILLAUME.

Elgive! cette idée a-t-elle pu naître dans une ame aussi pure que la tienne?

ELGIVE.

Oh! lorsqu'il s'agit du bonheur d'un père, la défiance est permise au cœur le plus innocent.

GUILLAUME.

Mais si Harold eût voulu s'emparer du trône, qu'avait-il besoin de m'apporter le testament d'Edouard?

MATHILDE.

Il en avait reçu l'ordre du roi lorsqu'il vivait encore.

ELGIVE.

D'ailleurs, il aura craint votre vengeance; il sait que rien n'est impossible à Guillaume, et que votre courage...

GUILLAUME.

Et s'il me trahissait, devrait-il moins craindre? j'aurais à punir une perfidie de plus. Ne sait-il pas que depuis la mort d'Édouard, préparé à soutenir mes droits, je pourrais dès demain...

ELGIVE.

Epoux de votre fille, maître de l'Angleterre, ayant pour ôtage votre épouse, il a pu concevoir au moins l'espoir de vous désarmer.

MATHILDE.

Hélas! je commence à partager l'inquiétude de mon Elgive. Si cet Harold et sa mère n'étaient venus que pour observer l'état de vos forces, pour étudier votre caractère!... Guillaume, vous connaissez la politique astucieuse de ces insulaires. Vous me l'avez dit cent

fois : la perfidie est presque toujours l'arme de la faiblesse ; et ces Anglais, si redoutables sur les mers, n'ont jamais dû qu'à des trahisons et leur succès et leur puissance.

GUILLAUME.

Non, mon ame ne sait point, ne veut point s'ouvrir au soupçon. J'ai donné ma parole ; elle est sacrée. Le comte Harold, et Gita, sa noble mère, ne peuvent être des perfides : ce seraient donc aussi des traîtres, de lâches espions, tous ces preux chevaliers qui leur servent d'escorte ? et Moscar et Atheling, et le brave, le vertueux Edwin, dont j'ai fait mon ami, mon confident...

ELGIVE, *vivement.*

Edwin est incapable de trahir !

GUILLAUME.

Mais je veux encore plus vous rassurer l'une et l'autre. D'après les conseils de l'évêque de Bayeux, mon respectable frère, j'ai résolu qu'un serment solennel et sacré, prononcé par Harold, avant son départ...

ELGIVE.

Edwin est l'ami d'Harold, tous mes doutes sont dissipés.

SCÈNE III.

GUILLAUME, MATHILDE, ELGIVE, UN OFFICIER.

GUILLAUME, à l'officier.

Que me veut-on?

L'OFFICIER.

L'écuyer du comte Edwin.

ELGIVE, avec joie.

Edwin est de retour!

GUILLAUME.

Qu'on le fasse entrer. (*L'officier sort.*) Il m'apporte sans doute des nouvelles du duc de Bretagne. Edwin, par ses sages conseils, aura su étouffer les semences d'une nouvelle guerre; combien elle m'eût été préjudiciable dans les circonstances présentes!

SCÈNE IV.

GUILLAUME, MATHILDE, ELGIVE, L'ECUYER.

L'ÉCUYER.

Monseigneur, je viens au nom de mon maître, le noble comte Edwin, vous annoncer que le duc de Bretagne est maintenant au nombre de vos amis, qu'un traité avantageux et honorable assure à jamais la paix à vos états. Le jour même de mon départ, le comte Edwin, devait prendre congé du duc de Bretagne, et je ne l'ai probablement devancé que de peu

d'instants. Demain, sans doute, lui-même pourra déposer dans vos mains le traité de paix, revêtu de toutes les formalités.

ELGIVE, *à part.*

Demain j'aurai quitté ces lieux!

GUILLAUME.

Il suffit, écuyer. Je saurai récompenser ton zèle. Cours annoncer à la comtesse Gita, à Harold, son noble fils, le retour si prochain de leur ami. (*L'écuyer sort.*) Tu le vois, ô ma chère Mathilde, tout contribue à rendre notre séparation moins longue, les obstacles s'aplanissent, et j'espère que bientôt vous me verrez à Londres.... Mais j'aperçois mes nobles frères.

(Les femmes sortent, elles baisent la main à Guillaume.)

SCÈNE V.

GUILLAUME, EUDES, PRÊTRES.

EUDES, *à quelques prêtres qui le suivent.*

Que l'on prépare tout pour recevoir en ce palais les saints monuments recueillis par la piété de nos pères.

(On prépare cinq fauteuils et des tables.)

SCÈNE VI.

GUILLAUME, EUDES, ROBERT, LES BARONS.

ROBERT.

Guillaume! Que Dieu t'accorde un heureux règne! Salut à toi, saint ministre de notre culte. Je ne puis,

vous exprimer le bonheur que je ressens : Oh ! mes frères, il semble que la nature prenne part à notre joie; le ciel est, comme nos cœurs, pur et serein. Les Normands sont instruits, Guillaume, qu'aujourd'hui même le brave Harold, suivi de ses chevaliers, va rendre foi et hommage à son nouveau souverain. Tout en regrettant la perte dont ils sont menacés, ils sont fiers du choix que l'on a fait de ta personne. Gloire à toi, brave Guillaume! le ciel a récompensé tes vertus, en t'appelant à commander une grande nation. Mais déjà la comtesse Gita, conduite par son fils, s'avance vers ces lieux, et précède le saint cortége; duc de Normandie, prenez place au milieu de votre famille; et vous, nobles barons, rangez-vous tous auprès de moi.

SCÈNE VII.

GUILLAUME, HAROLD, EUDES, ROBERT, MATHILDE, ELGIVE, GITA, PAIRS, PRÊTRES, *portant les reliques.*

(Gita, conduite par Harold, arrive à la tête des Anglais. Les Anglais se distinguent des Normands, non-seulement par la couleur de leurs habits; mais parce qu'ils ont tous une barbe courte, ou au moins un bouquet de barbe sur les lèvres. Les reliques, conduites par les prêtres, arrivent par le fond du théâtre, et sont placées au milieu, ainsi que le livre de l'Évangile. Mathilde, Elgive, suivies de leurs femmes, arrivent de l'autre côté. Le Duc s'assied entre son épouse et sa fille; les deux frères aux deux autres côtés. Deux tabourets sont de l'autre côté du théâtre pour Harold et la comtesse Gita.)

HAROLD, avant de s'asseoir.

Duc de Normandie, vous, vénérable pontife, et

vous comte Robert, ses illustres frères, je viens au nom du peuple Anglais, et de tous les pairs du royaume, vous apporter les dernières volontés d'Édouard. Chargé, par lui-même, d'en suivre l'exécution, je viens vous donner connaissance de son testament.

(Un pair prend le testament des mains de Harold, et le présente à Guillaume.)

GUILLAUME, donne le testament à Eudes.

Vous, mon frère, lisez.

EUDES.

« Édouard, par la grace de Dieu, roi de la « Grande-Bretagne et de l'Écosse, arrête les présentes « dispositions. Sentant ma fin approcher, et prévoyant que plusieurs familles pourraient prétendre « ensemble au trône que j'occupe; j'ai voulu, pour « éviter les dissensions qui naîtraient de leurs prétentions respectives, choisir moi-même mon successeur: « et en vertu du droit qui m'a été délégué, lors de « mon avènement au trône, je déclare que ma volonté « est que Guillaume, duc de Normandie, mon parent « et mon ami, règne, après ma mort, sur la Grande-« Bretagne, et tous les pays qui en dépendent. Ce « testament a été écrit de ma main, et scellé du sceau « de l'état, la vingt-troisième année de mon règne.

« ÉDOUARD. »

HAROLD.

Duc de Normandie, tel est l'acte par lequel Édouard vous appelle au trône de la Grande-Bretagne. A ses derniers ordres, je joins en ce moment les vœux de la nation entière. Si vous acceptez le sceptre qui vous

est offert, je dois, au nom du peuple et des pairs du royaume, vous prêter serment, comme à mon légitime souverain, et vous jurer dès ce moment hommage, foi et obéissance.

GUILLAUME.

Comte Harold, et vous, nobles députés des pairs et du clergé, je reçois avec reconnaissance l'hommage du peuple Anglais. Par respect pour la mémoire du feu roi, mon parent et mon ami, et animé par le vif désir de faire le bonheur de mes sujets, j'accepte le trône de la Grande-Bretagne. Mais, vous, comte Harold, recevez un témoignage authentique de mon estime et une juste récompense de vos vertus. Aussitôt que mes droits auront été reconnus solennellement à Londres, aussitôt que j'aurai pris les rênes du gouvernement, je vous accorde la main de la duchesse Elgive ma fille : et même, d'après les raisons politiques que vous m'avez précédemment développées, et conformément à la parole que je vous en ai donnée, je consens que dès aujourd'hui, accompagnée de sa mère et de plusieurs de mes barons, elle vous suive dans mes nouveaux États, comme votre promise. Vous voyez, comte Harold, et vous nobles chevaliers, quelle est ma confiance dans vos promesses. Jurez donc qu'aussitôt après votre arrivée en Angleterre, vous présenterez au peuple l'acte signé, de mon acceptation, et que vous rendrez à la duchesse Mathilde et à sa fille, les honneurs et les respects que vous devez à vos légitimes souverains.

HAROLD ET LES ANGLAIS s'avancent pour jurer.

Nous jurons par l'honneur....

EUDES.

Arrêtez! Permettez que dans ce jour, qui va décider du bonheur de tout un peuple, un ministre de paix élève vos pensées vers le séjour de l'immortelle justice et de la vérité. Songez que le Roi des rois vous contemple, de son trône céleste, et qu'il connaît vos plus secrètes pensées. Sans doute, en invoquant l'honneur, vous vous conformez aux sages lois de la chevalerie; mais l'honneur n'est qu'une loi des hommes et l'Évangile est la loi d'un Dieu.

HAROLD, avec trouble et à part.

L'Évangile!

(Mouvement parmi les Anglais.)

GUILLAUME, à part.

Il semble balancer.

EUDES.

Le mépris du monde entier flétrit le déloyal chevalier; mais la vengeance céleste pèse sur le parjure à son Dieu. Jurez-donc, la main sur le livre de la sainte loi, et par les restes sacrés des apôtres de la vérité, que vous vous dévouez, vous et vos descendants, à la punition éternelle, si jamais vous violez vos serments. Au nom du Tout-Puissant, jurez!

GUILLAUME.

Au nom de Guillaume, roi d'Angleterre, jurez!

(Gita qui n'a rien dit, prend la main de son fils.)

HAROLD, met la main sur l'Évangile.

Je jure par le Dieu mort sur la croix, au nom de

tous les chevaliers ici présents, que je promets foi et obéissance à Guillaume, roi d'Angleterre, ainsi qu'à son auguste famille.

TOUS LES CHEVALIERS mettent un genou en terre, et tirent leur épée en criant.

Nous le jurons.

EUDES.

Que Dieu entende vos serments, et protége son règne!

GUILLAUME, se levant.

(Tous les assistants se lèvent et se confondent. — Les reliques et le livre sont remportés par les prêtres.)

Comte Harold, voilà le dépôt précieux que je vous ai promis, je le remets entre vos mains, et entre celles de votre digne mère; encore une fois, qu'il devienne le garant de notre union mutuelle et du bonheur de l'Angleterre.

LA COMTESSE GITA.

Mon auguste fille!

(Elle l'embrasse.)

HAROLD.

Vertueuse princesse, daignez accepter l'hommage... Vous versez des pleurs!

ELGIVE.

Je quitte mon père! (*A part.*) O Edwin! je vais partir sans le voir!

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, HAROLD, EUDES, ROBERT, MATHILDE, ELGIVE, GITA, UN OFFICIER DE MER, PAIRS, PRÊTRES.

L'OFFICIER.

Comte Harold, tout est préparé pour votre départ, déja vos chevaliers sont montés sur le vaisseau; l'ancre est levée, le vent est favorable, le ciel serein, et tout vous promet en ce moment une heureuse navigation.

HAROLD.

Il suffit.

ELGIVE.

Mon père! Vous entendez.... Il faut nous séparer.

MATHILDE.

Mon époux, mon souverain!.... Ah! mon ame oppressée....

GUILLAUME.

Ma fille, ma chère Mathilde, cachez-moi vos larmes! mes pleurs, à moi, couleront dans le silence. Hélas! les grands de la terre ne peuvent s'affliger que lorsqu'ils n'ont aucun témoin de leur faiblesse. Je vous accompagnerai jusqu'au rivage. Partons.

(Il donne la main à sa femme et à sa fille, et sort le premier. — Les grands le suivent : tout le théâtre se vide; il ne reste que l'écuyer d'Edwin.)

SCÈNE IX.

L'ÉCUYER, SEUL.

Qu'ai-je besoin de suivre ce cortége? — Que se passe-t-il donc ici! Elgive part pour l'Angleterre, accompagne Harold, sa main lui est promise!... Oh! lorsque mon maître apprendra cette nouvelle, quelle sera sa douleur, son désespoir! J'ai cru remarquer qu'à l'instant où le saint pontife a exigé le serment sacré, la pâleur a couvert les traits d'Harold; et, sans un regard de sa mère, il eût hésité, je crois, à prononcer ce redoutable serment... Et cette lettre qu'il m'a remise avant son départ: « Écuyer, m'a-t-il dit, garde fidèle« ment cet écrit; il contient un mystère d'où peut « dépendre la vie de ton maître : n'oublie pas de le « lui remettre secrètement, et dispose tout pour son « départ. » Un mystère d'où peut dépendre la vie de mon maître! Oh! noble comte Edwin, tremble de connaître la vérité!

SCÈNE X.

LE COMTE EDWIN, L'ÉCUYER.

EDWIN.

Ah! c'est toi, cher ami; ce palais est-il devenu désert? En vain j'en parcours les différentes salles...

L'ÉCUYER.

C'est vous, mon brave chevalier. Quoi! déja de retour? J'ai cru que demain seulement...

EDWIN.

J'ai pressé mon coursier; il a secondé mon impatience. Le désir de revoir ce palais, où j'ai goûté si souvent le charme de mille plaisirs innocents, m'a fait triompher des obstacles que m'opposait une route pénible. Mais où donc est ce valeureux Guillaume, ce redoutable guerrier, l'honneur de son siècle? Je ne vois point non plus sa vertueuse Mathilde, l'exemple des mères et des épouses, et sa fille bien-aimée, cette aimable Elgive dont la voix angélique semble annoncer toutes les vertus.... Où sont-ils?

L'ÉCUYER.

Je crains de vous répondre....

EDWIN.

Pourquoi cet embarras? Pourquoi ces murs me paraissent-ils inhabités? Pourquoi cette agitation que j'ai cru remarquer dans le peuple? Que se passe-t-il enfin?

L'ÉCUYER.

Harold et sa mère quittent à l'instant ces lieux pour revoir leur patrie.

EDWIN.

Après avoir reconnu Guillaume pour leur souverain?

L'ÉCUYER.

Et après avoir obtenu que Mathilde et sa fille les suivraient en Angleterre.

EDWIN.

Qu'entends-je! et Guillaume y a consenti?

L'ÉCUYER.

Il a plus fait, il a promis à Harold la main d'Elgive : le mariage se fera après son couronnement.

EDWIN.

Harold sera l'époux d'Elgive! Ah! dieu! Et quand Mathilde et sa fille doivent-elles partir pour l'Angleterre? Du moins je pourrai les voir, leur parler.

L'ÉCUYER.

Elles doivent être maintenant parties sur le même vaisseau.

EDWIN.

Et Harold, qui se dit mon ami, m'a fait un mystère de ses projets! Aurait-il voulu me tromper? Est-ce un traître? Sa mère, je le sais, est ambitieuse; j'ai moi-même combattu le projet qu'elle me confia, de faire casser le testament d'Édouard. J'ai souvent détourné l'effet de ses insidieux conseils sur l'esprit de son fils; elle me hait, elle doit me haïr. Maintenant tout se dévoile à mes yeux; je devine pourquoi elle voulait m'empêcher d'accompagner Harold en Normandie. Le bon accueil que m'a fait le duc Guillaume a effrayé sa politique. Craignant ma pénétration, ma probité, elle a vanté mes talents, mon esprit, et, sous prétexte de prévenir une guerre, elle a su m'éloigner de la cour, afin d'exécuter sans obstacle ses ambitieux projets. Je n'en doute plus, il s'est tramé une affreuse trahison.

L'ÉCUYER.

Je le crains aussi; mais cet écrit qu'Harold m'a

chargé de vous remettre en secret, vous apprendra peut-être....

EDWIN.

Un écrit d'Harold!.... Ah! lisons. (*Il lit bas.*) Perfide! ton ami! je ne le suis plus, je ne le serai jamais d'un traître! (*Il lit très-agité.*) *Viens auprès de ton roi!* Mon roi.... tu ne l'es pas. Guillaume seul est mon roi. De ce moment je ne vois en toi que le plus misérable usurpateur. Oh! les monstres! la colère et la honte m'ôtent la parole. Mais que faire? Où trouverai-je Guillaume? Il faut que je lui parle; qu'il sache à l'instant même....

L'ÉCUYER.

Guillaume, suivi de toute sa cour, est allé conduire sa famille jusques au port.

EDWIN.

Il n'y a donc pas long-temps?

L'ÉCUYER.

Une heure au plus.

EDWIN.

L'espoir rentre dans mon ame. Il est possible que les vents.... l'évènement le plus simple, aient retardé le départ du vaisseau. Courons; suis-moi, je connais ton zèle et ton courage; viens soutenir l'honneur de la nation contre des perfides; qu'ils soient dévoilés aux yeux même des étrangers! Perçons la foule qui les environne; montons sur leurs vaisseaux. S'ils osent résister à la voix de la raison, s'ils ne rendent à l'instant le dépôt précieux qu'ils enlèvent, contre toutes les lois, sachons, en mourant pour la cause de l'in-

nocence et de la justice, prouver que nous ne sommes point les complices de ces méchants; partons.

L'ÉCUYER.

Il n'est plus temps. Guillaume, suivi de ses frères marche vers ces lieux.

EDWIN.

Je dois le craindre. Il n'importe. Cours, et viens m'informer si je puis avoir encore quelque espoir.

(L'écuyer sort.)

SCÈNE XI.

GUILLAUME, ROBERT, EUDES, EDWIN.

GUILLAUME, à ses frères.

Non, je ne puis calmer ma douleur. (*Apercevant Edwin.*) C'est toi, mon brave Edwin! ah! ton arrivée est un baume sur mon cœur. J'ai besoin des consolations de l'amitié.

EDWIN.

Oui, je sais tout ce qui s'est passé. Mais pardonnez à mon impatience. Le vaisseau anglais qui doit emmener votre famille, est-il déja parti du port?

GUILLAUME.

Si l'on pouvait le voir encore, serais-je de retour?

EDWIN.

Malédiction sur les traîtres!

ROBERT.

Que voulez-vous dire?

EUDES.

Pourquoi ces imprécations?

EDWIN.

Vous êtes tous indignement trompés !

GUILLAUME, ROBERT, EUDES.

Dieux !

EDWIN, *se jetant à genoux.*

O Guillaume ! O mon souverain! Pardonne-moi; je fus l'ami du plus méchant des hommes. Je venais exécuter les volontés d'Édouard, t'offrir une couronne et te reconnaître pour mon roi. Harold, ce perfide, cachait, sous les traits de la générosité, le projet le plus infame, et tu vas en connaître toute la noirceur. Mais, moi, je suis innocent, j'en jure Dieu et l'honneur; et si cet écrit ne me justifie pas à tes yeux, prends ma vie; je deviens ton ôtage, et venge-toi sur Edwin des lâches attentats de son indigne ami.

EUDES.

Quel malheur nous annoncez-vous?

ROBERT.

Je frémis!

GUILLAUME, *tranquillement.*

Edwin, relève-toi. Je sais que tu ne peux être un traître. Eh bien! mes frères, je crains de connaître la vérité. Lisons. (*Il lit.*) « Je profite du retour de ton « écuyer pour faire remettre secrètement en tes mains « *cet avis important.* Edwin, ton ame franche dédaigne « la politique des cours, politique nécessaire au bon- « heur des peuples. J'ai dû te cacher mes projets. « Fuis, sans délai, la cour de Guillaume, il ne peut « être roi d'Angleterre; le testament l'appelle au trône, « mais les grands le repoussent. Il est étranger, je suis

« Anglais : mes droits doivent l'emporter sur les siens.
« En devenant le gendre de Guillaume, j'enchaîne sa
« valeur ; en fixant, pendant quelque temps, son épouse
« auprès de sa fille, je me donne des ôtages, j'épargne
« le sang du peuple, je fais casser le testament, et je
« monte au trône d'Édouard. Aussitôt que tu auras
« reçu cet écrit, viens auprès de ton roi, ou plutôt de
« ton ami, jouir de sa grandeur et participer à ses
« bienfaits. Harold. »

EUDES.

Et ce traître a juré sur le livre sacré!

ROBERT.

Il a juré par l'honneur des chevaliers.

EDWIN.

Punissez-moi ; je fus son ami.

GUILLAUME.

Et tu deviens pour jamais le mien. Edwin, dans le tumulte de mes esprits, j'ignore encore quel parti je dois prendre. Mais mon épouse! ma fille! qui les protégera, les sauvera? Les seigneurs de leur suite ne pourront rien tenter en leur faveur. Oh! mon ami, mon brave Edwin, cours auprès d'elles, veille sur elles ; dissimule ton indignation ; rassure leurs esprits ; rassemble tes amis, et sers, en arrachant deux victimes innocentes des mains d'un ravisseur, la cause de la justice et de l'honneur.

EDWIN.

Elles vous seront rendues, j'en jure mon épée.

(Il sort vivement.)

SCÈNE XII.

GUILLAUME, EUDES, ROBERT.

(Guillaume se promène avec action pendant cette scène et répond en marchant.)

EUDES.

Aurais-je dû m'attendre à cette horrible perfidie?

GUILLAUME.

Croyez encore à des serments.

EUDES.

Mon frère!

ROBERT.

Mon frère, voilà mon épée. Le même sang coule dans nos veines.

GUILLAUME.

Bien Robert!

(Il lui prend la main.)

EUDES.

Moi, je puis aussi vous offrir....

GUILLAUME, ironiquement.

Des prières....

EUDES, vivement.

Et ma vie, Guillaume!

GUILLAUME.

Ah! tu es aussi mon digne frère.

EUDES.

Nous crois-tu moins sensibles que toi au malheur qui t'accable?

GUILLAUME.

Que moi! Êtes-vous époux et pères?

EUDES.

Mais enfin, prenons conseil.

GUILLAUME, allant s'asseoir sur un fauteuil.

Je n'en prends plus que de moi-même.

(Il paraît extrêmement agité.)

ROBERT.

Mon frère, laissons Guillaume à sa méditation, voyez comme il semble agité.

EUDES.

Que je le plains!

ROBERT.

Son œil s'anime, un sourire a paru sur ses lèvres.

EUDES.

C'est le sourire de la vengeance. Je le trouve maintenant plus calme.

ROBERT.

C'est le calme qui précède la tempête. Il a fixé son irrésolution.

GUILLAUME, se levant vivement comme un homme qui vient de prendre un dernier parti.

Gardes! à moi. (*Plusieurs officiers paraissent.*) Que l'on assemble à l'instant mes barons, mes chevaliers, tous mes nobles vassaux. Allez.

EUDES.

Qu'as-tu résolu?

ROBERT.

Que faut-il faire?

GUILLAUME.

(Plusieurs seigneurs et soldats entrent.)

Mourir ou me venger. Que le perfide Harold tremble sur son trône. Guillaume l'en fera descendre. Que tous mes sujets se réunissent à ma voix, que mes chevaliers s'arment à l'instant; Guillaume a tiré son épée.

EUDES ET ROBERT.

Tes frères sont prêts à mourir.

TOUS LES CHEVALIERS.

Tes chevaliers sont là.

GUILLAUME.

Le mobile élément qui me sépare d'un traître ne sera point un obstacle à mes projets; je saurais pour l'atteindre triompher même des tempêtes. Que l'on redouble les travaux, que les ateliers s'ouvrent, que les artisans se réunissent, que les arbres des forêts tombent sous la cognée, que le bruit de mes apprêts guerriers retentisse jusque sur la rive ennemie et porte l'effroi dans l'ame des perfides; que tous mes alliés, les valeureux Français, les fidèles Flamands, unissent leurs drapeaux aux miens. C'est la cause de tous les peuples que je défends, c'est la cause de la justice et celle de l'honneur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une vaste et belle salle du château de Bosham, possession du comte Harold.

SCÈNE I.

(Des jeunes filles sont occupées à tresser des guirlandes : des domestiques du château en forment des festons sur les murs de la salle.)

L'INTENDANT, UNE JEUNE FILLE.

L'INTENDANT.

COURAGE, enfants, nous sommes bientôt à la fin de notre ouvrage.

LA JEUNE FILLE.

Ah! M. l'Intendant, vous qui me dites toujours de si jolies choses, quand vous me rencontrez toute seule, me direz-vous pourquoi nous préparons des guirlandes de fleurs? Est-ce donc une fête aujourd'hui?

L'INTENDANT.

Non, non.

LA JEUNE FILLE.

Bon! et pourtant les belles tentures d'or sont sorties : elles sont là dans la chapelle. Montrez-nous les donc, M. l'Intendant. Vous n'auriez qu'à ouvrir cette grande porte; nous verrions....

L'INTENDANT.

Tu es bien curieuse.... et tu m'aimeras donc bien si je te dis de grands secrets?

LA JEUNE FILLE.

Oh! oui; je vous aimerai tant que vous aurez quelque chose à me dire.

L'INTENDANT.

Est-ce que tu n'as pas vu arriver hier au soir notre maître le comte Harold?

LA JEUNE FILLE.

Oh! mon dieu, non. J'étais à la ville où tout le monde m'a dit, en confidence, qu'il allait devenir notre roi. Est-ce vrai ça, M. l'Intendant?

L'INTENDANT.

Oui, mon enfant, le comte Harold va devenir roi d'Angleterre.

LA JEUNE FILLE.

Roi d'Angleterre! oh! j'en suis bien aise. Et sa mère sera donc la reine?

L'INTENDANT.

Eh! non, petite imbécile.

LA JEUNE FILLE.

Oh! tant mieux : je ne l'aime point; elle a l'air si méchant : sa vue seule nous effraie.

L'INTENDANT.

Celle qui doit monter au trône avec lui est ici.

LA JEUNE FILLE.

Serait-ce cette jolie dame que j'ai vue à la fenêtre qui donne sur le parc? Elle était avec une autre femme...

L'INTENDANT.

Oui, sa mère. C'est pour elles que nous préparons cette fête.

LA JEUNE FILLE.

Et pourtant elles paraissent toutes deux bien tristes; je voudrais bien connaître la cause de leurs chagrins? Dans le tumulte de la fête, je trouverai le moyen de me glisser auprès d'elles....

L'INTENDANT.

Oh! petite espiègle!

LA JEUNE FILLE.

Mais j'entends du bruit! Ah! bon dieu, c'est la comtesse Gita. Vite, vite, à l'ouvrage.

SCÈNE II.

LA COMTESSE GITA, L'INTENDANT, UNE JEUNE FILLE.

GITA.

Ces apprêts suffisent. Retournez à vos travaux. Éloignez-vous.

LA JEUNE FILLE, *à l'Intendant en sortant.*

Quand je vous dis qu'elle est méchante! elle ne nous a seulement pas fait compliment de nos guirlandes.

(*Tout le monde sort.*)

GITA, *seule.*

Le soleil est levé depuis long-temps. Le comte n'a pas encore paru. Que fait-il? il devrait être ici. Je crains son caractère. Il est brave, mais superstitieux.

Il soutiendra l'honneur du trône; mais il n'a pas cette ambition active, opiniâtre.... et ses préjugés d'enfance! cette superstition! preuve certaine de faiblesse..... N'importe, je veillerai sur lui : courage Gita! J'ai su lui tracer la route du trône; il y monte aujourd'hui : je saurai l'y maintenir.

SCÈNE III.

GITA, HAROLD, *arrive avec l'air pensif.*

GITA.

Qu'avez-vous, mon fils? pourquoi cette tristesse?

HAROLD.

Je l'ignore. Mon imagination est remplie des plus sombres pensées.

GITA.

Est-ce au moment où la fortune nous seconde, que vous devez....

HAROLD.

Il est vrai : je devrais être plus heureux!

GITA.

Mathilde est en notre puissance, Elgive ne peut refuser d'être votre épouse....

HAROLD.

Oh! oui, parlez-moi d'Elgive. Sait-elle que, ce matin même, l'autel est préparé pour notre union?

GITA.

Elles ignorent encore nos projets.

HAROLD.

Vous voulez dire notre perfidie.

GITA.

Mon fils! (*Harold fait un geste de regret.*) J'ai dû, avant de les prévenir, écarter les chevaliers de leur suite.

HAROLD.

Enfin, elles sont maintenant....

GITA.

En notre pouvoir. Séparées par les mers de leur patrie, quelle résistance peuvent-elles opposer?

HAROLD.

Leurs larmes.

GITA.

Les larmes d'une femme s'apaisent à l'aspect d'un trône. Elgive eût été fille d'un roi; par votre hymen elle devient femme d'un roi : qu'a-t-elle à regretter?

HAROLD.

Femme d'un roi!

GITA.

Vous le serez aujourd'hui même : un courrier m'en a cette nuit apporté la nouvelle : oui, nos partisans ont enfin réussi; ceux de Guillaume sont abattus, le testament est cassé, vous allez être proclamé souverain de l'Angleterre.

HAROLD.

Je vais donc régner! Il faut qu'une couronne ait bien des attraits, puisqu'on peut la payer du prix de ses vertus!

GITA.

Chassez ces inutiles réflexions. Votre faiblesse m'étonne. Quoi! toujours dominé par de vains préjugés...!

Hier encore, lorsqu'il fallut prononcer le serment, votre trouble, très-apparent, a pensé tout découvrir : votre pâleur, le tremblement de votre voix...

HAROLD.

Ah! ma mère; il me semblait alors que la nature entière, que Dieu lui-même....

GITA.

Rêve d'un esprit effrayé.

HAROLD.

Vous savez si jamais j'ai connu la terreur : on m'a vu dans les combats braver les plus terribles ennemis. Vingt fois j'ai vu la mort moissonner à mes côtés les guerriers, mes compagnons d'armes; je la défiais, je l'attendais avec intrépidité. Mais hier! hier! à l'instant de ce fatal serment, je ne sais quel pouvoir surnaturel s'est emparé de ma personne : le froid de la mort circulait dans mes veines, et dans le moment où j'ai voulu prêter le serment sur le livre sacré, il m'a semblé le voir fuir à mon approche. Je vous dirai bien plus; j'ai senti sous ma main, les restes bénis des martyrs tressaillir à ma voix, et j'ai craint que les ossements ne parussent à mes regards, comme au jour du jugement, pour me reprocher mon indigne trahison: par le Dieu tout-puissant je vous dis la vérité.

GITA.

Et voilà donc la cause de cette profonde tristesse? Mon fils, je vous l'ai déja dit, en restant fidèle à votre serment, vous allumez la guerre civile; en le violant vous assurez la paix à votre patrie; votre fidélité eût coûté la vie à un million d'hommes, votre prétendu

parjure les sauve d'une mort certaine : l'Éternel peut-il s'offenser d'une telle action ? Non. Tout ce qui tend à l'avantage de l'humanité est toujours vertueux : c'est une loi de la nature, c'est celle de Dieu même... Mais j'aperçois Mathilde et sa fille ; sachons les amener à l'accomplissement de nos projets.

SCÈNE IV.

HAROLD, GITA, MATHILDE, ELGIVE.

MATHILDE, à Elgive.

Pourquoi donc ces préparatifs? (*A Gita.*) Je vous salue, noble comtesse.

HAROLD.

Ces apprêts doivent-ils vous étonner? Partout où vous paraissez, ce doit être une fête.

GITA.

Pouviez-vous passer dans le comté d'Harold, à Bosham même, sans que tous nos vassaux ne se montrassent jaloux de rendre des honneurs à leur nouvelle souveraine.

MATHILDE.

Je suis reconnaissante de leur zèle; mais mon projet étant de me rendre à Londres, vous ne trouverez pas mauvais que je donne des ordres pour notre départ.

GITA.

J'oserai vous représenter, madame, qu'aujourd'hui il est de votre devoir d'assister à nos fêtes. Demain...

MATHILDE.

Et pourquoi? Il me semble que ma volonté....

GITA.

Partout elle doit être respectée, sans doute; mais dans le comté d'Harold...

MATHILDE.

Dans le comté d'Harold! Comment...?

HAROLD, à Gita, avec humeur.

Comtesse! (*A Mathilde.*) Ma mère a seulement voulu dire que vous ne pouviez vous refuser à l'empressement de mes vassaux, et que ce serait les punir de leur zèle, que de ne pas jouir un instant des plaisirs qu'ils nous ont préparés.

GITA.

Il serait imprudent d'ailleurs de se rendre à Londres aujourd'hui. Je viens d'apprendre que le bruit de votre arrivée n'avait pas produit sur l'esprit du peuple le bon effet que j'en attendais.

MATHILDE.

Comment, madame?

GITA.

Non. Le parti contraire à Guillaume s'est réveillé avec plus de force. Il prétend qu'il ne se soumettra jamais aux lois d'un étranger; d'un homme dont la naissance peu légitime...

ELGIVE.

O ciel!

MATHILDE.

Ah! je crois deviner....

GITA.

Ce parti s'est grossi, le peuple s'est révolté, et les

pairs ont été obligés de casser publiquement le testament d'Édouard.

MATHILDE.

Ah! ma fille, ces lieux sont plus dangereux pour nous que Londres et tous ses habitants. Quelle que soit la fureur du parti qui nous est contraire, je cours à l'instant même me présenter au peuple, soutenir les droits de mon époux et confondre tous les vils artisans de la révolte et de la trahison.

HAROLD.

Craignez d'exposer des jours précieux.

MATHILDE.

Non, c'est en vain que vous prétendriez m'arrêter; conduite par mes chevaliers, nous irons ma fille et moi....

SCÈNE V.

HAROLD, GITA, MATHILDE, ELGIVE, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Comte Harold, des députés arrivés de Londres demandent à être introduits auprès de vous; ils apportent, dit-on, de grandes nouvelles. Le peuple inquiet les suit, les interroge, et ce n'est qu'avec peine qu'ils ont pu parvenir jusqu'à votre palais.

GITA.

Qu'on les reçoive à l'instant.

HAROLD, bas à sa mère.

Quels sont ces députés?

GITA, bas à son fils.

Je les attendais. (*A Mathilde.*) Madame, il est possible que ces députés apportent des nouvelles peu favorables à votre époux, je serais affligée que vous fussiez présente...

MATHILDE.

Quelles que soient ces nouvelles, madame, j'ai intérêt de les connaître : je veux pénétrer un funeste mystère dont ma raison se plaît encore à douter, malgré toutes les apparences.

SCÈNE VI.

HAROLD, GITA, MATHILDE, ELGIVE, L'ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, PLUSIEURS PAIRS.

L'ARCHEVÊQUE.

Comte Harold, je viens au nom du peuple Anglais et des pairs du royaume, vous annoncer que l'Angleterre ne veut avoir pour roi qu'un grand de la nation. Elle a regardé comme nul le testament d'Édouard et les pairs ont cru de leur devoir de le casser publiquement.

MATHILDE.

Il est donc vrai?

ELGIVE.

O ma mère!

L'ARCHEVÊQUE.

Mais l'état ne pouvant se passer d'un chef, et votre

naissance et votre courage vous donnant les premiers droits au trône, ces mêmes pairs du royaume, vous ont, d'une commune voix, proclamé leur souverain. Je vous apporte, en leur nom, la charte des droits de la nation, le sceptre et la couronne des premiers rois de l'Angleterre.

HAROLD.

Digne pontife !

MATHILDE.

Ah! traître Harold, tout est enfin découvert. Voilà donc pourquoi tu m'as retenue prisonnière à Bosham; voilà donc le motif de ces fêtes perfides, qui devaient m'empêcher de me rendre à Londres et d'y faire valoir mes droits. Pontife sacré, apôtre de la vérité, envoyés du peuple et des grands, ô vous tous Anglais qui m'écoutez : Harold vous a trompés. Porteur du testament d'Édouard, il est venu lui-même offrir en votre nom la couronne au duc Guillaume, en présence des grands, de ma cour et de mon peuple; il a promis fidélité à mon seigneur, mon époux; il a juré, la main sur l'évangile....

HAROLD.

Il est vrai; mais....

GITA.

Eh, qu'importe! grands de la cour; mon fils a dû prévenir les malheurs d'une guerre civile : il a dû prévenir les projets de l'ambitieux Guillaume. Appuyé des droits d'un ridicule testament, il serait bientôt venu porter dans nos foyers le meurtre et le ravage. Mais nous avons su obtenir comme ôtages, sa fille et son

épouse : il ne peut plus rien contre vous. Si mon fils a cédé à des formes prescrites par le duc et l'église, cet acte n'a point été volontaire : le duc l'a impérieusement exigé; nous étions dans sa cour; il fallait jurer ou rester ses prisonniers... mais n'est-il pas permis de violer un serment, ou plutôt un simple traité, lorsqu'il s'agit de la gloire et du salut de sa patrie.

MATHILDE.

O dieu! Ose-t-on ainsi se jouer des serments! Dans quelles mains suis-je tombée, ô ma chère Elgive!

ELGIVE.

Retournons vers mon père : il saura venger l'affront que l'on fait à sa famille.

L'ARCHEVÊQUE.

Comte Harold, le peuple est impatient de contempler son nouveau roi : venez recevoir devant lui les marques de la royauté.

HAROLD.

Archevêque de Cantorbéry, je me rends aux vœux du peuple : faites tout préparer pour que je prête en vos mains le serment sacré de faire tout pour son bonheur et de mourir pour le défendre.

MATHILDE.

Croira-t-il au serment d'un parjure?

HAROLD.

Madame, j'excuse encore votre hardiesse envers le comte Harold; mais songez que bientôt vous parlerez à votre roi.

MATHILDE.

Je ne connais d'autre roi d'Angleterre que Guillaume duc de Normandie.

GITA.

La nation anglaise ne connaît d'autre roi que celui que lui donne son choix.

MATHILDE.

Eh bien! s'il est vrai qu'Harold soit élu par le peuple, je cours avec toi, mon Elgive, me présenter devant lui; je montre à ce peuple trompé, l'acceptation de Guillaume; je lui présente ma fille, je l'instruis de la basse perfidie des envoyés du feu roi; il frémira de honte à ce récit et me rendra tous mes droits. Je cours les réclamer au nom de mon époux. Viens, ma fille, suis-moi.

HAROLD.

Arrêtez; vous n'irez pas troubler par un éclat impie, la majesté de nos cérémonies. Gardes, vous empêcherez qu'elles ne franchissent le seuil de cette salle.

MATHILDE.

O dieu! je frémis d'indignation : je suis au pouvoir de deux parjures, je dois craindre pour ma liberté et même pour ma vie. Archevêque de Cantorbéry, au nom du Dieu dont vous êtes le ministre sacré, daignez ne pas rejeter mes prières; la mère et la fille embrassent vos genoux; je vous supplie de nous arracher des mains de ces perfides; oui, je veux à l'instant quitter ce palais. La duchesse Mathilde, la fille de Guillaume, tous les guerriers de notre suite implorent votre sainte protection. Comme l'un des pairs du

royaume, vous devez justice à l'innocence opprimée : comme l'un des premiers ministres de notre religion, vous devez secours aux malheureux.

L'ARCHEVÊQUE.

Comme envoyé des pairs et du peuple, je dois me borner aux devoirs de ma mission. Comte Harold, le peuple vous attend.

HAROLD.

Je vous suis; (*A Mathilde.*) et bientôt je reviens dans ces lieux vous apporter la volonté d'un roi.

MATHILDE, à Elgive.

Ah! ma fille, nous sommes livrées à tous les traîtres de l'Angleterre.

(Harold sort suivi de Gita et de l'archevêque.)

SCÈNE VII.

MATHILDE, ELGIVE.

ELGIVE.

Oh dieu! qu'allons-nous devenir? Sans appui, sans protecteur...

MATHILDE.

Tant d'horreurs en un jour! mon indignation est au comble.

ELGIVE.

Ah! si le généreux Edwin connaissait nos malheurs, s'il était ici!...

MATHILDE.

Et qui peut te répondre de sa fidélité! il est Anglais.

ELGIVE.

Je n'ose le défendre.

MATHILDE.

Nous n'avons plus d'espoir que dans le courage de mes chevaliers; mais qui les retient? Pourquoi ne les vois-je point auprès de nous?... Ah! ma fille, nous avons encore à craindre plus d'une trahison!.. Allons, ma chère Elgive, attendons avec calme ce que nos tyrans voudront ordonner de nous. Mais Dieu commande la résignation dans l'infortune.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, ELGIVE, LA JEUNE FILLE.

ELGIVE, apercevant une jeune fille qui n'ose approcher.

Une jeune fille vient à nous... peut-être... approche, ne crains rien.

LA JEUNE FILLE.

Bonne demoiselle! je n'ose...

ELGIVE.

Que nous veux-tu, mon enfant?... Réponds?

LA JEUNE FILLE.

Oh! mon dieu, rien, madame.... je venais... je m'en vas.

ELGIVE, l'arrêtant.

Non, encore un mot. Sûrement tu ne venais pas sans motif.

LA JEUNE FILLE.

Oh! non. J'ai entendu appeler, et comme je sais

que vous êtes malheureuses, j'ai pensé que je vous serais utile peut-être.

ELGIVE.

En effet, dans la circonstance où nous nous trouvons ne pourrait-elle pas...? Mais comment as-tu pu découvrir que nous étions dans cette salle?

LA JEUNE FILLE.

Oh! mais je sais toujours tout, moi. J'ai demandé à mes compagnes si les dames qui étaient arrivées hier, étaient aussi du couronnement; on m'a répondu: *non, elles sont prisonnières dans le château.* Prisonnières! ai-je dit, et qu'est-ce qu'elles ont fait?... Oh! dame... et l'on ne m'en a pas dit davantage. Moi, cela m'a fâchée, et je me suis bien promis de savoir le pourquoi. Je les ai laissées partir, je me suis glissée tout doucement le long des murs, j'ai passé derrière un grand archer, qui ne m'a pas vue, je suis vite entrée dans cet appartement et me voilà. C'est donc vrai que vous êtes prisonnières? C'est singulier: je croyais notre seigneur un si bon maître.

ELGIVE.

Le perfide! c'est à lui seul que nous devons notre malheur.

LA JEUNE FILLE.

Mais je ne conçois pas trop quel est votre malheur. Tout le monde dit que vous allez devenir reine d'Angleterre.

ELGIVE.

On dit cela, moi.... ma mère!

MATHILDE.

Il ne lui manquerait plus que de vouloir nous contraindre à un hymen....

LA JEUNE FILLE.

Pardon; moi, je n'ai pas voulu vous fâcher : j'ai cru que ça faisait toujours quelque plaisir d'être reine.

ELGIVE.

Tu ne nous as pas offensées.

MATHILDE.

Je pourrai peut-être savoir d'elle, ce que sont devenus mes chevaliers. Dites-moi mon enfant, en parcourant le château, n'avez-vous rencontré aucune personne de ma suite?

LA JEUNE FILLE.

Eh, mon dieu non! Cette nuit ne les a-t-on pas fait partir?

ELGIVE.

On les a fait partir!

LA JEUNE FILLE.

Cela a même fait assez de bruit dans la petite cour du château : tout le monde a été réveillé, moi la première, et je me suis levée, parce que j'ai voulu savoir ce qui se passait.

ELGIVE.

Mais nous n'avons rien entendu?

LA JEUNE FILLE.

Je le crois bien; c'est de l'autre côté.

MATHILDE.

Et que leur a-t-on dit? qu'a-t-on fait?

LA JEUNE FILLE.

Ah! j'ai tout entendu. Les seigneurs ont rassemblé vos chevaliers et leur ont dit que vous veniez de partir à l'instant pour Londres, et qu'il fallait vous accompagner et vous suivre; ils sont tous montés à cheval et sont partis, excepté un vieux seigneur qui criait après eux : *Chevaliers, on vous trompe*... mais ils étaient déja bien loin. Alors il a tiré son épée.... oh! comme j'ai eu peur!... et puis il a dit : *C'est une trahison; je les défendrai jusqu'à la mort*..... il criait, mais il criait.... alors la comtesse Gita s'est avancée et a dit aux soldats : qu'on le désarme et qu'on le conduise à la tour. Il s'est fait un mouvement, puis j'ai entendu un bruit d'épées, et puis je n'ai plus rien entendu.

MATHILDE.

Les scélérats!

LA JEUNE FILLE.

N'allez pas dire, au moins, que je vous aie rien conté; la comtesse Gita est si méchante!

ELGIVE.

Ne crains rien.

(On entend le bruit des acclamations du peuple.)

LA JEUNE FILLE.

Ah! mon dieu, la cérémonie est finie : on crie vive le roi Harold.... Il faut que j'aille crier comme les autres, car sans cela, on dirait que je suis pour Guillaume; et moi, en conscience ça m'est égal. Je ne veux être que pour les bonnes personnes comme vous. Ah! voilà le cortége qui arrive. Adieu, ma noble demoiselle, je reviendrai vous voir aussitôt que je le pourrai.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, ELGIVE, HAROLD, GITA, L'ARCHEVÊQUE, PLUSIEURS SEIGNEURS.

MATHILDE.

J'étais loin de m'attendre à cette audace....

ELGIVE.

Le voilà ce nouveau monarque, et le peuple trompé lui prodigue les acclamations.

(On entend le bruit des clairons et des cris de joie.)

HAROLD, à l'archevêque.

Digne pontife de notre religion, ordonnez que tous les temples soient ouverts, et demandez au roi des rois qu'il m'accorde les vertus nécessaires au bonheur de mon peuple : allez. Et vous, magistrats, préparez des jeux et des fêtes; aidez l'indigence, encouragez l'industrie, visitez les prisons d'état et rendez à la liberté les victimes du malheur et de l'oppression.

(Les magistrats sortent. Il reste seulement quelques seigneurs qui se tiennent dans le fond du théâtre.)

MATHILDE.

Magistrats, volez à la tour, et faites-en sortir tous mes chevaliers.

HAROLD.

Qui vous a dit, madame?...

MATHILDE.

Ne sont-ils pas aussi victimes de la plus affreuse oppression?

GITA.

Madame, il n'est plus temps de dissimuler. Mon fils est roi; je suis parvenue au but que je m'étais proposé, je ne cherche point à justifier les moyens que j'ai pu employer pour vous tromper; ils étaient alors nécessaires: maintenant la feinte est inutile de ma part; de la vôtre la colère serait impuissante: il n'est plus en votre pouvoir de changer le cours des évènements; et Guillaume, de ce moment, a perdu tous ses droits à la couronne. Réfléchisssez à votre situation, et loin de la rendre plus affligeante, adoptez le seul parti qui vous reste. La main d'Elgive fut promise à mon fils, il règne, et vous êtes ses captives. Consentez que l'hymen l'unisse à votre fille; par cet acte de prudence, vous conciliez tous les partis et vous conservez la paix à vos sujets: prononcez.

MATHILDE.

Je sais, madame, que je ne saurais changer le cours des évènements; mais je sais aussi que je ne puis consentir à cet hymen sans l'ordre de mon époux. Je ne rejette point pourtant la proposition que vous me faites: je crois m^me que c'est le moyen de prévenir entre l'Angleterre et les puissances du continent une guerre funeste; et je veux bien sacrifier au bonheur de l'humanité le ressentiment que doivent m'inspirer les indignes manœuvres que l'on a employées pour me déterminer à cette union. Je vais écrire au duc mon époux. Je saurai excuser tous les torts de votre fils, et les vôtres, madame, en rejetant sur la nécessité les évènements qui viennent de se passer. S'il consent à

cet hymen, de ce moment je vous pardonne à tous les deux, et je conduis moi-même mon Elgive à l'autel.

HAROLD.

Duchesse Mathilde, la douceur de votre caractère et la bonté de votre ame me sont depuis long-temps connues, et les sages propositions que vous venez de faire....

GITA.

Ne peuvent-être adoptées. Votre majesté sait très-bien qu'il faut que cet hymen s'accomplisse aujourd'hui. Le peuple le veut, l'intérêt de l'état l'exige, et si véritablement la duchesse veut prévenir l'effusion du sang, elle peut tout aussi bien, en écrivant à son époux, rejetter sur la nécessité ce dernier évènement.

ELGIVE.

Ah! grand dieu!

MATHILDE.

Je puis excuser les trahisons que je n'ai pu prévenir, mais celles que je puis empêcher....

GITA.

Vos efforts seraient vains. L'autel est préparé, les témoins nous attendent, le pontife adresse ses vœux au ciel et déja les portes s'ouvrent.

(La porte du fond s'ouvre, l'on voit l'intérieur d'une chapelle et l'archevêque de Cantorbéry sur les degrés de l'autel.)

MATHILDE, se retourne et voit l'autel et le prêtre. Elle se laisse tomber sur un fauteuil.

Je reste anéantie à cet excès d'insolence.

ELGIVE, courant aux genoux de sa mère.

Ah! ma mère, il faudra m'arracher de vos bras.

MATHILDE, *la pressant dans ses bras.*

Ah! ma chère fille!

HAROLD, *s'avançant vers Elgive.*

Je pourrais ordonner, mais....

ELGIVE.

Traître! ne m'approche pas.

(On entend du bruit.)

GITA.

Quel bruit! qui ose entrer en cet instant?

SCÈNE X.

EDWIN, MATHILDE, ELGIVE, HAROLD, GITA, PLUSIEURS SEIGNEURS.

ELGIVE.

C'est Edwin. Chevalier, défendez-moi contre des perfides.

EDWIN.

O ciel, Elgive! que prétend-on?

ELGIVE.

Me traîner à l'autel.

EDWIN.

Eh quoi! comte Harold, vous pourriez....

HAROLD.

Edwin!

GITA.

Ce n'est plus le comte Harold, c'est ton roi.

EDWIN.

Je l'ignorais, madame; (*à part*) dissimulons ma rage.

MATHILDE.

Edwin, sois notre seul protecteur.

ELGIVE.

Nous sommes trahies, humiliées, soyez notre sauveur.

EDWIN.

Le roi, mon ancien ami, sait mieux que moi ce qui convient aux intérêts de l'Angleterre et au bonheur de son peuple.

ELGIVE.

Et lui aussi, il nous trahit!

HAROLD.

Edwin, tu as eu connaissance de mes projets, ils sont accomplis. Parle : dis si tu m'approuves.

EDWIN.

Avant leur exécution j'aurais pu te représenter.... mais vous avez triomphé des obstacles, je n'ai plus rien à dire. Je suis Anglais, j'ai de l'honneur et je mourrai, s'il le faut, pour mon légitime souverain.

HAROLD.

Embrasse-moi, Edwin.

MATHILDE.

Il ne faut plus croire à la vertu.

EDWIN.

Maintenant, j'oserai demander à votre majesté un prompt entretien; c'est le but de mon message. Je dois la prévenir des dangers....

GITA.

Mais cet hymen préparé....

EDWIN.

Peut se faire dans un autre instant.

GITA.

Edwin, il faut que le roi par cette union....

EDWIN.

Madame, il faut d'abord sauver l'état.

HAROLD.

O ciel! qu'est-il donc arrivé?

EDWIN.

La guerre vous menace, vous avez été trahis, Guillaume sait tout, et déja il s'arme contre vous.

MATHILDE.

Nous serons vengées!

EDWIN, *vivement.*

Faites éloigner la duchesse; j'ai les plus grands secrets à vous révéler.

HAROLD.

Que l'on suspende la cérémonie. (*Les portes de la chapelle se referment.*) Et vous, chevaliers, conduisez la duchesse et sa fille dans leur appartement, et veillez sur toutes leurs démarches.

ELGIVE, *en sortant.*

Cruel Edwin, tu m'as bien trompée.

(*Elle sort avec sa mère, les chevaliers leur donnent la main.*)

SCÈNE XI.

HAROLD, GITA, EDWIN.

EDWIN, *à part.*

Effrayons-le, c'est le seul moyen de sauver Elgive.

GITA.

Et quelles sont donc ces nouvelles importantes?

EDWIN.

Vous veniez de quitter la Normandie. Guillaume m'a fait venir. *Harold est un traître*, m'a-t-il dit, *j'aurais le droit d'user de représailles en te retenant prisonnier. Tu étais absent, tu n'es pas coupable de parjure; je te crois mon ami.* J'ai protesté de mon dévouement. Je ne vous cache même pas que forcé par la circonstance je me suis précipité à ses genoux et que je lui ai juré fidélité comme à mon légitime souverain. Il suffit, m'a-t-il répondu; je crois à ton honneur. Pars, va retrouver Harold, veille sur ma fille, cache bien au comte notre intelligence, et demain, si les vents me sont propices, tu me trouveras sur la côte de Pevenzey, à la tête de trente mille hommes.

HAROLD.

Je le désire.

GITA.

Impossible! Les préparatifs, le temps de les rassembler...

EDWIN.

Vous savez quel est Guillaume, il ne connaît point d'obstacles : et d'ailleurs, depuis la mort d'Édouard, jaloux de soutenir ses droits, il avait rassemblé ses troupes et s'était préparé...

HAROLD.

Ah! puisse-t-il y descendre à la tête de tous les peuples du continent! je saurai m'opposer à ses entreprises.

EDWIN.

Ne perdons pas un seul instant. Rassemblons vos troupes. Aujourd'hui même je veux...

HAROLD.

Mais Mathilde, Elgive?...

EDWIN.

Faites-les conduire au château d'Hasting; il n'est pas loin, et sa position le rend inattaquable. Je connais le gouverneur; c'est un homme sûr... dont la loyauté...

GITA.

Il se peut, mais je les y accompagnerai : de tels otages valent une victoire, et c'est moi qui veux en répondre.

EDWIN.

Vos conseils pourtant nous seraient nécessaires, et je regrette...

GITA.

Vous pouvez en profiter. Qu'Hasting devienne notre résidence. Faites-y rassembler les troupes; c'est la clef de l'Angleterre; là vous pouvez attendre Guillaume, s'il se présente, et s'il est vrai qu'on n'ait pas voulu nous effrayer par de fausses nouvelles.

EDWIN.

Madame...

SCÈNE XII.

HAROLD, GITA, EDWIN, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

Je viens avertir votre majesté, qu'un courrier arrivé

à l'instant de Pevensey, apporte la nouvelle que la mer est couverte de vaisseaux.

HAROLD.

C'est la flotte de Guillaume.

LE MESSAGER.

Tout le peuple le croit, et déja s'arme de tous côtés; mais il est impossible qu'il puisse résister, s'il n'est soutenu par l'armée de votre majesté.

HAROLD.

Vous recevrez mes ordres. Allez.

EDWIN, *à part.*

Aurais-je dit la vérité en croyant feindre.

SCÈNE XIII.

HAROLD, GITA, EDWIN.

GITA, *étonnée.*

Quoi! déja l'armée de Guillaume.

EDWIN.

Croyez-vous encore qu'on ait voulu vous effrayer par de fausses nouvelles!

HAROLD.

Pourquoi donc ma mère, montrer tant d'étonnement? Ah! je remercie le ciel qui m'offre les moyens de prouver à mes sujets que je suis digne de la couronne.

GITA.

Personne ne doute de votre courage, mon fils; mais on pourrait par quelques moyens politiques empêcher...

HAROLD.

La guerre? Non, je la veux. Harold a besoin de combats, il a besoin de gloire aux yeux de tout l'univers, et même à ses propres yeux.

GITA.

Mais laissez-moi tenter un moyen qui puisse au moins...

HAROLD.

Faites tout ce que vous croirez utile; je sais que vous n'avez pour but que mon bonheur, et la gloire de ce pays : j'approuve tout.

GITA.

Comte Edwin, je vais vous charger d'un message important que vous seul pouvez remplir. Suivez-moi. Mon fils, accompagnée de nos prisonnières, je vais attendre votre majesté au château d'Hasting.

EDWIN, *à part.*

Puissé-je être du voyage.

HAROLD.

Edwin, bientôt je te rejoindrai.

SCÈNE XIV.

HAROLD, SEUL.

O Guillaume! que je te sais gré de ta présomptueuse entreprise! à peine connu par quelques faibles batailles contre les Danois, mon nom n'a pas franchi les bords de cette île; le tien est connu du monde entier. Oh! c'est maintenant que, roi, général, je puis te disputer

la renommée. Va, Guillaume, un retour honteux dans tes états sera le moindre fruit de ton imprudence : tu me sers plus que tu ne crois. J'avais besoin de ta défaite pour affermir ma couronne et pour étendre ma gloire.

SCÈNE XV.

HAROLD, L'ARCHEVÊQUE, GARDES.

L'ARCHEVÊQUE.

C'est avec douleur que j'annonce à votre majesté que tout le peuple est dans la plus vive agitation.

HAROLD.

Est-ce l'approche de l'ennemi? qu'il se rassure: Harold se dispose à le combattre.

L'ARCHEVÊQUE.

Non, ce n'est point la crainte de l'ennemi, mais un phénomène l'a frappé de terreur; un météore enflammé qui paraît sur l'horizon.

HAROLD, *effrayé.*

En quel moment s'est-il montré?

L'ARCHEVÊQUE.

On assure que c'est à l'instant où, sur la place publique et le front couronné, vous prononciez le serment sacré...

HAROLD.

Quoi! ce météore a paru à l'instant où je prononçais le serment! Pourtant ma voix était assurée, mon regard tranquille.

L'ARCHEVÊQUE.

L'effroi est porté à tel point que des insensés attestent

qu'ils ont vu Édouard, près de vous, le regard courroucé, porter la main sur votre couronne... comme s'il voulait vous l'arracher.

HAROLD.

Non, non, c'est une imposture... Édouard près de moi... portant la main sur ma couronne... Non, de par le Dieu puissant, je n'ai point senti sa main.

L'ARCHEVÊQUE.

Rêves d'hommes superstitieux; peut-être mal intentionnés. Mais que votre majesté daigne se présenter au peuple: il ne prévoit déja qu'un règne malheureux.

HAROLD.

Peut-être a-t-il raison. Mais ce phénomène l'avez-vous vu?

L'ARCHEVÊQUE.

On peut le voir encore... Il est en face de ce palais.

HAROLD.

De mon palais!

L'ARCHEVÊQUE.

Oui, de cette salle même, on peut le découvrir. Il est toujours sur l'horizon.

HAROLD.

O dieu! en effet, je le vois.

L'ARCHEVÊQUE.

Quelle émotion! Vous pâlisssez.

HAROLD.

Non, non, ce n'est rien. Que fait le peuple en ce moment?

L'ARCHEVÊQUE.

Il adresse des vœux au ciel: il prie pour lui, pour vous...

HAROLD.

Il a raison; qu'il prie : et vous aussi, archevêque, vous, mes amis fidèles, priez Dieu pour votre roi... J'ai des ordres à donner, marchons, montrons-nous au peuple; montrons-nous aux ennemis. O Guillaume! que n'es-tu sous les murs de ce palais! je donnerais la moitié de mon royaume pour pouvoir te combattre en ce moment.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les bords de la mer. On voit un côteau sur le sommet duquel paraît un village dans l'éloignement; sur les côtés sont quelques arbres et des masses de rochers.

SCÈNE I.

UN PÊCHEUR, ET SON FILS.

(Ils semblent sortir d'une petite barque que l'on voit encore sur le rivage.)

L'ENFANT.

AH! mon père, que de barques! les vois-tu là de tous côtés?

LE PÊCHEUR.

Viens, mon enfant, viens; retournons vite à notre cabane pour sauver le peu que nous possédons.

L'ENFANT.

Pourquoi donc, mon père?

LE PÊCHEUR.

Ne vois-tu pas les ennemis qui s'approchent du rivage?

L'ENFANT.

Moi, je ne vois que des barques qui sont remplies de monde... oh! comme en voilà!... tenez, de ce côté... encore! encore! ah! mon dieu, que c'est joli!

LE PÊCHEUR.

Mais viens donc ; si nous restons, nous sommes perdus.

L'ENFANT.

Non, non, laissez-moi.

LE PÊCHEUR.

Mais quand je te dis que ce sont là les ennemis.

L'ENFANT.

Eh! qu'est-ce donc que des ennemis? Je serais bien aise d'en voir de près.

LE PÊCHEUR.

Oui, et s'ils arrivent ils nous tueront, petit obstiné.

L'ENFANT.

Tu veux me faire peur ; mais je vois bien que ce que tu appelles des ennemis, ce sont des hommes...

LE PÊCHEUR.

Oui, mais les hommes se tuent, mon fils, quand ils sont en guerre.

L'ENFANT.

Eh bien! pourquoi sont-ils en guerre?

LE PÊCHEUR.

Ah! pourquoi?... c'est que... c'est que... ma foi, je n'en sais rien. Mais tu me fais perdre un temps... fuyons!

L'ENFANT.

Eh bien, mon père, puisque je suis en guerre, sauvons-nous.

SCÈNE II.

ROBERT, PLUSIEURS OFFICIERS, GRAND NOMBRE DE SOLDATS.

(Des soldats paraissent, et ont l'air de courir après le pêcheur.)

ROBERT.

J'ai touché terre le premier. Vive mon brave frère Guillaume!

LES SOLDATS.

Vive Guillaume!

ROBERT.

De ce côté nous trouverons peu de résistance. La rive est dégarnie; mais ne perdons pas un moment; amis, emparez-vous de cette hauteur, de ce village, et faites refluer vers le corps d'armée les vivres que vous pourrez y trouver. Vous, avec ces soldats, fouillez les bois voisins; et voyez si vous n'avez rien à craindre de la part des habitants. Vous, rendez-vous vers le centre que commande le duc, et facilitez la descente: pour nous, mes amis, voyons si cet emplacement convient pour le campement, et faisons le tracer à l'instant même.

SCÈNE III.

GUILLAUME DE POITIERS, ROBERT, QUELQUES OFFICIERS.

ROBERT.

Salut, brave sire de Poitiers; quelles nouvelles du duc?

DE POITIERS.

Les plus heureuses. Il est débarqué à trois cents pas d'ici, et m'envoie vous dire qu'il va vous rejoindre à l'instant.

ROBERT.

Tout s'est bien passé?

DE POITIERS.

Très-bien. En vain le hasard a voulu conspirer contre lui, il en a triomphé en grand homme.

ROBERT.

Et comment?

DE POITIERS.

A peine Guillaume avait-il touché la côte, que ses pieds s'embarrassant dans les plantes marines, il est tombé à la vue de ses soldats.

ROBERT.

Et l'effroi s'est peint sur leur figure?

DE POITIERS.

Sans doute: ils voyaient dans cet accident un présage funeste; mais Guillaume, comme le héros de l'ancienne Rome, les a bientôt rassurés par ces mots : « Courage, « enfants, nous serons vainqueurs, je prends posses- « sion de mon royaume. »

ROBERT.

Ah! je reconnais mon frère. Mais dites-moi, sire de Poitiers; vous, aussi brave qu'instruit, vous savez sans doute en quel lieu nous sommes?

DE POITIERS.

Dans le comté de Sussex, pas loin de Pevenzey, je le présume du moins.

ROBERT.

Que nous sommes heureux de vous avoir avec nous! Vous êtes la lumière de la chevalerie... Vous écrirez quelque jour nos exploits.

DE POITIERS.

Oui, si les Anglais me laissent ce bras-là.

ROBERT.

De par saint Jean! il en vaut dix comme les nôtres. Et des chansons, vous nous en donnerez.

DE POITIERS.

De toutes les façons, comte Robert; chansons de guerre, chansons d'amour, chansons de table : les Français ne marchent pas sans cela. Ils font l'amour en courant, et boivent et se battent en chantant

ROBERT.

Nous chanterons, joyeux chevalier.

DE POITIERS.

Et nous nous battrons, comte Robert. Mais j'aperçois le noble duc.

SCÈNE IV.

EUDES, ROBERT, GUILLAUME, LE CHEVALIER DE POITIERS, PLUSIEURS OFFICIERS.

EUDES.

Mon frère, commençons par remercier le Dieu des armées de ce qu'il nous a conduits à bon port.

GUILLAUME.

Soit, mon frère; faites à ce sujet ce que votre saint

zèle vous inspire : retournez auprès de mes soldats, et qu'ils se joignent à vous dans vos prières. Moi, je vais avec Robert m'occuper du soin de pourvoir à leurs besoins et de veiller à leur sûreté.

(Eudes sort, ainsi que le chevalier de Poitiers.)

SCÈNE V.

ROBERT, GUILLAUME, SUITE.

ROBERT.

Eh bien! Guillaume, la fortune nous seconde, tu le vois?

GUILLAUME.

Il faut la forcer à nous rester constante. Je te communiquerai mes plans. J'attends les chefs de mon armée; ils vont se rendre bientôt ici, et nous conviendrons ensemble des moyens les plus prompts et les plus sûrs pour marcher à Londres.

ROBERT.

Dieu secondera ta juste impatience, et te rendra bientôt ton épouse et ta fille.

GUILLAUME.

Chère Mathilde! douce Elgive! Ah! misérable Harold! que tu me paieras cher ton indigne trahison.

ROBERT.

Quelles doivent être maintenant leurs inquiétudes, leurs regrets! toutes deux loin d'un époux, d'un père, d'une famille adorée...

GUILLAUME.

Ne me parle pas de leur douleur; tu me fais trop

de mal, et ce n'est pas ici le moment de s'attendrir sur leur sort.

ROBERT.

Ah! malgré moi, je sens des pleurs mouiller mes yeux.

GUILLAUME.

Et moi aussi, j'ai pleuré, mais c'était de rage. Je ne veux plus verser d'autres larmes que celles du plaisir que donne la vengeance. Soldats, préparez quelques aliments pour vos chefs; qu'ils soient aussi simples que les vôtres. Comme le moindre des guerriers je mangerai le pain des camps, comme vous je coucherai sur la terre : Guillaume ne veut d'autre avantage sur ses braves frères d'armes que l'honneur de les conduire à la victoire.

(Les soldats se divisent par groupes, et forment avec des branches d'arbres une espèce de table qu'ils portent sur le milieu du théâtre, pendant la scène suivante qui se passe dans un coin.)

SCÈNE VI.

GUILLAUME, ROBERT, DE POITIERS, LE PÊCHEUR, SON FILS.

DE POITIERS.

Noble duc, je vous amène un malheureux, que des soldats allaient maltraiter, et que j'ai retiré de leurs mains : il pourra peut-être nous donner des détails sur Harold, et sur ses préparatifs.

GUILLAUME.

Approche, brave homme, tu n'as rien à craindre.

LE PÊCHEUR.

Monsieur le capitaine...

L'ENFANT.

Vous ne nous tuerez donc pas?

ROBERT.

Eh pourquoi veux-tu que nous te fassions du mal?

L'ENFANT.

Parce que je suis votre ennemi, et que je sais bien qu'entre ennemis c'est l'usage de se tuer.

GUILLAUME.

Dis-nous ce qui se passe ici. Quelle nouvelle se répand dans le pays? Parle?

LE PÊCHEUR.

Oh! dame, vous pensez bien que moi tout occupé de ma pêche, je ne me mêle pas trop des grandes affaires : pourtant on dit comme ça dans notre bourg, que le comte Harold vient d'être nommé roi d'Angleterre; ah! autant celui-là qu'un autre.

GUILLAUME.

Déja roi d'Angleterre! et d'où sais-tu cela?

LE PÊCHEUR.

C'est bien vrai : hier à Bosham, pas loin d'ici, dans son château, des députés de Londres sont venus lui apporter la couronne. C'est connu de tout le comté.

GUILLAUME.

Il a bien fait de se presser, Guillaume aurait pu l'en empêcher.

LE PÊCHEUR.

Oh! oui, j'ai entendu parler de ce Guillaume-là; c'est un brave à ce qu'on dit. C'est lui qui vous envoie

sans doute ici, monsieur le capitaine... Viendra-t-il lui-même.

GUILLAUME.

Oui, tu le verras sous peu. Qu'en dit-on? Serait-on fâché de l'avoir pour souverain?

LE PÊCHEUR.

Oh! par notre dame! il y a du pour et du contre : les uns l'aiment, parce que c'est un valeureux champion; les autres n'en veulent pas, parce qu'il est bâtard.

DE POITIERS.

Veux-tu...

LE PÊCHEUR.

J'ai tort peut-être? Est-ce qu'on l'appelle autrement que Guillaume le bâtard.

GUILLAUME.

Par la splendeur de Dieu! le bâtard sera votre roi légitime.

LE PÊCHEUR.

Ça ne se peut pas; ils ont cassé le testament du feu roi, et vous entendez bien qu'à présent c'est une affaire finie.

GUILLAUME.

Ils ont cassé le testament! ah! ah! messieurs les pairs d'Angleterre, grace à mon épée, je saurai vous briser à mon tour comme je brise cette lance.

L'ENFANT.

Ah! mon dieu! sauvons-nous, il me fait trembler.

GUILLAUME.

C'est assez, retourne vers tes compatriotes; dis-

leur que bientôt je serai à Londres; et que c'est Guillaume qui te l'a dit lui-même.

LE PÊCHEUR.

Ah! monseigneur..... en vérité..... si j'avais su..... (*A Robert.*) Et pourquoi ne pas m'avertir aussi que c'était Guillaume?

L'ENFANT.

Tu t'appelles donc Guillaume? C'est donc toi qui es la cause que nous fuyons notre maison?

GUILLAUME.

Qu'on donne de l'argent à ce brave homme, et qu'il s'en retourne en sûreté.

LE PÊCHEUR.

Que vous êtes bon, monseigneur!

L'ENFANT.

Tu n'es pas si méchant que tu parais.

GUILLAUME.

Puissé-je dédommager ainsi tous les infortunés qui seront victimes de la plus juste guerre! Allez.

LE PÊCHEUR.

Que Dieu vous conserve!

L'ENFANT, gaîment.

Adieu! mon ennemi.

SCÈNE VII.

GUILLAUME, ROBERT, DE POITIERS.

GUILLAUME, aux différents chefs qui entrent.

Soyez les bienvenus, amis; prenez place à ce

repas frugal, et nous aviserons ensuite aux moyens les plus convenables pour marcher à Londres.

ROBERT.

Sire de Poitiers, voilà le moment de chanter.

DE POITIERS.

Et de boire.

GUILLAUME.

Allons! une chanson de guerre; celle du brave Roland. Qui la sait parmi nous?

ROBERT.

Sire de Poitiers les sait toutes: il en compose chaque jour de nouvelles.

GUILLAUME.

Je le sais : c'est un brave et joyeux chevalier; il se bat comme un lion, et chante comme le premier de nos trouvères.

DE POITIERS.

Aimer les dames, les chanter, les défendre, c'est en effet ma devise.

GUILLAUME.

C'est celle de tous les Français; à vous, mon cher de Poitiers.

DE POITIERS.

J'obéis; faites chorus.

(Il chante la chanson de Roland, on la répète en chœur.)

Premier couplet.

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France?...
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance.

Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.

Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons en combattant
Ces mots sacrés, Gloire et Patrie!

Second couplet.

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes;
Je vois leurs nombreux étendarts
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis;
Que pour eux seuls soient les alarmes;
Qu'ils tremblent! tous seront punis!...
Roland a demandé ses armes!

Soldats français, etc.

GUILLAUME.

Allons, une santé à ce que nous chérissons le plus.
Commencez, mes braves Normands.

DEUX OFFICIERS NORMANDS.

A notre vaillant duc Guillaume.

(Ils boivent, on chante encore un couplet.)

Troisième couplet.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honneur est près de sa bannière;
Suivez son panache éclatant;
Qu'il vous guide dans la carrière.

Marchez, partagez son destin :
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat : ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.

Soldats français, etc.

GUILLAUME.

A vous, mes chers alliés les Flamands.

DEUX OFFICIERS FLAMANDS.

A la foi des chevaliers!

(Ils boivent, un couplet suit encore.)

Quatrième couplet.

Combien sont-ils? combien sont-ils?
C'est le cri du soldat sans gloire;
Le héros cherche les périls,
Sans les périls, qu'est la victoire?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'ame noble et fière;
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière!

Soldats français, etc.

GUILLAUME.

A vous maintenant, courtois habitants de la France.

DEUX OFFICIERS FRANÇAIS.

A nos dames et à l'honneur!

(Ils boivent, un couplet suit encore.)

Cinquième couplet.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine....

Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat!... O terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure :
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :

Soldats français!... chantez Roland,
Son destin est digne d'envie :
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie!

GUILLAUME.

A notre tour, mon frère. A la victoire et à la vengeance.

TOUS LES CHEVALIERS.

A la victoire!

GUILLAUME.

Bien chanté, noble trouvère; je dois une récompense à vos talents. A la première rencontre de l'ennemi, je vous accorde l'honneur d'attaquer le premier.

DE POITIERS.

Mes Français vous en remercient: de par saint Denis, vous ne pouviez me faire un plus grand présent.

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, ROBERT, DE POITIERS, EUDES.

EUDES.

Je viens vous prévenir, mon frère, que le comte Edwin, suivi de deux écuyers, est à l'entrée du camp;

il demande à vous parler ; il est, dit-il, chargé pour vous d'un message important.

GUILLAUME, *à part.*

Edwin ! Que s'est-il donc passé ? (*Haut.*) Qu'on le fasse venir promptement ; mes braves, éloignez-vous un peu ; bientôt je vous rappellerai pour vous communiquer mes projets. (*Les officiers sortent.*) Mes frères, restez avec moi.

SCÈNE IX.

GUILLAUME, EUDES, ROBERT, EDWIN.

GUILLAUME.

Ce message m'inquiète.... Aurais-je à craindre.... Mais voici Edwin. Approchez, mon cher comte, quelle nouvelle ?

EDWIN.

Un message de la comtesse Gita.

GUILLAUME.

Quelque trahison encore ?

EDWIN.

J'ignore ce que cet écrit contient, mais je crois deviner....

GUILLAUME.

Avant tout, dis-moi si tu as vu mon épouse, ma fille ?

EUDES.

En quels lieux sont-elles ?

ROBERT.

Quel est leur sort ?

EDWIN.

Le plus malheureux. Elles sont maintenant prisonnières au château d'Hasting.

GUILLAUME.

Quoi! ce misérable Harold....

EDWIN.

Après avoir écarté tous vos chevaliers, et s'être fait couronner roi, a voulu profiter de son nouveau pouvoir, de l'abandon dans lequel la duchesse se trouve, pour forcer Elgive de le suivre à l'autel.

EUDES.

Elle a résisté sans doute?

EDWIN.

Avec le courage de l'innocence; mais ni les pleurs, ni les cris d'une mère n'auraient pu la sauver, si le ciel ne m'eût fait arriver à temps pour empêcher ce funeste hymen.

GUILLAUME.

Ah! mon brave Edwin, tu deviens notre sauveur.

EDWIN.

Je ne mérite pas vos louanges. Ce n'est qu'à la dissimulation que j'ai dû mon succès. Seul, au milieu d'une cour dévouée à la comtesse Gita, qu'aurais-je fait? J'ai donc été forcé de contraindre mon indignation, et de montrer des sentiments qui sont loin de mon cœur. Malgré mes efforts j'aurais succombé, sans doute, si le bruit certain de votre arrivée n'eût porté l'effroi dans le cœur de la comtesse, et forcé Harold d'ordonner les préparatifs de sa défense. J'ai profité de ce moment pour l'engager à faire conduire Mathilde

et sa fille à la forteresse d'Hasting; le gouverneur est un brave chevalier; il est mon ami, et je répondrais d'elles, si la cruelle Gita ne se fût chargée de leur garde, et de ce moment n'y commandait en souveraine.

EUDES.

Ainsi, ta vertueuse épouse et ma nièce chérie sont dans la dépendance d'une femme barbare!

GUILLAUME.

Et que servent les plaintes, mon frère, quand il s'agit de la venger. Lis-moi ce qu'elle m'écrit; mes yeux, troublés par l'indignation, ne distingueraient pas les mots.

EUDES, lisant.

« Guillaume, j'apprends que vous devez être en ce « moment sur les côtes d'Angleterre....

GUILLAUME.

Oui, de par le Dieu vivant, j'y suis!

EUDES, lisant.

« Quel que soit votre courage, vous ne sauriez triom- « pher de tout un peuple....

ROBERT.

C'est ce qu'il faudra voir.

GUILLAUME.

Laisse donc lire, mon frère!

EUDES.

« Le testament est cassé, et mon fils est couronné « roi: son peuple saura le défendre, et votre armée « sera détruite. Dieu donne la victoire aux peuples

« opprimés..... (*S'interrompant.*) L'impie ose parler de Dieu!

GUILLAUME.

Pourquoi non? Les plus grands scélérats ont toujours son nom dans la bouche : continue.

EUDES.

« Ne compromettez pas votre gloire; quittez une « terre qui vous sera funeste; retournez dans votre « duché; et mon fils, roi d'Angleterre et époux de « votre fille, satisfera votre ambition en vous aidant à « monter sur un trône voisin, occupé par un débile « enfant.....

GUILLAUME.

C'est celui de l'Angleterre que je veux; il m'appartient et j'y monterai, fût-il environné de cent furies aussi méchantes que toi.

EDWIN.

Quelle femme! quelle adresse perfide!

GUILLAUME.

Achève cette œuvre des démons.

EUDES.

« Partez, Guillaume, vous ne trouverez ici que des « malheurs. Vaincu, votre nom est flétri; victorieux, « vous ne régnerez que sur des ruines. Épargnez le « sang humain. Songez de plus que j'ai deux otâges en « mon pouvoir, et que si, dans vingt-quatre heures, « vous ne cédez à la raison, il ne vous restera que le « souvenir d'avoir été époux et père. »

LES TROIS FRÈRES ET EDWIN, ensemble.

Ah! dieu!

(Il se fait un silence.)

GUILLAUME.

Mathilde, mon épouse! Elgive, mon enfant, ma fille chérie! seraient immolées!....

ROBERT.

Monstre dénaturé, tu oserais..... ah! mon frère, quelle horreur!

EDWIN.

Malheureuse Elgive!...

GUILLAUME.

Amis, parlez! Que dois-je faire?

EUDES.

Pouvons-nous t'offrir un conseil!...

GUILLAUME.

Eh quoi! vous me refusez un avis, lorsque j'en ai le plus besoin.

ROBERT.

Je serais coupable de te le donner; tu deviendrais coupable de le suivre.

EUDES.

Je ne pourrais te parler que comme ministre de la religion, et non comme le frère de Guillaume; je me tais.

GUILLAUME.

Edwin, depuis long-temps l'ami du comte Harold, tu dois connaître son indigne mère : ne me reste-t-il aucun espoir? La comtesse Gita est-elle donc aussi cruelle qu'elle l'annonce? et dois-je craindre en effet....

EDWIN.

Elle est capable de tous les crimes.

GUILLAUME.

Je t'entends.... (*A ses frères.*) Puisque vous m'abandonnez à moi-même, puisque vous n'osez prononcer dans cette terrible alternative, je ne prendrai conseil que de moi-même; mais songez que ma résolution, fût-elle honteuse, ou barbare, vous avez perdu le droit de la condamner. Éloignez-vous tous les trois, bientôt vous connaîtrez mes projets....

ROBERT.

Adieu, Guillaume, songe à ta gloire!

EUDES.

Songe à tes vertus.

EDWIN.

Songez à votre famille.

(Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE X.

GUILLAUME, SEUL.

Me voilà seul, et je dois décider...... je ne puis y penser sans frémir..... lettre fatale! *Si tu ne cèdes à la raison*, dit-elle, *il ne te restera plus que le souvenir d'avoir été époux et père.* Oh dieux! quoi! je dicterais l'arrêt de mort de l'épouse la plus vertueuse.... je deviendrais l'assassin de ma fille!.... Cette funeste idée me cause un tremblement d'horreur. Non, non, je ne serai point assez barbare pour sacrifier ma famille à l'espoir de ma plus juste vengeance, à l'ambitieux désir de posséder un trône. Mathilde! Elgive! vous vivrez: mon amour l'emporte, je vous sacrifie ma

haine; et bientôt de retour dans mes paisibles foyers... Arrête! de quel front oseras-tu dire à tes nobles alliés, à ces Flamands, à ces Français, qui n'ont jamais connu de retraite honteuse : allez, retirez-vous, suspendez vos épées aux murs de vos châteaux; Guillaume ne veut plus combattre. N'auraient-ils pas le droit de me dire alors : tu nous as fait marcher à ta défense, nous avons quitté nos toîts paternels, nous avons laissé nos familles pour te suivre et pour venger la tienne; et quand nous avons triomphé des obstacles les plus grands, quand le Dieu des armées s'est déclaré pour nous, quand nous touchons la terre ennemie, et qu'il ne nous reste plus qu'à vaincre, tu prétends nous licencier lâchement? Non, me diraient-ils, va traîner, si tu le veux, ta honteuse existence dans ton palais solitaire, nous seuls nous resterons, nous combattrons, nous vaincrons, nous vengerons la cause de tous les peuples du continent, celle de l'honneur qui cesse d'être la tienne; pars! Qu'aurais-je à répondre? O dieux! plutôt mourir mille fois que de leur en faire jamais l'ignominieuse proposition. Et quel serait d'ailleurs le succès d'une indigne démarche? Gita n'en garderait pas moins ses précieux otâges; et j'aurais perdu l'honneur, sans avoir sauvé ma famille.... Mais le temps s'écoule, le moment approche.... (*A un soldat qui est dans le fond.*) Soldat, dites au comte Edwin que je l'attends, qu'il vienne. — O mon Dieu! ô toi qui lis dans le fond de mon ame, qui vois les combats de l'honneur et de la nature, inspire-moi le parti que je dois prendre; fais que je sois vertueux, mais fais

aussi que je ne sois pas déshonoré. Cent fois la mort plutôt que la honte, c'est le dernier mot de Guillaume.

SCÈNE XI.

GUILLAUME, EDWIN.

GUILLAUME.

Edwin, à quelle distance d'Hasting?

EDWIN.

Huit heures de marche.

GUILLAUME.

Le château est-il fort?

EDWIN.

Imprenable.

GUILLAUME.

D'Hasting à Londres, quel autre obstacle?

EDWIN.

Aucun.

GUILLAUME.

Harold y a-t-il rassemblé beaucoup de troupes?

EDWIN.

On le dit.

GUILLAUME.

Et si demain j'y livrais bataille?

EDWIN.

Dieu seul connaît le vainqueur.

GUILLAUME.

Comte, tu dis vrai.

EDWIN.

Harold est roi, et votre famille...

GUILLAUME, lui mettant la main sur la bouche.

N'en parle pas, Edwin.

EDWIN.

Quels ordres me donnez-vous ?

GUILLAUME.

De repartir pour Hasting.

EDWIN.

Qu'y dirai-je ?

GUILLAUME.

Que dans vingt-quatre heures on saura ma réponse.

EDWIN.

J'entends.

GUILLAUME.

S'il est vrai que tu m'entendes, donne-moi la main. Plus de dissimulation près de nos ennemis. Jure-moi, quel que soit le danger, de t'armer, de combattre.

EDWIN.

Et de mourir en défendant..... J'y cours, adieu, Guillaume.

GUILLAUME.

Dieu te soit en aide, brave comte.

SCÈNE XII.

GUILLAUME, SES FRÈRES, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

GUILLAUME, aux chefs qui entrent, et à ses frères.

Approchez, ô vous tous, mes compagnons ; venez

recevoir les ordres de votre chef. Que l'on cesse les travaux du camp : rassemblez vos chevaliers et vos soldats; qu'ils entendent aussi ma volonté; soyez ici avant le coucher du soleil.

(Tous les chefs sortent, les trois frères restent seuls.)

SCÈNE XIII.

GUILLAUME, ROBERT, EUDES.

ROBERT.

N'a-t-il pas dit, cessez les travaux du camp? Eudes, la nature triomphe.

EUDES.

Sa famille est sauvée.

ROBERT.

Sa vengeance, notre honneur et son trône, tout est perdu.

GUILLAUME, est allé s'asseoir d'un air sombre et rêveur sur un tertre de gazon.

Robert, Eudes, mettez-vous là tous les deux près de moi. Eh bien! qu'avez-vous? Vous n'osez me regarder.

ROBERT.

Il est vrai, ton œil troublé, l'altération de tes traits....

GUILLAUME.

Quoi! les tourments de mon ame, la rage qui dévore mon cœur, paraissent sur mon visage! Je croyais être plus maître de moi.

EUDES.

Ne te contrains pas. Pourquoi souffrir dans le silence? N'es-tu pas ici avec tes frères, tes amis d'enfance?

GUILLAUME.

Oh! oui, soyez mes amis, mes vrais, mes seuls amis. Approchez-vous de moi, serrez-moi dans vos bras, pressez-moi sur votre sein; dans ce moment terrible, j'ai besoin de sentir un cœur contre le mien.

ROBERT.

Mon cher Guillaume, tu m'effraies : quelle que soit ta résolution, ne connais-tu pas notre amitié pour toi? notre respect pour tes volontés?

EUDES.

Ne sais-tu pas que liés par le cœur à ta destinée, nous voulons partager, s'il le faut, jusques à ta honte...

GUILLAUME.

Eudes! ne prononce pas ce nom-là.

ROBERT.

Oh! le déshonneur ne peut t'atteindre; tes succès passés.....

GUILLAUME.

Ne sont que des titres pour se distinguer par de nouveaux exploits.

ROBERT.

Ne peux-tu rentrer au sein de tes foyers, et jouir en paix...

GUILLAUME.

Robert, penses-tu ce que tu dis?

ROBERT.

Sans doute, ton bonheur seul...

GUILLAUME, à Eudes.

Et toi?

EUDES.

Puis-je être d'un avis contraire?

GUILLAUME.

S'il est ainsi, malédiction sur moi!

ROBERT.

Pourquoi cette imprécation?

EUDES.

Mon frère, qu'as-tu donc résolu?

GUILLAUME.

Ce que j'ai résolu? vous me forcez de le dire?

ROBERT.

Eh bien?

EUDES.

Parle.

GUILLAUME.

Guerre à mort!

ROBERT, ET EUDES, se levant.

Guerre à mort! nous le jurons.

ROBERT.

Tes frères ne te survivront pas.

GUILLAUME.

Je jure de ne pas survivre à ma famille.

EUDES.

Tu sauras triompher.

GUILLAUME.

Je saurai mourir.

ROBERT.

Tu mourras roi d'Angleterre.

GUILLAUME.

Je mourrai vengé.

EUDES.

Nous saurons t'imiter; donne tes ordres, duc de Normandie?

GUILLAUME.

Je ne le suis plus, l'Angleterre sera mon royaume, et mon tombeau.

ROBERT.

Je t'imite; de ce moment je dis adieu aux lieux qui m'ont vu naître, ils ne me reverront plus.

EUDES.

Si tu n'es plus souverain, je ne suis plus ministre de la religion.

GUILLAUME.

Qu'entends-je?

EUDES.

Je dépouille à l'instant la robe sacrée, je m'interdis toutes fonctions saintes, je deviens un soldat, je combats à tes côtés.

EUDES, prenant un casque et une masse d'armes qui se trouvent près de lui.

Mon bras inhabile à manier l'épée, peut du moins balancer cet instrument de mort; ma force suppléera à mon adresse, et je me croirai vainqueur si je puis te garantir de quelques traits ennemis, et mourir à tes pieds.

ROBERT.

Je fais le même vœu, Guillaume; que je tombe, et que tu règnes.

GUILLAUME.

Venez, mes nobles frères. (*Les tenant dans ses bras.*) Au fort de la mêlée restons toujours unis; que les mêmes ennemis nous frappent ou soient frappés. Si, divisés par les bataillons, nous nous trouvons un instant séparés, que notre cri de ralliement soit *amitié*; mais pour marcher à l'ennemi, pour le combattre et pour le vaincre, ne connaissons désormais que celui de *guerre à mort.* (*On entend une marche éloignée.*) Déja j'entends s'approcher nos bataillons; je vais porter dans l'ame de nos guerriers le même feu qui nous anime; ils sont ou mes sujets ou mes alliés; Flamands ou Français, ils sauront tous mourir ou triompher.

(La musique s'approche, les Flamands défilent les premiers; les Français après; viennent ensuite les Normands. Les Français sont les seuls qui chantent; ils se rangent en bataille, les officiers se trouvent au centre, et Guillaume les harangue.)

SCÈNE XIV.

GUILLAUME, EUDES, ROBERT, L'ARMÉE EN BATAILLE.

GUILLAUME.

Chevaliers et soldats, ô vous tous, mes nobles compagnons d'armes; la gloire et les périls vous attendent. Demain je livre bataille à nos parjures ennemis, et

demain vous êtes maîtres de l'Angleterre; que vos regards ne se portent plus en arrière, vous ne connaîtrez plus de retraite: de ce côté est l'Océan; ici le chemin de Londres : marchons où l'honneur et notre bon droit nous appellent.

TOUS LES CHEFS.

Marchons.

GUILLAUME.

Que le feu consume à l'instant nos fragiles vaisseaux : que la flamme éclaire ces rivages, et porte la terreur dans l'ame de tous ses habitants. Saluons pour la dernière fois, notre terre natale, nous trouverons ici la mort ou la victoire; marchons; Français, voilà notre patrie.

TOUS LES SOLDATS.

Vive Guillaume!

(Ils défilent, et marchent sur Hasting.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur du château d'Hasting.

SCÈNE I.

(Il fait nuit : une lampe éclaire la salle.)

LE GOUVERNEUR, SEUL, *assis.*

Le soleil ne doit pas tarder à paraître. Il éclairera de grands évènements, s'il est vrai, comme on le dit, que les troupes du roi Guillaume dirigent leur marche sur Hasting!... Mais il me semble entendre du bruit... quel est le téméraire qui ose pénétrer?.. Ah! c'est vous, comte Edwin.

SCÈNE II.

EDWIN, LE GOUVERNEUR.

EDWIN.

Moi-même, mon cher gouverneur; vous ne vous attendiez pas à me trouver à Hasting.

LE GOUVERNEUR.

Non, je l'avoue: et que venez-vous faire ici?

EDWIN.

Je viens informer la comtesse Gita du résultat de mon message auprès du roi Guillaume.

LE GOUVERNEUR.

Auprès du roi! vous voulez dire le duc.

EDWIN.

Non, le roi, gouverneur; et vous êtes un trop loyal chevalier pour ne pas être de mon opinion. Je vous connais depuis long-temps.

LE GOUVERNEUR.

Votre estime m'est bien précieuse; mais je croirais n'en être pas digne si je ne vous prévenais que ma conduite dans ma place est toujours indépendante de mes opinions : je ne suis et ne veux être que gouverneur d'Hasting.

EDWIN.

Soit, vous pensez en militaire fidèle à son devoir, et je ne saurais vous blâmer.

LE GOUVERNEUR.

Est-il vrai, comme on le dit, que Guillaume dirige sa marche vers ce château.

EDWIN.

Doit-il laisser sa femme et sa fille au pouvoir de deux barbares? d'un perfide qui...

LE GOUVERNEUR.

Parlez bas; le roi repose dans l'appartement voisin et il pourrait entendre...

EDWIN.

La vérité, et il doit la craindre.

LE GOUVERNEUR.

Chargé de veiller à sa sûreté, j'ai passé la nuit dans cet appartement, et je dois empêcher qu'on ne trouble son sommeil.

EDWIN.

Comment! vous croyez qu'Harold peut dormir en ce moment.

LE GOUVERNEUR.

Je le suppose.

EDWIN.

Vous vous trompez, gouverneur; les traîtres ne dorment jamais.

LE GOUVERNEUR.

Pour dieu! mon noble comte, ne parlons plus d'Harold; si la comtesse Gita nous surprenait...

EDWIN, ironiquement.

Elle dort peut-être aussi?

LE GOUVERNEUR.

Je ne le crois pas; son esprit est si inquiet, que deux fois elle est venue dans cet appartement.

EDWIN.

Ah! si quelqu'un a trouvé le sommeil dans ce triste séjour, ce ne peut être que l'innocente Mathilde, que sa fille dont l'ame pure... Mais toutes deux enfermées dans la tour...

LE GOUVERNEUR.

A leur arrivée je leur ai témoigné les égards...

EDWIN.

Je le crois; mais comment le traître Harold a-t-il la barbarie?...

LE GOUVERNEUR.

Hier, en se retirant dans son appartement, il m'a paru très-ému; il a prononcé plusieurs fois le nom d'Elgive; il a même paru fâché de la sévérité de sa

mère, et il a fini par me dire : Demain, gouverneur vous les amènerez au point du jour dans cet appartement ; c'est la seule prison qu'elles doivent avoir.

EDWIN.

Connaîtrait-il donc le remords ? Il faut que je m'éloigne. Si la comtesse Gita ne s'informe pas de moi, il est inutile de lui annoncer mon retour. (*A part.*) Je pourrai peut-être gagner un temps précieux pour Guillaume. (*Haut.*) Gouverneur, quoique votre langage paraisse en opposition avec mes principes, je crois lire au fond de votre ame. Dans les divisions publiques, il ne faut pas juger les hommes sur l'extérieur, et quelle que soit l'oppression, tous les cœurs honnêtes se rapprochent tacitement ; n'êtes-vous pas de mon avis, brave chevalier ?

LE GOUVERNEUR.

Je serai toujours de celui des honnêtes gens.

EDWIN.

Touche-là : tu penses comme moi ; j'entends du bruit ; c'est la comtesse Gita ; je n'ai que le temps d'éviter ses regards. Adieu.

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, LA COMTESSE GITA.

LE GOUVERNEUR, *seul.*

C'est un estimable seigneur ; mais que prétend-il ? Il ne peut rien me demander qui soit contre mon devoir... il me suffit.

LA COMTESSE GITA.

Eh bien! gouverneur, le roi n'a pas encore paru?

LE GOUVERNEUR.

Non, madame.

GITA.

Cependant bientôt le crépuscule... C'est au point du jour que les troupes du roi doivent se rendre sous les murs d'Hasting?

LE GOUVERNEUR.

Oui, madame, et toute la nuit j'ai cru entendre, dans l'éloignement, le bruit des armes et des chevaux.

GITA.

Votre garnison est nombreuse, gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

En état de résister à l'armée la plus forte et la plus aguerrie.

GITA, à part.

Que le temps me semble long! (*Haut.*) Vous pouvez maintenant aller veiller à la sûreté de votre place; moi, je vais attendre le réveil de mon fils.

LE GOUVERNEUR.

Madame, j'obéis.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE GITA, SEULE.

Harold ne paraît point encore! serait-ce le sommeil? non, non, il ne dort pas, il n'a pu dormir. Hier au soir il m'a quittée dans un trouble, dans une agitation

qui m'effraie pour la suite. Que me font sa bravoure, ses talents militaires, si le moindre phénomène dans la nature suffit pour troubler sa raison, pour le rendre incapable de seconder mes grands projets? Ne le quittons pas; détruisons les préjugés de sa timide imagination; montrons-lui sans cesse l'exemple des héros; qu'il ne soit environné que de guerriers; qu'il n'entende que le bruit des armes; et que l'image des combats, en rappelant sa fugitive raison, le rende enfin à mon ambition, à sa gloire. — Comment! Edwin n'est point encore de retour? il a eu le temps nécessaire... l'avenir m'expliquera sa conduite.—Entrons dans l'appartement du roi... Il me semble entendre... je ne me trompe pas... des cris étouffés sont parvenus jusqu'a moi... Oh! dieux! quelques traîtres auraient-ils osé?... mais le bruit s'approche...

SCÈNE V.

GITA, HAROLD.

HAROLD.

Laisse-moi, laisse-moi, que me veux-tu?

(Harold sort tremblant et égaré de son appartement.)

GITA.

Mon fils, je vous vois égaré, tremblant...

HAROLD.

Ah! ma mère, c'est vous! vous venez à mon secours.

GITA.

Le son de votre voix, cette sueur qui couvre votre visage, quelle est la cause de votre effroi?

HAROLD.

Je l'ai vu, il m'a parlé!...

GITA.

Qui donc? expliquez-vous?

HAROLD.

Le front sévère, le regard menaçant... Ma mère, nous avons commis un grand crime...

GITA.

Ah! dieux! je crains que de nouveaux prestiges...

HAROLD.

Dieu m'a réprouvé.

GITA.

Comment! daignez éclaircir ce mystère; parlez, Harold; votre mère vous en supplie.

HAROLD.

Oui, je vais vous dire... si je puis.... mais croyez, ma mère, que ce n'est point un rêve, une vision fantastique...

GITA.

Que je vous plains.

HAROLD.

Hier, après avoir donné tous mes ordres,... oh! dieux! à peine puis-je parler... je me suis retiré dans mon appartement; vous le dirai-je? ce météore, l'agitation du peuple, avaient jeté dans mes esprits un effroi que toutes vos raisons et la vue de mes guerriers n'avaient pu dissiper. Je traçais pourtant à la hâte les dispositions du combat. L'unique lampe qui m'éclairait alors s'est éteinte tout à coup. Cette obscurité subite m'a fait frissonner, et j'essayais d'en sortir.....

lorsque j'ai aperçu, assis sur mon lit, un vénérable vieillard dont les yeux courroucés étincelaient dans les ténèbres... c'était Édouard. Un saisissement involontaire m'a rendu immobile. Son bras s'est étendu vers moi; sa main a saisi la mienne. Ah! j'ai senti alors mes genoux fléchir, une sueur de glace couler de mon front. Ce visage auguste et pâle, cet œil menaçant, cette main froide qui pressait la mienne, m'ont fait jeter un cri d'effroi; je me suis élancé vers la porte, et, là, je le retrouve encore debout, déployant à mes yeux le fatal testament, me criant d'une voix sombre et menaçante, « Tremble, parjure! les plaines d'Hasting t'attendent! »

GITA.

Mon fils, reprenez vos esprits; ce n'est qu'un vain songe.

HAROLD.

Quoi! vous doutez encore? je vous le répète, c'était Édouard lui-même, tel qu'autrefois je l'ai vu sur son lit de mort, pâle, les cheveux blanchis pas le temps : le voilà encore... tournez... tournez les yeux... ne le voyez-vous pas... Eh bien! que me veux-tu?

GITA.

Mon fils, mon ami!

HAROLD.

Et quand tu me montrerais pendant une éternité ce terrible diplôme, est-il maintenant en mon pouvoir de l'exécuter. Oh! dieux! il marche vers moi; il m'appelle; sa main veut encore m'atteindre. Ma mère, ma mère, sauvez-moi, je me meurs.

(Il tombe évanoui dans un fauteuil.)

GITA.

Harold... il ne m'entend plus; l'accablement succède à son délire; comment le ramener à lui-même.... Si j'appelle, je fais connaître son état; le bruit peut se répandre... la terreur peut entrer dans le cœur des soldats... ah! cachons plutôt sa faiblesse... Mais j'entends quelqu'un.... on vient...

SCÈNE VI.

UN PRINCIPAL OFFICIER, GITA, HAROLD.

(Gita couvre le roi de façon que l'officier ne peut le voir.)

L'OFFICIER.

Ah! madame, où est le roi? il faut que je lui parle.

GITA.

Dans ce moment, fatigué par ses travaux, il cède, sans doute aux douceurs du sommeil.

L'OFFICIER.

Ne craignez point de le troubler : son intérêt, celui de l'état l'exigent.

GITA.

Qu'est-il donc arrivé?

L'OFFICIER.

L'armée de Guillaume, qu'à peine on attendait, demain, à la pointe du jour, va paraître sur ces hauteurs.

GITA.

Eh bien! les chefs n'ont-ils pas rassemblé notre armée?

L'OFFICIER.

Tous les ordres sont exécutés, et, bientôt, de cette salle même, vous verrez nos bataillons se déployer dans la plaine.

GITA.

Et bientôt vos bataillons seront vainqueurs. Retournez vers vos soldats; annoncez que le roi mon fils va paraître à leur tête. Ils l'ont vu plus d'une fois dans les combats, et j'espère qu'animé du même courage, il saura vous montrer encore le chemin de la victoire. Allez.

SCÈNE VII.

GITA, HAROLD.

GITA.

Vain espoir que je n'ai plus!... Toujours insensible; A l'approche d'une bataille, à l'aspect d'un ennemi... plongé dans cet état de mort, quel est l'Anglais qui voudrait suivre ses étendarts? Pleure, malheureuse Gita! ton fils n'est plus roi... Mais, quoi! Harold paraît se ranimer... les sons guerriers le rendraient-ils à lui-même, et pourraient-ils dissiper les rêves sinistres d'une nuit fatale à son honneur.

(On entend de très-près une musique guerrière; Harold se lève tout à coup comme étonné de ce qu'il entend.)

HAROLD.

Qu'entends-je! pourquoi donc ce bruit de guerre?

GITA.

Ce sont vos troupes qui s'approchent; elles attendent leur roi.

HAROLD.

Il est vrai, je suis roi. Ah! ma tête encore troublée...

GITA.

Déja le jour éclaire ce palais, et bientôt...

HAROLD.

Oui, mes yeux éblouis par cette clarté... (*Il s'approche de la croisée.*) Comme le ciel est couvert de nuages!

GITA.

Jamais le soleil ne fut plus brillant... Voyez... découvrez cette vaste étendue.

(Elle ouvre une fenêtre.)

HAROLD.

Mais pourquoi donc tous ces bataillons rassemblés? pourquoi cet ordre de bataille?

GITA.

Hier vous l'avez ordonné... d'ailleurs, notre sûreté l'exige; bientôt les ennemis...

HAROLD.

Quoi! déja les troupes de Guillaume? déja? et mes soldats...

GITA.

Vous attendent avec impatience. Pleins d'ardeur et de courage, ils vous appellent à grands cris, et brûlent de combattre sous vos ordres.

HAROLD.

Ils m'attendent pour combattre? c'est la première fois. Gardes! écuyers! accourez à ma voix! mes armes! mes armes!

(Des gardes entrent et sortent aussitôt.)

GITA.

Ah! je retrouve mon fils! l'espoir rentre dans mon ame.

HAROLD.

La journée sera sanglante.

GITA.

Elle vous couvrira de gloire; un heureux pressentiment me l'assure.

HAROLD.

Oui, les armes à la main, on meurt toujours glorieusement.

SCÈNE VIII.

HAROLD, GITA, DEUX ÉCUYERS, *apportent les armes d'Harold.*

HAROLD.

Mon casque... cette épée...

GITA.

Fut toujours terrible dans les batailles.

HAROLD.

Elle peut être encore funeste à quelques ennemis.

GITA.

Et qui peut résister à la force de votre bras?

HAROLD.

Que je puisse atteindre Guillaume, je périrai content!

GITA.

Le ciel protégera vos jours, et nous conservera le plus vaillant des rois.

HAROLD, maniant sa hache d'armes.

Et le plus malheureux... Ce n'est pas là ma hache d'armes.

GITA.

Mon fils, c'est-elle même.

HAROLD, l'agitant de nouveau.

Elle me semble bien pesante.

GITA, à part.

Ou plutôt ton bras est bien faible.

HAROLD, jetant les yeux dans la plaine.

Allez dire à mes chefs qu'ils suivent toutes mes dispositions... Aussitôt que l'on verra l'ennemi, que l'on m'avertisse... Il faut que je songe un instant à l'intérieur de la place. Où est le Gouverneur?... le voici.

(Les écuyers sortent.)

SCÈNE IX.

GITA, HAROLD, LE GOUVERNEUR, MATHILDE, ELGIVE.

GITA.

Eh quoi! Mathilde, Elgive! qui donc a donné l'ordre?

HAROLD.

C'est moi.

MATHILDE.

Ne regrettez pas, madame, une faveur à laquelle je puis avoir des droits. Quels que soient les fureurs des partis, et les malheurs qui suivent l'ambition, je dois espérer...

GITA.

Eh pourquoi voulez-vous, madame, que je me montre plus sensible à votre sort que ne l'est votre époux? Il ne tenait qu'à lui de vous rendre à la liberté, et de placer votre fille au trône d'Angleterre; il n'avait qu'à faire rentrer ses cohortes, et, de ce moment, vous étiez libre; de ce moment, vous n'aviez plus à craindre le sort terrible des ôtages : il a rejeté mes propositions...

HAROLD.

Comment! vous aviez proposé?...

GITA.

Oui, mon fils, le comte Edwin s'est chargé de ce message. Il devait être de retour avant le jour. Je crains une trahison.

HAROLD.

Comment! vous osez penser qu'Edwin?...

GITA.

Sa foi m'est suspecte.

ELGIVE, à part.

Il est donc vertueux!

GITA.

J'ai cru remarquer dans ses regards un trouble, une contrainte... et cette absence? tout me le confirme maintenant. Edwin est un traître.

HAROLD.

Ma mère, le voilà.

SCÈNE X.

GITA, EDWIN, HAROLD, MATHILDE, ELGIVE, LE GOUVERNEUR.

GITA.

Comte Edwin, vous avez bien tardé; il n'importe. Que répond Guillaume à mes propositions?

EDWIN.

Qu'il fera connaître ses intentions dans le terme que vous avez prescrit, dans les vingt-quatre heures.

GITA.

Je vous entends, comte; mais elles me sont connues ses intentions, et les vôtres aussi.

HAROLD.

Edwin, on t'accuse; me manquerais-tu de foi?

GITA.

En doutez-vous? Il attend, pour vous instruire des projets de Guillaume, que trente mille lances ennemies aient paru à vos regards.

EDWIN.

Madame!...

MATHILDE.

Quoi! mon époux avec trente mille guerriers? O mon Dieu! je reconnais ton pouvoir infini; tu ne veux pas que l'innocent succombe; tu protéges le faible, et bientôt ses armes triomphantes...

HAROLD.

Madame, craignez d'irriter ma colère en invoquant le ciel en sa faveur.

MATHILDE.

A qui donc aurais-je recours, si ce n'est à la puissance divine? reste-t-il d'autre ressource aux opprimés? Le ciel m'entendra, je l'espère; il entendra ma fille; il ne repoussa jamais les vœux innocents; et mon époux sera vainqueur.

GITA.

Craignez cette victoire; elle vous serait fatale!

HAROLD.

Soixante mille guerriers sauront la disputer.

MATHILDE.

Eh! que fait le nombre contre le courage! certains de la justice de leur cause, tous les Français seront autant de héros; ils sont toujours sûrs de vaincre quand ils combattent contre un roi parjure; quand ils vengent des droits violés; quand ils défendent la cause sacrée des peuples, de la justice, de l'honneur.

HAROLD.

Madame!

GITA.

Ma fureur!..

MATHILDE.

Je la brave: l'approche de mon époux me rend tout mon courage. Parjure, le tien au contraire faiblit à son aspect, ton front est déja couvert d'une sombre pâleur; on lit sur tes traits égarés: l'effroi, la trahison et la mort. Tremble, les plaines d'Hasting t'attendent.

HAROLD.

Ma mère, vous l'entendez?... c'était ainsi que...

GITA.

Tes imprécations vont retomber sur ta tête. Apprends que si mon fils est vaincu, tu partageras nos malheurs.

MATHILDE, ELGIVE.

Ah dieux!

EDWIN.

Oseriez-vous?...

GITA.

Je saurai vous forcer à faire des vœux pour Harold; j'enchaîne votre sort à sa fortune, et s'il périt, vous périrez aussi.

EDWIN.

Barbare! je ne souffrirai pas...

HAROLD.

Elles me maudissent, et tu oses encore les défendre!

EDWIN.

J'ose tout pour sauver l'innocence.

ELGIVE.

Brave Edwin!

HAROLD.

Il est donc vrai que tu es un traître?

EDWIN.

Est-ce toi qui m'oses appeler de ce nom? toi qui, deux fois parjure, osas violer le serment fait à ton bienfaiteur, osas mépriser ses volontés dernières.

HAROLD.

Encore ce fatal testament! Gardes, à moi!

SCÈNE XI.

HAROLD, EDWIN, LE GOUVERNEUR, MATHILDE, ELGIVE, GARDES.

HAROLD.

Gouverneur! que la duchesse Mathilde et sa fille soient conduites à la tour, et qu'Edwin...

EDWIN.

Non, je saurai les défendre, je l'ai promis à Guillaume, à mon légitime souverain; approchez si vous l'osez.

HAROLD.

Qu'on le désarme et qu'on le jette à l'instant dans le plus affreux cachot. Gouverneur, vous m'en répondez.

LE GOUVERNEUR.

Comte Edwin, remettez-moi votre épée; toute résistance deviendrait inutile.

ELGIVE.

Ils seraient assez barbares pour vous frapper à nos yeux : obéissez.

EDWIN, *regardant fixement le gouverneur.*

Eh bien, gouverneur! je vous suis. Pour toi, n'espère pas, roi parjure, que le ciel laisse tes crimes impunis : il vengera le sang innocent; je cours l'implorer contre tes armes, et du fond de mon cachot, je te crierai comme la reine Mathilde : tremble! les plaines d'Hasting t'attendent.

SCÈNE XII.

HAROLD, GITA, ELGIVE, MATHILDE.

HAROLD.

Ah! cette malédiction, loin de porter maintenant la terreur dans mes esprits, y jette au contraire toute la fureur de la rage. Loin de moi les remords et la crainte! trompé par l'amitié, maudit par les vivants et par les morts, ma force est dans mon désespoir : femmes imprudentes! vous m'avez dévoué au trépas; frémissez à votre tour. Ma mère, des remparts de ce château vous pouvez compter mes bataillons, et suivre de l'œil toutes mes enseignes. Si le sort des armes m'est contraire, si cette épée trahit mon courage, que ma défaite soit le signal de ma vengeance.

GITA.

Je ferai plus : si le destin rebelle te livre vivant à la fureur de ton ennemi, tu peux le braver encore. Si trois fois la plaine retentit des sons de l'airain funèbre, dis à Guillaume : prie pour ta famille, je meurs vengé.

ELGIVE.

O ma mère, prions le ciel qu'il prenne pitié de nous.

MATHILDE.

Malheureux enfant, songe à ton père.

SCÈNE XIII.

L'OFFICIER, LE GOUVERNEUR, HAROLD, GITA.

L'OFFICIER.

Que votre majesté paraisse, votre ennemi s'approche; son aspect est terrible. Venez donner à votre armée le signal du combat.

HAROLD, *prenant ses armes.*

Marchons. Gouverneur, conduisez ces femmes à la tour; obéissez à tous les ordres de ma mère. (*Mathilde, et Elgive sortent avec le gouverneur.*) J'ai retrouvé toute ma force; que Guillaume tremble! mes coups seront terribles. Je veux du sang et des combats. Marchons.

(Un roulement de timbales.)

GITA.

Harold va combattre : la victoire est à nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la plaine d'Hasting; dans l'éloignement on voit la forteresse.

Pendant l'entr'acte on a entendu le bruit de la bataille.

SCÈNE I.

(Au lever de la toile, on voit différents corps de troupes qui se portent rapidement sur un seul point.)

EUDES, ROBERT, SOLDATS.

EUDES, armé et à la tête des troupes.

BRAVES Français! vous seuls pouvez décider la victoire. Rien ne résiste à votre impétuosité; montrez-vous: l'honneur vous appelle! Vous serez vainqueurs!

(Ils traversent rapidement le théâtre; quelques troupes passent encore.)

ROBERT, paraissant à la tête de nouvelles troupes.

Braves Normands, suivons les Français, et nous marchons à la victoire.

(Plusieurs troupes suivent encore les Français. Les troupes d'Harold ont l'air de s'enfuir, et traversent le théâtre dans le sens contraire.)

SCÈNE II.

UN PRINCIPAL OFFICIER, UN SECOND OFFICIER.

LE PRINCIPAL OFFICIER, aux soldats.

Lâches! vous fuyez! vous abandonnez votre roi?

LE SECOND OFFICIER.

Il se bat comme un lion.

LE PRINCIPAL OFFICIER.

J'irai seul le secourir. Ah! grands dieux, il est blessé, il se traîne vers nous.

SCÈNE III.

HAROLD, UN PRINCIPAL OFFICIER, UN PREMIER ET SECOND OFFICIER, SUITE.

HAROLD, *aux officiers qui l'aident à marcher.*

Chevaliers, allez combattre et laissez-moi mourir! Vous restez?.... Je n'entends plus le bruit des combattants.

LE PREMIER OFFICIER.

On se bat encore à outrance, mais loin de nous. Votre blessure....?

HAROLD.

Est mortelle, puisque je ne puis combattre.

LE PREMIER OFFICIER.

Mais ne puis-je par un prompt secours...?

HAROLD.

Laisse le fer de cette flèche, en la retirant tu m'oterais la vie. Qu'on place là mon enseigne; c'est en la défendant que j'ai reçu le coup de la mort, c'est près d'elle que je veux mourir.

LE PREMIER OFFICIER.

Non, vous ne mourrez point, le ciel conservera vos jours précieux....

HAROLD, couché sur un lit de gazon et sur des drapeaux.

Oh! Guillaume, si ma force pouvait renaître! remercie le ciel, Harold ne peut plus combattre. Mais qu'a fait l'ennemi?

LE PREMIER OFFICIER.

Deux fois repoussé par notre armée, deux fois je l'ai cru vaincu. Mais les Français par une troisième attaque, ont fait plier nos bataillons. Non, jamais je ne vis de choc plus terrible! la rage les animait; en vain la mort moissonnait leurs rangs..... ils couraient au-devant d'elle. A ce courage indomptable, à ce dévouement impossible à croire, nos soldats, frappés de stupeur, ont jeté leurs armes et ont fui devant eux.

HAROLD.

Ils ont fui!

LE PREMIER OFFICIER.

C'est au moins ce qui s'est passé sous mes yeux.

HAROLD.

Jette les regards vers la plaine et dis ce que tu vois.

LE PREMIER OFFICIER.

Bien loin, bien loin, au nord du château, je vois encore flotter nos bannières....

HAROLD.

Elles se retirent. Et les ennemis?...

LE PREMIER OFFICIER.

Ralliés et vainqueurs, semblent les maîtres du champ de bataille.

HAROLD.

Ils le seront d'Harold!.... Non, j'espère que la mort.....

LE PREMIER OFFICIER, regardant.

Oh! grands dieux! la plaine est couverte de vos plus braves guerriers!

HAROLD.

Mon ami, qu'un parjure coûte cher à l'humanité! Ah! que je souffre! Une soif dévorante.....

LE PREMIER OFFICIER.

Quel secours pouvons-nous vous offrir. Maintenant cet endroit est devenu solitaire, et sur ce sable aride où trouver..... Quel bruit! L'ennemi s'approche...

SCÈNE IV.

HAROLD, UN PRINCIPAL OFFICIER, UN PREMIER ET SECOND OFFICIER, SUITE.

LE SECOND OFFICIER, bas aux autres officiers.

Que faites-vous ici?

LE PREMIER OFFICIER.

Nous gardons le roi. Blessé à mort, il n'a peut-être que quelques instants à vivre.

LE SECOND OFFICIER.

Tremblez que Guillaume ne vous rencontre en ces lieux : il a triomphé partout, et votre sûreté exige...

LE PREMIER OFFICIER.

Quoi! tu pourrais penser...?

LE SECOND OFFICIER.

Ses troupes ne font aucun quartier, songez-y; et

les débris de notre armée, rassemblés près du château, vont lui rendre les armes, et le nommer roi d'Angleterre.

LE PREMIER OFFICIER.

Quoi! Guillaume sera roi?

LE SECOND OFFICIER.

Par votre rang dans l'armée, vous seriez le premier à traiter avec ce conquérant....

LE PREMIER OFFICIER.

Je t'entends.

HAROLD.

O vous, les fidèles de votre souverain..... vous ne l'avez point abandonné.... vous me rendrez un dernier service.... mais quels sons éloignés....

(On entend de la musique éloignée.)

LE PREMIER OFFICIER.

Je ne puis apprendre à votre Majesté.... (*A part à l'officier.*) Et Guillaume sera roi...?

LE SECOND OFFICIER.

Je crois entendre les acclamations de notre armée : et si vous voulez conserver votre rang.

LE PREMIER OFFICIER, bas.

L'ennemi s'approche, songeons à notre sûreté.

(Ils sortent et laissent le roi seul, couché sur le gazon. Il ne les voit pas s'enfuir.)

SCÈNE V.

HAROLD, SEUL.

Mes amis, ôtez-moi d'ici; la soif me dévore... la douleur... transportez-moi à la forteresse... prenez-

moi dans vos bras... Eh bien! (*Il détourne la tête, il n'aperçoit plus personne.*) Oh! les cruels! ils m'ont abandonné... Je suis seul, seul... seul, mourant, couché sur le sable! pas un ami pour me secourir, me consoler... ô désespoir!... (*Il gratte la terre de ses mains.*) Parjure et traître, je suis puni par des traîtres... ô dieux!... mais quel bruit...? Ce sont les ennemis... et je vis encore!

SCÈNE VI.

HAROLD, GUILLAUME, SUITE DE SOLDATS ET D'OFFICIERS.

GUILLAUME.

La victoire est à nous, mais sachons en profiter. Il faut qu'Hasting ouvre ses portes... On dit qu'Harold est tombé dans la mêlée; je l'ai cherché vainement dans les rangs.

HAROLD, couché.

Eh bien! tu l'as trouvé....

UN OFFICIER de la suite va pour le percer de son épée.

Traître!

GUILLAUME, menaçant de le frapper du plat de son épée.

Arrête!... Frapper un guerrier abattu.... Sors du rang des chevaliers.

(L'officier s'éloigne.)

HAROLD.

Guillaume! ce matin j'étais roi... et maintenant couché sur la terre.... fixe tes regards sur moi, et sois vengé.

GUILLAUME.

Malheureux! que t'avais-je fait?... Mais mon épouse, ma fille, où sont-elles?... réponds?

HAROLD.

Ton épouse, ta fille : oh! mes souffrances redoublent...

GUILLAUME.

Achève.... Quel est leur sort?...

HAROLD.

Tu n'as pas entendu la cloche funèbre par trois fois....

GUILLAUME.

Non, que veux-tu dire?

HAROLD.

Bénis le seigneur; mais le temps passe, fais-moi porter à la forteresse.... moi seul... je puis...

(On entend trois coups de cloche éloignés.)

GUILLAUME.

C'est le beffroi d'Hasting!

HAROLD.

C'est un signal de mort!... et moi-même bientôt.... je sens que mes forces..... tremble de savoir la vérité.

GUILLAUME.

Quoi! Mathilde! Elgive!.. cruel, parle!.. Vois mon inquiétude, mes craintes....

HAROLD.

Je sens que je vais paraître devant Dieu! reprends un trône qui t'appartient.... Deviens roi; mais pleure et prie pour ta famille... je meurs.

GUILLAUME.

Il expire... Ces dernières paroles d'un homme mourant.... Ces sons funèbres... Ai-je donc tout perdu?

(On emporte le corps d'Harold.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, EUDES, ROBERT, SUITE DE SOLDATS ET D'OFFICIERS.

EUDES.

Le ciel a béni tes armes.

ROBERT.

Tout cède à ton pouvoir, Hasting nous ouvre ses portes, et déja le peuple réuni aux guerriers reconnaissent tes droits et t'appellent au trône.

GUILLAUME.

Qu'ils m'appellent plutôt à la mort!

EUDES.

Mon frère, que dis-tu?

GUILLAUME.

Que me fait un trône, quand on me ravit ma famille!

ROBERT.

Qu'entends-je? ô ciel!

GUILLAUME.

Tombée sous les coups de nos cruels ennemis, Edwin n'aura pû la défendre; et lui-même, sans doute, victime....

ROBERT.

Edwin vit encore; je l'ai vu sur les remparts de la citadelle, et bientôt ici lui-même..... mais le voici.

SCÈNE VIII.

GUILLAUME, EUDES, ROBERT, EDWIN, SUITE DE SOLDATS ET D'OFFICIERS.

GUILLAUME.

Edwin! Mathilde!.... ma fille!...

EDWIN.

Elles vivent!

GUILLAUME, se précipitant à genoux.

Elles vivent! (*Il se relève et se jette dans les bras de ses frères.*) Mes frères!

GUILLAUME.

Et c'est à toi, sans doute, que nous devons leur salut... Brave Edwin, conte-moi par quel miracle...?

EDWIN.

C'est au ciel, qui ne laisse jamais opprimer l'innocence. Indigné du traitement barbare que l'on préparait à votre noble famille, j'allais mourir en la défendant, lorsqu'espérant tout du gouverneur, dont je connaissais les nobles sentiments, je me suis rendu son prisonnier, dans l'espoir de la sauver encore. Mais jugez de ma rage, lorsqu'entraîné dans un obscur cachot, j'en suis bientôt retiré pour être conduit devant la cruelle Gita : « Vaillant défenseur de Mathilde « et d'Elgive, m'a-t-elle dit avec ironie, viens joindre,

« en faveur de Guillaume, tes prières aux leurs. Viens « les voir mourir, ou viens voir mon fils triompher : « suis-moi.... » Arrivé sur les remparts d'où l'on découvre la plaine, je portais sur tous les objets un regard inquiet : ô douleur! quand sur ce même rempart, j'aperçois votre épouse, votre fille, au milieu des bourreaux... Je frémis d'indignation; mais mon bras était désarmé, et moi-même j'étais au pouvoir des soldats.... Bientôt le signal du combat se fait entendre, la plaine retentit des instruments guerriers, du bruit des armes, des cris des combattants... Les bataillons se déploient... mais je ne regardais qu'elles seules, et je connaissais, à l'expression de leurs traits, et les vainqueurs et les vaincus. Ne pouvant plus résister à l'aspect de cet affreux tableau, j'allais.... quand un cri perçant a frappé mon oreille; j'ai vu ces intéressantes victimes, les mains étendues vers le ciel, tomber évanouies dans les bras de leurs bourreaux. L'insensible comtesse les fixe alors d'un regard furieux : tout à coup, *Gouverneur,* lui dit-elle, avec l'accent de la rage, *mon fils est vaincu; exécutez les ordres de votre roi; moi, je cours de ce pas lui faire connaître sa vengeance.* A peine elle a quitté les remparts, que le gouverneur s'avance aussitôt vers moi : je frémis à son approche! connais-moi, dit-il, prends ce fer, et viens défendre l'innocence. Tous les soldats sont frappés d'étonnement. « Guerriers, reprend-il, je ne suis plus votre « chef; j'ai su vous conduire à la victoire, mais je ne « sais point commander à des bourreaux! frappez, si « vous l'osez, deux femmes innocentes, ce brave comte

« et moi, nous saurons mourir pour elles.... » Un murmure se fait entendre; je parle à mon tour, je représente toutes les suites d'un ordre aussi barbare; Guillaume, maître de l'Angleterre, sacrifiant à sa vengeance, nos cités et leurs habitants... La crainte et la pitié l'emportent, et mille voix à la fois s'élèvent en faveur de votre famille. Ils font plus; tous ces mêmes guerriers qui, naguère, aveugles instruments de la vengeance, étaient prêts à devenir assassins, honteux de leur erreur, se précipitent aux pieds de leurs victimes, et demandent grace à leur tour: la joie succède à la terreur, le plaisir aux apprêts funèbres, et les sons de l'airain qui se font alors entendre, destinés par une femme barbare à devenir les messagers de la mort, semblent être, au milieu de l'ivresse et des cris des soldats, l'interprète du bonheur et le signal d'une fête publique.

GUILLAUME.

Ah! comment pourrais-je reconnaître jamais?...

EDWIN.

Les chefs des débris de l'armée anglaise rassemblés devant Hasting, ne voyant plus de moyen de salut que dans leur soumission, ont ordonné que l'on vous ouvrît les portes du château. La comtesse n'ayant plus d'espoir que dans une prompte fuite, avant de quitter les remparts, s'est avancée vers moi et m'a dit: Je n'ai pas le droit de rien demander à Guillaume; cependant j'ose te prier de lui proposer, en mon nom, telle rançon qu'il voudra exiger, s'il consent à me rendre le corps de mon malheureux fils.

GUILLAUME.

Qu'on le lui rende, sans rançon; elle est bien coupable, mais elle est mère....

EDWIN.

Déja votre auguste famille, accompagnée du gouverneur et des chefs des deux armées, s'avance vers vous au milieu des acclamations du peuple et des soldats.

SCÈNE IX.

GUILLAUME, ROBERT, EUDES, MATHILDE, ELGIVE, EDWIN, LE GOUVERNEUR, SUITE DE FRANÇAIS ET D'ANGLAIS.

GUILLAUME.

O ma chère Mathilde!

MATHILDE.

Mon époux!

ELGIVE.

Mon père!

EUDES.

Que ma joie.....

MATHILDE, *montrant le Gouverneur et Edwin.*

Voilà nos libérateurs.

ELGIVE.

Les sauveurs de votre famille.

GUILLAUME.

Gouverneur, le roi d'Angleterre acquittera les dettes de Guillaume.

LE GOUVERNEUR.

J'ai rempli les devoirs d'un chevalier.

GUILLAUME.

Comte Edwin, mon ami, je te garde une plus grande récompense. Ma fille.....

ELGIVE.

Ah! mon père, vous avez lu dans mon ame.

GUILLAUME.

Et j'approuve tes sentiments; Edwin, à Londres, tu connaîtras les miens. Pour vous, mes amis, bientôt réunis près de moi, j'attends de vous encore les plus sages conseils.

ROBERT.

Que te feront nos conseils? Guillaume conquérant est roi d'Angleterre, que peut-il pour la gloire? que peut-il encore désirer?

GUILLAUME.

D'être juste et clément, de réparer les malheurs de la guerre, et de faire tout enfin pour le bonheur des hommes.

FIN DE GUILLAUME LE CONQUÉRANT.



SHAKESPEARE
AMOUREUX,
OU
LA PIECE A L'ÉTUDE,
COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 1 janvier 1804.

La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai poète est prompt à s'allumer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.
(*Métromanie*, scène II.)



NOTICE

SUR SHAKESPEARE AMOUREUX.

C'est à la lecture d'un journal que je dois cette petite pièce. Un article extrait d'une gazette anglaise annonçait que l'homme de génie qui a le plus honoré l'Angleterre, par la grandeur de ses conceptions, la sauvage vérité de ses pinceaux et la force de ses pensées, Shakespeare enfin, avait soupiré l'amour, avait brûlé d'un feu plus que poétique pour une princesse.... de ses tragédies. On racontait à ce sujet que l'amour et le talent l'avaient emporté sur la richesse et la puissance d'un lord; chose qui se voit communément au théâtre, mais rarement dans les coulisses. Ce sujet, qui ne m'offrait ni plan ni intrigue, me fit pourtant naître l'idée d'en composer une petite pièce. J'ai cru que l'amour d'un poète tragique pourrait intéresser au théâtre. Son enthousiasme pour son art, aux prises avec la jalousie, me paraissait devoir amener au moins quelques scènes dramatiques. Afin de mieux parvenir à mon but, je voulus écarter toutes les scènes qui pouvaient détourner l'attention de mon principal caractère. Cette combinaison devait réduire

mon plan à une extrême simplicité, en me débarrassant de tous les personnages qui sont indispensables quand on veut développer une intrigue. Que désirais-je montrer au public? la chaleur d'un poète amoureux qui juge ses ouvrages d'après le nouveau sentiment qui le domine. C'est pour cette scène que j'ai voulu faire ma petite comédie; et cette scène, qui tient un tiers de la pièce, est la seule qui ait assuré le succès de cette bluette. Je n'étais pas fâché en même temps de prouver au public que Talma, si profond dans ses grands rôles tragiques, savait, quand il le voulait, chausser le brodequin comique. N'était-il pas juste aussi que l'acteur qui exprima si bien les vigoureuses passions des *Othello*, des *Hamlet*, des *Machbet*, etc., nous représentât le peintre excellent de cette sauvage nature? Cependant, malgré tout mon désir de faire la miniature d'un grand homme, je fus sur le point d'être bien mal récompensé de l'hommage que je rendais à ce génie britannique. Soit qu'il y eût de ma faute, et que j'eusse indisposé le public par quelques longueurs, le parterre n'offrit à la première représentation, que trouble et confusion. Je sais qu'à cette époque, des jeunes gens se rendaient en foule au spectacle, souvent moins pour juger une pièce que pour intimider les acteurs et rire aux dépens de l'auteur. Ils sortaient d'un temps de trouble, de ce moment où la nation,

en guerre avec elle-même et avec les étrangers, passait, sans intervalle, d'une émotion vive à une autre plus vive encore. La jeunesse aussi brave que celle de nos jours, mais beaucoup moins instruite, voyait en perspective le champ d'honneur qu'elle devait parcourir et le sort qui lui était réservé. Ces idées de guerre et de bataille lui avaient donné ce caractère turbulent qui l'éloignait de tous les plaisirs tranquilles. Le bruit et l'espèce de combat que faisait souvent naître la représentation d'une pièce nouvelle, étaient plus agréables pour les oreilles des jeunes gens, que le silence d'un auditoire qui veut juger avec connaissance de cause. Aussi, malgré tout le talent que montrèrent les acteurs dans cette petite comédie, elle ne fut point écoutée; et ce ne fut que le lendemain, lorsque j'en appelai,

Du parterre en tumulte au parterre attentif,

que je gagnai complètement mon procès.

La pièce ne fut pas jouée aussi souvent à Paris qu'elle le devait être, et que depuis elle l'a été dans tous les départements. La raison en est facile à concevoir : Talma ne pouvait jouer cette pièce qu'après une tragédie; et, dans le nombre des pièces qui composent son répertoire, il en est peu qui lui permettent de jouer, après, un rôle qui demande de la passion et de la force. Dans tous ses voyages, dans la province, il est tellement connu par la supé-

riorité de talent qu'il déploie dans ce rôle de *Shakespeare*, qu'il est rare qu'il puisse quitter une ville sans l'avoir joué. On aime à retrouver le portrait de l'auteur dans le savant interprète de ses plus énergiques productions.

PERSONNAGES.

SHAKESPEARE, poète tragique anglais.
CLARENCE, actrice du théâtre de Londres.
ANNA, femme de chambre de Clarence.

La scène est à Londres.

SHAKESPEARE
AMOUREUX.

Le théâtre représente un salon du temps de la reine Élisabeth ; une croisée est sur le côté, deux portes en face de la croisée, une autre dans le fond : des bougies sur une table éclairent la chambre.

SCÈNE I.

SHAKESPEARE, *entrant par la porte du fond, et parlant à un domestique.*

Avertissez au moins Anna, je veux lui parler... Quel démon me ramène dans cette maison? Quel démon? Eh parbleu! celui de l'amour; en est-il un qui fasse faire plus de sottises? O Shakespeare(*)! tu peins les passions et les faiblesses des hommes, et tu ne saurais t'en garantir!

SCÈNE II.

ANNA, SHAKESPEARE.

ANNA.

Comment, monsieur, c'est vous? Ce soir chez ma maîtresse?

(*) On prononce *Chekspire.*

SHAKESPEARE.

Oui, c'est moi-même. Eh bien, que fait-elle en ce moment?

ANNA.

Mais elle étudie son rôle dans votre belle tragédie de Richard III.

SHAKESPEARE.

Belle tragédie! Attendez au moins pour la louer, qu'elle ait été jouée.

ANNA.

Mais tout le monde en dit le plus grand bien.

SHAKESPEARE.

Après la chute, tout le monde en dira le plus grand mal.

ANNA.

Dans peu de jours, vous saurez votre sort. En attendant, ma maîtresse a essayé son habit. Oh! comme elle sera belle!

SHAKESPEARE, *avec enthousiasme.*

Belle! charmante, divine! Quelle voix touchante! elle part de là pour émouvoir, pour attendrir, pour enflammer le spectateur. Dans sa bouche, tous mes vers me semblent beaux, mes idées ont plus de force, plus d'énergie. Dès qu'elle parle, mon ame est captive; je crains de perdre un accent, un geste, un regard; tout en elle me paraît sublime; et nouveau Pygmalion, je m'adore dans mon ouvrage.

ANNA.

Ah! le beau morceau! Est-il de votre tragédie de Richard III.

SHAKESPEARE.

De Richard III!.. Insensé que je suis! je mérite bien cette apostrophe... Anna, je veux voir votre maîtresse.

ANNA.

Cela ne se peut pas.

SHAKESPEARE.

Pourquoi donc, puisqu'elle étudie?

ANNA.

Oui; mais elle étudie... comme nous étudions ordinairement. Son rôle est sur sa toilette; et, comme j'arrangeais ses cheveux, elle l'a regardé deux fois.

SHAKESPEARE.

C'est bien heureux!

ANNA.

Oui, monsieur; elle a même dit qu'il était bien long.

SHAKESPEARE.

Mais pourquoi cette parure ce soir; va-t-elle au théâtre, à quelqu'assemblée?

ANNA.

Non, monsieur; c'est une parure d'habitude, ou de précaution, comme vous voudrez.

SHAKESPEARE.

O femmes! que de temps follement employé... Et moi, suis-je plus raisonnable après tout... aura-t-elle bientôt fini?.

ANNA.

Oui, monsieur, si nous ne recommençons pas.

SHAKESPEARE.

J'attendrai. (*A part.*) Il faut que je lui parle absolu-

ment; il faut qu'elle s'explique. Je ne puis vivre dans ce tourment, dans cette incertitude. Depuis que j'ai le malheur de l'aimer, chaque jour est un supplice nouveau. Mon caractère est changé : je suis devenu sombre, impatient, emporté même; je ne conçois rien ; je n'entends plus ce qu'on me dit. Veux-je écrire? ma plume s'arrête, les expressions me manquent; si je sors pour me distraire, je ne rencontre que des importuns, je le deviens à mon tour; et, à la fin de la journée, je rentre aussi ennuyé, aussi fatigué des autres que de moi-même.

ANNA, *qui a entendu les dernières paroles.*

Cela m'étonne. Vous devriez être l'homme le plus heureux.

SHAKESPEARE.

Moi, heureux! je puis être heureux!

ANNA.

C'est votre faute, si vous ne l'êtes pas. Quand on a pour premier avantage, l'esprit...

SHAKESPEARE.

Tout le monde en a.

ANNA.

Du talent.

SHAKESPEARE.

Disputé par l'envie.

ANNA.

Les grands vous recherchent et vous aiment.

SHAKESPEARE.

Nous font venir et nous protégent.

ANNA.

Toujours au milieu des fêtes, des plaisirs, votre vie se compose...

SHAKESPEARE.

De travail et d'ennui. Mais, Anna, que vous importe mon sort? Il est tel, que dans ce moment la vie m'est devenue insupportable... J'aime, mais j'aime de toutes les facultés de mon ame, et je voudrais...

ANNA.

Oh! je sais bien que vous êtes fort galant; tout le monde le dit... Vous avez même la réputation de chercher les aventures...

SHAKESPEARE.

Oui, j'ai bien pu dans ma très-grande jeunesse... Le désir de connaître le monde, une société dangereuse... Une imagination ardente, toujours au-dessus de la réalité...

ANNA.

Et vous avez été souvent heureux, sans doute? Un auteur a tant de ressources pour nous plaire... D'abord sa réputation nous donne le désir de le connaître; ses petits soins nous touchent, son éloquence nous séduit, son style nous enflamme; il n'est pas jusqu'aux petits vers qu'il nous fait...

SHAKESPEARE.

Qui ne soient toujours mauvais...

ANNA.

Qui n'aient pour nous un charme irrésistible.

SHAKESPEARE.

Mais par saint Georges! laissons là mes vers et mes

aventures galantes... Je vous parle de moi, de mon amour pour Clarence; elle connaît mes sentiments. Que dit-elle? que pense-t-elle?

ANNA.

Elle dit que vous serez un jour le soutien du théâtre anglais, et la gloire de votre pays.

SHAKESPEARE.

Mais de mon amour que dit-elle? Ai-je un rival? M'est-il préféré?... Quel est l'état de son cœur?

ANNA.

Très-calme.

SHAKESPEARE.

Ne trouve-t-elle dans ma personne rien qui provoque sa répugnance?

ANNA.

Rien.

SHAKESPEARE.

Pourrait-elle se faire à mes manières, à mes habitudes? Ma conversation lui paraît-elle?...

ANNA.

Charmante.

SHAKESPEARE

Tu me ravis, Anna. Je puis donc espérer que le plus tendre amour va triompher de sa froideur, qu'elle va consentir à notre hymen, puisque tu me certifies...

ANNA.

Qu'elle ne vous aime pas.

SHAKESPEARE.

Comment?

ANNA.

Non, j'en suis certaine; vous êtes l'homme d'Angleterre qu'elle admire et qu'elle honore le plus.

SHAKESPEARE.

Qu'aviez-vous besoin de venir m'éclairer!... Je ne me contiens plus, et mon désespoir...

ANNA.

Ah! mon dieu! c'est de la tragédie! Moi, qui n'ai pas l'honneur d'en jouer, ni d'en faire, je sors.

SHAKESPEARE.

Non, non, restez; maintenant je suis maître de moi. Vous voyez bien que je suis calme. (*Il dit le mot* calme *avec fureur: Anna effrayée s'éloigne*). O perfide! m'avoir séduit à ce point... Mais je ne m'avilirai point à descendre à des reproches... Jamais elle ne me retrouvera dans cette maison, et je maudis l'instant où j'y suis entré pour la première fois.

ANNA.

Eh bien, monsieur, j'attends votre départ.

SHAKESPEARE, allant s'asseoir sur le devant de la scène.

Oh! soyez tranquille, bientôt je quitterai cet appartement.

ANNA.

Il suffit, monsieur; je cours annoncer votre désespoir, votre calme et votre départ. (*A part, en sortant.*) Ah! mylord Wilson, je vous ai bien servi.

SCÈNE III.

SHAKESPEARE, SEUL.

Enfin, je connais mon sort.... Plus de doute, je ne suis pas aimé... Et moi, qui me flattais d'un espoir... Mais calmons notre indignation. Faisons plus; prenons un parti violent. Il faut d'abord... la voir et lui parler. Mais non; je ferais mieux de la fuir, d'aller au bout de la terre.... Sa vanité s'en applaudirait encore. Non, restons et voyons-la tous les jours... avec indifférence. Je me crois maintenant capable de lui parler sans émotion, de rire même auprès d'elle de sa légèreté.... Oui, je me sens déja plus libre, plus content. Cependant, si cette Anna me trompait? Si, protégeant un rival ignoré, elle voulait... J'entends du bruit! elles viennent, elles parlent de moi!... Je donnerais ma fortune afin d'entendre leur conversation.... Bon! ce cabinet ouvert... Que risqué-je?.... Ah! si l'amour est indiscret et jaloux, je dois l'être encore plus que lui.

(Il entre dans un cabinet dont il laisse la porte entr'ouverte; il est vu seulement du public.)

SCÈNE IV.

ANNA, CLARENCE, SHAKESPEARE, *caché*.

ANNA.

Oui, madame, il était ici, il voulait vous voir... Mais il est parti sans doute.

CLARENCE, soupirant.

Il est parti !

ANNA.

Furieux, probablement.

CLARENCE.

Depuis quelque temps, il entre facilement en courroux ; mais son amour doit le rendre excusable à mes yeux.

ANNA.

Lui, madame ! il ne vous aime pas, j'en suis sûre.

SHAKESPEARE, à part.

La perfide !

ANNA.

Et puis tous ces auteurs si répandus dans les sociétés, si galants auprès des belles, ne sont, près de leurs chères moitiés, que de vrais songe-creux ; et, de retour dans leurs maisons, ils ne rapportent, le plus souvent, de toutes ces fêtes dont ils ont été l'ame, que le dégoût et l'ennui.

CLARENCE.

Ah ! cela se voit tous les jours.

ANNA.

Et cela doit être ainsi. Ils ne peuvent voir dans l'hymen qu'une chaîne pénible. Les plus simples détails d'un ménage les fatiguent : toujours occupés des chimères dont leur tête est remplie, ils négligent la réalité. Des mots, des compliments, de la fumée enfin, leur tient lieu de fortune ; et souvent le peu qu'ils ont acquis, ce beau produit de l'esprit et de

l'imagination, devient, grace à leur insouciance, le patrimoine des fripons et des sots.

SHAKESPEARE, à part.

Elle a plus d'esprit que je ne croyais.

CLARENCE.

C'est moins son peu de fortune que son caractère violent, emporté....

ANNA.

Ah! que vous feriez bien mieux de suivre mes conseils. Nouvellement accueillie au théâtre, vous y brillez, sans doute, par vos talents et par une estime méritée... Vous savourez avec plaisir les louanges et les applaudissements; mais tout passe, madame. L'inconstance dirige le monde; un autre talent nous éclipse; le public, sans même tenir compte du passé, renverse impitoyablement l'idole qui fut long-temps l'objet de son admiration.

CLARENCE.

Aussi, n'aspiré-je qu'à sortir d'une carrière dans laquelle les succès du jour ne peuvent souvent compenser les peines du lendemain.

ANNA.

Un mariage, si vous le voulez peut vous rendre indépendante.

SHAKESPEARE, à part.

Un mariage!.... craignons d'éclater!

CLARENCE.

Ah! tu vas me parler du *lord Wilson?* Il est aimable, et ses avantages personnels....

ANNA.

Il est riche, considéré, il exige seulement que vous renonciez au théâtre : cette condition se trouve conforme à vos idées, et vous feriez la plus grande folie, si vous ne consentiez pas à un hymen qui assure votre bonheur et votre existence.

CLARENCE.

Je sais qu'il m'aime, et j'avouerai même que mon cœur.... la raison... nous verrons... Mais je crains que Shakespeare, ce pauvre Guillaume...

ANNA.

Ah! ce pauvre Guillaume est bien le plus grand inconstant. Je gage qu'en ce moment il est peut-être en bonne fortune. D'abord, il aime les aventures, et j'en sais mille sur son compte.

SHAKESPEARE, à part.

C'est un enfer que cette femme!

ANNA.

Si vous ne vous décidez pas ce soir même, il faut y renoncer.

CLARENCE.

Comment?

ANNA.

Oui, sans doute. Lord Wilson part cette nuit pour Windsor, où son service l'appelle. Il veut vous parler de ses sages propositions, et vous demande ce soir même un entretien.

CLARENCE.

Mais le puis-je? Shakespeare va revenir, sans doute. Il doit me faire répéter ce nouveau rôle dans sa pièce....

ANNA.

Eh bien! on lui refusera la porte.

SHAKESPEARE, à part.

O soubrette damnable!

CLARENCE.

Non, il est défiant, jaloux; et ce carrosse à ma porte, ces gens, cette livrée, ce faste qui accompagne toujours Wilson, tout peut faire naître ses soupçons.

ANNA.

Bah! notre auteur n'en saura rien. D'ailleurs, n'êtes-vous pas votre maîtresse? N'êtes-vous pas libre de former un engagement? Que craignez-vous de lui?

CLARENCE.

Sa jalousie, ses emportements.

ANNA.

Il est un moyen que rien ne soit connu; le voici.... Je vais indiquer au lord Wilson l'heure du rendez-vous. Onze heures! c'est assez tôt. Il faut qu'il vienne sans suite, enveloppé dans un manteau... Je donne la consigne au domestique..... tout le monde est éconduit; un signal, un mot le fait reconnaître... Mais quel mot? Cherchons....

CLARENCE.

Quelle folie!..... Laisse-moi plutôt étudier *Richard III*.

ANNA.

Soit. *Richard III:* le signal est bon. Il vient, il frappe, on l'interroge; il répond *Richard III*, et la porte s'ouvre.

SHAKESPEARE, à part.

Je serai au rendez-vous... Que mon rival tremble!

CLARENCE.

Quel est ton projet? comment? que dis-tu?

ANNA.

Je dis que je lis dans votre ame, que je triompherai d'un reste de faiblesse; que vous épouserez un lord, et que je ferai votre bonheur en dépit de vous-même. Adieu, je cours vite instruire cet honnête Wilson, et préparer tout pour votre entrevue.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CLARENCE, SHAKESPEARE, *toujours caché.*

CLARENCE.

Arrête, Anna!... Elle ne m'entend plus. Au reste, je ne vois aucun danger dans cet entretien: ne suis-je pas toujours maîtresse de mes sentiments? Profitons de ma solitude pour étudier.... O mon célèbre ami! puissé-je être le digne organe de tes sublimes pensées!

(Elle se lève et va chercher son rôle qui est sur une table éloignée; pendant ce temps, Shakespeare sort de sa cachette et va à la porte d'entrée.)

SCÈNE VI.

SHAKESPEARE *paraissant*, CLARENCE.

SHAKESPEARE, après avoir fait du bruit à la porte.

Pardon, chère Clarence, si j'entre ainsi chez vous sans autre cérémonie.

CLARENCE.

Comment, c'est vous!.. Oh, j'en suis enchantée!

SHAKESPEARE, ironiquement.

Vous êtes enchantée de me voir. Oh! je le crois.... (*A part.*) Dissimulons bien ma colère, afin que mon rival ne m'échappe pas!... — Vous avez donc pour moi des sentiments?...

CLARENCE.

Que vous méritez. Personne plus que moi ne s'intéresse à vous, à votre gloire..... A propos de cela, vous travaillez toujours à votre Othello? Le beau caractère! comme il est bien jaloux! Où en êtes-vous maintenant?

SHAKESPEARE.

J'en suis, j'en suis... au 4e. acte.

CLARENCE.

Au 4e. acte! si je me rappelle bien votre plan, c'est à l'instant que l'amant furieux éclate contre Hedelmone, qu'il menace de frapper son rival; enfin cette belle scène sur la jalousie, dont vous m'avez si souvent parlé.

SHAKESPEARE.

Eh bien! j'y travaille tous les jours. Mais de grace, laissons là ma tragédie...

CLARENCE.

Vous paraissez avoir une certaine émotion... vos yeux sont animés... vos lèvres sont tremblantes...

SHAKESPEARE, très-ému.

Vous le croyez!... et non, ce n'est rien, je ne fus jamais plus heureux.

CLARENCE.

Non, vous avez certainement quelque chose.

SHAKESPEARE.

Je dois être au contraire enchanté. J'ai fait une découverte qui se trouve pour moi de la plus grande importance.

CLARENCE.

Tant mieux!

SHAKESPEARE.

Ah! vous dites tant mieux!

CLARENCE.

Sans doute. Si c'est quelque chose qui puisse contribuer à votre bonheur, je dois m'en réjouir. Et quelle est donc cette grande nouvelle?

SHAKESPEARE.

Mais c'est.... (*A part.*) Trouvons quelque défaite... Tenez, ma chère Clarence, je vais vous le dire sans mystère. J'ai fait aujourd'hui la rencontre d'une jeune personne qui se destine au théâtre.

CLARENCE.

Une jeune femme?

SHAKESPEARE.

Belle comme un ange!... et une expression dans la physionomie, une mobilité dans les traits....

CLARENCE.

Et promet-elle?

SHAKESPEARE.

Oh! le plus grand talent!..... Sa diction est pure, sa voix grave, sa démarche noble, imposante et majestueuse.

CLARENCE.

J'en suis bien aise.

SHAKESPEARE, à part.

Elle enrage.

CLARENCE.

Et sur quels bords étrangers avez-vous trouvé ce phénix?

SHAKESPEARE.

Ce n'est pas encore un phénix; mais elle peut le devenir. Les plus grands seigneurs s'intéressent à elle.

CLARENCE.

Belle recommandation auprès du public!

SHAKESPEARE.

Ils m'ont engagé à lui donner quelques rôles.

CLARENCE.

Ceux que je joue, peut-être?..... et vous n'avez pu refuser?

SHAKESPEARE.

De certaine part, des prières sont quelquefois des ordres; et je suis dans une position....

CLARENCE.

A tout accorder..... au nombre des rôles que vous devez lui donner, je vous prie de joindre celui de *Richard III*.

SHAKESPEARE.

Allons, vous plaisantez; comment déja la jalousie...

CLARENCE.

Vous m'outragez... Je ne l'ai pas encore connue, et j'espère ne la connaître jamais.

SHAKESPEARE, à part.

Actrice, et pas de jalousie!

CLARENCE.

Que dites-vous donc là?

SHAKESPEARE.

Je dis que je connais trop mes intérêts pour souffrir jamais qu'on vous enlève à mes ouvrages dont vous avez fait le succès.

CLARENCE.

Shakespeare!... vous affectez plus de modestie que vous n'en avez... Vous savez très bien que nous pouvons faire valoir un ouvrage dramatique, mais que nous ne pouvons pas en assurer le succès.

SHAKESPEARE.

Oh! je crois bien que nous y sommes pour quelque chose.

CLARENCE.

Vous le croyez?... Ainsi vous avez promis des rôles à cette nouvelle actrice?

SHAKESPEARE.

Je pourrai peut-être lui donner de ces caractères qui conviennent peu à votre physionomie. Par exemple, vous, vous seriez peu naturelle dans ceux qui exigent de la dissimulation. Votre figure, pleine de candeur, aurait peine à déguiser, sous un trouble apparent, la perfidie et le mensonge.

CLARENCE.

Peut-être.

SHAKESPEARE.

Je vous suppose dans la situation d'une princesse

qui veut trahir son amant. Dans l'instant où son ame inconstante médite la plus affreuse noirceur, pourriez-vous lui jurer que vous l'aimez, que vous ne respirez que pour lui? Bien loin d'affecter un calme nécessaire, vous détourneriez la tête, vos yeux se rempliraient de larmes...

CLARENCE, troublée.

Mais... je vous... assure...

SHAKESPEARE.

Non, votre voix balbutierait à peine quelques mots, et ce trouble même, plus éloquent encore, porterait dans l'ame du malheureux prince la conviction de votre crime.

CLARENCE, à part.

Remettons-nous. Je rougirais trop à ses yeux s'il savait jamais...

SHAKESPEARE, à part.

Je crains de me trahir.

CLARENCE.

En vérité, je ne vous conçois pas. Vous savez que chaque acteur est obligé de prendre le ton et le langage du personnage qu'il représente, et il serait très-malheureux pour celui qui ne joue que les personnages odieux, si, par cela même qu'il est bien dans la vérité de son rôle, on en concluait quelque chose contre son cœur.

SHAKESPEARE.

Je ne dis pas cela.... Mais je soutiens qu'il faut au moins que l'art et l'habitude aient donné à ses traits la possibilité de se plier à rendre la fausseté... Vous, vous

n'avez pas encore cette habitude : vous dissimulez mal; vous trompez gauchement, et la vérité se peint à chaque instant sur vos traits et dans vos regards.

CLARENCE, *d'un air dégagé.*

C'est ce qui vous trompe, monsieur, je dissimule tout aussi bien qu'une autre.

SAKESPEARE, *piqué.*

De l'air dont vous me parlez en ce moment, je commence à le croire.

CLARENCE.

Laissons cela de grace. Ce n'est pas sans doute le seul motif de me voir qui vous a conduit ici?

SHAKESPEARE.

Non; j'étais venu dans le dessein de vous faire répéter ce rôle nouveau.

CLARENCE.

Il est d'une beauté... Quelle éloquence! quelle énergie dans les détails! quelle vérité dans le dialogue! Chaque production nouvelle ajoute encore à votre gloire.

SHAKESPEARE.

Eh! que m'importe la gloire? peut-elle contribuer à mon bonheur, quand c'est elle au contraire qui me ravit tout espoir? Ne connais-je pas tous les préjugés sur l'existence d'un auteur? ne craint-on pas ses dissipations, son insouciance?...

CLARENCE.

(*) « L'exemple peut faire excuser ces craintes; et

(*) L'acteur peut passer à la représentation tout ce qui est indiqué par des guillemets, s'il trouve que cela fait longueur.

« combien de fois des hommes célèbres n'ont-ils pas
« été coupables?...

SHAKESPEARE.

« Oui, de ces grands génies de salon, qui, fatigués
« de leur intérieur et jaloux d'un encens mendié, font
« tous les jours, en agréables convives, l'élégante toi-
« lette de leur personne et celle de leur esprit. En
« plaignant le sort de leurs compagnes, je les excuse-
« rais, peut-être, s'ils ne déchiraient, par de miséra-
« bles pamphlets, ou d'impuissantes épigrammes, le ta-
« lent qu'ils ne peuvent acquérir.

CLARENCE.

« Oh! je le sais; ce n'est pas là votre caractère.

SHAKESPEARE.

« Oh! que ma main se sèche à l'instant où, par un
« écrit injurieux, elle portera la douleur dans le cœur
« d'un honnête homme. C'est à l'enthousiasme des arts,
« à la sensibilité de mon cœur, à l'amour seul peut-être
« que je dois mes premiers ouvrages. Devenu l'époux
« d'une femme adorée, c'est par le désir de faire son
« bonheur que j'aurais obtenu de nouveaux succès. A
« peine entré dans la carrière, j'y marche encore d'un
« pas timide; mais bientôt jaloux de surpasser mes ri-
« vaux, nul effort ne m'aurait coûté. Un jour, peut-
« être, j'aurais osé, d'une plume hardie, arracher à
« l'histoire tous les personnages fameux, et les faire
« revivre aux yeux de mes concitoyens, pour effrayer
« dans l'avenir les ambitieux et les méchants. Si le
« triomphe eût suivi mon espoir, si la gloire eût été
« le prix de mes pénibles travaux, n'aurais-je donc

« pas fait assez pour ma famille, en lui laissant, au dé-
« faut de la fortune, des droits à la reconnaissance
« nationale, et l'héritage d'un nom devenu cher à la
« postérité?

CLARENCE.

« Oh! mille fois heureuse celle qui portera le beau
« nom de *Shakespeare!*

SHAKESPEARE.

« Je ne dois pas songer à ces brillantes illusions. Ah!
« ce cœur trop brûlant... »

CLARENCE.

Vous souffrez, Shakespeare!

SHAKESPEARE.

Oh! non, rien, rien..... Quel est l'homme heureux
ici bas?... Mais, chère Clarence, pardonnez, ne faites
pas attention à toutes mes extravagances; toujours la
tête remplie de mes ouvrages.... d'ailleurs, vous savez
qu'un poète..... Nous ferons beaucoup mieux de ré-
péter.

(Il prend le rôle et s'assied.)

CLARENCE.

J'y consens. Je commence.

Au sein de mes palais, toujours plus étrangère,
Je foule avec regret cette orgueilleuse terre,
Où déja condamnée à dérober mes pleurs,
J'ose à peine à la nuit confier mes douleurs.

SHAKESPEARE, à part.

Quels accents!

CLARENCE, continuant.

Mais vous, dont les vertus et dont le rang illustre
A votre gloire encor donnent un nouveau lustre ;
Sur des bords étrangers, et loin de nos tyrans,
Aux glaives assassins dérobez vos beaux ans.
De l'odieux Richard le cœur faux et perfide
Se montre à chaque instant sous un aspect timide.
Semblable aux flots amers dont le calme effrayant
Annonce des malheurs au pilote tremblant ;
De même, le cruel à vous frapper s'apprête :
Et sa sérénité vous prédit la tempête.
Fuyez, ô mon ami ! retournez vers ces lieux
Où nous pourrons jouir d'un destin plus heureux.
Ne craignez point pour moi l'éclat du diadème,
Je puis le refuser, puisque enfin je vous aime.

SHAKESPEARE.

Affreux! pitoyable! détestable!

CLARENCE.

Quoi, vous n'êtes pas content?

SHAKESPEARE.

Point de chaleur, point de sentiment, point d'ame! Quand le cœur est pénétré d'un véritable amour, ce n'est pas ainsi qu'il faut l'exprimer.

CLARENCE, intimidée.

Je croyais pourtant avoir rendu....

SHAKESPEARE.

L'amour! On voit bien que vous n'avez jamais senti les effets de cette passion terrible. Ce n'est pas le mot *je vous aime* qui peut avoir par lui-même une expression : c'est l'organe, c'est l'œil qui le peint ; ce sont les traits qui seuls peuvent rendre toute son énergie.

Je vous aime, dans la bouche d'un être véritablement enflammé, doit être entendu de tous les étrangers, de tous les peuples, du sauvage le plus barbare. La nature n'eut jamais qu'un langage; il appartient tout à l'ame; et comme cet amour se manifeste à nous par l'air que nous respirons, par les sons qui résonnent à notre oreille, par tous les objets qui viennent frapper nos regards; *je vous aime*, veut dire aussi : je ne vois que vous, je n'entends que vous, je ne respire que par vous, et je meurs à vos pieds si je ne partage votre existence.

CLARENCE.

Ah! je le vois maintenant : vous seul savez aimer, vous seul savez le dire.

SHAKESPEARE.

Puis-je le croire, grand dieu!... Mais poursuivons... et pardonnez à la vivacité de mon esprit qui m'emporte malgré moi.

CLARENCE.

Oui, je poursuivrai.

Pouvez-vous balancer à suivre mes avis?
Ah! craignez que trop tard ils n'aient été suivis!
Je dois tout redouter de son hypocrisie.
S'il concentre en son cœur sa noire jalousie,
Il observe en secret vos démarches, vos pas,
Et demain, s'il est roi, vous n'existerez pas.

Qu'avez-vous? vous paraissez encore mécontent?

SHAKESPEARE, *accablé dans ses réflexions.*

Oui, je suis mécontent, mais c'est de moi seul. Com-

ment ai-je pu faire ce misérable tableau?.. Il est froid, sans couleur; l'expression est faible; point de mouvement; point d'idées; point de force! Oui, comment ai-je pu écrire ainsi sur la jalousie? Oh! que maintenant je l'exprimerais bien mieux! ô jalousie! poids brûlant qui pèse là....

CLARENCE, à part.

Ces réflexions sur la jalousie le ramènent à son Othello, et son imagination exaltée...

SHAKESPEARE, à part, et se levant vivement.

Mon cœur s'est contraint trop long-temps; je veux tout révéler à cette femme perfide, et la confondre à l'instant même.

CLARENCE.

Il compose sa scène.

SHAKESPEARE, à Clarence, en parcourant le théâtre avec fureur.

Vous avez cru me dérober vos projets, femme artificieuse et cruelle; mais ces murs indiscrets me les ont tous révélés. Oui, je sais que vous m'avez trompé; j'ai un rival, je le connais; vous voulez lui donner ce cœur qui m'appartient, ce cœur perfide qu'il va me payer du prix de tout son sang.

CLARENCE, froidement.

Ah! que c'est bien!.... Je voudrais pouvoir répondre....

SHAKESPEARE, dans le plus grand emportement.

Eh! que pourriez-vous répondre? Me nierez-vous que vous m'avez trahi? En vain vous affectez le calme de l'innocence; je lis le trouble dans votre cœur. Ce silence étudié ajoute encore à mon indignation. Je ne me connais plus, je n'ai plus de raison, plus d'amour,

plus de pitié! Je cours où la vengeance m'appelle; je rejoins mon rival, je l'attaque, je le combats, je le frappe; et couvert de son sang, je me présente à tes regards. Tu frémiras alors, et bientôt à tes yeux tes malheureuses victimes attesteront à l'univers mon crime, tes mensonges et ton infidélité.

CLARENCE, avec un air de satisfaction.

C'est parfait!

SCÈNE VII.

SHAKESPEARE, CLARENCE, ANNA.

ANNA.

Quel bruit! quels éclats! Vous jouez donc toute une tragédie?

CLARENCE.

Ah dieux!... tu l'interromps dans l'endroit le plus intéressant.

SHAKESPEARE.

Comment! que dites-vous?

CLARENCE.

C'est la belle scène!....

SHAKESPEARE.

Ainsi, vous trouvez que c'est une scène?...

CLARENCE.

Pleine d'énergie et de chaleur.

ANNA, à Shakespeare.

Ah! recommencez donc pour moi.

SHAKESPEARE.

Recommencer? morbleu !

CLARENCE.

Il y a un intérêt, un mouvement...

SHAKESPEARE, à part.

Elle a pris la vérité pour une fiction..... Ne la détrompons pas... Évitons-nous au moins un ridicule.

ANNA.

Et c'était sur la jalousie que roulait la scène?

CLARENCE.

Oh! mais quelles expressions! quelle vérité dans le dialogue!

SHAKESPEARE.

Oui, je devais avoir le ton de la vérité.

CLARENCE.

Avec quel art vous l'avez conduite!... Comme vous avez bien interrogé l'infidelle! Elle ne vous répondait pas; mais ce silence obstiné ajoutait encore à votre fureur.

SHAKESPEARE.

Oh! tout cela devait être fort intéressant.

CLARENCE.

Et puis vous attaquez le rival; il tombe sous votre fer; et, couvert de son sang, vous venez vous présenter aux regards de la perfide..... Cette gradation est sublime.

ANNA.

Mais c'est donc une scène de tragédie?

CLARENCE.

Oh! d'une tragédie effrayante! Tu connais le sujet...

L'amant après avoir tué le prétendu rival, doit finir par étouffer sa maîtresse.

ANNA.

Heureusement, ces choses-là ne se voient qu'au théâtre.

SHAKESPEARE.

Je voudrais être à cent pieds sous terre!

CLARENCE.

Vous me donnerez le rôle de l'amante, n'est-il pas vrai? Elle n'est pas coupable, je crois?

SHAKESPEARE.

Non.

CLARENCE.

Je ferai mon possible pour le bien jouer.

ANNA.

Je conseillerais à monsieur d'aller écrire sa scène tout de suite. (*A part.*) Aussi bien, il est temps que nous soyons libres.

CLARENCE.

Elle a raison. Il ne faut pas perdre ses idées; et c'est dans le moment de la chaleur qu'il faut les jeter sur le papier.

SHAKESPEARE.

C'est un conseil que je veux suivre. (*A part.*) Aussi bien j'étouffe de colère.

CLARENCE.

Allez, mon cher ami, ne perdez pas de temps...... Aussitôt que votre tragédie sera finie, vous viendrez me la lire. Vous me le promettez?

13.

SHAKESPEARE.

Oui, oui ; le dénouement vous surprendra.

CLARENCE.

Mais je le connais : c'est une femme innocente, victime de la jalousie du plus furieux des hommes.

SHAKESPEARE, *avec le plus grand emportement.*

Non, non! mille fois non!.. C'est la femme qui est coupable, j'en suis certain...... Mais je perds la tête. Adieu, Clarence!

CLARENCE.

Songez à votre scène!

SHAKESPEARE, *furieux.*

Je cours l'écrire en traits de sang.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ANNA, CLARENCE.

ANNA.

Ma foi, il était temps qu'il s'en allât.

CLARENCE.

Il sort, mais encore tout transporté de ses grandes idées.

ANNA.

Madame, M. Wilson m'a répondu : il est au comble de la joie!

CLARENCE, *sans entendre.*

Quel enthousiasme! quel amour de son art!

(Elle rêve.)

ANNA.

Il se trouvera au rendez-vous au coup de onze heures... Elle ne m'entend pas... Madame, je vous parle du lord Wilson.

CLARENCE, toujours rêvant.

Ah! oui, lord Wilson, je sais bien.

ANNA.

Il brûle du désir de vous dire qu'il vous adore.

CLARENCE, de même.

Qu'il m'adore?.... Oh! je l'ai déja entendu parler sur l'amour, Anna, quelle vivacité! quelle chaleur!

ANNA.

Je le crois; il est jeune, aimable, et avec ces qualités....

CLARENCE.

Oh! si tu l'entendais dire, *je vous aime*, avec une expression qui le rend tout-à-fait nouveau pour moi.

ANNA.

Ce n'est pas étonnant... c'est un si joli mot.

CLARENCE.

Mais il faut l'entendre dans sa bouche!

ANNA.

Oh! chacun le dit à sa façon; mais tout le monde le dit assez bien.

CLARENCE.

Ah! sa voix est encore gravée dans mon cœur et dans ma mémoire. J'ai bien des torts à me reprocher.

ANNA.

Vous allez les expier... Vous allez bientôt voir cet aimable lord Wilson; c'est un homme noble, géné-

reux, honnête! Oh! il ne ressemble pas à nos autres seigneurs.

CLARENCE.

Oh! je lui rends bien justice!

ANNA.

J'ai craint un instant que notre poète ne nous séduisît. Ces gens-là ont de belles phrases, de grands mots auxquels il est quelquefois difficile de résister.

CLARENCE, soupirant.

Sans doute!

ANNA.

Mais voici l'heure où notre amant doit venir. (*Elle s'approche de la croisée.*) Justement, j'aperçois un homme sous la croisée; il est couvert d'un long manteau... Comme il se promène avec action!

CLARENCE.

Ah! mon dieu!... serait-ce Wilson?

ANNA.

Ce ne peut être que lui... Voyez, comme il vous aime! Il s'en faut plus de trente minutes qu'il ne soit onze heures, et il est au rendez-vous.

CLARENCE.

Je sais tout ce que je dois à son amour, à ses offres généreuses; mais je ne dois pas le recevoir. Je ne le recevrai pas.

ANNA.

Quelle timidité vous prend? Vous êtes tremblante... Mais comment allons-nous faire?

CLARENCE.

Je vais lui écrire.

(Elle se met à son bureau.)

ANNA.

Quel caprice! Ah! je devine.... elle redoute sa faiblesse. — Vous allez écrire que vous l'aimez?

CLARENCE.

J'écrirai ce qu'il faut..... Cachetons maintenant: — le dessus, *A mylord Wilson.*

ANNA, courant à la croisée.

Ah! cette fois on frappe à la porte.

CLARENCE, se levant.

C'est lui, sans doute.

ANNA.

Oui, madame, c'est lui-même. Écoutons..... Bon! le domestique l'interroge.... Il répond : *Richard III.* C'est cela.... On ouvre, et bientôt il sera dans cet appartement.

CLARENCE.

Rentrons vite dans le mien. Toi, ma chère Anna, tu lui remettras cette lettre; tu le congédieras ensuite; mais avec une politesse, des égards....

ANNA.

Oh! laissez-moi...

CLARENCE.

Et tu reviendras aussitôt me retrouver après son départ.

(Elle prend les bougies qui sont sur la table, et rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

(Nuit.)

ANNA, SEULE.

Eh bien! eh bien! vous me laissez dans l'obscurité. Pauvre femme! elle a la tête perdue... Plus je consulte mon cœur, plus je sens qu'elle a raison de fuir le danger... En tête-à-tête, ces hommes sont si pressants, si téméraires, qu'on ne saurait triompher d'eux qu'en les fuyant.... J'entends du bruit; on monte l'escalier... Courons chercher de la lumière : mais le voici.

SCÈNE X.

SHAKESPEARE, ANNA.

ANNA, allant au-devant de Shakespeare qu'elle prend pour lord Wilson.

Ah! mylord, voilà ce qui s'appelle être exact au rendez-vous!... Approchez donc. Je dois vous dire d'abord que ma maîtresse refuse de vous voir.

SHAKESPEARE, à part.

Ah! quel bonheur!

ANNA.

Cela vous contrarie, je le vois bien; mais ne vous affligez pas. Avant de sortir, recevez cette lettre dans laquelle vous trouverez la preuve certaine de son amour pour vous.

SHAKESPEARE.

Ah! dieux!

ANNA.

Et puis, elle a été tourmentée toute la soirée par Shakespeare, votre rival. C'est bien l'homme le moins gai... S'il arrivait dans cet instant, il se croirait pour nous le spectre d'Hamlet.

SHAKESPEARE, à part.

Je ne puis dissimuler plus long-temps. (*Haut, avec fureur.*) Eh bien! oui, c'est un spectre! un spectre vengeur!... Me reconnais-tu?

ANNA.

Oh! ciel! c'est Shakespeare! où me cacher?

(Elle jette un cri en reculant, et tombe dans un fauteuil.)

SHAKESPEARE, furieux.

Dans les enfers, démon d'intrigues! je te dévoue aux furies et toi et ta coupable maîtresse... Puissiez-vous toutes deux....

SCÈNE XI.

(Jour.)

SHAKESPEARE, CLARENCE, ANNA.

CLARENCE, arrivant avec des lumières.

Quel bruit! Ah! mylord, j'aurais dû penser... Ciel! (*Elle prend un air calme.*) C'est vous, mon cher Guillaume!

SHAKESPEARE.

C'est un amant au désespoir, qui vient punir deux monstres de perfidie....

CLARENCE, souriant.

Comment avez-vous pu pénétrer?... Oh! comme la jalousie est adroite, ingénieuse!

SHAKESPEARE.

De la jalousie, moi? oh! je n'en ai plus.... c'est le soupçon qui nourrit la jalousie.

CLARENCE.

Et vous n'avez plus de soupçons?

SHAKESPEARE.

Aucun.... Vous aimez le lord; et cette lettre...

CLARENCE, à part, avec joie.

Il a ma lettre!.... (*Haut.*) Contient les secrets de mon cœur.

SHAKESPEARE.

Elle ose l'avouer!....

CLARENCE.

Eh bien! vous ne lisez pas?...

SHAKESPEARE.

Ce sang-froid redouble ma colère.... Je veux l'attendre ici, cet heureux rival; il ne jouira pas de son triomphe....

(En parlant, il décachète la lettre.)

CLARENCE, avec calme.

Shakespeare, lisez.

SHAKESPEARE.

Oui, perfide, je lirai! Plus votre infidélité sera évidente, moins j'aurai l'espoir de l'oublier. C'est de l'excès de mon malheur même que j'attends un adoucissement à mes maux. (*Il lit la lettre.*) « L'alliance « que vous daignez m'offrir, mylord, doit flatter ma « vanité. J'éprouve le plus grand plaisir à vous en té- « moigner ma reconnaissance. C'est le seul sentiment « que je puisse vous donner en échange, puisque ma

« main et mon cœur n'appartiendront jamais qu'à Sha-
« kespeare. » (*Il court se jeter aux genoux de Clarence.*) O Clarence! Clarence! pardonneras-tu jamais à l'homme injuste et coupable!....

CLARENCE.

Ah! peut-il m'avoir offensée en me prouvant autant d'amour?

(On entend un grand coup de marteau.)

ANNA.

Voilà l'autre! Il a bien pris son temps!

SHAKESPEARE, à genoux.

Anna, tu n'entends pas? Réponds...

ANNA, embarrassée.

C'est qu'à présent.... (*D'une voix tremblante.*) Qui va là?

CLARENCE.

C'est Wilson!

UNE VOIX.

Richard III.

SHAKESPEARE, s'avançant vivement à la croisée.

Richard III est venu trop tard : Guillaume-le-Conquérant s'est emparé de la forteresse.

(Il repousse la croisée.)

ANNA.

Ah! monsieur, je crois maintenant à votre génie. Comment? une femme soumise, une suivante trompée, un rival congédié, et tout cela dans un instant : c'est superbe!... Maintenant, je ne crains pas d'avouer publiquement que, quoique femme et soubrette, j'ai moins d'esprit.... qu'un homme d'esprit.

SHAKESPEARE.

Je ne prétends être qu'un homme heureux. Poète, amant, époux d'une femme adorée, que puis-je avoir encore à désirer?

CLARENCE.

Des amis éclairés, et des succès.

FIN DE SHAKESPEARE AMOUREUX.

LES HUSSITES,

OU

LE SIÉGE DE NAUMBOURG.

MÉLODRAME EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représenté pour la première fois le 18 juin 1804.



NOTICE
SUR LES HUSSITES.

J'ÉTAIS depuis un mois à Berlin, et je dînais chez Kotzebüe, lorsque, vers la fin du dîner, il me proposa de me conduire à une pièce nouvelle, de lui, dont on donnait, le soir même, la première représentation. Tout en acceptant son invitation, je lui dis que je ne pourrais juger que la pantomime des acteurs, puisque je ne savais pas un seul mot d'allemand. Il prétendit au contraire, que dès qu'il m'aurait expliqué le fond de sa pièce, il ne doutait pas que l'ouvrage ne parvînt à m'arracher des larmes. Je fus sur le point d'éclater de rire, à la prétention qu'il avait d'émouvoir les cœurs sans le secours de la parole; cependant je me contins, et je le priai de me faire une analyse claire de sa pièce. Cette analyse fut un peu longue, parce qu'il entra dans de grands développements sur *Jean Huss,* et les longues guerres que ses sectaires firent naître en Allemagne; il en vint, à la fin, au trait historique qui lui avait fourni le sujet de la pièce.

C'était le siége de *Naumbourg*, la résistance des habitants, et les moyens qu'ils employèrent pour désarmer un ennemi furieux, qui avait juré de détruire la ville et d'exterminer toute sa population. Bien instruit du sujet principal, et du caractère des personnages qui tenaient le premier rang dans l'action dramatique, je me rendis au théâtre avec l'auteur. La pièce commença bientôt, et je compris, par la simple analyse que l'on m'avait faite, ce que les acteurs devaient se dire. La situation dans laquelle ils se trouvaient, que je connaissais d'avance, suffisait pour m'intéresser, et pour me faire suivre, avec un véritable plaisir, le fil de l'intrigue. Cependant je n'en étais pas au point de répandre des larmes, ainsi que Kotzebüe me l'avait annoncé, lorsqu'un tableau, auquel j'étais loin de m'attendre, m'émut au dernier degré : ce fut celui où le bourguemestre et tous les magistrats se décidèrent à se rendre auprès des ennemis pour implorer leur grace. Afin de parvenir jusqu'au chef des hussites, ils avaient pris la résolution de se faire précéder par tous les jeunes enfants de la ville. On peut se douter quel était le désespoir des mères lorsque tous ces enfants réunis, vêtus de blanc et couronnés de fleurs comme d'innocentes victimes, sortaient de la ville. Ce premier tableau fit sur moi la plus vive impression; mais celui qui le suivait

immédiatement, me toucha jusqu'aux larmes. On ne peut se figurer l'effet que produisait au théâtre l'aspect de jeunes enfants qui, arrivés jusques aux postes avancés de l'ennemi qui a juré leur mort, se présentent devant ces terribles guerriers. En vain les soldats tournent leurs lances contre eux, ils n'osent les frapper. Ces enfants, encouragés par les magistrats auxquels ils servent de rempart, avancent doucement sur le fer des guerriers qui, par la crainte qu'ils ne se blessent eux-mêmes, reculent devant leur faiblesse. Ce mouvement, très-bien exécuté au théâtre de Berlin, me prouva que Kotzebüe avait parfaitement jugé cet effet de sa pièce, et que j'avais eu tort de rire de sa prétention à faire couler mes larmes par la seule pantomime des acteurs. Je lui en fis mon compliment ; je fus même assez sincère pour lui avouer que j'avais ri en moi-même de l'assurance qu'il avait mise à m'annoncer l'impression que j'éprouverais au théâtre; que j'avais cru reconnaître, lorsqu'il me parlait ainsi, les symptômes d'un amour-propre d'auteur qui semblait plus appartenir aux bords de notre Garonne, qu'au froid climat de la vieille Germanie. Après avoir encore long-temps causé de sa pièce, il me dit que si mon départ n'eût pas été fixé au lendemain, comme il l'était en effet, il m'en eût donné une traduction française, afin que je pusse la transporter



sur notre théâtre. J'y avais déja songé; mais comme mon départ pour Saint-Pétersbourg ne me permettait pas de profiter de sa bonne volonté, je lui dis que cela ne m'empêcherait pas de lui dérober son sujet; que la simple analyse qu'il m'en avait faite, me suffirait pour chercher à l'imiter; que je croyais seulement que, d'après notre goût, il ne conviendrait point à la scène française, qui exige, pour première règle, de la simplicité dans l'action, et qui écarte tous les tableaux qui sont du domaine de notre grand opéra; que c'était donc à l'opéra que je croyais qu'il pourrait convenir, et que ce serait pour ce théâtre que j'allais commencer à faire la pièce pendant ma route; que sans doute l'ouvrage, n'offrant pas la traduction de ses belles pensées, y perdrait beaucoup; mais que les situations que je saurais tirer de la situation principale, pourraient intéresser, dans un genre qui exige plus la variété des tableaux que les beautés de détail.

J'entrerais dans de très-grands développements sur Kotzebüe, sur les relations que nous avons eues ensemble tant à Berlin qu'à Paris; je ferais connaître, tel que je l'ai vu du moins, cet homme de lettres distingué, dont l'ambition égalait le talent, et qui n'a peut-être dû la perte de sa vie qu'à son insatiable désir des honneurs et des richesses, si les bornes d'une notice ne me forçaient à réser-

ver tout ce qui concerne cet auteur célèbre, pour la relation de mon voyage en Russie. Je dirai seulement qu'au moment de lui faire mes adieux, il eut soin de me rappeler la promesse que je lui avais faite de lui donner mon manuscrit d'*Édouard*, afin qu'il en fît une traduction fidèle pour le théâtre allemand. Quelques jours avant mon départ, il m'avait prié d'en faire une lecture chez lui; et l'enthousiasme qu'elle avait produit sur la nombreuse et brillante société qu'il y avait réunie, l'avait engagé à me faire cette demande. Comme j'avais eu l'occasion de voir à Berlin plusieurs de mes pièces traduites par lui (*), et que je savais qu'il se croyait obligé de les arranger pour le public allemand, je redoutais qu'il ne traitât mon Édouard comme il avait traité mon *Prisonnier*, où il montre ma jolie *petite Rosine* repassant le linge de la maison, etc. Cependant, comme il me promit solennellement de ne pas changer un mot à ma pièce, je lui promis également de lui remettre, à

(*) Il avait l'habitude de traduire toutes les pièces françaises qui lui convenaient; mais il se gardait bien de les présenter comme des imitations. Il ne citait jamais l'auteur étranger qui lui fournissait la pièce, il s'en disait tout bonnement l'auteur. Un pareil vol est d'un esprit peu élevé; et jamais auteur français n'a montré cette indélicatesse. Qu'y a-t-il gagné? Tôt ou tard ses vols étaient reconnus par des journalistes allemands, qui voyaient peut-être avec un peu d'envie ses succès au théâtre et à la cour qu'il cultivait plus encore que les lettres.



mon retour, une copie de mon manuscrit. Je ne manquai point à ma parole; neuf mois après cette promesse il eut ma pièce en sa possession; et j'ai eu la preuve, bien certaine, que sa traduction fut faite littéralement, puisque madame de Staël la fit traduire en français par son fils, afin de la jouer dans sa société du château de *Copet*. C'est de la bouche même de cette femme d'un si bon, d'un si grand et d'un si brillant esprit, que je tiens cette anecdote. Ainsi, cette pièce, qui ne pouvait paraître en France, a été jouée pendant dix ans sur tous les théâtres d'Allemagne, et traduite de l'allemand pour être jouée en français. Je suis fâché de n'avoir pas demandé à madame de Staël de me procurer cette contre-épreuve : j'aurais voulu juger par moi-même à quoi peut se réduire une pensée, quand elle a passé par la filière d'une double traduction.

Avant de quitter Berlin, je dois parler un peu du théâtre allemand; car il n'y existe plus de théâtre français, quoique toute la haute société désire beaucoup d'en avoir un : mais je crois que l'économie, qui est une des premières vertus de cette cour, s'oppose à ce genre de luxe, qui est devenu un besoin pour toutes les cours de l'Europe, qui aiment et cultivent la littérature française. On tâche, à Berlin, de se dédommager de cette privation, en allant juger nos nouvelles comédies, qui sont jouées par des

amateurs. On me dit, en arrivant à Berlin, que, si j'étais arrivé quelques jours plus tôt, j'aurais pu voir jouer mon *Prisonnier* à la cour; et tel est le goût de la reine douairière pour cette sorte de plaisir, que, ne pouvant marcher, et voulant jouer la mère de Rosine, elle faisait rouler son fauteuil sur le théâtre. Sans doute, si j'avais eu l'honneur d'assister à cette représentation, j'aurais pu mêler ma voix à celle des courtisans, et paraître enchanté de cette représentation; mais, quelle qu'eût été mon opinion secrète sur le talent des acteurs, j'aurais toujours été flatté du choix que l'on eût fait de ma pièce. Le goût pour le Théâtre-Français était si bien répandu dans la famille du grand Frédéric, que le prince Henri, pendant tout le cours d'une longue vie, n'a pas cessé d'avoir ses comédiens français, dont il suivait les travaux avec la passion d'un amateur éclairé. Vers la fin de sa vie, c'était là son seul plaisir et son unique occupation.

Ne pouvant jouir, pour mon compte, des plaisirs d'un théâtre français, je me rendais fréquemment au théâtre allemand, dont le répertoire se compose, en grande partie, des imitations des pièces sorties des manufactures de France, et que l'on fait passer, à l'abri de quelques changements, pour marchandises allemandes. Je ne manquais pas, surtout, les premières représentations, qui se trouvent rapprochées les

unes des autres bien plus qu'à Paris. J'allais moins, comme on le suppose bien, pour entendre la pièce, que pour juger les décorations, et y trouver la société réunie. L'aspect du public était pour moi un spectacle, surtout à une pièce nouvelle. Là, on pouvait juger de la différence qui se trouve dans les caractères d'un Français et d'un Allemand. Que les Prussiens, qui passent pour être vifs et enthousiastes, et que l'on appelle les Français de l'Allemagne, me paraissaient tranquilles et froids aux impressions du nouveau drame qu'ils allaient juger! A peine, dans l'endroit le plus pathétique de l'ouvrage, dans ce moment où l'action se trouve le plus engagée, deux ou trois froids bravos sortaient du fond du parterre; et si la pièce leur paraissait mauvaise, ce n'était point par des murmures qu'ils témoignaient leurs mécontentements, ils se contentaient de sortir paisiblement de leurs places, de s'en aller doucement, de sorte que la salle se trouvait vide, et que, sans bruit et sans scandale, la chute de la pièce était prononcée dans les salons de Berlin avant la chute du rideau au théâtre.

Quelle différence d'une première représentation sur un théâtre de France! tout y est grand, animé, et surtout effrayant pour un auteur. Avant que les acteurs ne paraissent, on discute dans le parterre le titre de la pièce, la réputation de

l'auteur, ses droits à un grand succès. Le public jouit d'avance du plaisir qu'il se promet, ou du bruit que l'ouvrage peut causer; on cite quelques évènements antérieurs à la réception, quelques anecdotes qui y ont trait; on parle des mutilations que lui a fait subir la censure, et ce public, déja animé par la vivacité de ses réflexions, en est plus propre à recevoir toutes les impressions de l'ouvrage nouveau.

Ce serait peut-être ici le lieu de peindre ces murmures qui précèdent l'orage, ou ce léger bruit d'une satisfaction intérieure, qui s'exhale en de vifs applaudissements; mais je ne me sens pas assez de talent pour esquisser un pareil tableau : seulement, je me contenterai de dire que si dans l'étranger il est plus facile, pour l'amour-propre, de s'exposer au jugement du public, en France il est plus honorable de triompher, et que ce n'est que dans ce beau pays que l'on sent, que l'on aime, et que l'on juge bien les arts et ceux qui les cultivent.

Tout en courant sur la route qui me conduisait à St-Pétersbourg, je commençai mes *Hussites*, d'après le simple récit de Kotzbüe, et le souvenir des tableaux qui m'avaient frappé au théâtre de Berlin. Je fis un plan nouveau, et je joignis mes idées à celles que me laissaient mes souvenirs. Cet ouvrage m'occupa plus long-temps qu'il ne le méritait; il est

vrai que les distractions d'une nouvelle société et d'un nouveau pays, me laissaient peu de temps pour le travail. Cependant, je parvins à l'achever et à le lire dans plusieurs maisons, où l'on m'accueillait avec une bienveillance toute particulière. Mes *Hussites*, à la lecture, parurent faire plaisir à tout le monde, et le grand maréchal de la cour décida que M. Martini (auteur de *la Cosa Rara*) en ferait la musique. Mon départ étant arrivé quelques mois après, je lui laissai une copie de mon opéra; mais ce compositeur, tout homme de mérite qu'il était, n'aurait pas été celui que j'aurais choisi, vu le genre de ma pièce. Aussi m'empressai-je, à mon arrivée à Paris, d'aller trouver mon ami Méhul, et de lui proposer de faire la musique de mon opéra. Par une fatalité qui me poursuivait, il se trouva que Méhul était en querelle ouverte avec l'administration de l'Académie de Musique : j'allai parler aux administrateurs à ce sujet; mais on m'avertit si clairement que si je donnais ma pièce à Méhul, elle ne serait pas jouée, que de dépit, et par dévouement pour mon ami, je portai ma pièce au théâtre de la porte Saint-Martin. Il y fit la musique qui convenait à ce genre de spectacle; et quoique la pièce fût en vers, et que les vers, au lieu d'être débités, auraient dû être chantés, la pièce n'en eut pas moins un beau succès. Mais il est pourtant très-

vrai que cet ouvrage qui, par l'intérêt, la grandeur de ses tableaux, sa couleur générale, pouvait offrir au compositeur plus d'une occasion de produire des effets, s'est vu privé de ses plus grands avantages, et n'a pu être justement apprécié. Je ne désespère pas que, quelque jour, l'administration de l'Opéra, avec laquelle je n'ai aucun rapport, et à laquelle je ne veux rien demander, ne sente la justesse de mes observations, et n'engage quelque grand compositeur à réchauffer par ses chants, des situations que je sais être tout-à-fait dramatiques.

PERSONNAGES.

WOLF, un des principaux officiers de Naumbourg.
BERTA, épouse de Wolf.
PROCOPE, général hussite.
TROIS ENFANTS DE WOLF.
LE BOURGUEMESTRE de Naumbourg.
MAGISTRATS.
HABITANTS.
FEMMES.
ENFANTS.
OFFICIERS ET SOLDATS HUSSITES.

La scène se passe à Naumbourg, ville de la Haute-Saxe.

LES HUSSITES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de l'hôtel-de-ville de Naumbourg, monument très-gothique; au fond, une longue galerie. On voit, au travers des grandes croisées de ce bâtiment, les rues illuminées; des festons de feuillage décorent les murs; des groupes de jeunes garçons et de jeunes filles dansent au son des instruments: tout enfin est illuminé, et présente le spectacle d'une fête publique.

SCÈNE I.

BERTA, WOLF, *arrivant par le fond, traversant les groupes de danseurs.*

BERTA.

Quel jour heureux à mes yeux brille!
De retour de l'armée, enfin dans tes foyers,
Auprès de ton épouse, au sein de ta famille,
Tu viens déposer tes lauriers.

WOLF, à part.

Calmons le trouble qui m'agite.

BERTA.

A peine entré dans ces remparts,
Le hasard t'offre à mes regards;
J'accours: une crainte subite
Suspend les élans de mon cœur;

Tes traits annoncent un malheur!
Qu'est-il donc arrivé? Pourquoi dans ta demeure
Ne pas venir embrasser tes enfants?
Sans doute ils dorment à cette heure;
Mais bientôt leurs bras caressants....

(Musique; les danseurs valsent.)

WOLF, à part, pendant la musique.

Ce tableau de plaisirs me tourmente et m'oppresse.

(La musique cesse.)

Soldats et citoyens, dont la publique ivresse
En ces lieux conduisit les pas,
Suspendez un moment tous ces chants d'alégresse;
J'attends ici vos magistrats.

(Musique.)

(Le peuple se retire dans la galerie, et laisse la première salle libre; Wolf le suit un instant, et revient à droite.)

BERTA.

Pourquoi troubler cette fête éclatante?
N'es-tu pas satisfait de voir ce peuple heureux?

WOLF.

O ma chère Berta!

BERTA.

Quel secret te tourmente?
Des pleurs s'échappent de tes yeux!
Lorsque les champs de la victoire
Déja nous annoncent la paix,
Parmi les jeux d'un jour de gloire
Je vois tes esprits inquiets?
Ah! d'une épouse, d'une amie,
De grace, calme les frayeurs;

Je partageai le bonheur de ta vie,
Je dois partager tes douleurs.

WOLF.

Tous ces jeux, ces transports, cette publique fête,
Sont de sang et de mort le signe avant-coureur.

BERTA.

Grands dieux!

WOLF.

A nous frapper le Hussite s'apprête.
O peuple infortuné, qui te crois le vainqueur!
Hélas! peut-être avant une troisième aurore,
Tu verras immoler tes plus braves guerriers;
Et lorsque de plaisirs tes sens ivres encore
Sont loin de pressentir la mort dans tes foyers,
Tu teindras de ton sang ces festons de lauriers.

BERTA.

De Huss, ô ciel! quoi! le sectaire impie,
Qui si long-temps désola ma patrie,
A triomphé de nos soldats?

WOLF.

Partout il est vainqueur; et déja sa furie
Se fait précéder du trépas.

BERTA.

Eh! pourquoi donc avoir annoncé la victoire?
Pourquoi ces danses et ces fleurs?

WOLF.

Nos succès ont été trompeurs,
Tous nos guerriers sont morts sur le champ de la gloire.
Un seul est épargné; ministre de courroux,
Il vient dire le sort qu'on vous réserve à tous.

BERTA.

Quel sort? et quel est-il?

WOLF.

(A part.) (Haut.)
Imprudent! Je l'ignore.

BERTA.

Et le guerrier?

WOLF.

C'est moi!

BERTA.

Je veux savoir encore...

WOLF.

Il est un remède à nos maux;
Oui, je puis détourner le coup qui nous menace;
Et déja des secours nouveaux...
Mais, je veux être seul, éloigne-toi, de grace;
Nos magistrats que j'ai fait appeler,
Par mon ordre, en ces lieux vont bientôt s'assembler;
Éloigne toi, je t'en supplie,
Retourne auprès de nos enfants;
Ne sais-tu pas qu'à ma patrie
Je dois compte de mes instants?

BERTA.

Mais à sa famille chérie
Un père aussi doit le bonheur.

WOLF.

Hélas! n'attendris pas mon cœur.
Cet amour paternel ne doit pas me séduire;
Mon devoir m'attache en ces lieux;
Mais sitôt que l'aurore aura rougi les cieux,

Éveille nos enfants, ici fais-les conduire;
Je n'ai pas besoin de repos
Si je jouis d'une vue aussi chère;
L'enfant qui caresse son père
L'a soulagé de ses travaux.

BERTA.

Tu le veux, j'obéis.

WOLF.

Ah! dans notre disgrace,
Cache à nos citoyens le coup qui les menace.

(Berta sort.)

SCÈNE II.

WOLF, SEUL.

Pourquoi suis-je rentré dans ces murs malheureux?
Pourquoi, témoin de tant de crimes,
N'ai-je pas des autres victimes
Subi le destin rigoureux?
Voici nos magistrats; quel moment redoutable!
Comment leur annoncer le sort qui nous accable?

(Marche qui annonce l'arrivée des magistrats.)

SCÈNE III.

LES MAGISTRATS, LE BOURGUEMESTRE, WOLF,
SOLDATS *de chaque côté*, PEUPLE *dans le fond*.

LE BOURGUEMESTRE.

Est-ce Wolf? grands dieux! est-ce vous que je vois?
Vous avez partagé le succès de nos armes,

Venez-vous demander le prix de vos exploits?

WOLF.

(A part.)

Éloignez tout le peuple. Ah! je sens que des larmes
Viennent déja baigner mes yeux.

LE BOURGUEMESTRE.

Héraut, faites sortir le peuple de ces lieux.

(Musique.)

(Le peuple et les soldats se retirent dans la galerie; des sentinelles sont placées.)

UN MAGISTRAT.

Pourquoi nous arracher à la commune joie?
Pourquoi donc à cette heure ici nous réunir?
Le chef de nos guerriers, sans doute, vous envoie:
Est-ce un nouveau laurier qu'il vient de nous cueillir?

WOLF.

Je viens vous annoncer....

LE BOURGUEMESTRE.

Sans doute une victoire.

WOLF.

La mort!

TOUS LES MAGISTRATS.

O ciel!

LE BOURGUEMESTRE.

Grands dieux! pouvons-nous croire...

WOLF.

Oui, la mort! Sur votre cité
Le Hussite vainqueur va porter le carnage;
Femmes, enfants, vieillards, ni le sexe, ni l'âge,
Rien ne doit échapper à sa férocité.

LE BOURGUEMESTRE.

Eh quoi! lorsqu'aujourd'hui du succès de nos armes
Nous avons rendu grace aux dieux,
Devions-nous croire que les larmes
Interrompraient nos chants joyeux?
Pourquoi de vos combats le récit infidèle?

WOLF.

On ne vous trompa point; un seul instant vainqueur,
Le général en fit publier la nouvelle.
Mais ce premier succès devint de son malheur
La cause terrible et cruelle.
Déja vainqueurs dans deux combats,
Lassés des travaux de la gloire,
Sur les lauriers de la victoire
Reposaient nos braves soldats:
Tout à coup surpris par le nombre,
Au sein d'un paisible sommeil,
Tous nos guerriers, frappés dans l'ombre,
Ne connaissent plus le réveil.
O nuit d'horreur! ô nuit d'alarmes!
C'est en vain que l'on crie aux armes.
A la voix de nos combattants
Que la surprise égare,
Aux cris douloureux des mourants
Se mêlent du vainqueur barbare
Les sanguinaires hurlements!
Partout l'écho, de sa féroce joie
Répète en gémissant le coupable transport.
Tout notre camp devient sa proie,
Et la nuit en fuyant n'y laisse que la mort.

Désarmé, resté seul, je présente ma tête :
Lorsqu'à m'immoler on s'apprête;
Le chef parle, on suspend les coups;
Il s'approche et me dit : « Je te donne la vie;
« Pars, rentre dans Naumbourg; annonce à ta patrie
« Que rien ne peut jamais désarmer mon courroux :
« Oui, par le sang de Huss, je jure mon épée,
« Que la ville sera frappée,
« Qu'à ses vengeurs les citoyens livrés,
« Seront immolés tous à ses mânes sacrés. »
Magistrats, vous savez le sort qu'on vous prépare;
Ah! pour le détourner unissons nos efforts.

LE BOURGUEMESTRE.

Il faut, pour fléchir ce barbare,
A ses pieds mettre nos trésors.

WOLF.

Il faut un plus grand sacrifice
Pour apaiser ces furieux;
La vengeance, et non l'avarice,
Seule les attire en ces lieux;
Déja le fanatisme impie
Menace tous nos habitants,
Et ces monstres, dans leur furie,
Ont des autres cités égorgé les enfants.

LE BOURGUEMESTRE.

Que faire, ô dieux!

WOLF.

Vous n'avez plus d'armée;
La guerre a détruit vos remparts,
Et dans votre ville opprimée

Vous allez voir bientôt flotter leurs étendards.

LE BOURGUEMESTRE.

Ah! comment repousser le coup qui nous menace?

WOLF.

J'ai formé le projet d'implorer votre grace.

LE BOURGUEMESTRE.

Notre grace! Eh! qui peut attendrir ces méchants?

WOLF, d'une voix oppressée.

Pour la leur demander, envoyons nos enfants.

TOUS LES MAGISTRATS.

Nos enfants!

WOLF.

Du soldat je sais quelle est la rage;
Mais c'est à l'instant qu'il se bat,
Il ne connaît alors ni le sexe, ni l'age.
Si l'on peut le fléchir, c'est avant le combat;
Et l'aspect imprévu de la timide enfance
Peut faire naître sa clémence.

LE BOURGUEMESTRE.

Mais si ces monstres odieux....

WOLF.

Ah! s'ils trompaient notre espoir et nos vœux.....
Du sang de nos enfants nous chercherons la trace;
Comme des tigres furieux
Nous irons sur la même place
Déchirer ces cruels et mourir à leurs yeux.

LE BOURGUEMESTRE, après un silence.

Oui, le projet de Wolf peut seul sauver la ville,
Et je l'adopte en ce moment:
Magistrats, s'il est vrai qu'il vous paraisse utile,

SCÈNE IV.

Les MAGISTRATS, Le BOURGUEMESTRE, WOLF, Les Trois ENFANTS DE WOLF, *conduits par une femme qui arrive par le fond à gauche, les* Soldats *et le* Peuple *dans la galerie.*

UN MAGISTRAT.

Voilà tes enfants, Wolf.

WOLF, à part.

Hélas! mon cœur tremblant...
Pour moi leur vue est un supplice!
Et des pleurs trop amers..... J'ai fait le sacrifice.

L'ENFANT.

Je te revois, mon père, après un si long temps!

WOLF, à part.

Des pleurs inondent ma paupière.

L'ENFANT.

Tu nous aimes toujours, mon père?

WOLF.

Ai-je pu me soustraire à leurs bras caressants?
Venez près de moi, mes enfants;
(Les enfants se jettent dans ses bras.)
Sans vous pourrais-je aimer la vie?
Magistrats, pardonnez si mon ame attendrie.....
Mon devoir ne peut s'oublier;
Je suis père et je suis guerrier;
Voilà tous mes enfants, et je vous les confie;
Moins malheureux quand je suis le premier

A les offrir à ma patrie.

LE BOURGUEMESTRE.

Brave guerrier!

WOLF, avec la plus grande force.

Dans ce cruel moment,
Jurons par la grandeur de notre dévouement,
Si notre espérance est trompée,
De faire de Naumbourg un vaste embrasement;
Que le feu s'unisse à l'épée;
Mourons enfin sur nos débris,
Vainqueurs de nos tyrans et vengeurs de nos fils.

(Musique.)

(Ici l'on fait, en pantomime, un serment qui doit être très-imposant. Les trois enfants se mettent à genoux, et lèvent les bras au ciel. Wolf tire son épée, la met sûr la tête de ses enfants; le Bourguemestre le suit; après, les magistrats; successivement les soldats et le peuple entrent par pelotons; et se joignent au serment, les uns avec leurs piques, les autres en étendant les bras; ils se mettent à genoux, invoquent le ciel; ils se lèvent par un mouvement spontané de fureur, se reculent en menaçant le camp des Hussites, et reviennent à l'avant-scène; les magistrats prennent les enfants dans leurs bras, et sortent par la galerie, en faisant le tour du théâtre. Wolf est à leur tête; les soldats et le peuple les suivent. Ils doivent tous avoir un air qui indique qu'ils ont la rage dans le cœur. La toile se baisse lorsqu'ils sont dans la galerie.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la place publique; la maison de Wolf est à gauche. Au fond, à droite, est une porte de la ville, avec un pont-levis; plus loin, à gauche, est une seconde porte qui conduit au rempart qui traverse tout le fond du théâtre. Quelques maisons sont encore illuminées; des groupes d'habitants sont endormis çà et là : tout annonce la fin d'une fête publique. il y a une sentinelle de chaque côté du pont-levis.

SCÈNE I.

(Le jour commence à paraître. Des habitants entrent en dansant, réveillent ceux qui sont endormis, et les emmènent.)

BERTA, *sortant de sa maison.*

Eh quoi! d'une trompeuse fête
Le jour n'a point encor terminé tous les jeux?
Mon époux ne vient point; quel obstacle l'arrête?
Il a vu ses enfants, et bientôt en ces lieux.....

(On entend un roulement de tambours.)

Qu'entends-je? ô ciel! ces instruments funèbres
Nous annoncent quelques malheurs.
A ces jeux, ces plaisirs goûtés dans les ténèbres,
Je vais voir succéder la tristesse et les pleurs.

SCÈNE II.

BERTA, UN HABITANT, PEUPLE.

L'HABITANT, il entre par le fond à gauche.

O mes amis, quelle horrible nouvelle!

Tous nos ennemis sont vainqueurs;
Le jour a découvert leur camp sur les hauteurs.
Vous les verrez bientôt, et leur rage cruelle
Au sein de nos foyers va porter le trépas.

TOUS.

Grands dieux !

L'HABITANT.

Déja le chef des magistrats
De tous les habitants a rassemblé l'élite.
Il nous parle, on se taît; mais sa bouche interdite
A peine articule ces mots:
« Il n'est qu'un seul moyen d'échapper à vos maux;
« Il faut que vos enfants.... » Hélas! bientôt ses larmes
Inondent ses yeux attendris.
Il parle encor, mais on pousse des cris;
Je n'entends rien. Les mères en alarmes
Dans leurs bras pressent leurs enfants,
Et poussent vers le ciel d'affreux gémissements.

BERTA.

O ciel! que parlez-vous de mères et d'enfants?
Les miens sont auprès de leur père.

L'HABITANT.

Au plus funeste sort rien ne peut nous soustraire.

(On entend crier aux armes.)

Entendez-vous ces cris? Voyez, on vole aux armes;
Courons tous partager les publiques alarmes.

(Le peuple sort en foule, excepté Berta; il entre plusieurs patrouilles qui vont et viennent. On relève les sentinelles.)

SCÈNE III.

BERTA, SEULE.

Je reste seule en ce public effroi....
Et mes enfants sont loin de moi!

SCÈNE IV.

WOLF, BERTA.

(Wolf entre par le fond à gauche.)

BERTA.

Enfin, c'est toi que ma tendresse
Désire depuis si long-temps.
Mais je ne vois point mes enfants!
Où sont-ils? quel secret t'oppresse?
Tu n'oses me parler!

WOLF.

Ah! calme cet effroi.
Tes enfants vont bientôt paraître,
Des fils des magistrats accompagnés peut-être;
Ils vont revenir près de toi.
(A part.)
Ah! comment annoncer la terrible nouvelle?
Elle l'ignore encor.

BERTA.

Mais dis-moi, mon ami;
En proie à la crainte mortelle
Que porte dans nos murs un féroce ennemi,
Quels seront les secours dont vous ferez usage?

WOLF.

Ils sont tous dans notre courage.
Un guerrier respectable, un zélé citoyen,
De sauver son pays propose le moyen.

BERTA.

Et quel moyen?

WOLF.

Il veut, sans tarder davantage,
Que les enfants, encor dans le jeune âge,
De ces murs malheureux s'empressant de sortir,
Cherchent nos ennemis afin de les fléchir.

BERTA.

Et quels enfants?

WOLF.

Les enfants de la ville.

BERTA.

Et les nôtres aussi?

WOLF.

Tous, les nôtres aussi.

BERTA, après un silence.

Et ne dis-tu pas, mon ami,
Que l'on croit ce projet utile?...
Nul doute que pourtant on ne l'ait rejeté...

WOLF.

Non, de tous il est adopté.

BERTA.

Le chef des magistrats, dans sa sagesse austère,
Lui donne son consentement?

WOLF.

Sa voix le donne en gémissant.

BERTA.

Je l'oubliais, il n'est pas père!...
Et les mères ont consenti?...
On les consulte, je le pense.

WOLF.

Hélas! sur nous du sort le bras appesanti
Ne nous laisse aucune espérance.
Il faut se résigner dans ce commun malheur;
Loin de montrer de la faiblesse,
Calme pour un instant les élans de ton cœur;
Des mères tu pourras rassurer la tendresse;
Aujourd'hui c'est ton seul devoir.

BERTA, avec force.

Vous vous trompez, je n'ai point de courage,
Je suis mère, c'est tout.... et dans mon désespoir.....
Quel est le monstre dont la rage
A conçu l'infame projet...
Qui doit être à tes yeux un indigne forfait?
Il n'a jamais d'une épouse fidelle,
Connu les doux embrassements;
Il n'a jamais senti près d'elle
Les caresses de ses enfants.
Quel est-il?

WOLF.

C'est moi.

BERTA.

Vous?

WOLF.

Oui, Berta, c'est moi-même.

BERTA.

Vous, qui toujours bon père et bon époux,
Avez pour vos enfants une tendresse extrême?

WOLF.

Oui, Berta, je les aime, et veux les sauver tous.
Menacés d'un coup plus funeste
Par des ennemis furieux,
Hélas! dans ce moment affreux;
C'est le seul parti qui nous reste.

BERTA.

Il est trop vrai; mais enfin des trois fils
Dont le ciel me rendit la mère,
Ne puis-je en soustraire un? le sauver pour son père?
Ah! je le vois, tes regards attendris...
Ne rejette pas ma prière!
Et prends pitié des pleurs que m'arrache ce jour!
Ah! tu me dois cette grace dernière!
Je la demande au nom de notre amour.

WOLF.

Tu le veux, j'y consens, je cède à tes alarmes;
Fais le choix de l'enfant qui doit sécher tes larmes.

BERTA.

Lorsque tu cèdes à mes vœux,
Dans l'horreur de ce jour funeste,
Si l'un de mes enfants me reste,
Nous en serons moins malheureux.
Ah! daigne guider ma faiblesse;
Désigne l'enfant de ton choix;
Pour eux je connais ta tendresse,

D'elle seule écoute la voix.

WOLF.

Ton Elmonde est si caressante,
Ses traits annoncent le bonheur;
Sa voix si douce, si touchante,
Pénètre jusqu'au fond du cœur.

BERTA.

Elmonde a toute ma tendresse;
Mais Frédéric que tu chéris,
Son cœur est grand, et sa jeunesse
Promet un homme à son pays.

WOLF.

Ah! Frédéric, de sa famille
Deviendra l'honneur et l'appui;
Cependant ta plus jeune fille
Nous aime au moins autant que lui.

BERTA.

Ah! qui serait assez barbare
Pour m'enlever mon Élinas?...
S'il faut que d'elle on me sépare,
Hélas! je n'y survivrai pas.
Dans cet instant mon cœur m'éclaire,
Jamais je ne pourrai choisir.

WOLF.

L'enfant que la mère préfère
Est celui qu'on veut lui ravir.
Le chef des magistrats en ce moment s'avance.
Oh! ma chère Berta, dissimulons nos pleurs,
Et sur notre visage affectons la constance
Qui ne peut être dans nos cœurs.

(*Musique.*)

SCÈNE V.

LES MAGISTRATS, LE BOURGUEMESTRE, WOLF, BERTA, SOLDATS ET PEUPLE.

LE BOURGUEMESTRE.

Peuple, dont le noble courage
Ne saurait être assez vanté,
Attendez avec calme, avec tranquillité,
La fin de ce pénible orage.
Que des murs vos enfants soient tous prêts à sortir
L'airain du temple et la voix des trompettes,
Aujourd'hui signal des défaites,
Vont annoncer l'instant qui doit les réunir.

BERTA.

Affreux instant! signal terrible!
Mères, vous vous taisez encor?
On conduira vos enfants à la mort,
Et votre cœur reste insensible?
(Au Bourguemestre.)
Et toi, père des citoyens,
Dont on vanta toujours la probité si pure,
Ton cœur rebelle à la nature,
Pour sauver tes remparts, brise tous ses liens;
Et pourquoi, vers la fin d'une aussi belle vie,
Déshonorer tes cheveux blancs?
Et, pour quelques hivers semés d'ignominie,
Nous enlever tous nos printemps?

WOLF.

O ma chère Berta, dans ta douleur mortelle,

Outrageant sans raison un vieillard respecté....

LE BOURGUEMESTRE.

Hélas! infortuné comme elle,
Je ne puis que gémir de la nécessité.
A ses regards je dois être coupable
De ne pouvoir dompter le sort.
Les citoyens que le destin accable
S'unissent d'un commun effort.
Le malheur les rapproche et de nous les sépare;
Et le chef qui fit tout pour eux
Leur paraît criminel dès qu'il est malheureux.

(A Wolf.)

Mais quand le ciel contre nous se déclare,
O toi, de ton pays magnanime soutien,
Encourage le citoyen;
C'est à toi d'accomplir l'entreprise hardie
Qui doit finir nos maux, ou nous coûter la vie.
Les enfants vont sortir, et vers les ennemis
Je veux....

WOLF.

Non; c'est à moi qu'il doit être permis
De marcher à leur tête, et de les y conduire.
Je connais la montagne où le camp est assis.
A tout autre on peut l'interdire;
Et je vais, escorté de nos fils généreux,
Fléchir nos ennemis, ou mourir avec eux.

BERTA.

Ah! je t'entends, et ta cruelle rage
Me réservait ce coup pour le dernier.
Tu crois avoir un grand courage,

Et tu veux mourir le premier...
Mais ton espoir est vain, jamais je ne te quitte;
Et comme toi j'irai défier le Hussite.
Je vois le sort qui nous attend;
Aux coups des furieux je m'expose avec joie;
Ce n'est plus qu'à mourir que mon amour prétend.
Dans ton sang, dans le mien, que leur fureur se noie;
Déja je vois leurs fers étincelants
Menacer la tête d'un père!
Déja le sang de mes enfants....

(Tocsin, tambour, musique.)

Ah! grands dieux! je ne suis plus mère.

(Musique, tambour et tocsin. Elle tombe évanouie dans les bras des femmes.)

SCÈNE VI.

WOLF, LE BOURGUEMESTRE, BERTA, HABITANTS, FEMMES, ENFANTS.

(Les enfants vêtus de blanc, avec des couronnes de fleurs, arrivent par le fond à gauche, conduits par leurs mères; les habitants les suivent; tous ont un air affligé; ils se rangent au fond. Berta reste évanouie pendant la scène.)

WOLF.

Épouse malheureuse! ô ma chère Berta!
Partons; je dois ménager sa faiblesse.

(Regardant les enfants.)

Le ciel aura pitié d'une tendre jeunesse,
Et bientôt dans ces murs nous la ramènera.
D'accomplir mon projet, grand Dieu, fais-moi la grace!

Venez, mes chers enfants, venez, suivez mes pas.

(Il va prendre ses enfants qui sont à la tête du groupe.)

L'ENFANT.

Mais ma mère avec nous ne viendra-t-elle pas?
Quand je lui dis adieu, toujours elle m'embrasse.

WOLF.

(A part.) (Haut.)

Ils déchirent mon cœur. Venez à ses genoux,

(Il fait placer ses enfants aux pieds de Berta, à laquelle il prend la main, et la pose sur la tête de sa plus jeune fille; les deux autres la lui baisent.)

Que sa main froide encor puisse vous bénir tous.
Ah! mon ame éperdue....
Quel tableau! je ne puis en supporter la vue.

(Aux femmes qui sont autour de Berta.)

Prenez soin de ses jours.... Suivez-moi, mes enfants;
Le ciel aura pitié de ces cœurs innocents.

(Musique.)

(Wolf part à la tête de ses enfants; tous les autres le suivent; le pont-levis se baisse : mouvement d'effroi des mères qui embrassent leurs enfants.)

LE BOURGUEMESTRE.

Dieu de bonté sois-nous propice!
Des ennemis désarme le courroux;
Ah! nous t'implorons à genoux;

(Tout le monde se met à genoux.)

Et lorsque ta justice
Exige un sacrifice,

Épargne nos enfants, et que ce soit sur nous
Que ta rigueur s'appesantisse.

(Musique.)

(Tout le monde se lève. Wolf tenant ses enfants par la main, commence la marche. Les autres le suivent avec leurs mères qui se séparent de leurs enfants au pont-levis, où les deux factionnaires ont croisé leurs piques; les mères, pour dire un dernier adieu à leurs enfants, vont se placer sur le mur qui se prolonge du pont-levis à la coulisse. On aperçoit Wolf sur le rempart; les enfants envoient des baisers à leurs mères qui leur tendent les bras. Tous les autres sont consternés, pleurent et détournent les yeux de ce tableau.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente le camp des Hussites; la tente du général est à gauche au premier plan; une autre tente est vis-à-vis, à droite. Le fond est une montagne, sur le penchant de laquelle on aperçoit le camp.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL HUSSITE, UN OFFICIER, LE PREMIER SOLDAT, LE SECOND SOLDAT; SOLDATS.

(Au lever du rideau, on voit, à gauche, le général debout, tenant une lettre à la main; plusieurs officiers sont auprès de lui. Le théâtre est garni de soldats qui sont assis sans ordre à côté de leurs armes; ils jouent, boivent, dorment, etc. A droite, on voit deux caisses sur lesquelles deux soldats jouent aux dés; ce sont ceux qui parlent.)

LE PREMIER SOLDAT chante.

C'est un beau métier que la guerre,
On chante, on boit et l'on se bat;
A tous les grands cœurs il doit plaire,
Toujours je veux rester soldat.
Ma seule maîtresse est la gloire,
Mes amis, Bacchus et l'honneur.
Quand je suis vaincu je veux boire,
Et je bois quand je suis vainqueur.

UN OFFICIER.

Chantez plus bas, je vous en prie;

Ne troublez pas le général.

LE GÉNÉRAL *lisant.*

O chère épouse, tendre amie!
O famille toujours chérie!

LE SECOND SOLDAT.

A chanter Bacchus et sa mie,
Capitaine, il n'est point de mal.

LE PREMIER SOLDAT *chante.*

Dans les liens du mariage
Je ne veux point être arrêté;
La plus douce fille en ménage
M'ôterait toute ma gaîté;
Qu'un époux s'avise de boire,
Femme en prend toujours de l'humeur;
Mieux vaut pour maîtresse la gloire,
Puisque l'on trinque en son honneur.

LE GÉNÉRAL.

Libre des travaux de la guerre,
Bientôt je revole vers vous;
Bientôt un peuple téméraire
Aura succombé sous mes coups.

LE PREMIER SOLDAT.

En combattant pour ma maîtresse,
Je puis rencontrer le trépas:
Avec Bacchus, que je vous laisse,
Vous ne vous affligerez pas.
Lorsque je boirai l'onde noire,
Amis, buvez en mon honneur;
En soldat je meurs pour la gloire,
Je veux qu'on m'enterre en buveur.

LE GÉNÉRAL.

Tremble, tremble, ville rebelle!
Bientôt tu seras sous ma loi;
D'un ami sectateur fidèle,
Son sang va retomber sur toi.
Point de pitié, tout à la rage :
Bientôt j'entre dans tes remparts;
Et le feu, le sang, le carnage
Y vont suivre mes étendards;
Que tout succombe
A ma fureur;
Que Naümbourg ne soit qu'une tombe,
Et que ses habitants servent tous d'hécatombe
Aux mânes de l'ami dont je suis le vengeur.
(Aux soldats.)
O vous, compagnons de ma gloire,
(Tous les soldats se lèvent.)
Tenez-vous prêts à des périls nouveaux;
Goûtez un instant de repos;
Mais bientôt à Naumbourg songez que la victoire
Doit couronner tous nos travaux.
(Il entre dans sa tente.)

SCÈNE II.

UN OFFICIER, LE PREMIER SOLDAT, LE SECOND SOLDAT; SOLDATS.

LE PREMIER SOLDAT.

Mes chers amis, il faut l'en croire,
Le général a dit qu'avant la fin du jour
Nous devions assiéger Naumbourg.

LE SECOND SOLDAT.

Oui, sans doute; et tu sais qu'on la livre au pillage.
Point de quartier.

LE PREMIER SOLDAT.

Pour moi, j'enrage!
Je n'aime point à porter le carnage
Au sein de paisibles foyers;
Je veux des ennemis dignes de mon courage,
Et ne combats que des guerriers.

LE SECOND SOLDAT.

Ton attente sera trompée;
Tout doit passer au fil de notre épée.

LE PREMIER SOLDAT.

Ne nous occupons point de ces moments affreux;
Mais retraçons ici nos combats dans nos jeux.

(Musique.)

(Combats à la hache, au sabre, au javelot; manœuvre militaire.)

LE SECOND SOLDAT.

Amis, courons aux armes!

UN OFFICIER.

Quelle est la cause des alarmes?

(On entend une marche de très-loin.)

SCÈNE III.

UN OFFICIER, LE PREMIER SOLDAT, LE SECOND SOLDAT, LE TROISIÈME SOLDAT; SOLDATS.

LE TROISIÈME SOLDAT.

Près du retranchement que nous avons formé,
Des plus jeunes enfants une troupe hardie

Que guide un guerrier désarmé,
S'est présentée, et nous supplie
De la conduire au général.

L'OFFICIER.

De l'ennemi c'est un piége fatal.
Plus par prudence que par crainte,
Soldats, défendez cette enceinte.
Moi, près de votre chef qui se livre au repos,
Je vais chercher quelques ordres nouveaux.

(Il entre dans la tente du général. — Musique. — Les soldats en bataille sur une ligne diagonale, qui prend depuis la tente du général jusqu'au fond à droire, font un mouvement pour aller au-devant des enfants qui paraissent à droite; ils leur présentent leurs piques.)

SCÈNE IV.

WOLF, LES ENFANTS, LES HUSSITES.

UN ENFANT.

Et que craignez-vous de l'enfance?
Laissez-nous approcher de vous.

LE PREMIER SOLDAT.

On nous en a fait la défense,
Personne n'approche de nous.

(Musique.)

(Mouvement des soldats; signes de crainte dans les enfants.)

L'ENFANT.

Laissez-vous toucher par nos larmes.

LE SECOND SOLDAT.

Non, redoutez notre courroux;

(Musique.)

(Même mouvement. — Les enfants avancent doucement; les Hussites reculent de même.)

LE PREMIER SOLDAT.

Comment, ils marchent sur nos armes!

LE SECOND SOLDAT.

S'ils font un pas, portez des coups.

(Musique.)

(Les soldats lèvent leurs lances pour frapper les enfants; ceux-ci tombent de frayeur, se relèvent et avancent peu à peu; les Hussites attendris reculent, baissent leurs armes; les enfants se mettent à genoux en leur tendant les bras.)

WOLF.

O de l'enfance imposant caractère!
Son doux aspect retient leurs bras sanglants....
Ils auront tous le cœur d'un père;
Dans ces enfants ils croient voir leurs enfants.

(Musique.)

SCÈNE V.

WOLF, LES ENFANTS, LE GÉNÉRAL, LES HUSSITES, OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL, sortant de sa tente.

De venir en ces lieux, qui peut avoir l'audace?

WOLF, montrant les enfants.

Les voilà tes ennemis.

LES ENFANTS, se précipitant à genoux.

Grace!

LE GÉNÉRAL.

(Aux Enfants.) (A Wolf.)
Levez-vous. Et toi, que ma bonté
Eut le tort d'épargner, peut-être,

A mes yeux tu peux reparaître?

WOLF.

A tes regards je me suis présenté
Comme un envoyé de la ville,
Qui cherchant vainement un secours inutile,
L'attend seul de ta loyauté.

LE GÉNÉRAL.

Et pourquoi cette confiance?

WOLF.

J'en eus toujours dans les vainqueurs.

LE GÉNÉRAL.

Ah! par ces éloges trompeurs
Tu sollicites ma clémence!

WOLF.

Ah! si je cherche à te fléchir,
Hélas! peux-tu m'en faire un crime?
Prier, solliciter, gémir,
Sont les armes de la victime.
De nos enfants entends les vœux;
Dieu! protége leur innocence;
Il a dit : « Le séjour des cieux
« Doit appartenir à l'enfance. »

LE GÉNÉRAL.

Non, c'est en vain que tu veux m'attendrir;
Le sang de Huss me crie encor vengeance;
Il a baigné les remparts de Constance,
Il faut du sang à ses mânes sacrés :
Oui, traîtres; vous l'éprouverez;
Je suis vainqueur, je deviendrai barbare;
Rien ne peut vous sauver de mon juste courroux.

Femmes, enfants, vieillards, oui, je vous le déclare,
Je vous exterminerai tous.

WOLF.

Eh bien! je t'implore à genoux,
Aux yeux de mes enfants termine ma misère.

LE GÉNÉRAL.

Quoi! parmi ces enfants, tes enfants confondus?...

WOLF.

Ils tremblent pour les jours d'un père.

LE GÉNÉRAL.

Je prétends qu'ils me soient connus;
Montre-les ou crains ma colère.

WOLF.

Barbare! mes esprits éperdus.....
N'exige pas ce sacrifice!
Je suis prêt à subir mon sort;
Mais que ta féroce injustice
Soit moins cruelle que la mort.

LE GÉNÉRAL.

Ton cœur à mes vœux est contraire?
Nomme-les ou crains ma fureur.

UN OFFICIER.

De quels enfants es-tu le père?

WOLF.

Quoi! je ne puis toucher ton cœur?

LE GÉNÉRAL.

Tous ces délais aggravent ton injure.

WOLF.

Cruels! que voulez-vous de moi?
N'avez-vous donc de la nature

Jamais senti la douce loi?

LE GÉNÉRAL.

Ah! tu braves ainsi ma rage!
Eh bien! vois le sort qui t'attend;
Ton sang va devenir le signal du carnage.
Soldats, qu'on le frappe à l'instant.

(Musique.)

(Les soldats font un mouvement; deux officiers s'avancent pour tuer Wolf: deux de ses enfants se jettent à ses genoux, la plus petite dans ses bras; ils semblent vouloir garantir leur père des coups qu'on veut lui porter.)

WOLF.

Les voilà mes enfants!.... Trahis par la nature,
Ils viennent s'offrir à tes coups.

(Les officiers et soldats reculent; le général reste étonné, pensif.)

LE GÉNÉRAL.

Dans mon cœur quel est ce murmure?

(Musique.)

La pitié succède au courroux.

WOLF, aux officiers et soldats.

Vous devez, dans votre colère,
Immoler ces cœurs innocents,
Si vous n'avez pas d'une mère
Connu les doux embrassements.
(Au général.)
Jamais dans tes bras caressants,
Et comme époux, et comme père,
Tu n'as donc pressé des enfants?

(Il voit que le général s'attendrit, il conduit ses enfants à ses pieds.)

LES TROIS ENFANTS, aux genoux du général; un seul parle.

Ah! grace, grace pour mon père!

(Musique.)

LE GÉNÉRAL, à part.

Je pourrais en ce jour fatal....

(Musique.)

Quoi! des pleurs baignent ma paupière!

(Musique.)

L'ENFANT.

Nous n'avons jamais fait de mal,
Hélas! voudrais-tu nous en faire?

(Musique.)

WOLF, à part.

Je vois déja de sa fureur
S'éclaircir le sombre nuage.

(Musique.)

LE GÉNÉRAL, regardant les enfants avec intérêt.

Oui, mes enfants sont de leur age.

(Musique.)

Malgré moi, je sens que mon cœur....

(Il les prend dans ses bras.)

Ah! qui peut résister aux larmes de l'enfance!

(Musique.)

(Allant devant les soldats, il se trouve au milieu des enfants.)

Et vous mes dignes compagnons,
Si vous approuvez ma clémence,
Chacun de vous en signe de pardons
A leurs pieds baissera sa lance.

(Musique.)

(Tous les guerriers baissent leurs lances.)

WOLF.

Réjouis-toi, noble guerrier,
Voilà ta plus belle victoire;
La clémence est le beau laurier
Qui pare le front de la gloire.
Ah! lorsqu'à tes derniers moments
Tes regards, portés en arrière,
Verront dans les maux de la guerre
Mille fantômes effrayants;
Que l'image de ces enfants
Console ton heure dernière.

LE GÉNÉRAL.

Compagnons, préparez les jeux
Qui conviennent à la jeunesse;
Que de la commune alégresse
Ces jeunes enfants soient heureux.

(Musique.)

(On distribue des branches d'arbre aux enfants.)

SCÈNE VI.

LES MAGISTRATS, LES MÈRES, LES ENFANTS, LE GÉNÉRAL, LES OFFICIERS ET LES SOLDATS.

LES MÈRES, du dehors.

Non, vous les rendrez à nos larmes.

(Musique.)

LE GÉNÉRAL.

Qu'entends-je? ô ciel! sont-ce des cris?

(Musique.)

WOLF.

Ce sont les mères en alarmes....

(Musique.)

(Les soldats font un mouvement la lance haute.)

LE GÉNÉRAL.

Non, soldats, laissez-là vos armes;
Que dans vos bras elles trouvent leurs fils.

(Musique.)

(Les enfants vont aux soldats qui les prennent dans leurs bras et les caressent; les mères entrent précipitamment; les enfants leur tendent les mains; elles se jettent à genoux aux pieds des soldats, qui leur rendent leurs enfants.)

BERTA.

Dieu de bonté! Dieu de clémence!
Tu nous conserves nos enfants!

LES ENFANTS DE WOLF.

O ma mère!

BERTA.

Mon époux, mes enfants!

LE GÉNÉRAL.

Leur jeunesse, leur innocence
Ont désarmé nos bras sanglants.
Oui, magistrats, je vous pardonne;
Retournez vers vos habitants;
Et de la paix que je vous donne,
Que vos fils deviennent garants;
Parés des palmes de la gloire,
Qu'ils revoient vos murs abattus;
Qu'ils rentrent en criant victoire,
Tous les Hussites sont vaincus.

(Aux soldats.)

Et vous dont la noble vaillance
Seconda toujours ma valeur,
Aujourd'hui vaincus par l'enfance
Vous ne l'êtes pas par l'honneur.
Ah! lorsque ce jour mémorable
De vos coups sauve une cité,
Votre défaite est honorable,
Vous cédez à l'humanité.

(Les femmes, les enfants, les soldats confondus, exécutent une marche, en gagnant la montagne où ils forment un tableau. On peut, si l'on veut, finir par un ballet composé des mères, des enfants et des guerriers.)

FIN DES HUSSITES.



LE
TYRAN DOMESTIQUE,
OU
L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE,
COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée le 16 février 1805.

. . . .
Lui qui, dans ses foyers tyran sombre et jaloux,
Pour un vase détruit déchaînant son courroux,
Frappe sur ses valets, rugit contre sa fille,
S'alimente des pleurs de toute sa famille;
Et troublant le quartier de ses cris éternels,
Change en dieux infernaux les lares paternels...
(Trad. de JUVÉN. par *D. L. Ferlus.*)

LE TYRAN DOMESTIQUE,

OU

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée le 16 février 1805.

. . . .
Lui qui, dans ses foyers tyran sombre et jaloux,
Pour un vase détruit déchaînant son courroux,
Frappe sur ses valets, rugit contre sa fille,
S'alimente des pleurs de toute sa famille;
Et troublant le quartier de ses cris éternels,
Change en dieux infernaux les lares paternels...
(Trad. de JUVÉN. par *D. L. Ferlus.*)



NOTICE

SUR LE TYRAN DOMESTIQUE.

D'APRÈS l'effet que produisit d'abord sur le public ma pièce du *Tyran domestique*; et surtout d'après le compte qu'en rendirent les journaux, elle ne devrait pas faire partie du répertoire du Théâtre-Français. Jamais pièce ne fut plus maltraitée par le terrible Geoffroi et même par d'autres journalistes dont il était le modèle. Vingt articles au moins furent lancés contre cet ouvrage que le public s'obstinait à suivre et à applaudir en dépit de ces diatribes. J'avoue que la première représentation me donna des craintes réelles. J'étais alors très-malade et je n'avais pu assister aux répétitions du théâtre. Quelque complaisance qu'avaient mise les acteurs à venir répéter chez moi, je ne pouvais me rendre un compte certain de l'effet que produirait mon principal caractère. D'après les récits que l'on venait me faire de la manière dont le public recevait les premiers actes, à la première représentation, je dus croire mon ouvrage perdu. Le parterre ne saisit

pas du tout mon idée; et tous les développements du caractère de mon tyran, sur lesquels je comptais beaucoup, produisirent si peu d'effet, que, sans la partie pathétique de l'ouvrage, qui depuis a été constamment l'objet de la censure de Geoffroi et de tous mes confrères les auteurs, mon tyran eût été abattu.

C'est une chose singulière que cette différence qui existe souvent entre l'effet d'une première représentation et celui de la seconde. Les trois premiers actes de ma pièce, qui avaient été improuvés lorsque je la donnai pour la première fois, provoquent maintenant à la scène jusqu'aux éclats du rire, et conduisent tout naturellement à cette profonde sensibilité que l'on m'a tant reprochée, et qui n'est pourtant que le résultat nécessaire de mes caractères et des situations qu'ils ont amenées. Je ne sais pas pourquoi les journaux et les gens de lettres se sont si fort gendarmés contre les scènes touchantes de mon ouvrage; pour les créer, ai-je donc employé ces grands moyens qui tiennent au drame larmoyant ou à la tragédie? Comme dans le *Dissipateur*, ai-je offert un homme ruiné qui n'a plus d'autre ressource que de se percer de son épée? Comme dans le *Philosophe sans le savoir*, s'agit-il de la vie du fils de la maison? D'où naît le principal intérêt de ma pièce? de ce qu'une mère,

des enfants, rendus malheureux par le caractère du maître de la maison, feignent un instant de l'abandonner. Si par la position où j'ai mis tous les personnages, si par la vérité avec laquelle j'ai tracé le tableau de cette famille, je suis parvenu à intéresser vivement le public à la destinée de mon tyran, ai-je donc si mal fait? et les scènes touchantes qui remplissent tout le dernier acte, n'étaient-elles pas la conséquence naturelle de mon plan et du développement de mes caractères? Eh bien! telle était l'animosité contre mon ouvrage, que cet intérêt si puissant qui termine une pièce pleine de comique, lui a valu le titre de drame sombre, et l'a fait rejeter par les coryphées des faiseurs de réputation, au point que le président de l'Académie (M. Regnaud de Saint-Jean-d'Angeli), dans la réponse qu'il fit à mon discours, le jour de ma réception à l'Académie-Française, n'osa pas la mettre au rang des pièces qui me valaient ses éloges, et m'accordaient le droit de m'asseoir auprès de nos auteurs comiques.

J'aurais beaucoup à dire sur la singulière exception que l'on fit d'un ouvrage en cinq actes, écrit en vers, et joué sur le Théâtre-Français. Ce que je regardais comme mon plus beau titre à la bienveillance de mes confrères, paraissait être ce qui m'en donnait le moins à leurs yeux. Cet oubli

volontaire et que je regardai dans le temps comme une marque de mépris pour l'ouvrage, ne venait sans doute que de la persévérance de Geoffroi à critiquer cette malheureuse pièce, à laquelle pourtant le public le força de rendre une espèce de justice, dans cette phrase qui termina son dernier article, *qu'il fallait bien que cette pièce eût quelque mérite, puisqu'elle avait obtenu du succès tant à Paris que dans les départements.* Mais comment d'ailleurs l'opinion de Geoffroi avait-elle pu influer sur l'opinion du président d'une Académie? Avait-il donc besoin de s'appuyer de la critique vénale d'un journaliste, pour me refuser une justice que le public, et même les présidents et les secrétaires des quatre classes de l'Institut, m'avaient rendue quelque temps auparavant, d'une manière plus positive, en distinguant la pièce comme la comédie qui avait le plus de droits à la récompense décennale qui avait été fondée par Bonaparte?

Si je dis un mot, en passant, de ces prix établis par Bonaparte, qui devaient être les récompenses de tous les genres de travaux et de gloire qui honoraient la France, c'est moins pour rappeler les petits scandales auxquels ils donnèrent lieu, que pour prouver que l'empereur, non content de troubler les états de l'Europe, et de porter la guerre sur tous les points du continent, ne négligeait

pas de jeter un brandon de discorde parmi les littérateurs de toutes les classes, et les savants de toute espèce. Il connaissait assez les hommes, et les méprisait assez pour savoir qu'en offrant un prix à tel ou tel auteur vivant, il provoquerait contre celui qui en serait jugé digne, tous les ressentiments et peut-être toutes les haines. Il savait de plus, que les hostilités une fois commencées avec l'animosité que produit toute atteinte à l'amour-propre, et suivies avec cette irritation de nerfs, qui est une maladie inhérente à la profession des sciences, des lettres, ou des arts, attireraient les yeux du public par les scandales qu'elles feraient naître, et serviraient à détourner l'attention de l'extravagance de ses ambitieuses prétentions, et de la folie de ses gigantesques entreprises.

Ce qu'il avait prévu arriva. A peine les noms de ceux qui avaient été favorisés par les juges nommés à cet effet, parurent-ils dans les rapports qu'ils firent aux différentes classes de l'Institut, que plusieurs membres des académies, se trouvant blessés de n'avoir pas été inscrits au nombre des heureux, élevèrent des réclamations. Elles furent appuyées par des confrères que des circonstances privaient des avantages du concours. De nouveaux rapports furent faits; on rejeta les premiers élus, on y substitua d'autres personnes, et la lutte d'épi-

grammes, de malice, de satire, allait commencer, lorsque l'on apprit qu'il plaisait au maître des polichinelles qu'il faisait danser, de terminer la guerre, en retirant la proie qu'il avait jetée aux auteurs : il s'était contenté de les avilir, en leur fournissant l'occasion de manifester leurs passions envieuses et cupides.

Les gens de lettres s'aperçurent trop tard du triste rôle qu'ils avaient joué dans cette affaire; et l'Institut lui-même avait eu le double tort de s'ériger en juge, dans une cause où ses membres étaient intéressés. Loin d'accepter sa mission, il devait s'en excuser sur ce que ses jugements porteraient indubitablement le caractère de l'injustice, aux regards du public qui pouvait n'être pas de son avis; sur ce que ses membres étant au nombre des concurrents pour les prix, ils verraient avec chagrin couronner un homme de lettres qui ne ferait point partie de leur compagnie; sur ce que, de plus, il était très-difficile et presque impossible de juger, du vivant de son auteur, quelque ouvrage que ce fût, et surtout un ouvrage dramatique; sur ce que mille circonstances pouvant contribuer, pendant l'espace de dix ans, à son succès au théâtre, l'absence d'un acteur ou quelque autre évènement pouvait ensuite le faire tomber dans le mépris de l'opinion. Enfin, l'Institut devait tout faire pour se

dispenser de prononcer des arrêts qui pouvaient être cassés par le public, et qui provoqueraient, par les scandales qu'ils occasioneraient infailliblement, le mépris sur ceux qui se distinguaient le plus dans la république des lettres.

Je n'eus qu'à me louer du zèle de tous les acteurs qui jouaient dans ma pièce. Cependant il ne m'est pas possible de les nommer tous. Je ne parlerai même pas de mademoiselle Mars; j'aurai vingt occasions, dans le cours de mes notices, de lui prodiguer des éloges; et je dois éviter ces redites de compliments qui deviennent fastidieuses à la longue. Mais je serais coupable de ne pas dire quelques mots sur ceux des artistes distingués qui par un vrai talent ont contribué à mon succès; et de ce nombre je dois mettre M. Armand qui par sa jeunesse, sa légèreté, la justesse de sa diction, entra parfaitement dans l'esprit de l'auteur, et s'acquit des droits à sa reconnaissance.

Ni la défaveur qu'éprouva cette pièce à la première représentation, ni les nombreuses critiques qu'excita son succès aux représentations suivantes, n'empêchèrent les comédiens de regarder cette comédie comme devant faire partie de leur répertoire. M. Fleuri y jouait le principal caractère. Si la mort qui l'a enlevé, peu de temps après sa retraite, n'a pas laissé un vide au Théâtre-Fran-

çais, elle a du moins excité les regrets d'un public qui a applaudi cet acteur aimable pendant quarante ans. Les amateurs du théâtre faisaient un cas extrême de ses manières gracieuses, surtout lorsqu'il était revêtu de l'habit de cour. Quoique des circonstances de fortune, ou la négligence de ses parents, l'eussent empêché de recevoir cette première éducation indispensable à tous les acteurs, il n'en avait pas moins sur le théâtre et dans la société, ce ton assuré, élégant de l'homme de cour, qui donne à une impertinence la couleur et la grace d'un mot aimable; et telle était sa ressemblance avec ces légères poupées, que lorsqu'il lui arrivait de laisser échapper, dans la société, une expression qui prouvait son manque d'études, il y mettait tant d'assurance et de légèreté, qu'il ne s'en montrait que plus ressemblant aux petits-maîtres courtisans, dont il était autrefois la copie exacte, et dont il pourrait servir de modèle (s'il vivait encore) à ceux que nous prépare l'avenir. Quand on réfléchit aux obstacles que Fleuri avait à surmonter pour devenir un acteur excellent, on peut apprécier le travail auquel il a dû se livrer. La nature lui avait réfusé jusques à la voix; et cependant cette voix fausse et dure dans son origine, exprimait admirablement l'amour, le dépit, la colère. Mais c'est surtout dans le dialogue comique, qu'elle prenait une

nuance qui peignait tout à la fois la légèreté d'un fat, et l'ironie d'un impertinent. Il n'y a pas assez long-temps que le public se trouve privé de son talent, pour qu'il ne se rappelle pas le plaisir qu'il a tant de fois éprouvé à le voir et à l'entendre. Ses amis, sa famille, oublieront encore moins ses excellentes qualités, la bonté de son cœur, et le charme de sa conversation, qu'il rendait piquante par un esprit qu'il devait tout entier à la nature.

Après avoir payé ce juste tribut d'éloges à l'un de nos acteurs les plus recommandables, je dois revenir à la pièce qu'il a embellie par son talent. Elle était encore dans mon portefeuille, lorsqu'en 1804, une maladie dont les symptômes étaient menaçants, me condamna à aller prendre les eaux sulfureuses. Je choisis celles d'Aix-la-Chapelle de préférence à toutes les autres. J'avais dans cette ville un ancien ami (M. Gay, receveur-général) qui, depuis long-temps me sollicitait d'aller le voir, et je profitai de cette occasion pour passer quelque temps chez mon vieux compagnon d'armes. Je n'exprimerai point la manière dont je fus reçu dans cet asyle qui servait de réunion à tout ce que la ville renfermait de distingué en habitants et en étrangers : j'y aurais passé les jours les plus heureux, si l'arrivée subite de *Joséphine*, car c'est ainsi qu'on l'appelait encore, n'eût apporté avec

elle la contrainte de la sévère étiquette d'une cour. La résolution était prise; Bonaparte devait se faire couronner empereur, et c'était à Aix-la-Chapelle qu'il devait composer sa maison, fixer les emplois de sa domesticité, et faire les répétitions des cérémonies d'étiquette qui devaient surprendre et amuser la sottise en habit brodé. Avant que Bonaparte ne fût arrivé et qu'il n'eût troqué son cortége militaire contre une troupe de chambellans, il plut à la future impératrice de désirer de s'amuser encore comme une bourgeoise. Elle sut, je ne sais par qui, peut-être par le préfet, chez lequel elle demeurait (M. Mechin), que la ville d'Aix renfermait dans ses murs un auteur qu'elle avait jadis connu dans des temps moins heureux, et que cet auteur renfermait à son tour dans son portefeuille, une pièce que l'on devait jouer aux Français. Elle désira l'entendre : le jour fut pris, et le modeste auteur qui savait à quoi s'en tenir sur la manière dont on le remerciait de ses complaisances multipliées, n'en accepta pas moins l'honneur qu'on voulait bien lui faire. Qu'aurait-il pu d'ailleurs refuser à cette bonne Joséphine qu'on lui avait représentée comme plaidant sa cause contre son époux, contre le plus injuste des hommes, qui regardait une pièce censurée, approuvée par les ministres, comme un délit politique digne de la prison et peut-être

de la mort. J'obéis donc moins par goût que par reconnaissance ; en auteur soumis, je me trouvai à l'heure dite à la préfecture avec mes aimables hôtes. Quelque occupé de ma pièce que je fusse, il me fut impossible de ne pas voir tout ce qui se passait autour de moi. Déja plusieurs des courtisans qui étaient attachés à la personne de *Joséphine*, s'essayaient à remplir leurs nouvelles fonctions. Ils m'offraient l'image des comédiens, à l'instant où ils répètent une pièce pour la première fois : ils ne savent point prendre les positions convenables à leurs caractères ; l'auteur lui-même, contrarié par des obstacles qu'il n'a pas prévus, s'embarrasse dans les positions qu'il veut fixer, parle à l'un, gronde l'autre, jusqu'à ce qu'il ne soit satisfait du tableau qu'il veut représenter. Cependant, dès que le salon eût été disposé selon les formes de l'étiquette, que les dames d'honneur se furent rangées selon leur rang près de l'impératrice, et que les hautes bourgeoises eurent été placées à une distance respectueuse, on prêta silence à l'auteur, qui fit de son mieux pour ne pas les ennuyer, mais qui, selon mon calcul, ne devait pas les amuser beaucoup; car je suis convaincu qu'il y eut plus d'une ambition trompée, et que toutes ces nouvelles têtes de courtisan songeaient plus aux nouveaux honneurs qui

les attendraient à la cour, qu'aux développements du caractère d'un personnage qui n'offrait par son état et dans ses paroles que ce que l'on voit et entend tous les jours dans un salon bourgeois.

Le spectacle de ce que pouvaient l'ambition et le désir de remplir une place à la cour, me frappa tellement, dans le temps, que j'en conservai un long souvenir, et que j'ai su en tirer un grand parti dans l'une de mes comédies que le public a le plus applaudies. Si, dans *La manie des grandeurs*, j'ai mis aux prises la douleur et l'ambition, c'est qu'à cette époque la cour impromptu de *Joséphine* m'offrit un semblable tableau. La première fois que Joséphine parut au spectacle à Aix-la-Chapelle, on voulut prouver qu'il n'était plus permis à ses officiers de s'asseoir en présence de la future impératrice, et le général d'H**, qui faisait près d'elle les fonctions de premier chambellan, resta seul debout dans sa loge, pendant tout le spectacle. Cet homme, qui pouvait être âgé de cinquante ans, vieilli par les fatigues de la guerre, et, de plus, atteint d'une maladie qui avait enflé ses jambes, resta constamment, pendant plus de trois heures, dans la même position. J'étais dans une loge voisine de Joséphine, et comme je m'étais aperçu que ce malheureux général cherchait un point d'appui contre les lam-

bris qu'il quittait bientôt pour en trouver un autre, je cessai de porter aucune attention au spectacle, et je tins mes regards constamment fixés sur la loge. Je me mettais à la place de ce malheureux qui cherchait toutes les situations qui pouvaient calmer ses souffrances. Tantôt il se croisait les jambes, tantôt il penchait son corps sur le rempant de ma loge; son regard exprimait ses angoisses, son sourcil s'abaissait, son front se ridait; mais dès que la future impératrice tournait la tête vers lui, lui adressait une parole, son visage devenait radieux, et il répondait avec cet air riant, qui, en présence du maître, est l'unique masque du courtisan. Cette image m'avait trop frappé, pour que je ne cherchasse pas à l'employer au théâtre, et je crois l'avoir fait assez heureusement puisqu'elle m'a fourni des moyens qui m'ont servi à développer le caractère de mon ambitieux, et quelques vers qui n'ont jamais manqué d'être applaudis par le public.

Ce charme, cette douceur que la bonne Joséphine portait dans sa société, disparurent bientôt par l'arrivée de son époux. Il fit une entrée brillante à Aix-la-Chapelle, mais toute militaire. Cependant les formes de l'étiquette dont j'ai parlé plus haut, furent tout-à-fait établies, et j'en eus une preuve bien singulière dans un voyage que je fis peu de

temps après, où je rencontrai l'un de mes confrères, qui, nommé secrétaire des commandements de l'impératrice, la suivait en cette qualité dans son voyage en Belgique. Le hasard me le fit rencontrer dans une auberge, où la diligence dans laquelle je voyageais, venait de s'arrêter. Il faisait un temps épouvantable : quelque précaution que l'on prît, on ne pouvait éviter tous les désagréments qui s'attachent à la qualité de voyageur dans une saison pluvieuse ; cependant, malgré tous ces inconvénients, je vis descendre d'une chaise de poste, au milieu de la nuit, deux hommes bien poudrés, bien frisés, en habit français et l'épée au côté. Malgré leurs précautions et l'attention qu'ils prenaient pour conserver la régularité de leur toilette, elle se sentait du mauvais temps. La contrariété qu'ils éprouvaient, le dérangement de leur coiffure, leur faisait faire une grimace si singulière, qu'en reconnaissant Des***, je ne pus m'empêcher de rire de son embarras. Il faut que le plaisir d'approcher les grands ait un charme bien puissant pour déterminer un homme, s'il ne manque pas du nécessaire, à renoncer à cette liberté si précieuse que je regarde comme le seul bonheur de la vie : Quand nous ne retirerions de cette liberté que la faculté si naturelle de nous vêtir comme il nous convient, et de disposer de notre temps selon

notre bon plaisir, ne serait-ce pas assez? quel est le regard, la faveur d'un mot, l'argent que l'on nous accorde comme au mendiant, qui peut nous payer de l'humiliation et du tourment de n'agir que pour les autres, de parler contre notre opinion, contre nos principes, enfin de n'être jamais nous!

Cette grande répétition des formes usitées dans les cours, que j'avais vue à Aix-la-Chapelle, je ne tardai pas à en voir à Paris l'incomparable représentation; tout y était brillant, splendide; rien n'était curieux comme de voir tous nos anciens républicains, tous ceux qui pendant dix ans avaient, ou dans leurs discours, ou dans leurs écrits, ou dans les combats, ou dans les tribunaux, ou par des proscriptions, ou par des spoliations, prêché les révolutions, jugé, condamné les rois, et créé des républiques, de les voir, dis-je, élever sur le pavois français un soldat, qui, pour les récompenser de vouloir bien paraître comme figurants dans sa pièce à spectacle, leur avait fait distribuer des habits couverts d'or, et des titres de noblesse tout neufs. Le jour de la grande cérémonie, le peuple regarda avec étonnement ces nouveaux seigneurs qu'on livrait à son admiration; et comme les plus brillants étaient ceux qui se trouvaient le plus en montre, et qu'il reconnaissait en eux d'anciens généraux dont les victoires avaient enorgueilli la nation; ce souvenir d'une

gloire passée le faisait considérer ces beaux masques avec curiosité sans doute, mais avec encore plus de pitié. Si le défaut de la nation française est d'avoir trop d'esprit, et si elle se console souvent de la perte de ses droits par un bon mot, elle eut encore, ce jour là, cette petite satisfaction. On disait partout le lendemain que le peuple, témoin du couronnement de Napoléon, *ne se sentait pas de joie*. Bien heureux le gouvernement qui commande à un peuple qui ne se venge de ceux qui trafiquent de lui, que par un trait malin : on n'a besoin pour l'opprimer, ni de gendarmes, ni d'échafauds !

PERSONNAGES.

M. VALMONT, banquier.
MADAME VALMONT, épouse de M. Valmont.
CHARLES, fils de M. Valmont.
EUGÉNIE, fille de M. Valmont.
DERBAIN, frère de Madame Valmont.
M. DUPRÉ, parent de M. Valmont.
MADAME DUPRÉ, épouse de M. Dupré.
PICARD, vieux domestique de Valmont.

La scène est à Paris.

LE

TYRAN DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon: de l'un des côtés du théâtre on voit un piano, un métier à broder; de l'autre, une table à déjeuner.

SCÈNE I.

DERBAIN, PICARD.

PICARD.

C'est vous que je revois! Ma surprise est extrême;
Le fils de mon bon maître....

DERBAIN.

Oui, Picard, c'est moi-même.
Après vingt ans passés, je reviens dans les lieux
Qui de mes premiers ans ont vu les jours heureux,
Pour y couler en paix le reste de ma vie
Auprès de ma famille, au sein de ma patrie.

PICARD.

Vous renoncez à vivre en pays étranger?

DERBAIN.

Oui, mon cher, j'ai perdu le goût de voyager.
Si l'homme qui possède une fortune immense
Connaît l'art d'en jouir, il faut qu'il vienne en France.

18.

J'ai, comme tu le sais, couru tous les pays,
Et ne me suis jamais amusé qu'à Paris.

PICARD.

Vous étiez un gaillard, et monsieur votre père
Vous grondait....

DERBAIN.

Ah! combien sa mémoire m'est chère!

PICARD.

C'était un si digne homme! il est mort dans mes bras.

DERBAIN.

J'ai donné bien long-temps des pleurs à son trépas.
Cette perte à ma sœur....

PICARD.

Parut bien douloureuse.
Et son hymen....

DERBAIN.

Je sais qu'elle n'est pas heureuse,
Et pourtant son époux est plein de loyauté.

PICARD.

Nul banquier, plus que lui, n'a de la probité.

DERBAIN.

Tous ceux qui l'ont connu dans mainte circonstance,
M'ont vanté son esprit, ses mœurs et sa prudence.

PICARD.

Pour tous les étrangers, c'est un homme charmant;
Pour qui dépend de lui, c'est un diable, vraiment :
Demandez-le à ses gens, aux enfants, à leur mère.

DERBAIN.

A quoi cela tient-il?

PICARD.

Mais à son caractère
Qu'on ne peut définir tant il est singulier :
Il fait des malheureux pour se désennuyer.
Tantôt brusque, sévère, il réprimande ou gronde;
Tantôt malin, caustique, il décourage ou fronde;
Tout est bien chez un autre, et tout est mal chez lui;
Ce qu'il blâmait hier, il l'approuve aujourd'hui.
Est-on triste, il s'en plaint; veut-on rire, il se fâche.
Jamais aucun valet n'a bien rempli sa tâche;
Tout est fait de travers, n'a pas le sens commun.
Si l'on montre du zèle, on devient importun;
Si l'on est doux et bon, il vous nomme hypocrite;
Femme, enfants ou valets, tout l'obsède ou l'irrite;
Et jamais je n'ai vu s'écouler un seul jour,
Sans qu'il ne les ait fait enrager tour à tour.

DERBAIN.

Par le brillant portrait qu'ici tu viens de faire,
Je vois qu'on m'a dit vrai sur les torts du beau-frère.
Il a, dans cet instant, besoin de mes avis,
Et c'est aussi pour lui que je revois Paris.

PICARD.

Vous y perdrez vos soins.

DERBAIN.

Par son ame angélique
Ma sœur n'a pu dompter ce tyran domestique;
Et depuis dix-huit ans....

PICARD.

Elle verse des pleurs,
Et jamais ne se plaint à nous de ses malheurs.

Si sa fille ou son fils, dans la fougue de l'âge,
Murmurent en secret contre leur esclavage,
Elle calme aussitôt leur vif ressentiment,
Des vertus de leur père, offre un tableau touchant,
Le peint sous les grands traits d'un honnête homme austère,
Remplissant les devoirs et d'époux et de père;
Si bien que ses enfants, tremblants à son aspect,
Au défaut de l'amour, lui montrent du respect.

DERBAIN.

Ne puis-je, en qualité de frère de sa femme,
Adoucir sa rudesse, enfin changer son ame?

PICARD.

J'en doute. Il fait le mal sans s'en apercevoir,
Et croit qu'il doit user ainsi de son pouvoir.

DERBAIN.

Mais si par la raison....

PICARD.

Non, monsieur, impossible.

DERBAIN.

On peut le corriger....

PICARD.

Il est incorrigible;
Il doit tous ses défauts à l'éducation,
Et ne peut supporter la contradiction.
Si, dès ses jeunes ans, il fut brusque, sévère,
L'âge n'a fait qu'aigrir ce fâcheux caractère;
Et c'est pourtant, monsieur, comme je vous l'ai dit,
Un parfait honnête homme....

DERBAIN.

Oui, que chacun maudit

Avec un tel esprit, il doit voir peu de monde :
On fuit avec raison l'homme qui toujours gronde.

PICARD.

Mais nous avons aussi peu de société :
Hors madame Dupré, chacun a déserté.

DERBAIN.

Quelle dame Dupré?

PICARD.

Mais c'est votre cousine.
Chose étrange! Monsieur lui fait très-bonne mine :
C'est un diable pourtant, qui, soit dit entre nous,
Gouverne, en vrai tyran, le meilleur des époux.

DERBAIN.

Je conçois qu'à Valmont la cousine ait dû plaire;
Mais parmi ces démons, dis-moi, que vais-je faire?
Moi, je ne souffre pas qu'on me fasse enrager.

PICARD.

On s'observerait plus avec un étranger.

DERBAIN, rêvant.

Qui m'empêche de l'être? Oui, ce moyen m'enchante;
Comme ami de Derbain, ici je me présente....
Et porteur d'un écrit.... Je vais quitter ces lieux,
Et sous un autre nom me montrer à vos yeux.

PICARD.

Quoi! vous pourriez revoir une sœur aussi chère?....

DERBAIN.

Je la servirai mieux à l'abri du mystère :
D'ailleurs, je veux, avant de m'établir ici,
Savoir si je puis vivre avec le cher mari.
Aux regards de ma sœur, je puis, je crois paraître,

Et mes traits bien vieillis....

PICARD.

Elle, vous reconnaître?
Ah! ne le craignez pas : elle n'avait qu'onze ans
Quand vous avez quitté vos vertueux parents.
Je me rappelle encor ce départ avec peine.

DERBAIN.

Mais je crains que quelqu'un ici ne nous surprenne.
Je te quitte : tu peux annoncer, ce matin,
Qu'un étranger viendra de la part de Derbain;
Mais ne dis rien de plus.

PICARD.

Je commence à comprendre....

DERBAIN.

Et demain nous verrons le parti qu'il faut prendre.

(Il sort.)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Que diable prétend-il, et quel est son projet?
C'est un homme de tête : il pourrait en effet,
En donnant à madame un avis salutaire....

EUGÉNIE, accourant.

Dis-moi, mon bon Picard, tu n'as pas vu mon frère?

PICARD.

Non, pas encor.

EUGÉNIE.

Mon dieu! que Charle est déplaisant!
Il veut me révéler un secret important,
Il fixe un rendez-vous, je m'y rends avec zèle,
Et c'est moi qui l'attends, moi, moi, la demoiselle!
Il est bien impoli.

PICARD.

Je le blâme très-fort.

EUGÉNIE.

Faire attendre sa sœur!

PICARD.

Mais c'est un très-grand tort.

EUGÉNIE.

Il me doit des égards; et mon sexe et mon âge...
Je saurai le punir...

PICARD.

En l'aimant davantage.

EUGÉNIE, avec humeur.

C'est que, s'il tarde encor, mon père pourra bien
Venir nous interrompre, et je ne saurai rien.

PICARD.

(A part.) (Apercevant Charles.)
Comme elle est curieuse! Ah! voilà le coupable.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, CHARLES, PICARD.

EUGÉNIE, à Charles.

Vous êtes, à vrai dire, un homme insupportable.

CHARLES, riant.

Tu commences aussi par gronder le matin?

EUGÉNIE.

Vous m'avez fait rester plus d'une heure au jardin :
Retirez-vous, monsieur.

CHARLES.

C'est le ton de mon père;
Je reconnais sa voix, et cet air si sévère....
Ah! ne l'imite pas; il est trop rigoureux;
(Avec sentiment.)
Voudrais-tu, comme lui, me rendre malheureux?

EUGÉNIE.

Je m'en garderai bien.

PICARD.

Enfants, de la prudence:
Sur ses torts, quels qu'ils soient, imposez-vous silence:
Imitez votre mère; elle souffre tout bas,
Elle plaint son époux, et ne l'accuse pas.

EUGÉNIE.

Notre mère est si bonne!

CHARLES.

Ah! dis que c'est un ange.

PICARD.

C'est le nom que chacun prononce à sa louange;
Mais aussi votre père est un homme d'honneur,
Son caractère seul fait oublier son cœur;
Et quand sur ses défauts tout le monde raisonne,
(Appuyant.)
Il fait beaucoup de bien, sans le dire à personne.

CHARLES.

Je suis de ton avis; mais il a tort pourtant
De vouloir me traiter encor comme un enfant;
Pour peu que je réponde il croit que je le brave;
En vain de ses désirs je me montre l'esclave,
Ce que je dis est mal, j'agis tout de travers.
Si je veux déclamer, j'ai tort d'aimer les vers;
Si je lis d'un savant quelqu'ouvrage célèbre,
Je suis un lourd pédant, tout barbouillé d'algèbre;
Si je fredonne un air d'un nouvel opéra,
Il prétend qu'au théâtre un jour on me verra;
Et soit que je lui parle arts, plaisirs, paix ou guerre,
Je ne puis obtenir la faveur de lui plaire.

PICARD, *à part.*

Dans tout ce qu'il nous dit il n'a que trop raison.

CHARLES.

Je ne puis m'amuser que hors de la maison.

EUGÉNIE.

Qu'un garçon est heureux! il peut courir le monde;
La pauvre fille reste, et c'est elle qu'on gronde.

CHARLES.

Ah! j'ai tiré ma sœur de plus d'un embarras.

EUGÉNIE.

Mon père hier, sans moi ne se fâchait-il pas?

CHARLES.

L'autre jour tu fis mal, et j'en portai la peine.

EUGÉNIE.

J'ai pleuré pour toi seul pendant une semaine,
Ingrat!

CHARLES.

Je sais cela, je connais ton bon cœur;
Aussi, je t'aime bien; embrasse-moi, ma sœur.

PICARD.

(A part.) (Haut.)
Ces chers enfants! Je vais rejoindre votre père.
Je vous laisse causer de l'important mystère...

CHARLES.

Tu le sauras aussi.

PICARD.

J'y compte bien, vraiment;
Je suis de la maison le premier confident.

EUGÉNIE.

Si mon père arrivait, fais le signal d'usage.

PICARD.

Je tousserai bien fort.

CHARLES.

Et nous plîrons bagage.
(Picard sort.)

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, CHARLES.

EUGÉNIE.

Allons, Charles, dis-moi quel est ton grand secret?

CHARLES.

Je suis sous-lieutenant; j'en aurai le brevet
Peut-être ce matin.

EUGÉNIE.

Que me dis-tu, mon frère?

Quoi! sans me consulter tu t'es fait militaire?

CHARLES.

C'est grace à notre ami le colonel Valcour.
Tu sais qu'il a pour toi, ma sœur, beaucoup d'amour,
Il me l'écrit, au moins.

EUGÉNIE, *affligée.*

Il me l'a dit de même,
Et ce méchant Valcour, pour me prouver qu'il m'aime,
Veut t'éloigner de moi, te fait sous-lieutenant,
Et te fera tuer peut-être au régiment.

CHARLES.

Non, non, je reviendrai près d'une sœur si chère....

EUGÉNIE, *naïvement.*

On peut donc quelquefois revenir de la guerre?

CHARLES.

Mais sans doute. Voici ce que Valcour m'écrit;
Vois, pour moi, comme il sut employer son crédit.

« J'ai reçu, mon cher Charles, une réponse du mi-
« nistre de la guerre. Vous aurez le brevet que j'ai
« sollicité en votre faveur. Présentez-vous avec ma
« lettre, et l'on ne tardera pas à vous l'expédier. Rap-
« pelez-moi au souvenir de votre aimable sœur, de
« votre tendre mère; elles connaissent toutes deux mes
« sentiments, et j'espère que, quels que soient les obs-
« tacles qui s'opposent à mes vœux, je pourrai vous
« appartenir un jour par d'autres liens que par ceux
« de l'amitié.

VALCOUR. »

EUGÉNIE, *d'un ton piqué.*

C'est tout? plus longuement il n'a pu vous écrire?
Il pouvait bien avoir autre chose à me dire.

CHARLES.

Toujours un militaire écrit brièvement.

EUGÉNIE.

Leur style et leur amour se ressemblent souvent.

CHARLES.

Pour moi, je lui dois bien de la reconnaissance.

EUGÉNIE.

A son souvenir, moi, je fais la révérence.

CHARLES.

De quitter la maison je lui dois la faveur.

EUGÉNIE, *avec sensibilité.*

Il me prive d'un frère et trouble mon bonheur.

CHARLES, *avec enthousiasme.*

Ah! mon nouvel état me paraît plein de charmes;
J'étais né, je le crois, pour le métier des armes.
Je dois, aujourd'hui même, acheter un cheval;
On doit me procurer le plus bel animal....
Tu me verras bientôt sous ma nouvelle forme;
Pourvu qu'on ait bien fait mon habit d'uniforme!
Mon corps est à Strasbourg; je suis dans les hussards;
Je veux, tout équipé, paraître à tes regards;
Je prendrai le dolman, pelisse et sabretache.
Mais il me manque encor...

EUGÉNIE.

Et quoi donc?

CHARLES, *en riant.*

La moustache.

EUGÉNIE, *avec finesse.*

Mais, sans doute, en hussard tu viendras voir papa?

CHARLES.

Non : je me garderai parbleu bien de cela;
Tout brave que je suis, je craindrais l'aventure.
Il prétend me lancer dans la magistrature;
Je lui prouverais mal, sous mon nouvel habit,
Que je veux être un sage, un parfait érudit.

EUGÉNIE.

Quoi! sans faire d'adieux?...

CHARLES, *à voix basse.*

Je ferai ma retraite
En délogeant la nuit, sans tambour ni trompette.

EUGÉNIE.

Et de ma mère, hélas! quel sera le chagrin!
En la quittant ainsi, c'est lui percer le sein.

CHARLES.

Non, non, je dois la mettre en notre confidence;
A sa tendre bonté je dois ma confiance.

EUGÉNIE.

Tu ne te fais soldat que pour fuir la maison.

CHARLES.

Oh! j'ai pour ce métier quelque vocation :
Pour ne pas te tromper, il est vrai que mon père,
En contraignant mes goûts, change mon caractère;
Je ne songe peut-être à prendre cet état,
Que parce qu'il prétend que je sois avocat.
Moi, je n'aimai jamais ni Cujas ni Barthole,
Et je ne suis pas fait pour les bancs d'une école.
Le devoir d'un soldat n'est pas si dangereux:

On ne peut l'accuser s'il fait des malheureux.
En garnison, s'il est exact à son service,
Il fait l'amour le soir, le matin l'exercice:
Il boit, chante, et se bat toujours avec gaîté;
Il courtise la gloire et plaît à la beauté.
Il est timide et doux, s'il est près de sa belle;
C'est un lion terrible au combat qui l'appelle;
Et si dans la bataille il périt vaillamment....
On n'a point à payer de frais d'enterrement.

EUGÉNIE.

N'entends-je pas tousser?

CHARLES, *voulant s'enfuir.*

C'est peut-être mon père?
Allons, sauve qui peut!

EUGÉNIE.

Le brave militaire!
Mais pour le déjeuner, Charles, tu reviendras?

CHARLES.

Non, je monte à cheval, et tu m'excuseras.

EUGÉNIE.

Mais mon père irrité....

CHARLES.

Trouve quelque défaite,
Dis, au hasard, ce qui te viendra dans la tête.
Dis que je suis allé, ce matin promptement,
Pour mon instruction consulter un savant:
Cherche-le parmi ceux ou de Rome ou d'Athènes.
Prends Sénèque ou Platon, Cicéron, Démosthènes;
Je ne te gêne point, et sans crainte tu peux

De ces messieurs choisir qui te plaira le mieux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, SEULE.

Allons, il faut mentir, afin que tout s'arrange;
Il sait, pour l'excuser, que je mens comme un ange.
Ah! quand on craint quelqu'un, on s'entr'oblige ainsi;
Et pour moi, dès demain, il peut mentir aussi.
Mais mon frère est parti. Bon dieu! que je suis sotte!
Il devait en secret m'apprendre la gavotte.
J'ai déja deux leçons. Répétons quelques pas.

(Elle chante et danse.)

Si mon père venait! C'est sa faute, en tout cas;
Pourquoi congédier notre maître de danse?

(Gravement.)

C'est un tort; moi, j'aimais beaucoup cette science.

(Elle reprend sa gavotte. Picard tousse, mais elle ne l'entend pas.)

SCÈNE VI.

VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

VALMONT, sévèrement à sa fille.

Que faites-vous donc là?

EUGÉNIE, apercevant son père, court à une table, s'assied et prend un livre.

Mon père, je lisais.

VALMONT.

Vous lisiez en chantant?

EUGÉNIE, tout interdite.

Non, c'est que j'arrivais.

(Bas à Picard.)

Tu ne m'avertis pas.

PICARD.

Pardon, mademoiselle,

J'ai toussé.

VALMONT, après avoir rangé quelques papiers sur la table.

D'arriver la manière est nouvelle.
On ne me trompe pas, vous sautiez en chantant;
C'est avoir pour la danse un furieux penchant.

EUGÉNIE.

Mon père....

VALMONT.

Je le sais, toute fille bien née
Dans cet art si brillant est perfectionnée;
Il faut que dans un bal son talent soit cité,
Qu'on admire sa grace et sa légèreté;
Et j'en connais certaine à bon droit si fameuse,
Qu'elle peut au théâtre entrer comme danseuse.

PICARD, à part.

Fille qui danse bien ne me plaît pas, aussi;
Ce n'est pas en dansant que l'on trouve un mari.

VALMONT regarde la pendule.

Il est déja très-tard. — Sur ma tête, je gage
Qu'au bureau les commis ne sont pas à l'ouvrage :
C'est le ton d'à présent; ils aiment beaucoup mieux

Dans les sociétés faire les merveilleux.

(Décachetant des lettres.)

Ah! voyons ces papiers. — Eh! quoi? ce misérable
Demandera toujours; oh! c'est insupportable!
Il établit vraiment un impôt sur mon bien.

(Brusquement.)

Il faut bien lui donner; le malheureux n'a rien.

(A Picard.)

A quoi donc rêvez-vous? N'avez-vous pas affaire?
Pourrai-je déjeuner à mon heure ordinaire?

PICARD.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

VALMONT, EUGÉNIE.

VALMONT.

(D'un ton moqueur.) (A Eugénie.)

C'est heureux! — Que lisez-vous donc là?
Est-ce quelque roman dont le titre est en *a*?
Aujourd'hui votre mère est des plus mal apprises,
De laisser dans vos mains de pareilles sottises;
Triste production d'un misérable auteur
Qui gagne de l'argent aux dépens de l'honneur!

EUGÉNIE.

Non; je lisais l'histoire, et j'étais en Lorraine,
Où je faisais un siége avec le grand Turenne.
Ah! quel général!

VALMONT.

Rien ne vous est étranger;

Il est vraiment plaisant de vous voir le juger.
Ce petit ton tranchant, malgré moi, me fait rire.
A nous livrer combat voulez-vous vous instruire?
Voulez-vous savoir l'art de prendre un bastion?
Ce livre vous convient, et votre choix est bon.

EUGÉNIE, à part.

Il m'ordonnait hier de lire cette histoire.

VALMONT.

Bien plus utilement chargez votre mémoire;
Apprenez La Fontaine ou lisez Fénélon;
Tous deux forment le cœur, l'esprit et la raison.

SCÈNE VIII.

MADAME VALMONT, M. VALMONT, EUGÉNIE.

MADAME VALMONT.

Mon cher Valmont!

VALMONT.

(A sa femme.) (A sa fille, qu'il continue de réprimander.)

Bonjour. Selon votre caprice,
Il faudra donc toujours que votre tête agisse.

MADAME VALMONT, avec bonté.

Vous avez bien dormi?

VALMONT.

Jamais on ne vous vit
De livres instructifs occuper votre esprit.

(Plus il s'avance dans la scène, plus il s'échauffe.)

MADAME VALMONT.

Et vous vous portez bien ?

VALMONT, à sa femme.

Très-bien, ma bonne amie.

(A sa fille.)

Toujours, de votre part, c'est nouvelle folie;
De vous rendre plus sage il n'est aucun moyen;
Vous avancez en âge, et vous ne savez rien.

EUGÉNIE.

Chère maman !

MADAME VALMONT.

Ma fille !

VALMONT.

Il est encore unique
Qu'à ce point vous ayez négligé la musique;
N'avez-vous pas un maître au moins depuis six ans?

MADAME VALMONT.

Elle est au piano.

(Eugénie commence aussitôt à préluder.)

VALMONT.

C'est bien prendre son temps
Pour jouer....

MADAME VALMONT.

Pour vous plaire, ici son zèle éclate.

VALMONT.

Afin de m'étourdir de la même sonate;
Moi, je suis de l'avis d'un auteur très-connu,
Qui s'écriait toujours : *Sonate, que veux-tu ?*

MADAME VALMONT, à sa fille.

Cesse.

VALMONT, *à sa fille qui s'est levée.*

Mais à propos! où donc est votre frère?
Et pourquoi manque-t-il au devoir ordinaire
Qu'envers moi tous les jours un enfant doit remplir?

MADAME VALMONT.

Est-il malade?

EUGÉNIE.

Mais....

VALMONT, *vivement.*

Il faut le secourir.
A son appartement je vais d'abord me rendre.
Ah dieu! ce cher enfant! Allons, sans plus attendre...

EUGÉNIE.

Rassurez-vous, mon père, il est très-bien portant.

VALMONT, *en colère.*

Enfin, où donc est-il?

EUGÉNIE.

Je crois qu'il est absent....

VALMONT.

Pour courir....

EUGÉNIE.

Pour aller à la bibliothèque.

VALMONT.

Bah! pour y voir quelqu'un?

EUGÉNIE.

Oui, pour y voir... Sénèque.

VALMONT, *après un silence.*

Quelle preuve de goût! choisir un écrivain
Qui sut mal élever un empereur romain,
Qui nous montre toujours la richesse importune,

Aussitôt qu'à la cour il eut fait sa fortune!

EUGÉNIE.

Sénèque a tort, mon père.

VALMONT.

Allons, laissons cela.

SCÈNE IX.

VALMONT, MADAME VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Un étranger, monsieur, vous demande; il est là,
Et de M. Derbain il apporte une lettre.

MADAME VALMONT.

De mon frère?

PICARD.

Et c'est lui qui veut vous la remettre.

VALMONT.

J'en suis parbleu charmé! mon frère m'est connu,
Et je l'aime beaucoup, sans l'avoir jamais vu.
Naguère, de ses biens faisant le sacrifice,
Derbain m'a retiré d'un affreux précipice:
Je ne puis oublier ce service important,
Et mon cœur en sera toujours reconnaissant.

MADAME VALMONT.

Si c'était son ami, que dans cette demeure...

EUGÉNIE, à part.

Je puis, pour ma gavotte, escamoter une heure.

VALMONT.

Il faut d'abord, je crois, l'inviter à dîner.

(A sa fille.)

Mademoiselle, allez au plutôt dessiner.

EUGÉNIE, faisant une mine.

Ouf!

VALMONT, à sa femme.

Au repas donnez quelques soins, je vous prie.
Tout n'en ira pas moins de travers, je parie;
Mais cela vous regarde. Et vous, monsieur Picard,
N'allez pas, comme hier, nous faire dîner tard.

(Il sort.)

EUGÉNIE.

Oh! j'ai bien des secrets à te dire, ma mère.

MADAME VALMONT, avec dignité.

Soit! mais obéissons d'abord à votre père.

(Elles sortent.)

SCÈNE X.

PICARD, seul.

Oh! que je suis content du bon monsieur Derbain!
Du but de ses projets je ne suis pas certain;
De tourmenter Valmont je vois qu'il se propose...
Ah! s'il réussissait, quelle métamorphose!..
Je puis bien, sans remords, secondant son projet,
Rendre à monsieur ma part du chagrin qu'il nous fait.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN.

AH! je suis enchanté de tant de politesse.

MADAME VALMONT.

C'est un devoir bien doux, qu'à remplir on s'empresse,
Et c'est le moindre accueil que l'on doive à l'ami
D'un frère qui de nous sera toujours chéri.

DERBAIN.

Arrivé dans Paris depuis à peine une heure,
Votre époux m'a prié d'habiter sa demeure;
Mais, tout en acceptant cet honneur, ce plaisir,
Peut être, avant deux jours, je puis m'en repentir.

MADAME VALMONT.

Et quel est donc, monsieur, l'objet de votre crainte?

DERBAIN.

Vous allez le savoir : je dois parler sans feinte.
Monsieur Valmont, sans doute, est un homme d'honneur;
Mille traits, dans sa vie, ont prouvé son bon cœur;
Mais il a, m'a-t-on dit, un certain caractère
Qui cause le malheur de sa famille entière.

MADAME VALMONT.

Qui peut contre Valmont vous avoir prévenu?

DERBAIN.

Mais, quelqu'un qui prétend l'avoir beaucoup connu;
On a, sur ce sujet, écrit à votre frère.
Mon ami m'a chargé d'éclaircir ce mystère...
Oui, ce frère gémit qu'avec tant de douceur,
Vous ayez pour époux l'homme dur...

MADAME VALMONT.

Eh! monsieur,
Cessez, je vous en prie; osez-vous de la sorte?..

DERBAIN.

Oui, j'ai tort, j'en conviens; mais le zèle m'emporte.

MADAME VALMONT.

Non, Valmont n'eut jamais aucun tort envers moi!
D'être un époux fidèle il s'est fait une loi :
S'il est constant époux, il est excellent père;
L'amour de ses enfants remplit son ame entière.
C'est pour leur assurer des destins plus heureux,
Que nuit et jour il est aussi laborieux.
Dans ses moindres projets son espérance brille;
Dans tout on voit l'amour qu'il porte à sa famille :
Bon père et bon époux, autant qu'homme de bien...

DERBAIN.

Il fait votre malheur... mais vous n'avoûrez rien.
Ce zèle qui vous porte à défendre un coupable,
En augmentant ses torts, vous rend plus estimable.
Mais, quel bruit!...

SCÈNE II.

PICARD, VALMONT, MADAME VALMONT, DERBAIN.

VALMONT, *en dehors.*

Moi, je dis qu'il fallait m'obéir.

DERBAIN.

Quelqu'un est en courroux. Quoi! je vous vois rougir?

VALMONT, *entrant.*

Bon dieu! qu'un vieux valet est une sotte espèce!

PICARD, *de la porte.*

Vous n'avez point d'égard, monsieur, pour la vieillesse.

VALMONT.

Tais-toi... Cours préparer cet autre appartement.
(*Apercevant Derbain.*)
Pardon; je m'occupais de votre logement.

DERBAIN.

Je souffre que pour moi vous preniez tant de peine.

VALMONT.

C'est un plaisir, monsieur, bien loin d'être une gêne.

MADAME VALMONT.

Mais, j'avais ordonné....

VALMONT, *avec une humeur contrainte.*

N'avais-je donc pas dit
Que cet appartement me semblait trop petit?
L'autre, plus agréable, est aussi plus commode,
Et son ameublement est bien plus à la mode.
En y réfléchissant, madame aurait dû voir
Que c'était celui-là que vous deviez avoir.

DERBAIN, souriant.

Moi, je me trouve bien, dès que je suis tranquille.

VALMONT.

Soit; vous n'entendrez pas tout le bruit de la ville.
Il faut que ce soit moi qui songe à ce détail;
Femme, enfants et valets me laissent ce travail.

DERBAIN, à part.

Ah! quel homme!

VALMONT, toujours à sa femme.

Et pourtant, d'une amitié sincère,
Nous devons accueillir l'ami de votre frère,
Du généreux Derbain. Mais peut-être aujourd'hui
Votre esprit n'a-t-il plus nul souvenir de lui.

MADAME VALMONT.

Vous m'accusez, monsieur, d'une injustice extrême.
Derbain doit le savoir, depuis long-temps je l'aime,
Et quelque jour peut-être....

DERBAIN.

Il le sait maintenant.

VALMONT.

Non, votre cœur n'est pas assez reconnaissant;
Moi, je saurai du moins réparer votre faute,
En aimant son ami qui daigne être notre hôte.

DERBAIN.

Ah! c'est trop de bonté!

VALMONT.

Si vous n'êtes pas bien,
De grace, excusez-moi; j'ignore le moyen
De me faire servir, et c'est ce dont j'enrage:
Mais je prétends pour vous me mêler du ménage;

Et sur tous vos plaisirs je vous préviendrai tant,
Que vous serez chez moi libre, heureux et content.

DERBAIN, regardant sa sœur.

Oui, nous serons heureux, j'en forme l'espérance.
(A Valmont.)
Déja vos droits sont sûrs à ma reconnaissance :
Je vois bien qu'on m'a dit sur vous la vérité...
De vous avoir connu, je m'éloigne enchanté.

VALMONT.

A votre appartement il faut que je vous mène.

DERBAIN.

Je suis de la maison; entre nous point de gêne.

VALMONT.

Je vous laisse partir; adieu, jusqu'au revoir.

DERBAIN.

De revenir bientôt je me fais un devoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME VALMONT, VALMONT.

VALMONT.

C'est un homme charmant! je l'aime comme un frère;
Nous sympathiserons, je crois, de caractère.

MADAME VALMONT, timidement.

Moi, je ne le crois pas.

VALMONT, avec aigreur.

Je vous reconnais bien;
De personne, jamais, vous ne pensez du bien;
Et moi, je vous soutiens que notre hôte est aimable,
Que sa société peut nous être agréable.

MADAME VALMONT.

Je lui crois de l'esprit, il est observateur;
Mais je ne puis encor bien juger de son cœur.

VALMONT.

Bien juger de son cœur! Ah! quel propos de femme!
C'est l'ami de Derbain, l'ignorez-vous, madame?
Par votre frère même il nous est adressé;
N'est-ce pas nous prouver qu'il en a bien pensé?
Derbain peut-il avoir un ami méprisable?
Par de pareils soupçons, c'est vous rendre coupable;
Mais, des femmes tel est le penchant trop fatal,
Que toujours du prochain elles parleront mal.

MADAME VALMONT.

Mais vous mettez, monsieur, beaucoup trop d'importance
A tout ce que m'inspire une sage prudence;
Derbain, dans cet ami, fit sans doute un bon choix,
Je lui dois des égards; mais c'est bien tout, je crois.

VALMONT, avec beaucoup de chaleur.

Je ne vous conçois pas, et votre ton tranquille,
Même en dépit de moi, veut m'échauffer la bile.
Avez-vous oublié qu'un malheureux destin
Compromit ma fortune et mon honneur enfin?
Que votre frère alors, du pays qu'il habite,
Apprit mon infortune, empêcha ma faillite,
Et de ses capitaux me rendant possesseur,
Me sauva ma fortune, et plus encor, l'honneur?

MADAME VALMONT.

Il sait à ce sujet ce que mon ame pense;
Il ne doute pas, lui, de ma reconnaissance.
J'écrivis ce seul mot : « Ce service est bien grand;

« Pour mon frère Derbain j'en aurais fait autant. »

VALMONT.

Oui, vous portez dans tout votre froide manière,
Et comme votre époux vous aimez votre frère;
Là, tout tranquillement; c'est très-bien; mais pour moi,
D'être reconnaissant je me fais une loi.
Je voudrais en donner la preuve convaincante.
Aux regards de notre hôte Eugénie est charmante;
Ses yeux étaient tournés sur elle à tout moment,
Et de sa beauté rare il m'a fait compliment;
Il se pourrait qu'un jour....

MADAME VALMONT.

Eh! mais, à vous entendre,
Il n'aura qu'à vouloir pour être votre gendre.

VALMONT.

Il nous ferait honneur.

MADAME VALMONT.

Vous riez, entre nous.

VALMONT.

Qu'il demande Eugénie, il sera son époux.

MADAME VALMONT.

Eh quoi! sans consulter le goût de votre fille...

VALMONT.

Il suffit qu'il convienne à toute sa famille.

MADAME VALMONT.

Ainsi d'un étranger arrivé ce matin....

VALMONT.

Cet étranger, madame, est l'ami de Derbain.

MADAME VALMONT.

Mais réfléchissez-y, l'âge et la convenance...

VALMONT.

J'acquitte le tribut de ma reconnaissance.

MADAME VALMONT.

Obligez-vous, mon frère, en formant de tels vœux?

VALMONT, *en colère.*

Que je l'oblige ou non, il suffit; je le veux.

MADAME VALMONT.

Je ne réponds plus rien.

VALMONT, *d'un ton moqueur.*

Et ce serait dommage!
On ne saurait, je crois, en dire davantage.
Mais laissons tout cela, c'est un parti bien pris;
Je ne changerai point, tout faible que je suis.
A propos, à dîner nous serions seuls à table;
Egayons ce repas de quelque femme aimable;
Invitez les amis qui vous plairont le plus,
Je ne veux point gêner votre goût là-dessus.

MADAME VALMONT.

Eh bien! prions Dorlis....

VALMONT.

Depuis qu'il est en place,
Quand on parle d'affaire, il vous fait la grimace,
Et vous jure d'un ton politiquement fat,
Qu'en disant son avis on peut troubler l'Etat.

MADAME VALMONT.

Mais madame Versac....

VALMONT.

Elle se croit trop belle,
Il faut, quoi qu'on en ait, toujours s'occuper d'elle.

MADAME VALMONT.

La jeune Orphise, au moins.....

VALMONT.

Avec tout son esprit,
Elle ne peut parler qu'autant qu'elle médit.

MADAME VALMONT.

Choisissez maintenant.

VALMONT.

C'est pour me contredire.
C'est vous qui refusez; et puis vous irez dire
Que de mes volontés je vous ai fait des lois,
Quand de tous vos plaisirs je vous laisse le choix.

MADAME VALMONT.

Vous connaissez bien peu quel est mon caractère;
Sur vous, sur ma maison, je sais toujours me taire.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, VALMONT.

EUGÉNIE, accourant et sautant comme un enfant.

Ah! maman, je venais.... Dieu! mon père est ici.

VALMONT.

Est-ce encor quelques pas que l'on répète ainsi?

EUGÉNIE, embarrassée.

C'est madame Dupré! moi, j'ai vu sa voiture....

VALMONT.

Elle arrive à propos. Quelle heureuse aventure!
Nous voulions une femme aimable à ce repas;
Elle est notre cousine, et vous n'y songiez pas.

MADAME VALMONT.

Je l'estime beaucoup.

VALMONT.

Et vous ne l'aimez guère.
Je sais qu'elle n'a pas le talent de vous plaire;
Dites la vérité?

MADAME VALMONT.

Je vous en fais l'aveu;
Oui, par mille raisons, nous nous convenons peu:
Elle parle beaucoup; et, soit excès de zèle,
Chez les autres, chez moi, de tout elle se mêle.

VALMONT.

Oh! ce n'en est pas moins une femme de bien,
Qui connaît sa maison, qui la gouverne bien.
Mais je l'entends, je crois.

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, MADAME DUPRÉ, VALMONT.

MADAME DUPRÉ, à madame Valmont.

Eh! bonjour, ma très-chère,
Vous allez, tous les deux, me trouver singulière...
Ce n'est pas à midi qu'on doit venir vous voir;
Mais de faire autrement je n'ai pas le pouvoir.
(Apercevant Eugénie.)
Car je suis obsédée... Ah! l'aimable Eugénie!
Elle devient, je crois, tous les jours plus jolie.

EUGÉNIE.

Madame, vous croyez?

MADAME DUPRÉ.

Quand la marions-nous?
Valmont, il faut songer à trouver un époux.

VALMONT, bas, à madame Dupré.

Nous y pensons aussi.

MADAME DUPRÉ.

Mais, vraiment, c'est très-sage;
La petite sourit au mot de mariage.
Mais à propos d'époux, le mien n'arrive pas.
Avec quelques cartons je l'ai laissé là-bas :
Ce matin, avec lui, j'ai fait beaucoup d'emplettes.

(Dupré arrive avec un domestique qui porte des cartons.)

(A Valmont.)

Je veux savoir de vous si je les ai bien faites.
Eh! mais, que fait-il donc? Ah! pourtant le voilà.

(A Dupré, qui aide un domestique à mettre les cartons sur une table.)

Mon ami, n'allez pas me gâter tout cela.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, MADAME DUPRÉ, VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Voilà tous vos chiffons, vos schalles, vos dentelles.

MADAME DUPRÉ.

Mais vous traitez cela comme des bagatelles.

DUPRÉ.

Des bagatelles! non, et je sais bien, parbleu!
Quand il faut les payer, que ce n'est pas un jeu.

MADAME DUPRÉ, souriant.

Lorsque Dupré plaisante, il est vraiment aimable;
Aidez-moi, mon ami, vous serez adorable.

(Dupré ouvre ses cartons.)

EUGÉNIE.

Ah! je brûle de voir....

MADAME DUPRÉ.

Non, ce n'est presque rien;
Mais je crois qu'à mon teint ce schalle ira très-bien.

EUGÉNIE.

Maman, qu'il est joli! Cette fleur est divine.

MADAME DUPRÉ.

C'est pour un négligé.

DUPRÉ, avec humeur.

Cette fleur me ruine.
Voilà dans ces cartons deux mille écus placés.

MADAME DUPRÉ, riant.

Bon! vous ne dites pas tout ce que vous pensez.
C'est un très-bon marché.

DUPRÉ.

Soit dit sans vous déplaire,
Tous ces bons marchés-là ne m'enrichissent guère.

(Madame Dupré le regarde.)

Je ne vous blâme pas. — Pourtant six mille francs,
C'est ce que m'ont coûté vos négligés charmants.

MADAME DUPRÉ.

Eh quoi! sur mes chiffons vous me cherchez querelle?
Mais, moi, de vos habits jamais je ne me mêle:
Voulez-vous imiter, monsieur, certains maris,
Et vous faire montrer au doigt dans tout Paris?

VALMONT.

Ma cousine a raison, et, sans être coquette,
Il faut que l'on s'occupe un peu de sa toilette.
Moi, j'ai dit à madame, elle le sait très-bien :
Achetez, dépensez, vous avez le moyen;
Mais de ce que je dis on ne tient aucun compte;
Et c'est un ridicule, ou plutôt une honte,
Qu'elle jette sur moi par sa discrétion :
D'un avare on me fait la réputation.

MADAME VALMONT.

Mais je n'ai point ces goûts, rarement je me pare.

VALMONT.

Tant pis!

DUPRÉ, bas à Valmont.

Vous possédez une femme bien rare.

VALMONT.

Vous avez du plaisir en me contrariant.
(En s'emportant.)
Vous devez m'obéir; dépensez de l'argent,
Achetez aujourd'hui cachemire et dentelle,
Je le veux.

MADAME DUPRÉ, à son mari.

Des maris écoutez le modèle.

MADAME VALMONT, timidement.

J'y consens.

EUGÉNIE, à part.

Mais mon père a de très-bons moments.

VALMONT, d'un air de bonhomie.

Un peu d'art est permis..... Des outrages du temps
Il faut, par quelques soins, préserver sa figure;

Vous êtes belle encore..... avec de la parure.

MADAME VALMONT, à part.

Compliment de mari! Je promets que demain.....

VALMONT, sèchement.

Et pourquoi donc, ce soir, et même ce matin,
Ne vous verrais-je pas élégamment vêtue?

MADAME DUPRÉ, d'un air important.

Il suffit, cher cousin, la chose est entendue.
(Bas à madame Valmont.)
Ma chère, commencez par obéir d'abord;
Un époux est un maître, eût-il mille fois tort.

MADAME VALMONT, noblement.

Je connais mes devoirs.

MADAME DUPRÉ, d'un ton faux de bonne femme.

Hélas! ma bonne amie,
C'est notre lot, à nous, de céder dans la vie;
Le cher Valmont, d'ailleurs, est un si bon époux!
Vous n'avez pas raison; mais, soit dit entre nous,
Aux droits de mon mari jamais je ne déroge.
(A Dupré d'un ton impérieux.)
Mon ami, vous irez m'arrêter une loge;
Je veux aller passer une heure à l'Opéra.

DUPRÉ, avec humeur.

Oh! j'ai bien autre chose à faire que cela.

MADAME DUPRÉ.

Qu'y donne-t-on, mon cher?

DUPRÉ.

Quelle nouvelle envie!

MADAME DUPRÉ.

Réponds-moi donc.

DUPRÉ.

Hécube et *la Dansomanie.*

MADAME DUPRÉ.

Ce spectacle est charmant!

EUGÉNIE, à part.

Oh! charmant en effet.

MADAME DUPRÉ.

La musique m'en plaît... nous verrons le ballet.

VALMONT.

Très-bien. Mais avec nous, dînez, je vous en prie.

MADAME DUPRÉ.

Volontiers.

DUPRÉ.

Je ne puis.

MADAME VALMONT.

Là, sans cérémonie.

DUPRÉ.

Non, je suis engagé.

MADAME DUPRÉ.

Vous vous dégagerez;
Avec nos bons amis ici vous dînerez,
Et puis après, mon cher, nous irons au spectacle.

(Dupré fait un geste d'approbation.)

EUGÉNIE, bas à madame Dupré.

J'y voudrais bien aller.

MADAME DUPRÉ, à Eugénie.

Mais je vois un obstacle;
Valmont....

EUGÉNIE, bas.

Invitez-moi; je connais le moyen

De décider papa, sans qu'il en sache rien.

MADAME DUPRÉ, à madame Valmont.

A l'Opéra je puis emmener Eugénie?

MADAME VALMONT.

J'y consens, si son père....

VALMONT.

Ah bon! quelle folie!

EUGÉNIE.

Je n'y veux point aller, il ne m'amuse pas;
Moi, je bâille toujours à ces longs opéras.

VALMONT.

Quoi! vous qui vous vantez d'aimer tant la musique?

EUGÉNIE.

Eh! mais c'est pour cela.

VALMONT.

La chose est trop comique.

EUGÉNIE.

J'ai peut-être tort, mais....

VALMONT.

Il vous sied bien, vraiment,
De venir critiquer un spectacle charmant.

MADAME VALMONT.

Elle n'en connaît pas la dangeureuse amorce.

EUGÉNIE.

Oh! je n'irai jamais, à moins qu'on ne m'y force.

VALMONT.

Vous irez dès ce soir, car tel est mon désir.
Je vous ordonne encor d'y prendre du plaisir.

EUGÉNIE.

Mais, mon père, songez....

VALMONT.

Je veux qu'on m'obéisse.

EUGÉNIE.

Pour vous plaire, monsieur, je fais un sacrifice.

(A part, à madame Dupré.)

Quel plaisir! avec vous je verrai l'Opéra.

MADAME DUPRÉ.

Allons, petite espiègle, on vous emmenera.

(à Dupré.)

N'oubliez rien, Dupré, de tout ce qu'il faut faire.
Mais vous devez d'abord passer chez ma lingère;
Certain mémoire est là qu'il vous faut acquitter.

VALMONT, à sa femme.

Hein! comme elle a de l'ordre! il la faut écouter.

DUPRÉ.

Je paîrai le mémoire.... Eh! mais allons ensemble.

MADAME DUPRÉ.

Et que dites-vous donc? vous rêvez, ce me semble.
A madame Forlis vous savez que je dois
Une visite, au moins depuis plus d'un grand mois.
Son destin malheureux est fait pour toucher l'ame;
Et je vais un instant voir cette aimable dame.
Adieu, mon cher Valmont.

DUPRÉ.

Mais, de grace, un instant;
Vous viendrez donc ici me reprendre en passant?

MADAME DUPRÉ.

N'y comptez pas, mon cher.

DUPRÉ.

Je n'ai point de voiture.

MADAME DUPRÉ.

Mais vous irez à pied.

DUPRÉ.

La maudite aventure!

Mais vos commissions....

MADAME DUPRÉ.

Cela vous fait du bien,

Et de vous mieux porter c'est là le vrai moyen.
Le docteur me l'a dit : « Rendez-nous un service;
« Faites au bon ami prendre de l'exercice. »

VALMONT.

Le docteur a dit vrai; le moyen est très-bon.
Suivez dès aujourd'hui la consultation.

MADAME DUPRÉ, donnant un petit coup sur la joue de monsieur Dupré.

Petit ingrat! — Cousine....

(Madame Valmont se dispose à la reconduire.)

Oh! sans cérémonie.

MADAME VALMONT.

Je vous reconduirai.

MADAME DUPRÉ.

Volontiers, bonne amie.

(Les trois femmes sortent.)

SCÈNE VII.

VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ, avec humeur.

Allons, il faut qu'à pied je coure tout Paris.

VALMONT.

Ah! vous êtes le plus injuste des maris.

DUPRÉ.

Et pourquoi donc?

VALMONT.

Dupré, vous avez une épouse
Qui de votre santé me paraît si jalouse,
Que bien loin de vouloir lui montrer de l'humeur,
Vous devez l'adorer au fond de votre cœur.

DUPRÉ.

Mais je l'adore aussi... beaucoup... je dois le dire.

VALMONT.

Elle est bonne, douce....

DUPRÉ.

Oui; mais de me contredire
Elle se fait souvent un passe-temps malin.

VALMONT.

C'est pour vous égayer quand vous êtes chagrin.
(En soupirant.)
Pour m'arracher, hélas! à la mélancolie,
Je voudrais bien qu'ainsi l'on amusât ma vie!

DUPRÉ.

Soit. Mais madame aussi m'amuse trop souvent.
Je lui donne raison toujours en enrageant.

VALMONT.

C'est qu'en votre maison, tantôt triste ou sévère,
Vous traitez mal, peut-être, une femme si chère?

DUPRÉ.

Moi! je suis un mouton.

VALMONT.

Mais entendez-vous bien
Cet art d'intéresser par un mot, par un rien?

DUPRÉ.

La leçon me surprend, cousin, dans votre bouche,
Vous qui, dit-on, avez l'humeur brusque et farouche...

VALMONT.

Oh! c'est très-différent! Toujours contrarié,
On me force au regret de m'être marié.

DUPRÉ.

Mais vous êtes heureux?

VALMONT.

Non, non, tout m'importune:
Il faut de mes enfants songer à la fortune :
Des amis indiscrets, des valets insolents,
D'un cœur né trop sensible accroissent les tourments.

DUPRÉ.

Mais de qui donc enfin avez-vous à vous plaindre?
Vos enfants sont charmants.

VALMONT.

Il faut s'en faire craindre.

DUPRÉ.

Il faut s'en faire aimer. Votre jeune garçon
Est aimable au possible....

VALMONT, après avoir regardé si on ne l'écoute point.

Et surtout il est bon.
A l'esprit le plus vif il unit la science;
Il raisonne de tout, même avec éloquence.
Ce jeune homme ira loin, je l'ai prédit toujours;
Il sera, j'en suis sûr, l'honneur de mes vieux jours.

DUPRÉ.

Mais votre fille aussi?

VALMONT.

Ma petite Eugénie!
Heureux cent fois l'époux à qui je la marie!
Dans tout ce qu'elle fait elle a de la gaîté;
C'est un mélange heureux de graces, de bonté.
De beaucoup de talents elle est déja pourvue;
Sans l'adorer, je crois, on ne peut l'avoir vue.

DUPRÉ.

A votre éloge aussi votre épouse a des droits.

VALMONT.

Ah! j'ai fait, j'en conviens, le plus heureux des choix.
Mon épouse n'est point une femme à la mode;
Elle ne trouve point sa maison incommode.
De nos sociétés dédaignant les plaisirs,
Ses enfants, qu'elle adore, occupent ses loisirs:
Et tout entière aux soins dont son ame est jalouse,
Elle est mère sensible autant que bonne épouse.

DUPRÉ.

Vous me faites d'eux tous un éloge charmant,
Et vous les gronderez peut-être dans l'instant.

VALMONT.

Je ne gronde jamais qu'autant qu'on le mérite;
Mais quand chacun ici me tourmente et m'irrite,
Dois-je donc le souffrir? Moi, je fais tout pour eux,
Et les ingrats pourtant me rendent malheureux!
On me l'a déja dit, je suis brusque, sévère;
Et c'est ainsi d'abord que l'on condamne un père:
Mais si je n'avais pas employé ce moyen,
De mes enfants jamais pourrais-je parler bien?
Non, non, j'ai fait pour eux ce que je devais faire;

Ils doivent m'obéir et chercher à me plaire:
J'ai voulu leur bonheur, et ma sévérité
Prouve plus mon amour qu'une sotte bonté.

SCÈNE VIII.

VALMONT, MADAME VALMONT, DUPRÉ.

MADAME VALMONT.

Dites-moi, mon ami, savez-vous la nouvelle?

VALMONT, *brusquement.*

Eh! non, je ne sais rien.

DUPRÉ.

Quoi donc, et quelle est-elle?

MADAME VALMONT.

Derlhem vient de manquer.

VALMONT.

Quel est l'impertinent?..

MADAME VALMONT.

Votre premier commis me l'a dit à l'instant.

DUPRÉ.

Ma cousine a raison. La chose est répandue;
Sa réputation dans le monde est perdue.

VALMONT, *avec chaleur.*

C'est à tort. Ce Derlhem est un homme de bien,
Et tous ses créanciers, monsieur, ne perdront rien.
Sa conduite en affaire est exempte de blâme;
Il ne fera jamais une faillite infame;
Peut-être en ses paîments est-ce quelque embarras,
Et ses amis pourront l'ôter d'un mauvais pas.

DUPRÉ.

Vous croyez!

VALMONT, réfléchissant.

J'ai touché ce matin une somme...
Je puis, sans me gêner, aider cet honnête homme.
Si deux cent mille francs peuvent le secourir,
Il les aura ce soir, je cours l'en prévenir.

MADAME VALMONT.

Un trait si généreux console votre femme...
Mon cœur charmé, surpris...

VALMONT, revenant sur ses pas, avec colère.

Surpris! comment, madame,
Pouvez-vous m'adresser un pareil compliment?
Quand j'oblige quelqu'un, qu'y voit-on d'étonnant?
Vous ne me croyez pas une ame assez honnête
Pour aider mon semblable au fort de la tempête?
Ah! votre étonnement, en outrageant mon cœur,
Doit me rendre suspect à tous les gens d'honneur.
Je suis donc un méchant?

MADAME VALMONT.

Je n'ai rien à répondre:
Vous savez trop bien l'art, monsieur, de me confondre.

VALMONT, à Dupré, en sortant, d'un ton bas et chagrin.

Que disais-je tantôt? Vous voyez par vos yeux;
Puis, jugez maintenant si je suis malheureux?

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

MADAME VALMONT, EUGÉNIE.

MADAME VALMONT.

Aurais-je dû m'attendre à sa brusque réponse!
Désormais à parler il faut que je renonce.

EUGÉNIE, *accourant en pleurs.*

Ah! ma chère maman! sais-tu tous nos malheurs?

MADAME VALMONT.

Qu'as-tu, mon Eugénie? Eh quoi! je vois tes pleurs...
Qu'est-il donc arrivé?

EUGÉNIE.

Je suis d'une colère!

MADAME VALMONT.

Et quel en est l'objet?

EUGÉNIE.

Charles, ce méchant frère...

MADAME VALMONT.

Qu'a-t-il fait?

EUGÉNIE.

Il prétend nous quitter cette nuit.

MADAME VALMONT.

Je ne te comprends pas.

EUGÉNIE.

Il a son bel habit,
Son bonnet et son sabre...

MADAME VALMONT.

Eh! quelle mascarade!

EUGÉNIE.

Non, non, c'est tout de bon.

MADAME VALMONT.

D'où vient cette incartade?

EUGÉNIE, en pleurant.

Il est là dans sa chambre, et, l'épée à la main,
Il veut faire la guerre à tout le genre humain :
A ses beaux livres même il n'a point fait de grace ;
Il a mis en morceaux Virgile ainsi qu'Horace.
Il dit que ces messieurs ont causé ses chagrins,
Et qu'il veut à son tour corriger les Latins.
Puis, prenant son brevet, qu'il a mis dans sa poche,
Ma place, m'a-t-il dit, est retenue au coche.
Je pars : si je péris au milieu des combats,
(En sanglotant.)
Tu feras mes adieux à tous les avocats.

MADAME VALMONT.

Je prétends éclaircir cet étrange mystère.

EUGÉNIE.

Hélas! comment peut-on abandonner sa mère?

MADAME VALMONT.

Ah! rejoignons mon fils. Le trouble de mes sens...
Que deviendrai-je, hélas! si je perds mes enfants?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME VALMONT, *en grande parure.*

CHARLES veut me prouver combien je lui suis chère;
Il ne partira pas d'une semaine entière :
J'espère, avant la fin du temps qu'il a fixé,
Changer tous les projets de ce jeune insensé.
(Elle se regarde dans une glace en souriant.)
J'ai pour plaire à Valmont pris soin de ma figure;
Il va me trouver belle.... avec de la parure,
Si de tous mes apprêts son esprit irrité
Ne me rappelle pas à ma simplicité.

SCÈNE II.

DERBAIN, MADAME VALMONT.

DERBAIN.

Enfin, je vous revois; mon heureuse fortune...

MADAME VALMONT.

Monsieur....

DERBAIN.

Trouvez-vous donc ma présence importune?

MADAME VALMONT.

Vous ne le croyez pas, et l'ami de Derbain...

DERBAIN.

Gémit plus que jamais du malheureux destin...

MADAME VALMONT.

Encore! Et quel est donc le motif qui vous presse?
Des torts de mon époux vous me parlez sans cesse.
Ce zèle curieux est beaucoup trop ardent,
Et mon frère, je crois, n'en dirait pas autant.

DERBAIN.

Eh bien! je veux aussi remplacer votre frère;
Comme une sœur déja vous me devenez chère!
Vous apprendrez bientôt qu'un fortuné lien...

MADAME VALMONT, à part.

Il parle de ma fille, ah! je le vois trop bien!

(Avec sang-froid.)

De ce grand intérêt, monsieur, je suis surprise.
A dire vos secrets rien ne vous autorise :
Quant aux miens, je veux bien répéter, entre nous,
Ce que je vous ai dit tantôt sur mon époux.
Il fit, dans tous les temps, son bonheur de me plaire;
Et si l'on veut enfin juger son caractère,
Il a quelques défauts : quel homme n'en a pas!
Mais il craindrait, monsieur, d'être au rang des ingrats;
Et si jamais le sort le met à votre place,
Son hôte à ses regards obtiendra quelque grace;
Il ne se fera point un devoir d'arracher
Les secrets importants que l'on veut lui cacher.

DERBAIN.

Pour connaître aujourd'hui le malheur qui vous touche,

Ah! je n'ai pas besoin d'aveu de votre bouche.
Ne vous ai-je pas vue, et vous et votre enfant,
Aux yeux de votre époux n'arriver qu'en tremblant?
Valmont est un tyran, la preuve en est trop claire.
Enfant, je n'ai jamais tremblé devant mon père.

MADAME VALMONT.

Ah! de mon père aussi la bonté, la douceur...

DERBAIN.

Comme vous, près du mien j'ai connu le bonheur.

MADAME VALMONT.

Chaque jour je cherchais le moyen de lui plaire;
Je connaissais ses goûts, son ame tout entière:
La moindre bagatelle, où la plus simple fleur,
Lui peignait mon amour dans toute sa candeur.

DERBAIN.

Un jour, je m'en souviens, on préparait sa fête;
Moi, pour la célébrer, aussitôt je m'apprête.
Pour la première fois, outrageant Apollon,
Je fis, sans son aveu, des vers, une chanson;
Et voulant que ma sœur, encor dans son enfance,
Fût l'organe naïf de ma jeune éloquence,
Je l'exerçai dès lors, en orgueilleux auteur,
A réciter les chants inspirés par mon cœur.

MADAME VALMONT.

Oh dieu! que dites-vous? Ainsi faisait mon frère;
Mon cœur fut de ses chants premier dépositaire.

DERBAIN, avec la plus grande sensibilité.

Ah! de ma sœur encor j'entends la douce voix;
Mon père m'est présent, il est là, je le vois...
A nos vœux, nos transports, son ame est attendrie...

Il semblait respirer une nouvelle vie;
Et nous pressant tous deux de ses bras défaillants,
Les yeux baignés de pleurs, il bénit ses enfants.

MADAME VALMONT.

Sa voix, ses traits!.. Derbain!

DERBAIN, *lui tendant les bras.*

Ah! malgré moi mes larmes...

MADAME VALMONT, *se jetant dans ses bras.*

Mon frère, mon ami!

DERBAIN.

Quel moment plein de charmes!

MADAME VALMONT.

C'est toi!

DERBAIN.

Ma sœur, revois, dans un frère chéri,
Ton premier défenseur et ton premier ami.
Aujourd'hui, près de toi, je veux être le même:
En vain de ton époux la rigueur est extrême,
Je veux en triompher, et finir des malheurs
Qui, depuis dix-huit ans, te font verser des pleurs.

MADAME VALMONT, *avec l'accent de la plus vive douleur.*

Oui, je suis malheureuse! et des larmes amères
Ont souvent en secret inondé mes paupières.
N'espère pas, Derbain, désormais les tarir;
Je ne sais maintenant que me taire et souffrir.
La contradiction, qui m'était étrangère,
M'ôte toute énergie. Enfin, mon caractère,
Dont toi-même souvent admirais la gaîté,
A changé tout-à-fait dans mon adversité.

DERBAIN.

Ah! le cœur se flétrit toujours dans l'esclavage :
Ma sœur, tu dois tes maux à ton peu de courage.
Les défauts de Valmont tiennent à son esprit;
Par un cœur juste et droit il croit être conduit;
Mais ta faiblesse aussi le trompe et l'encourage :
Jamais tu n'aurais dû supporter un outrage ;
Il fallait, à ses torts opposant ton bonheur,
Corriger son esprit en attaquant son cœur.
Mais, dis-moi, ton mari, dans le fond de son ame,
Aime-t-il tendrement ses enfants et sa femme?

MADAME VALMONT.

Il cache son amour sous un front ténébreux,
Et paraître sensible est faiblesse à ses yeux.

DERBAIN, *vivement.*

Il suffit. Je saurai le rendre à la nature.

MADAME VALMONT.

Et quel est ton projet?

DERBAIN.

Que ton cœur se rassure.
Mais il faut que l'on m'aide, et j'exige de toi
Qu'en parlant à Valmont tu bannisses l'effroi.
Il faut au dernier point pousser son caractère;
Je ne puis te servir, s'il n'est bien en colère :
Cherche, pour l'irriter, une forte raison.

MADAME VALMONT.

Je n'en ai pas besoin. Charles de la maison
Veut partir cette nuit. Bientôt cette nouvelle
Va causer entre nous une affreuse querelle.

DERBAIN.

Mais surtout garde bien mon secret aujourd'hui...
Je veux, comme étranger, rester auprès de lui.
Je ne suis plus Derbain. Allons, reprends courage;
Je prétends ramener la paix dans ton ménage.
Tu sauras mes projets; mais pour les bien servir,
Ce n'est plus qu'à moi seul que tu dois obéir.

MADAME VALMONT.

Depuis long-temps, ce cœur, flétri par la souffrance,
Près de mon seul ami renaît à l'espérance.
Ah! Derbain à son gré peut disposer de moi.

DERBAIN.

Mais voici ton époux, je le laisse avec toi.
Adieu.

SCÈNE III.

VALMONT, MADAME VALMONT.

MADAME VALMONT, à part.

Pour obéir aux ordres de mon frère,
Montrons, s'il est possible, un peu de caractère.

VALMONT, en entrant.

C'est le plus sot cocher, les plus maudits chevaux!
Il semble qu'on ait fait pour moi ces animaux;
Et du Marais, enfin, jusques à ma demeure,
Je veux être pendu, s'ils n'ont pas mis une heure.

MADAME VALMONT.

Avez-vous accompli le projet généreux?

VALMONT, avec humeur.

Sur de pareils objets, je fais ce que je veux.

MADAME VALMONT.

Mais, à Derlhem?....

VALMONT.

Encor!

MADAME VALMONT.

Si mon cœur s'intéresse...

VALMONT.

Non, vous ne devez pas vous mêler de ma caisse.

MADAME VALMONT.

Pardon!

VALMONT, *regardant sa femme.*

Vous surpassez, à mes regards surpris,
Les plus riches beautés que l'on cite à Paris.

MADAME VALMONT, *avec douceur.*

N'avez-vous pas voulu que, songeant à moi-même,
J'eusse dans mes habits une richesse extrême?

VALMONT, *avec amertume.*

Je ne vous ai point dit d'avoir ces diamans,
De dépenser, que sais-je? au moins vingt mille francs.
Vous eussiez dû, je crois, montrer quelque scrupule
D'étaler aux regards ce luxe ridicule;
Et ne pas acheter, dans un malheureux temps,
Un collier qui pourrait nourrir cent indigents.

MADAME VALMONT.

Rassurez-vous, monsieur.

VALMONT, *s'échauffant.*

Moi, que je me rassure!
Quand vous osez porter une telle parure!

MADAME VALMONT.

Monsieur, vous avez tort....

VALMONT, en riant amèrement.

Soit; je suis un bavard
Qui, sans aucun motif, parle et gronde au hasard.
(Gravement.)
Faites à votre tête. Ajoutez au contraire
A l'éclat qui vous rend et si belle et si fière;
Portez dans vos cheveux et topaze et rubis;
Que les perles et l'or brillent sur vos habits;
Que tout respire ici luxe et magnificence,
Et soyez à Paris reine de la finance.
S'il m'arrive un revers, je perdrai mon crédit,
Et l'on dira de moi ce que toujours l'on dit:
« Quoi! Valmont a manqué? la chose devait être;
« Sa femme, sans brillants, ne pouvait pas paraître:
« Le destin a puni leur sotte vanité;
« Je ne plains point leur sort, ils l'ont bien mérité. »
Voilà ce qu'on dira.

MADAME VALMONT.

Dans cette circonstance,
Je ne crains pas, monsieur, qu'ainsi de moi l'on pense.
Je n'ai, vous le savez, pour parer mes attraits,
En frivoles bijoux rien dépensé jamais.

VALMONT.

Eh quoi! ces diamants?

MADAME VALMONT.

Ce sont ceux de ma mère,
Qu'aux jours de notre hymen m'avait donnés mon père.
Je ne les porte plus, au moins depuis quinze ans,
Et je dois craindre peu les propos médisants.

VALMONT, *étonné.*

Ah! ah! c'est différent!

MADAME VALMONT, *à part.*

La raison, qui l'éclaire,
Une fois cependant l'a contraint à se taire.

VALMONT, *d'un ton goguenard.*

Vous croyez que j'ai tort; mais, soit dit entre nous,
C'est montrer peu de goût qu'avoir de tels bijoux.
Ils sont, pour la plupart, d'une façon antique;
Je me trompe de mot, je veux dire *gothique;*
Et tous vos diamants, quoique très-précieux,
Ont servi de parure à tous vos bons aïeux.

MADAME VALMONT.

Monsieur.....

VALMONT, *brusquement.*

Vous vous fâchez d'une plaisanterie;
Vous avez aujourd'hui certain ton d'ironie.....

MADAME VALMONT.

Je me tairai, monsieur; c'est-là le seul moyen
Que je puisse trouver de vous paraître bien.

VALMONT.

Pas toujours; et je sais qu'il est certain silence
Plus expressif encor qu'un mot d'impertinence.

MADAME VALMONT, *avec beaucoup de douceur.*

Je veux vous obéir; mais je ne puis pourtant
Répondre sans parler, ou me taire en parlant.

VALMONT.

Eh! mais vous devenez tout-à-fait raisonneuse!

MADAME VALMONT, *avec sensibilité.*

C'est que vous me rendez tout-à-fait malheureuse.

Et de mon caractère.....

VALMONT.

Il est plaisant, ma foi,
Que je m'entende faire un tel reproche, à moi!

MADAME VALMONT.

Que ne m'est-il, monsieur, permis de vous répondre?

VALMONT.

Répondez, je vous prie, et daignez me confondre.

MADAME VALMONT.

Je prétends seulement.

VALMONT.

D'une feinte douceur
Vous savez avec art colorer votre humeur.

MADAME VALMONT.

J'attends.....

VALMONT.

Moi, j'aime mieux une franche colère;
On sait à qui répondre, et comment il faut faire.

MADAME VALMONT.

De grace, permettez.....

VALMONT.

Oui, ce ton doucereux
Cache, le plus souvent, un retour dangereux :
Au défaut de la force, on se sert de l'intrigue,
Et jusques aux valets, contre moi tout se ligue;
Le maître qui, chez lui, veut que tout aille bien,
De se faire obéir n'a plus aucun moyen.

MADAME VALMONT.

Mais cependant je vois qu'à la moindre parole,
Afin de vous servir, chacun s'empresse, vole......

VALMONT, avec un air de regret.

Mais, de quelle manière, et comment le fait-on?
On me craint: aussitôt que j'entre à la maison,
Je vois fuir vos valets, et Charle, et votre fille.
(Avec un peu de sensibilité.)
Est-ce ainsi qu'on accueille un père de famille?

MADAME VALMONT, avec sensibilité et avec l'apparence de la fermeté.

Il est vrai : dans ces lieux vous portez la terreur;
A vous craindre, monsieur, vous contraignez le cœur.
Et ceux qu'à vous aimer destina leur naissance,
D'un père rigoureux évitent la présence;
Ils savent qu'une erreur sur le plus simple objet,
D'un courroux violent peut exciter l'effet.
Vous ne pardonnez rien à la fougue de l'âge;
Leur gaîté vous attriste, et leur jeu vous outrage;
Et s'ils n'ont pas pour vous un esprit confiant,
C'est que jamais pour eux vous n'êtes indulgent.
Qu'arrive-t-il de là? Par crainte de leur père,
Vos enfants de leurs goûts vous ont fait un mystère;
Et, tremblant d'encourir votre sévérité,
Pour des torts très-légers blessent la vérité;
Mais, hélas! du mensonge on prend trop l'habitude :
Sachez quel est l'objet de mon inquiétude;
Ils ont su trop long-temps vous le dissimuler;
Mais je me détermine à vous le révéler.

VALMONT.

Quel langage?

MADAME VALMONT.

Valcour adore votre fille,

Et souhaite, monsieur, d'être de la famille.

VALMONT.

Ma fille l'aimerait?

MADAME VALMONT.

Hélas! déja son cœur
Désire cet hymen qui ferait son bonheur.

VALMONT.

Elle n'épousera jamais un militaire;
Je redoute, pour eux, les hasards de la guerre.
Je veux un gendre, moi, qui reste à la maison,
Que je puisse aller voir quand je serai barbon.

MADAME VALMONT.

Vous n'êtes pas au bout; surtout que la colère.....

VALMONT.

Aujourd'hui, je vous trouve un certain caractère...

MADAME VALMONT, *avec effroi.*

Moi, de votre courroux, je crains que les éclats...

VALMONT, *en fureur.*

Non, non, je vous promets de ne m'emporter pas;
Mais de grace, parlez, qu'avez-vous à me dire?

MADAME VALMONT.

Du plus cruel malheur je voulais vous instruire:
Charles, qu'on destinait au rang de magistrat,
En dépit de votre ordre, a quitté cet état.

(*Valmont fait un mouvement.*)

Oui, de tous ses projets je viens d'être informée;
Il veut partir ce soir pour se rendre à l'armée.

VALMONT, *avec sensibilité.*

Me quitter, moi, qui l'aime! Ah! déja ma fureur...
Avant les ennemis, monsieur l'homme de cœur,

Je prétends, par ma foi, tâter votre courage;
Voyons si devant moi vous ferez bon visage.
Picard!

MADAME VALMONT.

Valmont, calmez de votre emportement...

VALMONT, appelant.

Picard!... Et quel est donc son grade au régiment?

MADAME VALMONT.

Officier de hussard. Valcour, qui l'en croit digne,
Vient d'obtenir pour lui cette faveur insigne.

VALMONT.

C'est un très-grand honneur; grand merci pour ma part:
Charle, ou j'y périrai, ne sera point hussard.

MADAME VALMONT.

Il faut, par la douceur, qu'un père le ramène.

VALMONT.

S'il m'y force, en sa chambre aujourd'hui je l'enchaîne.

MADAME VALMONT.

Grands dieux!

VALMONT.

Mais ce vieillard veut-il donc arriver?

(Toujours plus en courroux.)

Picard!

SCÈNE IV.

VALMONT, MADAME VALMONT, PICARD.

PICARD, arrivant.

Me voilà!

VALMONT.

Traître !... Allez vite trouver
Et mon fils et ma fille. Allez, sans plus attendre;
Dans cet appartement qu'on les fasse descendre.

PICARD.

Il suffit... (*A part.*) Je vois trop à son air, à ce ton,
Que pour nos deux enfants il ne fera pas bon.

SCÈNE V.

VALMONT, MADAME VALMONT.

VALMONT, contenant sa colère.

De tout ce qui se passe on me fait un mystère;
Vous-même la première avez bien su vous taire.

MADAME VALMONT.

Je ne le cache pas, sans la nécessité,
De moi vous n'eussiez point appris la vérité.
Oui, l'on pardonne à ceux que le malheur rassemble,
De s'avouer leur peine et de pleurer ensemble.
Je n'ai pu de leurs torts blâmer mes deux enfants:
Il est permis de craindre et de fuir ses tyrans.

VALMONT.

Madame, c'est pousser un peu trop loin le zèle,
Et je dois....

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, VALMONT, MADAME VALMONT.

EUGÉNIE, en tremblant.

Est-il vrai que mon père m'appelle?

VALMONT.

Et que trouvez-vous donc d'étonnant à cela?

EUGÉNIE.

Puisque vous m'appelez, mon père, me voilà.

VALMONT.

Vous vous avisez donc, chère petite amie,
D'aimer à mon insu?

EUGÉNIE.

C'est une calomnie!
Qui, moi? je n'aime rien.

VALMONT.

Voyez comme elle ment!
Quoi! certain colonel...

EUGÉNIE, à part.

Il sait tout maintenant.

MADAME VALMONT.

Allons, avec franchise avouez, Eugénie,
Qu'à Valcour, par l'hymen, désirant d'être unie...

EUGÉNIE.

Ah! d'un espoir si doux mon cœur est enchanté;
Valcour est plein d'esprit, de grace, de bonté!
De l'air le plus aimable il m'a dit : Je vous aime,
Et moi, tout franchement, j'ai répondu de même.

VALMONT.

Comment? de cet aveu flattant sa vanité...!

EUGÉNIE.

Je crois qu'il faut toujours dire la vérité.

VALMONT.

Soit; mais je ne vous vis jamais aussi sincère,
Et vous savez très-bien mentir à vòtre père.

Je vous en veux bien moins, malgré tous vos défauts,
Qu'à ceux qui n'ont pas su vous reprendre à propos.
Quant à ce bel amour pour ce beau militaire,
Vous aurez la bonté d'y renoncer, ma chère:
Moi, qui me fais honneur d'avoir les goûts bourgeois,
A ma fille je donne un époux de mon choix.

EUGÉNIE, *à part.*

Il doit être du mien.

VALMONT, *s'échauffant peu à peu.*

Je crois pouvoir prétendre
Au droit qui m'appartient de me choisir un gendre.

MADAME VALMONT.

Vous en avez le droit.

VALMONT.

Il serait trop plaisant
Que je prisse d'abord le conseil d'un enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Il se fâche, j'ai peur.

VALMONT.

Pour vous, mademoiselle,
Ne vous avisez pas de faire la rebelle.
Avant peu vous aurez un époux de ma main;
Je veux, comme il me plaît, vous marier enfin.

EUGÉNIE, *d'un ton tremblant.*

J'épouserai tous ceux que vous voudrez, mon père.

VALMONT.

Celui qu'on vous destine est digne de vous plaire.
Vous aurez avec lui des jours très-fortunés,
Et vous l'aimerez bien?

EUGÉNIE, *faisant la révérence.*

Oui, si vous l'ordonnez.

VALMONT.

Mais je vois à propos arriver votre frère!

MADAME VALMONT, *à part.*

Ah! c'est sur lui que doit éclater sa colère.

SCÈNE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, MADAME VALMONT, VALMONT.

VALMONT, *à Charles, qui n'ose pas approcher.*

Eh bien! que craignez-vous?

CHARLES.

Mais rien assurément.

VALMONT.

Je sais vos beaux projets conçus tout récemment.

EUGÉNIE, *à part, à Charles.*

De mentir maintenant ne fais pas la sottise.

VALMONT.

Ils ont dû, j'en conviens, exciter ma surprise;
Mais, sans vous approuver, je ne puis cependant
Vous blâmer tout-à-fait d'un pareil changement.
Vous quittez le barreau pour le métier des armes,
Et Mars, plus que Thémis, vous présente des charmes;
C'est bien. Suivez, monsieur, votre nouvel état:
Un hussard aujourd'hui vaut bien un avocat.

EUGÉNIE, *à part.*

Parle-t-il tout de bon?

MADAME VALMONT, *à part.*

Il se moque, je pense.

CHARLES.

Quoi! vous ne blâmez pas ma subite inconstance?

VALMONT, *d'un air moitié sérieux et ironique.*

Non. Vos petits enfants seront tout glorieux
De citer un héros parmi leurs bons aïeux.

CHARLES, *noblement.*

Je ne sais pas quel sort le hasard me destine;
Mais si pour les combats mon goût me détermine,
A servir mon pays je prétends réussir.
De l'état que je prends je puis m'énorgueillir:
Tant d'hommes ont prouvé qu'il était honorable!
Je veux les imiter, et je m'en sens capable.

VALMONT.

A cette noble ardeur, je reconnais mon sang!
Allons, nous vous verrons un jour au premier rang.
Être sous-lieutenant! Peste! c'est un beau grade!

(*Après l'avoir reçu.*)

Montrez-moi le brevet. Très-bien, mon camarade!

EUGÉNIE, *à part.*

Il donne son brevet; que mon frère est donc sot!

MADAME VALMONT, *à part.*

Au ton plaisant, les pleurs vont succéder bientôt.

VALMONT, *après avoir lu.*

Cet acte est en tout point conforme à l'ordonnance;
De vous faire tuer vous avez la licence;
Le ministre y consent: moi, je n'y consens pas,
Et veux bien, cette fois, vous sauver du trépas.

(*Il déchire le brevet.*)

CHARLES, en colère.

Vous déchirez l'écrit que ma main vous confie!

VALMONT, avec fermeté.

Autrement vous pouvez servir votre patrie.
Et pour remplir, mon cher, cette commission,
Il ne vous manque rien.... que ma permission.

CHARLES, avec chaleur.

Monsieur, je suis inscrit, et comment vais-je faire?

VALMONT.

Je me rendrai demain au bureau de la guerre;
Je verrai le ministre : il m'entendra très-bien,
Et de vous affranchir je connais le moyen.
De servir sa patrie il est mille manières;
Oui, l'on peut s'illustrer dans toutes les carrières;
Artiste, commerçant, guerrier ou magistrat,
S'ils se sont distingués, ont droit au même éclat.

CHARLES, vivement.

Moi, je prétends servir; c'est en vain qu'on espère...

VALMONT, plus vivement.

J'aime autant vous voir mort, que vous voir militaire.

CHARLES.

Je saurai m'affranchir de ce pénible état;
J'aurai ma liberté!... Je me ferai soldat!

VALMONT, furieux.

Quoi! vous osez ainsi me braver?

MADAME VALMONT.

Ah! de grace!

EUGÉNIE.

Oh! mon frère!

MADAME VALMONT.

Mon fils!

VALMONT, plus furieux.

Un enfant me menace!

CHARLES.

Je n'y puis plus tenir.

VALMONT.

Mais, voyez donc quel ton!

CHARLES.

Je trouverai moyen de quitter la maison.

VALMONT.

Je t'en empêcherai; tu vas le voir sur l'heure.
Oui, je t'enfermerai plutôt dans ma demeure.

MADAME VALMONT.

Accordez-nous sa grace....

VALMONT, troublé.

Eh!... mais j'entends du bruit!
Oui, j'aperçois notre hôte.... Ici qui l'a conduit?...
Aux yeux d'un étranger... les troubles de famille...
Allons, qu'en vos regards la sécurité brille.

SCÈNE VIII.

EUGÉNIE, CHARLES, MADAME VALMONT, VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN, à Valmont.

Au jardin vous avez de la société;
Et madame Dupré, livrée à sa gaîté,

Attend votre famille avec impatience.

(Avec affectation, en regardant tout le monde.)

Mais pour bien s'amuser, il faut votre présence.

MADAME VALMONT, à part.

Le temps est bien choisi.

VALMONT, souriant.

Oui, nous allons bientôt...

(Bas, à sa femme.)

Ayez donc un autre air.

DERBAIN, à part.

On a grondé tantôt.

VALMONT, bas, à son fils.

Voulez-vous dérider cette sotte figure?
Riez, soyez aimable, ou bientôt, je vous jure,
Vous vous repentirez de votre entêtement.

CHARLES, bas, à son père.

Oui, pour vous obéir, je paraîtrai content.

(A part.)

La colère m'étouffe, et j'en serai malade!

VALMONT, bas, à Eugénie.

Quitterez-vous enfin ce petit air maussade?
Commencez, s'il vous plaît, par essuyer vos yeux.

EUGÉNIE, bas, à son père.

Pour vous faire plaisir, j'aurai le ton joyeux.

(Pendant ces aparté, Derbain et madame Valmont causent tout bas.)

VALMONT, d'un air gai.

Allons, mes chers amis, joindre la compagnie;

Portons-y la gaîté, le charme de la vie.

(A Derbain, en sortant.)

Le jour qu'on vous possède est un jour de plaisir.

EUGÉNIE, en sanglottant.

Oui, nous sommes en train de nous bien divertir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

PICARD, DERBAIN.

DERBAIN.

Non; je ne vis jamais de dîner plus bizarre;
Mon beau-frère est, à table, un homme vraiment rare.
Pour tous les étrangers adoucissant ses yeux,
Il cherche des bons mots, veut paraître joyeux;
Tandis qu'au même instant, pour une bagatelle,
Il gourmande ses gens, sourdement les querelle.
De tout son embarras j'aurais ri de bon cœur,
Si je n'avais pas vu le chagrin de ma sœur.

PICARD.

Mais il n'a pas été pourtant trop redoutable,
Il avait l'humeur gaie et le ton agréable;
Il nous a régalés de petits jurements
Sept ou huit fois à peine, encore entre ses dents.
Ah! c'est là sa douceur.

DERBAIN.

Cette douceur étrange
Me prouve que ma sœur a les vertus d'un ange.
Combien elle a souffert! Mais, grace à ton secours,

Je prétends embellir le reste de ses jours.
Mes ordres sont remplis ?

PICARD.

Oui, même avec finesse,
Et vous serez content, monsieur de mon adresse.

DERBAIN.

Ma sœur n'a point, tantôt, au gré de mes souhaits,
Irrité son époux; ils sont encore en paix ?

PICARD.

Non, monsieur, grace au ciel! mon maître tout à l'heure,
De ses cris violents remplissait la demeure.

(Avec joie.)

Je les ai tous les deux rencontrés disputant.

DERBAIN.

Très-bien.... Valmont viendra dans cet appartement;
Nous devons aux échecs jouer une partie.

PICARD.

Mais je l'entends, je pense; écoutez comme il crie!

(On entend un bruit confus de voix.)

DERBAIN.

Je sors.... Je ne veux pas gêner les combattants;
Je reverrai ma sœur quand il en sera temps.

(Derbain sort. Picard laisse la scène libre, allume les bougies du salon, et sort après son dernier aparté dans la scène suivante.)

SCÈNE II.

MADAME VALMONT, VALMONT, PICARD.

MADAME VALMONT, du ton de la supplication.

Ai-je commis un crime, en demandant sa grace?

VALMONT.

Oui, d'un jeune insensé j'ai dû punir l'audace,
Et pour plus de deux mois je le tiens en prison.

PICARD, à part, allumant les bougies.

Il ne tient rien.

MADAME VALMONT.

De grace! écoutez la raison!
Vous perdrez votre fils par cet ordre sévère.

VALMONT.

Nous verrons s'il se fait malgré moi militaire.

MADAME VALMONT.

Craignez tout d'un jeune homme en proie au désespoir!

PICARD, à part.

Elle est trop douce encore.

(Picard sort.)

VALMONT.

Il fera son devoir,
Ou, morbleu, malgré lui, je saurai l'y contraindre.

MADAME VALMONT.

Vous voulez donc toujours, monsieur, vous faire craindre.

VALMONT.

Oui, puisque ici chacun se plaît à me blâmer,
On me craindra du moins, si l'on ne peut m'aimer.

MADAME VALMONT.

Révoquez, pour mon fils, cette horrible maxime;
Craignez qu'il ne résiste à la main qui l'opprime!
Vous le verrez, monsieur, il enfreindra vos lois:
S'il cherche à vous quitter, il use de ses droits;
Et si le sort m'offrait un pareil avantage,
Je romprais, comme lui, le plus triste esclavage.

VALMONT, *avec la plus grande surprise.*

Est-ce vous qui parlez?

MADAME VALMONT.

Oui, ce cœur s'est lassé;
Pour souffrir plus long-temps, vous l'avez trop blessé.
Ah! depuis dix-huit ans, que de notre hyménée
Je traîne, avec douleur, la chaîne infortunée,
Je n'ai pas vu, je crois, s'écouler un seul jour
Sans entendre des pleurs dans ce triste séjour.
Je n'ai point un époux, mais un rigoureux maître:
A ses yeux, malgré moi, je tremble de paraître:
Pour obtenir la paix, à son opinion
De mon être j'ai fait toute abnégation;
Je parle, je me tais, selon qu'il le désire:
Mais trop heureuse encor, dans mon cruel martyre,
Lorsque, après avoir fait toutes ses volontés,
Il ne m'outrage pas par quelques duretés.
Tous les jours, je le sens, de la mélancolie
Les langoureux ennuis obscurcissent ma vie;
Et je verrais sans peine approcher le trépas,
Si ma fille et mon fils ne me consolaient pas.
Pour comble de malheurs, je les perdrai peut-être!
Que deviendrai-je seule avec ce cruel maître?
Les maux que mes enfants m'aidaient à supporter,
Viendront à chaque instant sur moi seule éclater.
Ah! déja je frémis à cet affreux présage!
Pour souffrir sans appui, je n'ai plus de courage;
Et si la mort bientôt ne finit mes tourments,
Je romps tous mes liens, et je suis mes enfants.

VALMONT, *du ton le plus étonné.*

Ce langage hardi doit beaucoup me surprendre;
Pour la première fois, vous l'avez osé prendre:
Il est dans votre bouche à tel point étonnant,
Que je ne sais quel ton prendre en vous répondant.

(*Avec chaleur.*)

Quoi! de tant de malheurs vous m'accusez, madame?
Je suis, à vous entendre, un méchant, un infame;
Je marche environné de chagrins, de terreur:
A vous, à mes enfants, je dois donc faire horreur!
Vous osez m'accuser! et quels sont donc mes crimes?
Et comment ai-je pu faire autant de victimes?
Joueur désespéré, vais-je sur des brelans
Hasarder d'un seul coup le bien de mes enfants?
M'a-t-on vu me livrer à la honteuse ivresse
Que produit la vapeur d'une liqueur traîtresse?
Épris de nos Laïs, vous ai-je fait l'affront
De couvrir de bijoux leur impudique front?
Moi, je connais mes torts, et je vais vous les dire:
D'aimer trop des enfants nés pour me contredire;
De travailler sans cesse, afin de parvenir
A pouvoir leur former le plus doux avenir.
Je n'ai qu'un seul désir, qu'un but, qu'une espérance;
Je veux vous assurer la noble indépendance
Que donne la fortune à tous ses favoris,
Et c'est pour vous enfin, votre fille et mon fils,
Que dans de longs travaux je consume ma vie.
Et de votre malheur, même de barbarie,
Vous osez accuser ce cœur trop généreux?
Ah! j'ai fait des ingrats, et non des malheureux.

MADAME VALMONT.

Sans doute, vous avez ces qualités louables,
Qui vous mettent au rang des hommes estimables;
Vous avez les vertus que donne un noble honneur;
Mais, hélas! ces vertus font peu notre bonheur.
Un esprit indulgent, un caractère aimable,
Les égards que l'on doit toujours à son semblable;
Enfin, cette douceur, cette paix....

VALMONT.

Eh! morbleu,
D'exciter mon courroux vous faites-vous un jeu?...
Écoutez bien ceci, gravez-le dans votre ame:
J'ai beaucoup de respect pour vos conseils, madame,
Mais, à l'âge où je suis, je ne saurais changer;
Il faut de mes défauts savoir vous arranger.

MADAME VALMONT.

Non, monsieur; je prétends....

VALMONT, en fureur.

Ah! finissons, de grace!
Je consens, par prudence, à vous céder la place;
Je sors. Redoutez tout d'un époux irrité:
Et malheur à quiconque enfreint ma volonté!

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME VALMONT, DERBAIN.

MADAME VALMONT.

Grands dieux! quel est mon sort?... Ni larmes, ni prière

Ne pourront donc jamais désarmer sa colère?

(A Derbain qui entre.)

Ah! mon frère! combien mon époux est cruel!

DERBAIN.

Ah! j'ai tout entendu. Je serais criminel,
Si je t'abandonnais, ma sœur, à ce barbare :
A suivre mes projets, que ton cœur se prépare,
Tu ne peux maintenant refuser mes secours.

MADAME VALMONT.

Mais si j'allais, mon frère, empoisonner ses jours?
Si de son désespoir...

DERBAIN.

Tu balances encore!
Est-ce pour mon bonheur qu'aujourd'hui je t'implore?
Ma sœur, penses-y bien : oui, c'est de ce moment
Que tu peux espérer la fin de ton tourment;
Mais si dans mes desseins ton cœur me contrarie,
Abandonne aux chagrins le reste de ta vie.

MADAME VALMONT.

Eh bien! je t'obéis; et dussé-je avoir tort,
A l'instant, à ton gré, dispose de mon sort.

SCÈNE IV.

PICARD, DERBAIN, MADAME VALMONT.

DERBAIN, à Picard, qui entre.

Tu nous viens à propos; tu sais ce qu'il faut faire:
Exécute cet ordre avec un grand mystère.
Tu m'entends...

PICARD.

Vous pouvez, monsieur, compter sur moi.

DERBAIN.

Adieu, ma chère sœur.

MADAME VALMONT.

Je m'abandonne à toi.

(Elle sort avec Picard.)

DERBAIN, seul.

A Valmont en ces lieux j'ai promis de l'attendre;
Pour jouer aux échecs il doit bientôt s'y rendre.

(Il arrange les échecs.)

Préparons-nous; je vois que tout ira très-bien,
Et plus j'y réfléchis, plus j'aime ce moyen;
S'il ne réussit pas, Valmont est incurable,
Et restera toujours un homme insupportable.

SCÈNE V.

DUPRÉ, MADAME DUPRÉ, DERBAIN.

DERBAIN, à madame Dupré.

Quoi! madame, c'est vous?

DUPRÉ.

Oui, nous venons vous voir.

MADAME DUPRÉ.

Nous venons à Valmont souhaiter le bonsoir.
Il agit avec nous de façon singulière,
Et je vais le gronder de la bonne manière.
Mais je ne le vois pas.

DERBAIN.

Il est dans ses bureaux.

MADAME DUPRÉ.

Je vais l'aller trouver, et lui dire en deux mots...

DERBAIN, l'arrêtant.

Non, demeurez; je cours l'avertir pour vous plaire,
Et de votre arrivée, et de votre colère.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ.

Nous envoyer chercher sa fille à l'Opéra!

DUPRÉ.

C'est un homme bizarre.

MADAME DUPRÉ.

Oui, mais il le paîra.

DUPRÉ.

Je lui dois tout l'ennui que j'ai pris au spectacle.

MADAME DUPRÉ.

Ah! peut-on s'ennuyer, quand de l'art un miracle...

DUPRÉ.

Le miracle pourtant ne m'a pas amusé.

MADAME DUPRÉ.

Sur les arts vous auriez le cœur déjà blasé!
Je pense mieux de vous; il serait impossible
Qu'à leurs charmes divins vous fussiez insensible.

DUPRÉ, se mettant un peu en colère.

Quoi! vous me prouverez!...

MADAME DUPRÉ.

Monsieur, laissez cela;

L'homme de goût toujours s'amuse à l'Opéra.

DUPRÉ, *avec humeur.*

Je m'y suis diverti, si cela peut vous plaire.

MADAME DUPRÉ, *sèchement.*

Vous le dites d'un ton à me mettre en colère.

DUPRÉ.

Je vois que c'est ma faute; et sans doute ce soir,
Je me suis amusé sans m'en apercevoir.

MADAME DUPRÉ.

Ah! c'est Valmont!

SCÈNE VII.

VALMONT, MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ, *à Valmont.*

Je viens pour vous dire, à vous-même,
Que je suis contre vous dans un courroux extrême.

VALMONT.

Qu'ai-je donc fait, madame?

DUPRÉ.

Eh! vous le savez bien;
Pourquoi le demander?

VALMONT.

Non, je ne conçois rien....

MADAME DUPRÉ.

Votre fille peut bien, je crois, sous ma tutelle,
Paraître à l'Opéra?

VALMONT.

C'est un honneur pour elle.

MADAME DUPRÉ.

Mais d'où vient donc, monsieur, ce caprice étonnant,
Qui vous fait envoyer la chercher...

VALMONT.

Et comment?...
Ma fille est revenue!... Ah! je ne puis comprendre....
Et qui donc est allé de vos mains la reprendre?

MADAME DUPRÉ.

Votre fils est venu tantôt de votre part,
Pour ramener sa sœur et presser son départ.

VALMONT, vivement.

Eh quoi! Charles, mon fils?

DUPRÉ.

Mais oui; tout vous étonne.

VALMONT, en colère.

Le petit scélérat! Je la lui garde bonne.

MADAME DUPRÉ.

Eh bien! qu'a-t-il donc fait?

VALMONT.

Ce qu'il a fait vraiment?
Je l'avais enfermé dans son appartement,
Pour certaine sottise à moi trop bien connue;
Et le traître s'enfuit!... Si jamais à ma vue
Il ose se montrer!...

MADAME DUPRÉ.

Vous parlez de prison...
Traiter comme un enfant cet aimable garçon!

VALMONT, inquiet.

Mais où sont-ils?... Sortons de cette incertitude.

MADAME DUPRÉ.

Vous paraissez avoir beaucoup d'inquiétude?
Votre épouse sans doute...

VALMONT, appelant.

Holà! quelqu'un ici!

(A un domestique qui entre.)

Qu'on appelle Picard..... Je vais être éclairci;
Je connaîtrai par lui cette énigme importante
Qui déja, malgré moi, m'irrite et me tourmente.
Quoi! mes enfants, ce soir, ne sont pas de retour?
A cette heure? aussi tard?... Voilà le premier jour...
Mais, madame Valmont ne peut être sortie?
Elle ne m'a rien dit.... Est-ce quelque partie?
Quelque bal arrangé pour se bien divertir?
Y serait-on allé sans daigner m'avertir?

MADAME DUPRÉ.

Où serait le grand mal? Pourquoi cette colère?
Mais vous êtes, Valmont, un homme trop sévère.

DUPRÉ.

C'est bien mon sentiment; il se fâche de tout.

VALMONT.

C'est qu'aujourd'hui chacun veut me pousser à bout.

SCÈNE VIII.

VALMONT, PICARD, MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT.

Arrivez donc, Picard; vous vous faites attendre.
Me ferez-vous, monsieur, le plaisir de m'apprendre
Comment Charle, enfermé par ma juste rigueur,

Se rend à l'Opéra pour y chercher sa sœur?
(Avec un peu d'emportement.)
Apprends-moi le moyen dont s'est servi le traître.

PICARD, froidement.

C'est qu'il aura, monsieur, sauté par la fenêtre.
Un vieillard garde mal un jeune prisonnier;
Et puis, par goût, monsieur, je suis mauvais geolier.

VALMONT.

De tout ce qui se passe avertissez ma femme.

PICARD.

A l'instant, tout en pleurs, j'ai vu sortir madame,
Seule et sans suite.

VALMONT.

Seule?

PICARD.

Oui, je l'ai déja dit.

MADAME DUPRÉ.

J'entrevois du mystère; il est tout interdit.

VALMONT, réfléchissant.

Eh mais! je viens de voir sa voiture à ma porte;
Et comment, seule, à pied, se peut-il qu'elle sorte?

PICARD.

Vous savez que madame à pied ne sort jamais.

VALMONT, en fureur.

Elle est pourtant sortie!

PICARD.

Oui, mais...

VALMONT, plus en fureur.

Eh bien! mais, mais!..

PICARD.

Mais elle a fait venir un carrosse de place.

MADAME DUPRÉ, à part.

Afin que de sa fuite on perdît mieux la trace.

VALMONT, soupirant.

Ah! tu ne pouvais pas soudain me prévenir
Que madame aussi tard désirait de sortir?

MADAME DUPRÉ, à Valmont.

Mais que dites-vous donc? votre délicatesse...

PICARD.

Monsieur veut plaisanter. Il connaît ma maîtresse;
Sur tout ce qu'elle fait on peut porter les yeux,
Et tous les vils propos des valets curieux
Ne pourront outrager cette femme estimable.

VALMONT, durement.

Il suffit, taisez-vous.

PICARD.

Que je me donne au diable!
Pour vous servir, monsieur, faites un autre choix;
Espion et geolier, c'est trop de deux emplois.

VALMONT.

Le drôle!

DUPRÉ.

Mais pour rien vous vous montez la tête.

PICARD, à part.

Le baromètre encor n'est pas à la tempête.

VALMONT, à part.

Je ne sais que penser; mille soupçons nouveaux...
(Haut.)
Qu'un valet à l'instant monte un de mes chevaux;

Qu'il se rende d'abord.... qu'un autre l'accompagne;
Que l'un de mes amis.... que l'autre à ma campagne..
(A part.)
Ah! Valmont, que fais-tu? ce serait faire tort...
(Haut.)
Que l'on n'ordonne rien; je veux attendre encor.
(A Picard.)
Sortez.

PICARD, à part.

Bon, son courroux se lit sur son visage.
Allons, tout va très-bien; il étouffe de rage.

(Valmont s'assied accablé. Picard va pour sortir, madame Dupré l'arrête.)

MADAME DUPRÉ, bas à Picard.

La mère a fui sans doute avec les deux enfants?

PICARD, bas.

Oui, madame, on le dit.

MADAME DUPRÉ.

A ses emportements
Qui pourrait résister? Une femme si douce!..
Oh! le méchant époux! son aspect me courrouce;
Je m'en vais lui parler de la bonne façon.

PICARD, en sortant.

Bien, je le laisse en guerre avec un vrai démon.

SCÈNE IX.

VALMONT, MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT, se levant.

Ma cousine, pardon! mais mon ame oppressée

Ne sait sur quel objet arrêter sa pensée.
L'absence de ma fille et celle de mon fils
M'étonnent à tel point...

MADAME DUPRÉ, *sèchement.*

Vous en êtes surpris?
Je vais, si vous voulez, éclaircir ce mystère.
Vos deux enfants, monsieur, sont auprès de leur mère.
Votre rigueur, contre elle abusant du pouvoir,
Lui fit de vous quitter un pénible devoir.
Ses enfants, par amour pour cette infortunée,
Auront chez ses parents suivi sa destinée.
Voilà le juste effet que produit la terreur,
Et vous-même, monsieur, faites votre malheur.

VALMONT, *piqué.*

Ce que vous m'apprenez me surprend fort, madame,
Et pourquoi donc ainsi jeter sur moi le blâme?
Je suis, à vous en croire, un homme sans raison,
Qui force tous les miens à quitter la maison.
Qui vous a donc si bien tracé mon caractère?

MADAME DUPRÉ.

Et pouvez-vous forcer une ville à se taire?
Vous êtes bien connu, monsieur, de tout Paris,
Et de l'évènement on sera peu surpris.
Dans votre intérieur on sait ce qui se passe;
Le public à vos torts ne fait aucune grace.

VALMONT, *avec un courroux concentré.*

Madame, ce public, qui me traite si mal,
De la méchanceté n'est que l'écho banal.
Vous appelez public, quelques femmes méchantes,
Qui courent exercer leurs langues médisantes,

Et qui, dans vingt maisons, s'en vont dire tout bas
Ce qu'on fait dans une autre, et ce qu'on n'y fait pas.

MADAME DUPRÉ.

Je ne prends point pour moi cette épigramme amère:
Tout Paris sait combien ma cousine m'est chère;
Et je crois que toujours il doit m'être permis
De venger mes parents ainsi que mes amis.

DUPRÉ, bas à sa femme.

Vous allez, je le vois, vous faire une querelle.

MADAME DUPRÉ.

Ne vous en mêlez pas.

VALMONT.

C'est montrer trop de zèle;
Ma femme peut très-bien se passer de vengeur,
Et de tant d'intérêt réclame peu l'honneur.

DUPRÉ.

Valmont, oubliez-vous!..

MADAME DUPRÉ.

Laissez, je vais répondre.
D'un mot, si je voulais, je pourrais le confondre;
Mais, dans cet instant-ci, je songe moins à moi.
Qu'à ces infortunés qui vivent sous sa loi.

VALMONT, ayant peine à se contenir.

Vous m'offensez, madame, et déja la colère....
(A Dupré.)
De grace, à votre femme ordonnez de se taire.

MADAME DUPRÉ, riant.

M'ordonner de me taire! ah! le tour est trop bon!

VALMONT.

Dupré!

DUPRÉ.

Que voulez-vous! elle a quelque raison.

MADAME DUPRÉ.

Quoi! vous vous avisez de m'imposer silence!
Cela ressemble trop à de l'impertinence.
Au reste, je crains peu cet ordre rigoureux,
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.
Voilà monsieur Dupré; c'est un homme estimable,
D'un caractère doux, d'un commerce agréable;
De toutes ses vertus je fais un très-grand cas;
Je fais tout ce qu'il veut, mais il n'ordonne pas.
Si l'hymen par hasard à vous m'eût réservée,
Je n'aurais pas été de chagrin abreuvée.
Oui, dès le premier mois, m'expliquant avec vous,
J'aurais fixé mes droits et ceux de mon époux;
Et vous eussiez en vain voulu faire le maître;
Vous seriez, avec moi, ce qu'un mari doit être.

VALMONT, avec une fureur concentrée.

Vous voulez, je le crois, exciter mon courroux.

DUPRÉ, à sa femme.

Mais, madame Dupré!

MADAME DUPRÉ.

Mon ami, taisez-vous.

DUPRÉ.

Madame, il est très-tard; il faut que l'on se quitte.

VALMONT.

Oui; vous me direz tout dans une autre visite.

MADAME DUPRÉ.

Vous me congédiez, il suffit, je le veux;
Mais avant de partir je vous dois des adieux;

Et je vous dirai donc, mortel opiniâtre,
Que vous fûtes toujours injuste, acariâtre;
Que vous avez rendu vos enfants malheureux;
Qu'ils ont fait sagement de vous quitter tous deux;
Que votre femme, hélas! si digne qu'on l'estime,
A bien fait en cessant d'être votre victime.
Vous vous trouverez seul : grace à cet abandon,
Qui voudrait aujourd'hui venir dans la maison!
Oui, lorsqu'on a, monsieur, votre affreux caractère,
On vit seul dans les bois, isolé sur la terre;
On renonce aux parents dont on est le bourreau,
A la société dont on est le fléau.
J'ai parlé franchement, vous m'avez entendue.
Allons, partons, mon cher. — Monsieur, je vous salue.

DUPRÉ, bas à Valmont, en sortant.

Avec regret, cousin, je vous quitte ce soir;
Mais demain, en secret, je reviendrai vous voir.

SCÈNE X.

VALMONT, seul.

Quelle femme! et tantôt j'osai, comme un modèle,
L'offrir à mon épouse, et dire du bien d'elle.
Eh quoi! serais-je donc injuste malgré moi!
Que je plains son mari de vivre sous sa loi!
Ma femme, ce matin, en proie à la colère,
Avec aigreur n'a point heurté mon caractère.
M'a-t-elle abandonné?... Non, son cœur est trop bon.
Sa menace pourtant de quitter la maison,

D'avoir recours aux lois... Je vais courir la ville;
Je prétends cette nuit découvrir leur asile.
Oui, dussé-je sur moi provoquer les revers,
J'irai, pour me venger, au bout de l'univers.
(Apercevant Derbain.)
Mais ils vont revenir..... Importune visite!
Cachons à tous les yeux le trouble qui m'agite.

SCÈNE XI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Vous m'attendiez, je crois?

VALMONT, froidement.

Non, comme il était tard.

DERBAIN.

De madame Dupré j'ai guetté le départ.

VALMONT.

Elle sort à l'instant.

DERBAIN.

C'est une aimable dame.

VALMONT, vivement.

Dieu vous garde d'avoir une semblable femme!

DERBAIN.

Mais où donc est madame, et vos deux chers enfants?
Sont-ils déja rentrés dans leurs appartements?

VALMONT.

Ah! voilà le sujet de mon inquiétude!
D'être en ville si tard, ils n'ont pas l'habitude,
Et je crains...

DERBAIN.

Calmez-vous.

VALMONT, plus agité.

Ciel!

DERBAIN.

A votre frayeur,
D'un père trop sensible on reconnaît le cœur.

VALMONT.

Ils ne reviennent point!

DERBAIN.

Mais qu'avez-vous à craindre?
D'une heure de retard avez-vous à vous plaindre?
Le plus simple motif a pu les retenir,
Et dans l'instant sans doute ils vont tous revenir.

VALMONT, vivement.

Vraiment, vous le croyez? ah! mon ame est ravie...

DERBAIN.

Mais, en les attendant, faisons notre partie:
J'avais tout arrangé.

VALMONT.

Je serais trop distrait,
Et dans un autre instant, nous joûrons, s'il vous plaît.

DERBAIN.

Tout comme vous voudrez.

VALMONT.

Vous pardonnez, un père....

DERBAIN.

De vos sombres chagrins j'ai voulu vous distraire.
Vos regards inquiets me prouvent en ce jour
Combien pour sa famille un père a de l'amour.

Ah! pourquoi n'ai-je pas d'une femme estimable
Partagé dès long-temps le destin favorable?
Bon père, comme vous, ainsi que bon époux,
Mon sort, comme le vôtre, aurait fait des jaloux.
Chéri de mes enfants, adoré de ma femme,
Nous n'eussions eu jamais qu'un sentiment, qu'une ame;
Près de ces êtres chers, en faisant leur bonheur,
J'aurais pu défier tous les traits du malheur :
En effet, en est-il qu'un père puisse craindre?
Souffre-t-il? chacun vient le secourir, le plaindre;
Sa femme de ses soins vient alléger ses maux;
Ses enfants dans la nuit veillent à son repos,
Et sacrifiant tout, jusques à leur jeunesse,
Ils changent en plaisirs sa pénible vieillesse.

VALMONT, cachant son agitation.

Ce tableau trop cruel!... Ah! reprenons mes sens.

DERBAIN, appuyant.

Ainsi dans vos vieux jours vous verrez vos enfants.

VALMONT.

Je le crois. — Détournons l'entretien qui m'accable.

(Valmont approche la table des échecs.)

DERBAIN.

Est-ce donc pour jouer qu'approchant cette table?...

VALMONT.

Oui, si vous le voulez, cela me distraira.

DERBAIN, s'asseyant.

Sans doute, commencez.

VALMONT, voulant se donner un air de sang-froid.

Il suffit; m'y voilà.

DERBAIN.

C'est un superbe jeu! là, sans aucune chance....

VALMONT, dans la plus grande inquiétude.

Une heure sonne!

DERBAIN.

Bon! cette pendule avance.

VALMONT.

Une heure du matin!

DERBAIN.

Faites attention.

Je fais échec au roi.

VALMONT, prêtant l'oreille.

Écoutez, j'entends.... non.

DERBAIN.

(Avec finesse.)

Vous perdrez. — J'ai si bien arrangé ma partie,
Que je vous ferai mat ce soir, je le parie.

VALMONT, se levant vivement.

Cette fois, j'en suis sûr.... Oui, quelqu'un vient à nous.
Ce sont eux! s'il se peut, montrons-leur du courroux.

DERBAIN.

C'est Picard!

SCÈNE XII.

VALMONT, PICARD, DERBAIN.

PICARD, à Valmont.

Oui, monsieur, et j'apporte une lettre
Qu'un valet étranger m'a dit de vous remettre.

VALMONT.

Elle est de mon épouse! ah! je tremble en l'ouvrant.

(Il lit.)

PICARD, bas à Derbain.

Comment cela va-t-il?

DERBAIN.

J'en suis assez content.
Il a plus de chagrin encor que de colère.

PICARD.

Bon, s'il est affligé, je réponds de l'affaire.

VALMONT.

Est-ce elle qui m'écrit? en croirai-je mes yeux?...
Ah! sachons réprimer mes transports furieux.

(Il lit des fragments de la lettre avec la plus grande agitation.)

Hum.... hum.... « Tous les moyens de rapproche-
« ment que vous pourriez tenter deviendraient inu-
« tiles.... » Hum.... hum.... « J'habite une maison....
« respectable; là, je vais me mettre sous la protection
« des lois, elles seules décideront de mon sort et de
« celui de mes enfants. »

(Avec fureur.)

Vous recourez aux lois! Ah! tremblez que ma rage....

(Il reprend la lettre.)

« Par votre affreux caractère, vous avez fait le mal-
« heur de toute votre famille. Si vous avez cru avoir
« le droit de la traiter en esclave, elle n'a dû voir en
« vous qu'un tyran, et vous fuir pour jamais. »

(Il tombe accablé sur un fauteuil.)

Pour jamais!... J'en mourrai!

DERBAIN, bas à Picard.

Déja sur son visage
La douleur est unie au plus sombre courroux.

VALMONT, d'un ton de voix étouffée.

Craignez le désespoir d'un père ou d'un époux!
Et puisque tous les maux deviennent mon partage,
Ingrats! puisque ma mort doit être votre ouvrage,
Celui que vous livrez au plus triste abandon
Peut au moins vous maudire!... Ah! mes enfants, pardon!
Non, ce cœur est bien loin de vous être contraire;
Revenez, revenez, et je vous rends un père.

PICARD.

Il paraît accablé!

VALMONT.

Reprenons mes esprits.
Que feraient à mon sort et la plainte et les cris?

(A Derbain.)

Il faut se résigner. — Pardon, si je vous quitte;
D'un malheur imprévu la nouvelle subite....
Mon cœur est oppressé. — Picard, vous me suivrez.

DERBAIN.

Je prends part à la peine....

VALMONT, avec la plus vive douleur.

Ah! vous la connaîtrez,
Et vous saurez demain combien elle est amère.
Rentrons. — Hier encor, de mon fils, de sa mère,
Dans cet appartement j'ai reçu les adieux;
Aujourd'hui, sans les voir, j'aurai quitté ces lieux.

(Il rentre dans son appartement.)

DERBAIN, vivement à Picard.

Nous devons espérer; il a l'ame d'un père;
Ne l'abandonne pas à sa douleur amère.
Moi, de mes prisonniers je vais calmer la peur,
Et leur porter l'espoir de les rendre au bonheur.

(A la fin de l'acte, des domestiques entrent, et éteignent les bougies du salon. La nuit est entière.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(Le lendemain matin, grand jour.)

PICARD, SEUL.

PLUS tranquille chez lui, je laisse enfin mon maître.
Eh! mais, monsieur Derbain tarde bien à paraître!...
Il n'importe, attendons. — Oui, mais en attendant,
En ordre remettons ce salon promptement.

SCÈNE II.

DERBAIN, PICARD.

DERBAIN.

Je te cherchais, Picard. Eh bien! quelle nouvelle?
Verrons-nous le succès couronner notre zèle?
Qu'a dit, qu'a fait ton maître?

PICARD.

Il a passé la nuit
Plongé dans la douleur, et sans se mettre au lit;
Tantôt à son courroux abandonnant son ame,
Il appelait ingrats ses enfans et sa femme;
Tantôt se reprochant ses tragiques fureurs,
Les yeux sur leurs portraits, il répandait des pleurs.

Plus calme cependant au retour de l'aurore,
Il s'est mis au travail; vous l'y verrez encore.
Il a fait appeler son principal commis:
Le soin de sa maison à lui seul est remis;
Et voulant pour jamais quitter cette demeure,
Il vient de commander des chevaux pour une heure:
Son départ, j'en conviens, me met dans l'embarras,
Car j'ignore en quels lieux il veut porter ses pas.

DERBAIN.

Il part! à ce projet j'étais loin de m'attendre;
Mais aujourd'hui d'abord où prétend-il se rendre?...
N'importe, tu sauras l'empêcher de partir?

PICARD.

J'entends, et j'agirai selon votre désir.

DERBAIN.

Ta maîtresse est toujours dans une impatience....
Rends-toi vite auprès d'elle, et calme sa souffrance.

PICARD.

Vous êtes maintenant connu de nos enfants?

DERBAIN.

Ils m'ont tous deux pressé de leurs bras caressants:
Tout semblait les porter, dans leur douleur amère,
A chercher dans mon sein la tendresse d'un père.
Ils savent mon projet, et que pour leur bonheur.....
Mais profitons du temps, et va trouver ma sœur.

(Picard sort.)

SCÈNE III.

DERBAIN, SEUL.

En vain elle accusait son époux d'injustice,
Son absence pour elle était un vrai supplice.
L'habitude est pour nous un remède à nos maux;
Le mercenaire oisif regrette ses travaux;
Et souvent un captif, en proie à mille peines,
Tout en devenant libre, a pleuré sur ses chaînes.
Une femme qui sut, d'un esprit généreux,
Supporter d'un tyran les caprices affreux,
Ne peut, en estimant cet époux qui l'outrage,
Rompre, sans en gémir, son pénible esclavage.

SCÈNE IV.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Eh bien! votre chagrin, qu'hier j'ai partagé,
Doit être un peu calmé?

VALMONT, *en habit de voyage.*

Je vous suis obligé.
Pour toute la maison ce n'est plus un mystère:
Ma peine ne saurait vous paraître étrangère.
Vous le savez, monsieur, je suis abandonné;
Des pères vous voyez le plus infortuné.

DERBAIN.

J'ai su que vos enfants.... ainsi que votre femme....

VALMONT.

Ils n'ont pas redouté de me déchirer l'ame,
De livrer ma vieillesse au plus triste abandon.

DERBAIN.

Contre un coup si cruel armez votre raison.

VALMONT.

Et que peut la raison sur la douleur d'un père?

DERBAIN.

Mais peut-être trop tôt votre cœur désespère.
Attendez tout du temps.

VALMONT.

Non, je n'ai plus d'espoir.
Mon épouse, toujours fidèle à son devoir,
D'un caractère doux et d'un esprit timide,
Contre moi doit avoir un méchant qui la guide:
Oui, sa faiblesse même est encore un motif
Qui prouve qu'elle a pris un parti décisif;
Et dès qu'à cet éclat son ame est entraînée,
C'est qu'elle a pour jamais fixé sa destinée.

DERBAIN.

Je ne veux point percer d'un regard curieux
La cause d'un départ qui vous rend malheureux;
Mais dans cet instant-ci, pour vous, je vous engage
A la rigueur du sort d'opposer le courage.
A votre place, moi, pour charmer mes ennuis,
Je verrais le grand monde, et ferais des amis.

VALMONT.

Sur cet espoir, monsieur, est bien fou qui se fonde:
A-t-on jamais trouvé des amis dans le monde!
La nature a voulu, dans ses dons bienfaisants,

Me donner des amis, et c'étaient mes enfants.

DERBAIN.

Vous aimiez votre épouse?.....

VALMONT, avec chaleur.

Ah! jamais de la vie,
Une femme ne fut plus tendrement chérie!

DERBAIN.

Soit. Mais vos deux enfants, par leur coupable erreur,
Ont maintenant perdu leurs droits à votre cœur?

VALMONT, s'emportant.

Leurs droits! Eh! non, monsieur, eh! non, je vous assure;
Le croire un seul instant, serait me faire injure.

DERBAIN, souriant.

Ne vous emportez pas.

VALMONT.

Croyez-en mes aveux,
Un père n'eut jamais d'enfants plus vertueux.

DERBAIN.

Je n'y comprends plus rien. A vous parler sans feindre,
Quand des vôtres, ici, vous ne pouvez vous plaindre,
Vous seul vous avez donc mérité votre sort?
Car s'ils ont eu raison, vous devez avoir tort.

VALMONT, embarrassé.

Qui, moi? je ne crois pas.

DERBAIN.

Au point où nous en sommes,
Je vais vous parler franc. Tenez, nous autres hommes,
A de strictes vertus bornant notre devoir,
Nous sommes toujours près d'abuser du pouvoir.
Oui, j'ai vu trop souvent un époux estimable,

Dans ses emportements devenant implacable,
Maltraiter, dans l'accès d'un transport furieux,
Le respectable objet d'un amour vertueux.
Hélas! bientôt après il se maudit lui-même
D'avoir pu se livrer à sa fureur extrême;
Mais ses remords son vains: l'être faible offensé
Pardonne rarement quand son cœur est blessé.
Quelques instants peut-être, il se résout à feindre;
Mais aime-t-on jamais celui que l'on peut craindre?
Non, tous les jours le trait s'enfonce plus avant.
A son tour cet époux s'aigrit en vieillissant,
Et ses torts s'entassant, ainsi que les années,
Sur le bord du tombeau changent ses destinées;
On l'abandonne enfin!

VALMONT.

Vous me faites rougir.

DERBAIN.

Cet imprudent époux n'aurait point à gémir,
Si, dès les premiers temps, se montrant moins sévère,
Il eût à la douceur plié son caractère.
Ah! pour se faire aimer il en coûte si peu!
Pour l'épouse qu'on aime, un confiant aveu;
Pour de jeunes enfants, les jeux, la complaisance;
Pour des valets, montrer souvent de l'indulgence;
Un mot à chacun d'eux, mais dit avec bonté,
Sur leurs traits à l'instant va porter la gaité:
Quand du maître à leurs yeux le contentement brille,
Le charme se répand sur toute la famille.
Chacun veut, par amour, prévenir ses désirs;
Tous les jours on voudrait lui créer des plaisirs;

Et ce bon maître, objet de la reconnaissance,
Dans les heureux qu'il fait trouve sa récompense.

VALMONT, *accablé.*

Mon ami, quel tableau vous offrez à mes yeux!....
Je suis coupable, hélas! j'ai fait des malheureux.

SCÈNE V.

DERBAIN, VALMONT, PICARD.

VALMONT.

Que voulez-vous, Picard?

PICARD.

Je venais vous instruire....

(*A part.*)

Je ne sais trop comment m'y prendre pour lui dire...

VALMONT.

Mes chevaux sont-ils prêts?

PICARD.

Oui, monsieur, dans l'instant.

VALMONT.

C'est très-bien, il suffit.

PICARD, *à part.*

Il faut parler pourtant.

(*Haut.*)

Monsieur...

VALMONT, *vivement.*

Que me veux-tu?

PICARD.

Pardonnez à mon zèle.

VALMONT.

Eh quoi! de ma famille as-tu quelque nouvelle?

PICARD.

Non, ce n'est pas cela.

VALMONT, *en colère.*

Mais parle donc, bourreau!

PICARD, *effrayé.*

Monsieur....

VALMONT, *furieux.*

Traître, qu'est-il arrivé de nouveau?
Eh bien! répondras-tu?

PICARD, *plus effrayé.*

Permettez que je sorte.

VALMONT, *revenant à lui.*

Ah! mon ami, pardon! malgré moi je m'emporte.

PICARD, *à part.*

Il demande pardon; c'est très-honnête à lui:
Je ne le vis jamais si poli qu'aujourd'hui.

DERBAIN.

Dites-lui donc, Picard.

PICARD.

C'est une indigne trame!
Aussitôt que vos gens ont appris que madame
Avait quitté ces lieux pour n'y jamais rentrer,
Personne désormais n'y veut plus demeurer.
Oui, chacun d'eux, monsieur, fait déja son mémoire.
Depuis une heure, au moins, le cocher est à boire;
Lafleur fait son paquet avec le cuisinier;
Et tous s'en vont enfin, jusques au vieux portier.

VALMONT.

Ils s'en vont! Mais Lafleur, garçon fidèle et sage,
M'avait pourtant promis de me suivre en voyage?

PICARD.

Si madame eût toujours habité le logis,
A vos ordres encor vous les verriez soumis;
Elle avait pour nous tous ce ton de voix affable
Qui force le méchant à se rendre agréable:
Aussi, comme on l'aimait! Oui, lorsqu'hier très-tard
Tous vos gens réunis ont appris son départ,
Que n'avez-vous pu voir combien elle est chérie!
Chacun vous reprochait les malheurs de sa vie;
Et ces coquins pleuraient tout en vous maudissant...
Ah! c'eût été pour vous un spectacle touchant!

VALMONT.

Allons, de ces détails, Picard, faites-moi grace,
Et songeons à partir. Vous viendrez à la place
De Lafleur.

PICARD.

Moi, monsieur!

VALMONT.

Je dois compter sur vous;
Vous m'accompagnerez.

PICARD.

Non, dût votre courroux
M'accabler à l'instant, il faut que je vous laisse.

VALMONT, se contraignant.

Picard!

PICARD.

Je pars demain pour chercher ma maîtresse;

Dans sa plus tendre enfance, elle a reçu mes soins;
Seule elle doit pourvoir à mes derniers besoins.

VALMONT.

Quoi! tu sais donc?....

PICARD.

Oh! rien; mais en cherchant soi-même,
On est sûr de trouver les personnes qu'on aime.

VALMONT, *accablé.*

Je ne me croyais pas à ce point détesté!
Il n'importe! suivons mon projet arrêté.
(*A Picard.*)
Je ne puis vous blâmer du motif qui vous presse
A rejoindre au plus tôt votre bonne maîtresse.

PICARD, *à part.*

Il m'attendrit, vraiment.

VALMONT.

Adieu, mon cher Picard;
Va retrouver mes gens, et songe à mon départ;
Dis-leur que dans l'instant je vais les satisfaire.

DERBAIN, *à part.*

Bon! il sait triompher déja de sa colère.

PICARD.

Comme il est affligé! son cœur est excellent.
Il peut se corriger, je l'espère à présent.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Quel est votre projet? D'après votre langage,

Je vois que vous songez à vous mettre en voyage.

VALMONT.

Il est vrai. Mais, monsieur, vous serez assez bon
Pour ne pas, à l'instant, quitter cette maison;
Daignez y demeurer. Comme ami de mon frère,
Aujourd'hui j'ai compté sur votre ministère.
Près de ma femme encor vous pouvez me servir;
Sa retraite bientôt pourra se découvrir;
Picard vous l'apprendra. Rendez-vous auprès d'elle.
Ne me refusez pas cette preuve de zèle.
Dites-lui que je suis parti désespéré;
Qu'en des climats lointains je vais vivre ignoré...
Et, lorsqu'elle ne veut qu'éviter ma présence,
Qu'elle peut être heureuse alors par mon absence,
Qu'elle n'a pas besoin pour terminer ses maux,
De ces secours honteux qu'offrent les tribunaux.

DERBAIN.

Oui, je vous servirai.

VALMONT.

Mais ajoutez encore,
Que, pour fuir un éclat qui toujours déshonore,
Elle doit revenir habiter en ces lieux :
C'est sa maison d'ailleurs, le bien de ses aïeux.
Quant à nos intérêts, déja ma confiance,
Sur tous nos droits communs, se livre à sa prudence.
Pour mes enfants, pour moi, je ne réserve rien,
Et la fais, en partant, maîtresse de mon bien.

(Avec la plus grande sensibilité.)

Hélas! je perds le seul qui m'attache à la vie;
Et loin de ma famille, et loin de ma patrie,

Victime abandonnée à la rigueur du sort,
Sous un ciel étranger je vais chercher la mort.

DERBAIN.

Vous m'affligez, vraiment. Quoi! vous quittez la France?

VALMONT.

Ah! l'éloignement seul calmera ma souffrance.
J'irai trouver Derbain, ce Derbain, votre ami,
De sa sœur et de moi si tendrement chéri...

DERBAIN.

Vous partez pour le joindre?

VALMONT.

Oui, près de ce bon frère,
Je veux aller chercher la fin de ma misère.
(Derbain fait un mouvement.)
N'est-il pas vrai, monsieur, qu'il me recevra bien?
De ce qui s'est passé je ne cacherai rien;
Il lira dans mon cœur, il connaîtra ma peine;
Il saura que le sort a rompu notre chaîne;
Il me pardonnera les chagrins de sa sœur,
Et me plaindra, peut-être, en voyant ma douleur.

DERBAIN, très-ému.

Il peut vous consoler; et bientôt votre femme...
(A part.)
Sa douleur m'a touché jusques au fond de l'ame.

VALMONT.

Vous paraissez ému? De ce rendre intérêt...

DERBAIN.

Vous partez aujourd'hui? Différez s'il vous plaît;
J'ai mes raisons.

VALMONT.

Monsieur, la chose est impossible;
L'aspect de ce séjour est pour moi trop pénible.
Oui, chaque objet ici qui vient frapper mes yeux,
Par mille souvenirs, me rend plus malheureux.
Ici, tous les matins, je voyais ma famille;

(Montrant le métier.)

Lorsque mon fils lisait, là, tout près de sa fille,
Ma vertueuse épouse, au gré de mes désirs,
En suivant leurs travaux, occupait ses loisirs.
Ah! je les vois encor! ma mémoire cruelle
M'offre de ce tableau le souvenir fidèle.
Trop vaine illusion d'un esprit malheureux!
Je ne les verrai plus réunis sous mes yeux :
Déja tout est muet ici par leur absence;
Et mon cœur, effrayé de cet affreux silence,
Appelle ses enfants, comme si le trépas
De leur perte en ces lieux avait marqué ses pas.

DERBAIN, à part.

Mon secret, malgré moi, s'échappe de ma bouche;

(Haut.)

Calmez-vous, cher Valmont; votre douleur me touche.

VALMONT, avec un cri de l'ame.

Je suis seul! Ah! mon cœur souffre trop en ce lieu,
Et je dis à ces murs un éternel adieu!

SCÈNE VII.

DERBAIN, *voulant l'empêcher de sortir.*

Arrêtez!... Écoutez!... Ma crainte est puérile...

Valmont, grace à Picard, ne peut quitter la ville:
Il ne partira point.... Voici nos jeunes gens.
Quel motif fait venir ici ces imprudents?

SCÈNE VIII.

EUGÉNIE, DERBAIN, CHARLES.

CHARLES.

Ah! mon oncle, c'est vous?

EUGÉNIE.

Parlez-nous de mon père;
De grace instruisez-nous de ce qu'il prétend faire.
J'ai vu plusieurs chevaux avec un postillon;
On charge une voiture; eh! qui dans la maison
A se mettre en voyage aujourd'hui se dispose?

DERBAIN.

C'est votre père.

CHARLES.

Dieux! et serions-nous la cause
D'un si brusque départ?

EUGÉNIE.

Il est donc malheureux?

DERBAIN.

Délaissé, resté seul, Valmont quitte ces lieux.

CHARLES.

Viens ma sœur!

DERBAIN.

Arrêtez! Que prétendez-vous faire?

CHARLES.

Nous allons nous jeter aux pieds de notre père.

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, DERBAIN, CHARLES.

MADAME VALMONT.

Grands dieux! qu'avons-nous fait! Je viens de voir Valmont;
La plus sombre douleur est peinte sur son front;
Il était dans la cour, et j'y suis descendue;
La porte du jardin me cachait à sa vue.
Ah! qui, sans pardonner, peut voir couler des pleurs?
Il partait, et j'allais terminer ses douleurs...
Lorsque j'ai vu Picard, d'une marche empressée,
L'arrêter, s'écrier : « La voiture est brisée!
« Vous ne pouvez, monsieur, partir dans cet instant. »
J'ai deviné l'auteur d'un semblable accident;
Et sur ce prompt départ promptement rassurée,
Je viens prier Derbain d'abréger la durée
De cet éloignement aussi cruel pour nous,
Qu'il est, en ce moment, pénible à mon époux.

DERBAIN.

Il cessera bientôt, car il me semble entendre....

VALMONT, en dehors.

De grace, bon Picard, ne me fais pas attendre!

CHARLES, effrayé.

Il est vrai; c'est sa voix.

EUGÉNIE, fuyant dans un coin du salon.

Ah! je tremble de peur!

DERBAIN, *souriant.*

Il ne grondera pas, calmez votre frayeur.

EUGÉNIE.

Pour cacher notre effroi, mettons-nous à l'ouvrage.

(*Les deux jeunes gens vont se mettre à l'ouvrage; la mère troublée, s'approche de son métier, et tous forment naturellement le tableau que Valmont a précédemment indiqué.*)

DERBAIN, *à part.*

De ce qu'il regrettait il va revoir l'image.

SCÈNE X.

DERBAIN, EUGÉNIE, MADAME VALMONT, VALMONT, CHARLES.

VALMONT, *de la porte.*

Hélas! c'est malgré moi que je revois ces lieux.

DERBAIN, *lui montrant sa famille.*

Plaignez-vous maintenant d'être encor malheureux!

VALMONT, *dans la plus grande surprise.*

Mes enfants! mon épouse! en croirai-je ma vue?

(*Il tombe sur un siége.*)

Je ne puis leur parler, tant mon ame est émue!

(*Les enfants et la mère se disposent à se mettre à genoux à la place où ils étaient lors de l'entrée de Valmont; dès qu'ils l'aperçoivent tombant dans un fauteuil, ils courent tous ensemble embrasser ses genoux.*)

EUGÉNIE ET CHARLES.

Mon père!

MADAME VALMONT.

Mon époux! qu'un pardon généreux!...

VALMONT, *dans l'ivresse.*

Demande-t-on pardon à ceux qu'on rend heureux!
Ne vous revois-je pas! Viens, Charles, viens, ma fille!
Ah! dans mes bras encor je presse ma famille!
Mon épouse! mon fils! je vous retrouve enfin.

(*En pleurant.*)

Vous m'avez, tous les trois, causé bien du chagrin!

MADAME VALMONT.

Sois sûr que, loin de toi, ta famille affligée
A connu ta douleur, et l'a bien partagée.

VALMONT, *avec douceur et sensibilité.*

Mais où donc étiez-vous?

DERBAIN.

Dans mon appartement.

C'est moi...

MADAME VALMONT.

De tes chagrins mon frère est l'instrument.

VALMONT, *courant à lui et l'embrassant.*

C'est Derbain, mon ami, dont l'ame généreuse
A sauvé ma maison d'une faillite affreuse!

DERBAIN.

Maintenant il fait plus; il te rend au bonheur;
Car tu seras heureux : je sais quel est ton cœur.

VALMONT.

Oui, mon frère, j'ai fait un retour sur moi-même;
Tu m'as trop bien fait voir mon injustice extrême;
Hélas! sans le vouloir, je fis des malheureux;
Mais je triompherai d'un caractère affreux.

(*A sa femme et à ses enfants.*)

Si vous aviez encor quelques inquiétudes,

Si le temps ramenait d'anciennes habitudes,
Menacez-moi tous trois de me quitter alors,
Et mon cœur effrayé réparera ses torts.
Mais je veux vous prouver que mon ame est sincère.
Mon fils, tu peux entrer dans l'état militaire.
Ma fille, tu chéris le colonel Valcour;
Il sera ton époux, aussitôt son retour.
Et toi que j'outrageai, ma compagne chérie,
Je ferai désormais le bonheur de ta vie.
La leçon qu'aujourd'hui je reçois de Derbain,
Sur mes nombreux défauts m'ouvre les yeux enfin:
Je vois qu'envers soi-même il faut être sévère;
Que dans le monde, il faut et pardonner et plaire;
Que si par des vertus on se fait estimer,
Ce n'est que la douceur qui peut nous faire aimer.

FIN DU TYRAN DOMESTIQUE.



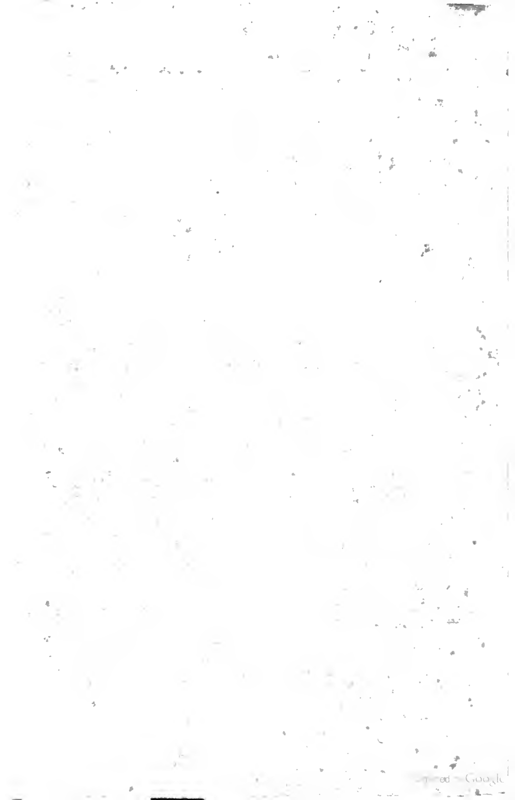
LE MENUISIER
DE LIVONIE,

OU

LES ILLUSTRES VOYAGEURS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 9 mars 1805.



NOTICE

SUR

LE MENUISIER DE LIVONIE

Le *Menuisier de Livonie* est celle de mes pièces qui a été le plus jouée. J'en dois le fond à la lecture d'un recueil d'anecdotes historiques; cependant, avant de traiter le sujet, je désirai savoir si ses principaux détails étaient authentiques. Je consultai Voltaire, et je trouvai ce qu'il me fallait dans la vie romanesque de *Catherine I*re; seulement, par galanterie pour la famille régnante, Voltaire donnait à la femme de Pierre Ier, une origine plus élevée que ne la lui avait donnée mon premier historien; et il glissait de plus sur quelques aventures qui précédèrent le siège de Marienbourg. Comme l'histoire reste muette sur les principaux évènements de la vie de mon héroïne, je garderai le même silence. Au temps où nous vivons, il faut être prudent; dans ce temps où l'on veut que l'on écrive l'his-

toire avec partialité, il ne faut pas s'aviser de dire des vérités qui pourraient blesser de grands personnages. Quoique je sois convaincu que Voltaire dans sa vie de Pierre-le-Grand, a, par complaisance pour sa Sémiramis du nord, écrit, tant soit peu, son histoire selon les principes de quelques-uns de nos modernes écrivains, je ne lui en ferai pas un reproche; il a dit tant de bonnes vérités sur d'autres choses plus importantes, qu'on peut bien lui passer une faiblesse qui n'était que l'effet de sa reconnaissance. Son petit mensonge sur la naissance de Catherine me devint d'ailleurs extrêmement commode pour l'arrangement de ma comédie. Je n'aurais pu, avec quelque décence, montrer mon impératrice, née dans la plus basse classe, vivandière, passer des bras d'un soldat dans ceux de***, et par ricochet arriver au trône de Russie. Ces évènements historiques, tout vrais qu'ils soient, n'en paraissent pas plus vraisemblables. Quoique nous ayons eu sous les yeux des princes et des princesses qui ont fait un chemin presque aussi rapide, le tableau de ces jeux de la fortune n'en est pas moins romanesque; et puisqu'il faut absolument que celui que le hasard destine à gouverner les hommes, ait reçu de ses ayeux un sang noble, j'ai été enchanté que Voltaire ait fait naître Catherine d'un gentilhomme suédois. Si les preuves de sa naissance

ne sont pas très-claires, cela ne me regarde aucunement, et c'est au patriarche de Ferney qu'il faut en faire un reproche. Il me suffit à moi que ma Catherine soit une bonne femme; qu'elle ait le talent de calmer les emportements de Pierre; qu'elle ait fait le bonheur de la Russie par son grand caractère, ses vertus, et qu'elle fût digne d'appuyer les grands projets du réformateur des mœurs de la Russie.

Cette pièce, jouée dans le même temps que le *Tyran Domestique*, éprouva le même sort. La première représentation fut très-orageuse, et la partie comique de l'ouvrage, comme celle de ma grande pièce, fut très-maltraitée. Le rôle seul de Pierre-le-Grand soutint ma comédie; mais le rôle du juge, dont j'attendais un grand effet, fut celui qui en produisit le moins. Cependant ce rôle de bavard important était vrai dans ses détails; j'en avais trouvé le modèle chez le voisin d'un ami que j'étais allé visiter en Champagne, et je gage qu'il est peu de personnes qui n'aient rencontré dans le monde un de ces hommes stupidement importants, qui parlent toujours sans rien dire, et qui se croient obligés d'employer trois ou quatre synonymes pour appuyer une sottise.

Lorsque j'appris le soir de la première représentation que cette espèce de *Bridoison* avait com

plètement déplu au public, ma désolation fut extrême : je regardais ce rôle comme la cheville ouvrière de ma comédie, et dès que je sus que le public l'avait repoussé, je ne vis plus dans l'avenir aucun moyen de salut. Combien mon erreur était grande! et combien est nécessaire à un auteur l'expérience du théâtre! Le public, comme les hommes, a besoin de s'habituer aux nouvelles phisionomies. Comme il est telle personne qui, à la première vue, vous déplaît, et que vous finissez par préférer à toutes les autres; de même, au théâtre, il est tel personnage dont l'aspect vous répugne d'abord, et qui le lendemain vous plaît et vous amuse. J'eus la preuve de ce que j'avance par mon juge livonien: il ne parut pas supportable à la première représentation; et depuis, le parterre a ri pendant plus de trois cents représentations, de ses lourdes bêtises. C'est surtout en province que cette pièce se joue le plus souvent, et que le rôle y produit plus d'effet. Peut-être ce personnage que j'ai dessiné d'après nature, est-il plus commun dans les petites villes, où la sotte importance des administrateurs augmente en raison du petit nombre des administrés. Quoi qu'il en soit, ce rôle est un de ceux que je me sais le plus de gré d'avoir mis au théâtre, et certes il faut que je ne me sois pas trompé sur son effet dramatique, puisque tous

nos jeunes auteurs se sont empressés d'en tirer des contre-épreuves pour les théâtres secondaires.

A mon passage à Berlin, j'avais lu cette pièce à Kotzebue qui me l'avait encore demandée pour la traduire; mais comme elle n'avait été représentée sur aucun théâtre, je la lui refusai. Il sentit très-bien que c'était renoncer à mon droit d'auteur que de la faire jouer en Allemagne avant qu'elle ne l'eût été à Paris. En effet, ma pièce, traduite de l'allemand, serait devenue la propriété du premier venu, comme marchandise étrangère. Si j'avais fait voyager ma pièce avec moi, c'était afin d'en faire quelques lectures à Saint-Pétersbourg, et de savoir, chez les Russes mêmes, si j'avais bien fait parler mes personnages, conformément aux mœurs et aux usages du pays. Je ne fus point obligé d'aller jusqu'à Saint-Pétersbourg pour être certain que j'avais assez bien dessiné mon Pierre-le-Grand: à Memel, j'eus l'occasion d'en faire une lecture; et cette lecture me rappelle des souvenirs trop-agréables pour que je n'en fasse pas confidence à mon lecteur.

M. le général comte de Shouvalof, fils du comte de ce nom, ami de Voltaire, et à qui nous devons une si jolie épître *à Ninon*, était au nombre de mes auditeurs. J'avais connu à Paris cet aimable étranger, qui, par la franchise de son caractère,

ses autres qualités personnelles, et sa bienveillance pour moi, s'était acquis des droits à ma reconnaissance. Nous avions fait ensemble route jusqu'à Berlin d'où nous partîmes avant lui, et il nous rejoignit à Memel où nous nous étions arrêtés pour prendre les traîneaux qui devaient nous conduire jusqu'à Saint-Pétersbourg. Il fut obligé comme nous de faire, pour la même cause, une station à l'auberge, où nous ne savions trop comment passer notre temps. Nous parvinmes cependant à rendre agréable ce loisir forcé. La neige qui couvrait la terre, et le froid excessif qu'il fait dans cette partie de l'Allemagne, sur les bords de la Baltique, nous empêchant de nous livrer à la promenade, nous tâchâmes, par des exercices, des luttes, de suppléer à l'agitation du voyage : une plaisanterie, une folie occupait toute une journée; chacun y mettait du sien, et quoique nos distractions dans cette auberge, ressemblassent beaucoup à celles qu'on peut trouver dans une prison, nous n'éprouvâmes pas un instant d'ennui. C'est dans cette intimité de la vie, dans cette participation égale aux évènements qui tiennent aux longs voyages, que l'on peut juger les caractères; et je vis sans surprise qu'il y avait beaucoup de rapport entre les Russes et les Français. Soit que l'éducation que les Russes reçoivent, l'habitude qu'ils ont

de parler notre langue, la connaissance qu'ils ont de notre littérature, leur ait donné des manières tout-à-fait françaises, il est très-sûr qu'un Parisien qui se rencontrerait avec certains Russes pour la première fois, pourrait très-bien se croire avec des compatriotes. Il n'en serait pas de même si le hasard le plaçait avec des Allemands ou des Anglais: quelle que soit leur manière de parler notre langue, ils ont un trait caractéristique qui indique au premier coup d'œil le pays qui leur donna naissance. Mais cette réflexion que je ne suis pas sans doute le premier à avoir faite, m'a écarté du récit de nos amusements. Un émigré français (M. Loyer) y contribua pour beaucoup : il nous amusait tous les soirs par le récit de ses aventures dans l'émigration; il nous contait comment, poursuivi par le malheur, il sut trouver des ressources dans son industrie. Quelques talents sur la guitare l'engagèrent à prendre des écoliers, et il devint si fort sur cet instrument, qu'il finit par donner des concerts dans toutes les villes de l'Allemagne. C'était par les détails dans lesquels il entrait sur ces concerts, par la manière dont il imitait ces bons allemands, qui aimaient mieux le bruit des cors que le tintin de sa guitare, qu'il nous donnait, lui-même, une comédie fort amusante. Ses récits finissaient toujours par quelques airs de guitare

qui nous charmaient; car il est de fait qu'à force de travail il avait tiré un tel parti de cet instrument, qu'il eût paru un *virtuose*, même à Paris. Plût au ciel que tous les émigrés qui ont couvert l'Allemagne, eussent trouvé dans eux-mêmes de pareilles ressources, ils auraient laissé chez nos voisins une tout autre idée de la nation française; que de pères de famille se sont repentis de leur avoir donné l'hospitalité! Je sais, de la bouche même de M. Loyer, des aventures, arrivées à plusieurs de ses compagnons, qui ont dû faire prendre aux Prussiens une bien mauvaise opinion de notre fugitive noblesse. Je sais que le malheur peut être une excuse; mais je sais aussi qu'une bonne conduite et l'amour du travail suffisaient seuls pour appeler l'intérêt des étrangers sur nos Français expatriés. J'ai connu à Berlin le petit-fils d'un cordon bleu, qui réunissait au courage cette élévation d'ame qui fait triompher de tous les obstacles : se trouvant sans ressource, et voulant se suffire à lui-même, il tira parti d'un avantage bien rare chez les grands seigneurs, il avait une belle écriture; il donna des leçons, tous les habitants s'empressèrent de le seconder dans son petit professorat, et il acquit par son travail une existence heureuse, indépendante, et l'estime de toute la ville. Je m'empressai d'aller voir cet homme estimable, que je

trouvai plus grand seigneur qu'il ne l'avait jamais été; et ses manières simples et polies, son caractère honorable et résigné, m'apprirent que la dignité d'une véritable noblesse peut se conserver dans l'infortune.

PERSONNAGES.

PIERRE LE GRAND, empereur de Russie.
CATHERINE, impératrice de Russie.
CHARLES SCAVRONSKI, jeune orphelin.
EUDOXIE MAZEPPA, jeune orpheline.
MADAME FRITZ, maîtresse d'auberge.
LE MAGISTRAT DU VILLAGE.
BIRMAN, juif allemand.
UN GREFFIER.
UN OFFICIER de l'empereur.
GARDES.

La scène est en Livonie, dans l'auberge d'un village.

LE MENUISIER
DE LIVONIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'une auberge de village. Dans le fond est un établi et tous les instruments de menuiserie.

SCÈNE I.

CHARLES, EUDOXIE.

CHARLES.

A la fin, je vous vois, mademoiselle; je désespérais de vous parler ce matin.

EUDOXIE.

Oh! vous savez bien, monsieur Charles, que je passe toujours par cet appartement; mais si l'on allait savoir que nous nous rencontrons comme cela tous les jours?

CHARLES.

Eh bien! est-ce un crime de se rencontrer?

EUDOXIE.

Oh! je ne le crois pas. Je dois voir avec plaisir le bienfaiteur de mon père et le mien.

CHARLES.

Quoi! toujours ce nom de bienfaiteur! Il m'afflige comme si vous me disiez une injure.

EUDOXIE.

Et comment dois-je appeler celui qui, par son travail, a nourri mon malheureux et coupable père jusqu'à ses derniers momens?

CHARLES.

Votre coupable père! Eh bien! je l'ai soupçonné. Certains mots échappés..... Mais, comme je n'ai jamais osé lui demander la cause de son infortune.... j'ignore....

EUDOXIE.

Oh! il ne vous l'eût pas dite. Il n'est plus maintenant, et son secret m'appartient. Depuis si long-tems, vous méritez toute ma confiance! N'êtes-vous pas mon protecteur, mon frère?...

CHARLES.

Votre frère, votre ami, mademoiselle Eudoxie.

EUDOXIE.

Vous connaîtrez toute mon infortune, dès que vous saurez le nom de mon père; on l'appelait Mazeppa; et ce nom, chargé d'opprobre.....

CHARLES.

Mazeppa! l'Hetman des Cosaques, qui trahit sa patrie? Il n'est pas un Russe qui n'ait connu son crime.

EUDOXIE.

Et l'arrêt infamant qui le condamnait à la mort. Fille d'un proscrit déshonoré, voyez, Charles, le sort qui m'est réservé!

CHARLES.

Tant que je vivrai, il ne sera point malheureux. Ne vous affligez plus de la sorte; vos larmes me font un mal...... Tenez, écartons toutes ces idées; ne pensons,

qu'à nous, à nos petites affaires de finances. Vous devez avoir besoin d'argent?

EUDOXIE.

J'ai encore les trente roubles que vous m'avez donnés.

CHARLES.

Comment, encore! Mais vous vous laissez donc manquer? Cela n'est pas bien. Je veillerai sur tout cela. En voici encore dix à-compte sur l'ouvrage que je fais dans cet appartement. Mais je crois que nous aurons bientôt assez d'argent pour retirer votre collier des mains du méchant usurier.....

EUDOXIE.

Ah! ne vous occupez pas de cela. Cet homme ne doit pas craindre de perdre sa somme; ce collier a trois fois la valeur de l'argent qu'il ma prêté; et ce serait pour vous un sacrifice.....

CHARLES.

Non, mademoiselle, vous retirerez ce bijou.

EUDOXIE.

Si vous le désirez, j'y consens; mais c'est à condition que vous le vendrez tout de suite.

CHARLES.

Non, certainement. Vous le garderez, vous le porterez, je le veux. La fille d'un Hetman, n'avoir point de bijoux! Je ne le souffrirai pas.

EUDOXIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez; mais ne vous emportez pas comme cela.

CHARLES.

Vous avez raison; mais ce n'est pas ma faute. Je

sens bien que je manque de cette éducation..... Ah! si j'avais votre manière douce, aimable, de dire ce que je pense, vous auriez peut-être autant de plaisir à m'entendre, que j'en éprouve à vous parler.

EUDOXIE.

Oh! monsieur Charles, si vous ne parlez pas aussi bien que tout le monde, vos yeux, vos manières expriment bien la franchise de votre caractère, la bonté de votre cœur. Oh! je serais bien fâchée que vous fussiez différent de ce que vous êtes.

CHARLES.

Eh bien! ce peu que je vaux, c'est à vous que je le dois. Depuis que nous causons le matin, avant mon travail, vous me laissez des idées pour toute la journée. Dès que vous n'y êtes plus, j'arrange tout cela dans ma tête; je réponds à ce que vous m'avez dit, et le lendemain, je crois m'apercevoir que j'ai plus d'esprit.

EUDOXIE.

Vraiment! Mais si l'on allait nous surprendre... Ce n'est pas que je redoute notre hôtesse; elle est si bonne femme, elle vous aime tant, monsieur Charles!....Mais les étrangers, les domestiques de cette auberge.....

CHARLES.

Ah! j'aimerais bien qu'on ne vous traitât pas avec le respect que nous méritez..... Oui, je leur conseille de faire comme cet officier russe qui voulait prendre avec vous des libertés..... Sans l'ambassadeur qui arriva.....

EUDOXIE.

Oh! quand vous me parlez de cette querelle, vous me faites frémir.

CHARLES.

Il se fût mal trouvé de notre dispute. Tout allait bien jusque là... Mais je m'avisai sottement de dire que j'étais gentilhomme; et alors ils se réunirent tous pour se moquer de moi. Quand l'ambassadeur me fit des questions sur ma famille, la peur me prit, et je ne sus plus que répondre. Oh! mon dieu comme ils ont ri! Je ne savais où me cacher. Jusqu'à son valet-de-chambre, qui voulut s'en mêler. Oh! pour celui-là, je l'ai bien battu.

EUDOXIE.

Et tous ces coups-là ont été donnés en mon honneur, monsieur Charles?

CHARLES.

Oh! il y en avait beaucoup pour mon compte. J'étais si en colère! Je craignais que cela ne me fît une mauvaise affaire; mais heureusement l'ambassadeur partit, et depuis, je n'en ai plus entendu parler.

EUDOXIE.

Savez-vous bien que vous avez quelquefois une mauvaise tête?

CHARLES.

Oh! oui; quand il s'agit de vous, je ne suis pas endurant. Mais aussi, c'est la faute de ce vieux père Raski, qui s'avise de me dire que je suis gentilhomme. (*En riant*). Il m'a même donné un petit papier. C'est peut-être ma noblesse qui est là-dedans.

EUDOXIE.

Est-ce que vous ne l'avez pas lu?

CHARLES, honteux.

Non, mademoiselle. Vous savez bien pourquoi. Je suis bien malheureux de n'avoir pas connu mes parents!

EUDOXIE.

Eh bien! pourquoi donc vous chagriner? Parce qu'on ne sait pas lire, cela nous empêche-t-il d'être bon?..... Apportez-moi ce papier, je vous dirai ce qu'il contient.

CHARLES.

Ah! volontiers. Je vous l'apporterai tantôt. Mais, dites-moi, mademoiselle Eudoxie, serais-je trop vieux pour apprendre à lire? C'est qu'il me semble que si j'étais plus savant, je me ferais mieux entendre de vous.

EUDOXIE.

Vous n'avez pas besoin de cela, monsieur Charles. Il y a des moments où je vous comprends bien, sans que vous parliez. J'entends du bruit; c'est cet usurier, ce juif allemand. Vite, vite, à votre ouvrage.

CHARLES, allant à son établi.

Bon! d'ici je puis écouter ce qu'il lui dira.

SCÈNE II.

CHARLES, EUDOXIE, BIRMAN.

BIRMAN.

Ah! je vous troufe ici de bonne heure, mon petit demoiselle.

EUDOXIE.

Oui, monsieur Birman. Que me voulez-vous?

BIRMAN.

Je fiens pour vous foir, et vous parler de nos affaires.

CHARLES, en travaillant, contrefait son baragoin.

Bonjour, monsieur Birman.

BIRMAN.

Bonjour, monsieur le gentilhomme de Lithuanie.

CHARLES.

Je crois que ce méchant juif se moque de moi.

BIRMAN.

Passons dans votre appartement; ce garçon pourrait nous gêner.

EUDOXIE.

Je suis très-bien ici. Vous n'avez rien de si secret à me dire.

BIRMAN.

Oh! pardonnez-moi, mon petite fille.

EUDOXIE.

Mais finissez donc: pourquoi me prenez-vous ainsi la main?

BIRMAN.

Si vous fouliez être bonne, je serais bien reconnaissant.

CHARLES, à part.

Que lui dit-il donc?

EUDOXIE.

Vous venez sans doute pour savoir si je puis vous rendre votre argent, et retirer mon collier?

BIRMAN.

Oh! mademoiselle Eudoxie! vous l'être bien cholie, moi bien amoureux.... Si vous vouliez consentir à troquer mon cœur....

EUDOXIE.

Non, monsieur, je ne veux rien troquer. Il y a toujours à perdre avec vous. Mais je veux vous donner de l'argent.

BIRMAN.

Je prendrai votre argent; mais che veux prendre aussi votre amour. Vous êtes une petite orpheline sans fortune; si fauloir ma main, je pourrais vous la vendre... Je veux dire, fous la donner.

CHARLES, *arrivant.*

Ah! le beau cadeau! ah, ah! ah!

EUDOXIE.

Charles, pas d'imprudence, je vous en prie.

BIRMAN.

Ah! je fois ce que c'est. Fous êtes l'amant de la petite; je define cela. Eh bien! je ne feux pas troubler votre bonheur; je sors.

EUDOXIE.

Avant de partir, rendez-moi le dépôt que j'ai mis entre vos mains; je consens à payer tout ce que je vous dois.

BIRMAN.

Je suis bien fâché. Le terme est expiré. Vos bichoux fendus ce matin.

CHARLES.

Vendus, ventrebleu! Tu ne sortiras pas, enragé

juif.... Tu mens, disant que tu n'as plus les effets..... On te rendra ton argent, et tu rendras le gage, ou nous allons voir beau jeu.

EUDOXIE.

Finissez, monsieur; allez-vous encore recommencer une scène?

CHARLES, il le saisit.

Ah! il n'y a pas de danger avec lui. Il n'est pas de la suite de l'ambassadeur. Allons, finissons; rends-nous vite le dépôt.

BIRMAN.

Mais, vous me faire mal.

CHARLES.

Comment! tu aurais le cœur de garder un effet qui vaut plus de trois fois la valeur de l'argent que tu as donné? Comment n'as-tu pas été attendri de voir la belle Eudoxie te porter tout ce qui lui restait de précieux, afin de conserver les jours de son père? Oh! moi, à ta place, si j'avais eu tout l'or du czar, je le lui aurais donné. Tu n'as donc pas de cœur, misérable?

BIRMAN.

J'ai de l'argent, je le fais faloir; c'est mon métier, et il est bon.

CHARLES, un peu en colère.

Le mien est de défendre cette jeune personne contre un fripon..... Oh! tu ne m'échapperas pas.

BIRMAN.

Vous me laisser. Madame Fritz! Madame Fritz!

CHARLES, il le tient par le bras et le secoue.

Veux-tu bien ne pas crier?

EUDOXIE.

Charles, cessez, ou je ne vous revois plus.

SCÈNE III.

EUDOXIE, CHARLES, BIRMAN, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ.

Comment! Charles, c'est encore vous qui faites ce bruit dans ma maison? Mais vous avez donc des disputes avec tout le monde?

CHARLES.

Pardon, madame Fritz; mais ce n'est pas ma faute, je vous l'assure. Quand je vois une jeune personne si bonne, si intéressante, que l'on veut outrager ou piller, je ne suis plus maître de moi.

EUDOXIE.

Ah! pardonnez-lui; ses intentions sont bonnes.

BIRMAN.

Comment! on veut me forcer à rendre.....

CHARLES.

Ce qui ne t'appartient pas, fripon.

BIRMAN.

Il m'appelle fripon; vous l'entendez,

MADAME FRITZ.

Bah! un homme d'esprit comme vous, peut-il faire attention aux plaisanteries d'un jeune fou? Mais je crois deviner le sujet de votre querelle. Vous avez prêté sur gage. Le gage vaut beaucoup plus que ce que l'on vous doit, et vous voulez le garder. Je sais

bien que c'est une manière sûre de faire fortune; mais, comme vous êtes honnête homme.....

BIRMAN.

Je dois le croire.

MADAME FRITZ.

Nous le croirons aussi, dès que vous aurez rendu ce qui appartient à cette jeune personne.

BIRMAN.

Eh bien! pour vous montrer ma probité, je fais chercher le collier; mais à condition que l'on me remboursera tout de suite mon argent, avec les intérêts, et les intérêts des intérêts.

CHARLES.

C'est bon. Votre argent est tout prêt.

BIRMAN.

Vous foyez, aimable petite, ce que je fais pour fous; c'est fous prouver que je suis sensible, et que fous m'inspirez l'intérêt....

CHARLES.

Oui, l'intérêt des intérêts : c'est dit.

SCÈNE IV.

EUDOXIE, CHARLES, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ.

Allons, voilà une affaire arrangée; occupons-nous d'une autre. (*A Charles.*) Vous, d'abord, vous laisserez là votre ouvrage aujourd'hui. Cette chambre est commune aux voyageurs; et le bruit de votre rabot pourrait les incommoder.

CHARLES.

Mais vous n'avez personne chez vous?

MADAME FRITZ.

Deux voitures viennent d'arriver; on en attend une troisième avec beaucoup de traîneaux. Je soupçonne que ce sont de grands personnages; les valets sont d'une insolence.... Allons, Charles, cours aider mes gens; rends-moi ce service. Tu sais bien que je t'aime comme mon fils, et que je n'ai pas tort : tu es un garçon charmant, quand tu ne querelles pas.

CHARLES.

Je vais vous obéir, mère Fritz.... Je suis votre serviteur, mademoiselle Eudoxie.

EUDOXIE, *faisant la révérence.*

Je suis votre servante, monsieur Charles.

SCÈNE V.

EUDOXIE, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ.

Moi, je vais faire préparer cet appartement pour les maîtres.

EUDOXIE.

Je vais vous aider, ma bonne madame Fritz.

MADAME FRITZ.

Non, mon enfant, restez ici. Si mes voyageurs arrivent, vous les recevrez. Vous laisser faire les honneurs de ma maison, Eudoxie, c'est apprendre aux étrangers à la respecter.

SCÈNE VI.

EUDOXIE SEULE.

Qu'elle est bonne, cette madame Fritz! Si j'étais forcée de la quitter, ce serait avec bien du chagrin. En vérité, je n'ai trouvé dans ce pays que de bonnes gens. Ah! ce Charles, surtout, quelle franchise! quelle noble simplicité! quelle générosité à mon égard! Oh! je puis bien dire de ce jeune homme-là, que c'est un véritable ami.

SCÈNE VII.

EUDOXIE, PIERRE, CATHERINE; SUITE.

EUDOXIE.

Ah! les voyageurs! il faut les recevoir.

PIERRE, à Catherine.

La route paraît vous avoir fatiguée.

EUDOXIE avançant un siége.

Madame, donnez-vous la peine de vous asseoir.

UN OFFICIER, bas à l'empereur.

Si votre majesté voulait....

PIERRE, à l'officier.

Paix donc! Est-ce que vous ne vous rappelez pas mes ordres? Le plus grand secret sur mon rang et sur mon nom. Éloignez-vous; vous n'entrerez dans cet appartement que lorsque je vous appellerai.

(L'officier sort.)

CATHERINE, *à Eudoxie.*

Est-ce vous, aimable enfant, qui êtes notre hôtesse?

EUDOXIE.

Non, Madame. La maîtresse de cette maison daigne avoir de l'amitié pour moi; et je tâche, par mon zèle, de reconnaître ses bontés.

PIERRE.

Elle est charmante cette petite!... Vous avez je ne sais quel accent.... Vous n'êtes pas de ce pays?

EUDOXIE *embarrassée.*

Non, monsieur, je suis Suédoise; et des malheurs que je n'ai point mérités....

CATHERINE.

Sa figure est on ne peut pas plus intéressante. Et par quel hasard vous trouvez-vous ici? Vos manières annoncent une jeune personne bien née; je suis étonnée, je l'avoue, de vous rencontrer dans une misérable auberge. Venez, ma belle enfant, je puis vous être utile, et je veux....

PIERRE.

Oui, sans doute. Mais, avant, il faut nous faire connaître quels sont vos parents.

EUDOXIE.

Je suis reconnaissante de vos offres généreuses. Mes malheurs ne sont pas de nature à être confiés à des étrangers. Mon emploi doit se borner ici à prévenir vos désirs, à vous servir même. Je vais voir si vos appartements sont préparés; vous devez avoir besoin de repos : c'est en cherchant à vous le procurer bientôt,

que je veux vous prouver mon zèle et mon respect pour vous.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Elle a raison. De quoi diable nous avisons-nous de faire toujours les souverains? Nous voulons tout savoir, tout connaître.... Eh! que d'infortunés auxquels souvent il ne reste, pour tout bien, que le secret de leur malheur! Eh bien! encore veut-on le leur ravir. Mais laissons cette jeune personne; ne songeons qu'au plaisir de nous revoir, ma chère Catherine.

CATHERINE.

A votre retour de France, vous ne vous attendiez pas à me trouver allant à votre rencontre?

PIERRE.

En te voyant, j'ai fait semblant d'être surpris.... Est-ce que je ne sais pas tout? Ma joie n'en a pas été moins grande. Nous avons tant de choses à nous dire!... Nous voilà, par mes soins, dégagés de ce faste importun....

CATHERINE.

En effet, à la simplicité de vos habits, à votre peu de suite, il serait difficile de reconnaître l'empereur de Russie. Mon époux n'est heureux que lorsqu'il cache et sa gloire et son nom. Dans les provinces qu'il parcourt, on ne s'aperçoit de son passage qu'aux bienfaits

qu'il répand, qu'à ses projets vastes et utiles au bonheur de l'humanité.

PIERRE.

Oui, je ne le cache pas; j'aime à voir, à étudier les hommes dans leur intérieur. Rarement, au sein des palais, on trouve la vérité. Et que de fautes n'aurais-je pas commises, si le ciel ne m'eût donné l'ami le plus sincère et le plus courageux! O mon cher Lefort! je t'ai perdu; mais je me rappellerai toujours les preuves de ton amitié, ton zèle et tes conseils vertueux! C'est à lui que je dois ce goût des voyages et de l'*incognito* : je m'en suis toujours bien trouvé. Tel homme qui ne me connaît pas, s'explique avec franchise sur moi, sur mes travaux; sa critique, quand elle est juste, m'est utile, et j'en profite. D'ailleurs, j'éprouve je ne sais quel charme à voir les hommes tels qu'ils sont, et tels qu'ils ne paraîtraient pas devant moi, s'ils me savaient leur empereur. Charpentier en Hollande, matelot à Londres, parmi ces hommes laborieux, je n'ai jamais connu l'ennui, et j'ai souvent trouvé des plaisirs.

CATHERINE.

Et c'est à ces voyages, et c'est à ce caractère actif, laborieux, entreprenant, que la Russie doit sa tranquillité.

PIERRE.

Catherine, elle lui devra plus, je l'espère : elle lui devra son bonheur; elle lui devra les arts, qui adoucissent les mœurs, qui civilisent les hommes, qui procurent aux riches des jouissances, au peuple du travail, à la nation de la gloire.... Je t'ai vue, superbe France!

je t'ai vue, dans l'espoir de te dérober, de transporter dans un pays demi-sauvage tes vastes connaissances. Ah! que ne puis-je y transporter de même l'urbanité de tes habitants, leur esprit et leur aimable gaîté!

CATHERINE.

Quel enthousiasme pour les Français! Ah! Pierre, la cour du régent vous a séduit.

PIERRE.

Jusqu'à un certain point. Je ne veux pas de tout ce qui leur appartient. Je leur laisserai l'excès de leur galanterie, leur légèreté et toute leur inconséquence. Mais que n'avez-vous vu la manière dont ils m'ont reçu! Ils savaient que je craignais, que je n'aimais pas les louanges; eh bien, ils trouvaient le moyen de les rendre si délicates, si spirituelles, que j'étais forcé de les accueillir, de les savourer même. Tout ce que les arts, les sciences, la richesse, peuvent produire de grand, de beau, m'était offert avec cette grace obligeante, qui veut dispenser de la reconnaissance.

CATHERINE.

Vous me donnez le regret de ne vous y avoir pas accompagné. A votre langage, à votre vivacité, on a peine à reconnaître la noble et rude fierté du vainqueur de *Pultawa.*

PIERRE.

Quoi! vraiment, vous me trouvez changé? Eh bien! Catherine, vous devez vous en réjouir. Si, grace à mon séjour en France, je me suis corrigé de tous mes défauts, n'aurai-je pas gagné beaucoup?

CATHERINE.

Non : je ne ressemble pas aux autres femmes; je veux mon czar avec tous ses défauts. Il ne peut acquérir cette grace, cette légèreté française, qu'aux dépens de sa franchise, et peut-être de son amour pour moi. Je sais calmer les emportements de Pierre, je craindrais de ne pouvoir m'opposer à tous ses moyens de charmer. — Mais cette fois, sans doute, voici notre hôtesse.

SCÈNE IX.

PIERRE, CATHERINE, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ.

Si monsieur et madame veulent passer dans leur appartement, tout est prêt. J'espère qu'ils en seront contents. J'ai fait, au moins, tout ce qui était en mon pouvoir pour les recevoir dignement.

PIERRE.

Que cela ne vous inquiète pas. Je m'accommode fort bien de tout.

CATHERINE.

Moi, pareillement. Nous avons souvent rencontré des gîtes moins agréables.

MADAME FRITZ.

Oh! sans vanité, ma maison n'est pas mal tenue.

PIERRE.

La chose essentielle est le dîner.

MADAME FRITZ.

On s'en occupe. Sans être trop curieuse, monsieur

revient de France? C'est un beau pays, à ce qu'on dit; mais vous avez dû y voir notre czar; car il vient d'y faire un voyage.

PIERRE.

Oui, je l'ai vu.

MADAME FRITZ.

Est-ce un bel homme? Le connaissez-vous un peu?

PIERRE.

Beaucoup. Mais parlons d'autre chose.

MADAME FRITZ.

Non, non; vous me direz de ses nouvelles. J'en demande à tous les voyageurs. J'ai un faible, moi, pour ce cher homme. Aussi, je connais tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit : j'en instruis le village, et cela ne laisse pas que de me donner de la considération.

PIERRE, à part.

Allons, je vois qu'elle ne va parler que de moi.

MADAME FRITZ.

Oh! il a dû se plaire dans ce pays-là; il aime les jolies femmes et le bon vin.

CATHERINE, souriant.

Oui, même un peu trop quelquefois.

MADAME FRITZ.

Oh! il faut être juste : c'est un homme qui se donne bien de la peine. Il est toujours en course. Tantôt pilote, charpentier, soldat, général.... Et on fatigue dans tous ces états-là. On dit qu'il est un peu emporté. Eh! qui est-ce qui n'a pas ses défauts? Croyez-vous que Catherine n'a pas les siens?... Ah! puisque nous sommes sur le compte de ces braves gens, vous pourrez

me dire s'il est vrai qu'ils ont eu dernièrement une grande dispute, je ne sais pas trop pourquoi? Pierre, dit-on, dans sa fureur, brisa une glace de Venise, et dit à l'impératrice : « Tu vois qu'il ne faut qu'un coup « de ma main pour faire rentrer cette glace dans la « poussière dont elle était sortie. » A cela, Catherine, bien loin de se fâcher, le regarda d'une certaine manière, avec un air si bon, si tendre, et lui répondit : « Vous avez détruit ce qui faisait l'ornement de votre « palais; croyez-vous qu'il en devienne plus beau? » A ces douces paroles, comme il resta muet! il fut obligé de faire sa paix avec la bonne dame.

PIERRE.

Oui, elle a toujours raison.

MADAME FRITZ.

J'ai bien envie de la voir; et je vous le dis, là, du fond de l'ame. Je donnerais la moitié de ce que je possède, pour qu'elle et son grand Pierre bussent un jour de mon vin.

PIERRE.

Que sait-on? ils en boiront peut-être.

MADAME FRITZ.

Oh! non. Quoiqu'ils courent toujours, je ne les verrai jamais. Quand ils passeraient par la Livonie, ils ne s'arrêteraient pas dans un petit village comme celui-ci. Ce n'est pas qu'il n'y vienne des gens très comme il faut. (*Catherine se lève.*) Mais moi, qui m'amuse à vous entretenir.... Vos femmes vous attendent dans votre appartement. Si vous voulez, je m'en vais vous y conduire.

CATHERINE.

Il n'est pas nécessaire.

PIERRE, à Catherine.

Je vous rejoins à l'instant.

CATHERINE.

Adieu, bonne hôtesse. Je vous laisse avec mon époux; votre conversation paraît lui plaire; parlez-lui toujours de Catherine.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

PIERRE, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ.

Madame votre épouse a l'air d'une bonne femme, il faut l'avouer.

PIERRE.

Oui, c'est une bonne femme.

MADAME FRITZ.

Et belle, qui plus est. Y a-t-il long-temps que vous êtes marié? Avez-vous des enfants? Sont-ils jolis?

PIERRE, à part.

Oh! quelle questionneuse! C'est à mon tour. (*A part.*) Consultons mes tablettes. (*Il lit tout bas.*) C'est cela. Avant que je réponde à vos questions, dites-moi si vous n'avez pas ici un jeune garçon menuisier, que l'on nomme Charles?

MADAME FRITZ.

Est-ce que vous le connaissez? Sans doute, qu'il est ici. C'est un gentil garçon; il est bon, il est honnête.

Tenez, il travaille ordinairement dans cette salle, parce que je me fais un plaisir de l'occuper. Il fait si bon usage de son argent.... Je vous le dis en confidence; il le donne à une jeune personne, qu'on nomme Eudoxie.

PIERRE, *à part.*

Oh! je vois avec plaisir qu'il est bon, sensible... Revenons à Charles.

MADAME FRITZ.

Je vous disais donc que cette pauvre Eudoxie.....

PIERRE.

Encore Eudoxie! Pour dieu, finissons, ma bonne; vous me feriez jurer comme un Cosaque. Dites-moi promptement quel est le pays de ce Charles, quel est son véritable nom, si sa famille existe encore, si vous connaissez ses parens? Voilà ce que je veux savoir et ce qu'il faut que vous me disiez.

MADAME FRITZ.

Eh bien, voilà tout justement ce que je ne vous dirai point, et cela, par une bonne raison, c'est que je n'en sais rien.

PIERRE, *à part.*

Allons, elle ne sait rien de ce que je veux savoir. Je puis au moins le voir. Faites-le venir à l'instant même.

MADAME FRITZ.

Ah! faites-le venir. Comme vous parlez! C'est-à-dire, si cela lui convient. Vous ne le connaissez pas encore, je le vois bien. Il ne fait que ce qu'il veut. Il n'aime point la contrainte; et c'est assez qu'on lui ordonne

une chose, pour qu'il ne la fasse pas : surtout depuis son affaire avec l'ambassadeur, il a une prévention contre les grands seigneurs.....

PIERRE.

Oh! mais, je ne suis pas un grand seigneur, moi.

MADAME FRITZ.

Oh! ce n'est pas pour vous que je dis cela; on voit bien que vous êtes un homme tout simple, tout uni..... Mais tenez, le voici.

PIERRE, à part.

En effet, cette ressemblance est frappante.

SCÈNE XI.

PIERRE, MADAME FRITZ, CHARLES.

MADAME FRITZ.

Charles, Charles, approche donc, mon garçon; tiens, voilà un étranger qui veut te parler.

CHARLES.

Je n'ai point d'affaire avec les étrangers, et je m'en vas.

PIERRE, riant.

Ah! monsieur Charles, vous vous rappelez donc encore votre dispute avec les officiers russes?

CHARLES.

Qui est-ce qui vous a dit cela? C'est bien mal à vous, madame Fritz.

MADAME FRITZ.

Ce n'est pas moi qui en ai parlé, je te l'assure.

PIERRE.

Non, ce n'est pas madame: c'est l'ambassadeur lui-même.

CHARLES.

L'ambassadeur! oh! maudits officiers! Allons, dans le village ils m'appelleront encore le gentilhomme.

PIERRE.

Mais si vous l'êtes, quel grand mal y a-t-il à cela?

CHARLES.

Non, je ne le suis point; je ne veux pas l'être.

PIERRE.

Parlez, mon ami. J'ai des raisons pour connaître votre naissance.

CHARLES.

Ah! monsieur veut connaître ma naissance! Mais si je ne la connais pas, moi qui vous parle?

PIERRE.

Eh bien! en causant ensemble, nous parviendrons peut-être à la découvrir. Commencez par me dire qui vous êtes?

CHARLES.

Oh! cela n'est pas difficile. Je suis garçon menuisier; si vous avez quelque chose à faire, vous pouvez vous adresser à moi, je ferai tout aussi bien la besogne qu'un autre.

PIERRE.

Ce n'est pas cela dont il est question.

CHARLES.

Je fais tous les genres, portes, croisées, armoires

et je ne connais pas un compagnon capable de faire un assemblage comme moi.

PIERRE.

Chez qui avez-vous appris votre état?

CHARLES.

Chez mon maître.

PIERRE.

Quel pays habitait-il?

CHARLES.

Tantôt l'un, tantôt l'autre.

PIERRE, en colère.

Morbleu! si.... (*A part*). Contraignons-nous, je le dois.

MADAME FRITZ.

Mais, Charles, ce n'est pas ainsi qu'on répond.

CHARLES.

Eh bien! si cela me plaît à moi de répondre ainsi.

MADAME FRITZ.

Mais c'est pour ton bien que ce monsieur t'interroge, sans doute; il paraît un si honnête homme!

CHARLES.

Ah! oui; fiez-vous à sa mine. Et l'ambassadeur aussi paraissait un honnête homme. Il m'a fait des questions à ce sujet. Il m'avait promis de n'en pas parler; et vous voyez bien qu'il envoie tout exprès quelqu'un pour se moquer de moi.

PIERRE.

Je n'ai pas voulu vous blesser, monsieur Charles; c'est par l'amitié que je vous porte.....

CHARLES.

L'amitié! Plaisante amitié!.... Vous me faites des questions d'un ton protecteur; et le tout, pour vous amuser à mes dépens. Et s'il me plaisait de vous dire que vous ne saurez rien de tout ce que vous me demandez, que répondriez-vous?

PIERRE.

Que je trouverais bien le moyen de vous faire parler, si j'en avais l'envie.

CHARLES.

Vous! Ah! parbleu, je vous en défie. Vous ne m'arracherez pas un mot; c'est aussi sûr que la Russie est au czar.

PIERRE, à part.

Feignons de nous mettre en colère; effrayons-le. (*Haut*). Vous le prenez sur ce ton-là? Ah! parbleu, nous verrons.

CHARLES.

Ah! parbleu, nous verrons.

MADAME FRITZ.

Voilà encore, monsieur Charles, que vous allez faire des sottises.

CHARLES.

J'aime mieux les faire que de les dire.

PIERRE.

On m'avait bien dit que vous étiez un mutin.

CHARLES.

Oui, je suis un mutin quand on cherche à me chagriner.

PIERRE.

Vous cesserez de l'être, si je vous fais prendre par mes gens, et si je vous fais conduire à Pétersbourg. Là, ce sera le czar qui vous interrogera.

CHARLES.

Je ne suis jamais allé à Pétersbourg; le czar n'a rien à me dire; et quoique ce soit peut-être une bonne connaissance à faire, je ne me soucie pas de lui faire une visite.

PIERRE.

Vous le verrez pourtant. Si je dis un mot, rien ne pourra vous sauver du voyage.

CHARLES.

Laissez donc. Voilà comme sont tous ces gens riches, quand ils ont affaire à de pauvres diables comme moi. Je veux ci, je ferai ci, je vous enverrai là. Nous en avons bien vu d'autres.

PIERRE.

Ah! vous croyez que je n'en ai pas le pouvoir?

MADAME FRITZ.

Mais il a raison en cela, monsieur; car enfin, vous n'avez pas le droit de tourmenter ce pauvre jeune homme, et puisqu'il veut rester ici, il y restera. Nous avons des magistrats qui ne souffrent point qu'on fasse violence aux sujets du czar.

CHARLES.

Mais, mon dieu! la bonne maman Fritz, vous ne voyez pas que ce monsieur badine; il sait tout aussi bien que moi qu'il ne fera rien de ce qu'il dit. Il parle qu'il veut me mener devant Pierre; mais il n'oserait.

Si le czar savait seulement la manière dont on veut s'y prendre pour me conduire à lui, ce monsieur, qui fait l'homme important, serait bien petit alors. Quoique nous n'ayons jamais vu notre empereur, nous savons bien qu'il veut que les lois soient respectées dans ses États; et comme il les a faites pour les petits comme pour les grands, il saurait bien punir ceux qui les violent.

MADAME FRITZ.

Oh! sans doute. Je ne crains pas qu'on te fasse violence dans ma maison; et quoique le magistrat du village soit un sot, il n'oserait, par la crainte du czar même, nous faire une injustice.

PIERRE, *à part.*

Douce récompense de mes travaux! mes sujets peuvent compter sur la protection des lois.

CHARLES.

Ce que nous vous disons là vous donne à penser, n'est-il pas vrai, monsieur l'étranger?

PIERRE, *à part*

C'est le seul moyen; eux-mêmes me l'ont donné.

CHARLES.

Eh bien! êtes-vous encore d'humeur à me faire voyager?

PIERRE.

Non, vous resterez ici; et puisque vous implorez la protection du magistrat, c'est à lui que vous aurez affaire.

CHARLES.

A la bonne heure. Quand on est honnête homme, on n'a rien à craindre des magistrats

MADAME FRITZ.

Mais quel est son crime, pour être interrogé par lui?

PIERRE.

Ah! quel est son crime? On a fait à l'empereur un rapport de ce qui s'était passé entre Charles et les officiers russes; on l'a peint comme un mauvais sujet, un querelleur; et le czar veut venger l'honneur de ses officiers, en punissant d'une manière exemplaire celui qui s'est rendu coupable de cette insulte.

CHARLES.

Allons, voilà encore cette maudite affaire qui revient. Je me doutais qu'elle me jouerait quelque mauvais tour.

PIERRE.

Eh bien! monsieur le mutin, vous ne dites plus rien? (*A part.*) Je ris de son embarras.

MADAME FRITZ.

Mais, monsieur, il avait raison, je vous l'assure. Il n'a fait que défendre une pauvre jeune fille.

PIERRE.

Cela ne vous regarde pas, ma bonne.

CHARLES, à part.

Diable d'homme! Cela finira mal. (*Haut.*) Monsieur, puisque l'empereur veut bien se mêler de mes petites affaires, il fera là-dessus tout ce qui lui paraîtra convenable. Je m'en rapporte à sa justice; mais, en attendant, toutes les fois qu'un de ses officiers vien-

dra cajoler mademoiselle Eudoxie, je la défendrai; d'abord, parce qu'elle est sage et honnête, et qu'un brave homme doit toujours secourir une fille innocente. Sur ce, je vous souhaite bien le bonjour, et je m'en vas.

PIERRE.

Doucement, doucement. Vous ne sortirez pas.

CHARLES.

Comment! je ne sortirai pas! De quel droit?

MADAME FRITZ, bas à Charles.

Ne cherche pas à t'enfuir. Je saurai te sauver.

PIERRE, à part.

Assurons-nous de lui: la crainte pourrait l'engager à quitter le pays.

MADAME FRITZ.

Mais, monsieur, pourquoi voulez-vous le retenir?

PIERRE.

Ce sont mes affaires.. Holà! quelqu'un! (*Plusieurs domestiques entrent.*) Ne quittez pas un instant ce garçon. S'il veut sortir, vous l'enfermerez dans l'appartement voisin. Et vous, allez chercher le magistrat de l'endroit: dès qu'il sera arrivé, vous viendrez m'avertir. Monsieur Charles, puisque je ne peux pas savoir qui vous êtes, le magistrat le saura. En attendant, apprenez à être plus circonspect avec les officiers de l'empereur.

SCÈNE XII.

MADAME FRITZ, CHARLES, LES DOMESTIQUES.

MADAME FRITZ.

Je le dis du plus profond de mon ame ; je croyais notre étranger un plus brave homme que cela.

CHARLES.

Je vous disais bien qu'il ne fallait pas vous fier à l'apparence.

MADAME FRITZ.

Qui se serait douté qu'il voulût te faire du chagrin? Je suis désolée de cet accident-là.

CHARLES.

Ce n'est pas votre faute, la mère. Ah! mon dieu! pourvu qu'il n'aillent pas me séparer de mademoiselle Eudoxie... C'est tout ce que je leur demande. Dites-moi, madame Fritz (*il lui parle bas*), on ne sait pas ce que tout cela peut devenir. Si on m'emmène quelque part, promettez-moi que vous n'abandonnerez pas mademoiselle Eudoxie ; et puis quand je serai parti, vous vendrez tous mes outils, et vous lui en remettrez l'argent, entendez-vous. Vous me le promettez, n'est-il pas vrai, bonne Fritz?

MADAME FRITZ.

Mais, mon dieu! tu me fais peine, mon garçon : tu as l'air de faire ton testament.

CHARLES.

Oh! c'est bien mon testament, je vous l'assure ; car si on m'éloigne d'elle, au bout de quinze jours, je

suis un homme mort; vous pouvez y compter... Que je suis donc malheureux! Maudite querelle avec ces officiers! C'est pourtant tout cela qui est la cause du chagrin que j'éprouve. C'est bien fait aussi; pourquoi me suis-je avisé de faire le gentilhomme.

(Il sort avec madame Fritz. Tous les domestiques suivent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

EUDOXIE, MADAME FRITZ.

EUDOXIE.

Eh bien! voilà que je ne peux plus le voir maintenant. Ils l'ont enfermé dans une chambre comme un criminel.

MADAME FRITZ.

Console-toi, ma bonne amie, le magistrat va venir; il saura bien nous faire rendre justice.

EUDOXIE.

Votre magistrat? c'est un imbécille, un important, qui parlera beaucoup, et peut-être pour lui faire du mal.

MADAME FRITZ.

Oh! non je crois qu'il prendra cette affaire à cœur, parce qu'enfin on a méprisé son autorité. Je t'avoue que si cet étranger était quelque boyard, je ne serais pas tout-à-fait si rassurée. Je connais notre juge: il est insolent avec les petits, bas et rampant avec les grands, et sot avec tout le monde.

EUDOXIE.

Oh! mon dieu! s'ils allaient emmener mon pauvre

Charles, mon appui, mon soutien, mon ami, qu'est-ce que je deviendrais?

MADAME FRITZ.

Tu resterais avec moi, et tu me tiendrais lieu de fille.

EUDOXIE.

Oh! pas long-temps, car je sens bien que j'en mourrais.

MADAME FRITZ.

Eh bien, ne voilà-t-il pas qu'elle dit la même chose que lui: «J'en mourrais, je serais mort avant quinze jours?» Eh! il faut que personne ne meure et que vous soyez tous heureux. N'aurais-tu pas envie aussi de faire ton testament? hein?

EUDOXIE.

Hélas! il sera bientôt fait. Voici de l'argent que Charles m'avait donné pour retirer mes bijoux des mains d'un usurier; prenez-le, bonne Fritz, pour retirer Charles des mains de la justice.

MADAME FRITZ.

Tu as une bonne idée de la justice, à ce qu'il me paraît! Pauvres enfans! Et Charles qui veut que je vende ses outils pour t'en donner l'argent!

EUDOXIE.

Comment? il est possible! Mon pauvre Charles! mon bon Charles!...

MADAME FRITZ.

J'espère qu'il t'aime, celui-là.

EUDOXIE.

Oh! il ne me l'a jamais dit, je vous l'assure; il a pour moi un respect...

MADAME FRITZ.

Oh! le respect n'empêche pas l'amour. Mais voici le magistrat. Ayons soin de piquer son orgueil.

EUDOXIE.

Oh! oui; tâchez de nous le rendre favorable.

SCÈNE II.

LE MAGISTRAT, EUDOXIE, MADAME FRITZ.

LE MAGISTRAT.

Votre serviteur, madame Fritz. Qu'est-ce qui se passe donc de nouveau chez vous? Comment! on me mande, on me déplace, moi le magistrat de l'endroit? En vérité, cela ne se conçoit pas du tout; en vérité.

EUDOXIE.

Vit-on jamais une chose semblable! faire venir chez soi la justice!

MADAME FRITZ.

Elle vaut bien la peine qu'on l'aille chercher.

LE MAGISTRAT.

Certainement. Vous me connaissez... Je ne serais pas venu... Mais on m'a dit que cet étranger qui me demandait était un homme riche, qui était arrivé avec un train de voitures, et vous sentez que l'on doit des égards...

MADAME FRITZ.

A des voitures : oui, oui. Mais il me semble que les

droits de votre place doivent être d'abord respectés; et s'il était vrai que cet étranger eût à se plaindre de quelqu'un, il pouvait bien aller porter ses plaintes chez vous.

LE MAGISTRAT.

Sans doute.

MADAME FRITZ.

Mais, en ce cas, pourquoi donc avez-vous été assez faible pour vous rendre aux ordres d'un homme qui se donne même les airs de ne pas se faire connaître?

LE MAGISTRAT.

Ah! c'est un homme qui ne veut pas qu'on le connaisse. J'étais dans mon cabinet, quand on est venu me chercher de la part d'un étranger qui logeait à votre auberge.... Un étranger, ai-je dit; c'est peut-être un homme qui voyage.—Cà, et vite, ma robe, c'est une bonne affaire! Je suis venu en hâte, en hâte; parce qu'enfin, il faut toujours montrer de l'empressement lorsqu'on veut bien vous faire l'honneur de vous appeler pour juger quelques quidams.—Allons, je vais trouver la personne qui m'a demandé..., parce que, vous m'entendez bien, quelque sagacité qu'on ait, on ne peut pas décider tout de suite. Avant de juger l'affaire, il faut que je sache au moins un peu de quoi il est question.

MADAME FRITZ.

Eh bien! moi, je vais vous le dire. Il est arrivé ce matin, dans mon auberge, un étranger avec une nombreuse suite.

LE MAGISTRAT.

J'ai vu les voitures. Elles sont superbes, les voitures. C'est un homme riche, à coup sûr.

EUDOXIE.

Mais cela ne prouve rien.

LE MAGISTRAT.

C'est un homme de qualité, un boyard peut-être; hein? Croyez-vous que ce soit un boyard?

MADAME FRITZ.

Je n'en sais rien; mais je ne le crois pas. Son extérieur est simple; je n'ai vu aucun ordre sur ses babits.

LE MAGISTRAT.

Oh! je vois ce que c'est; un négociant, un banquier, un financier.

MADAME FRITZ.

L'étranger a aperçu Charles.

LE MAGISTRAT.

Ah! je le connais: le garçon menuisier, le gentilhomme. Ah! ah! ah! Drôle de garçon!

MADAME FRITZ.

Eh bien! il a voulu savoir son nom de famille et le lieu de sa naissance.

LE MAGISTRAT, riant.

Ah! il a voulu savoir son nom et le lieu de sa naissance! Eh bien! Charles ne le savait pas, peut-être?

MADAME FRITZ.

Charles n'a pas voulu répondre; l'étranger l'a menacé; la querelle s'est échauffée, et l'inconnu a fini par le faire prendre par ses gens, et le détenir dans un appartement.

LE MAGISTRAT.

Ah! mon dieu! mais qu'est-ce que vous me dites donc? Mais c'est une affaire criminelle que cela.

EUDOXIE.

Ah! très-criminelle, je vous assure.

LE MAGISTRAT.

Il faut que ce garçon ait commis quelques fautes d'une nature... d'une nature... Vous entendez bien.

MADAME FRITZ.

Mais ce n'est pas Charles qui a tort dans tout cela; c'est l'étranger qui, de sa pleine autorité, se fait justice à lui-même.

LE MAGISTRAT.

Sans doute, c'est l'étranger. Il a tort; mais c'est très-défendu par les lois.

MADAME FRITZ.

C'est vous seul qui devez et pouvez faire arrêter quelqu'un.

LE MAGISTRAT.

Il n'y a que moi qui ait ce droit.

MADAME FRITZ.

Que deviendrions-nous si chaque voyageur se permettait d'arrêter un habitant du bourg?

LE MAGISTRAT.

Ah! mon dieu! mais tout le village se trouverait arrêté, et moi le premier.

EUDOXIE.

Je vous demande qu'est-ce qu'on peut reprocher à ce pauvre garçon?

LE MAGISTRAT.

Oh! rien, absolument rien.

MADAME FRITZ.

Un homme qui vous aime, qui vous estime.

LE MAGISTRAT.

Mais, c'est que je l'estime beaucoup, moi.

MADAME FRITZ.

Hier au soir, il m'aidait à faire déballer des vins qui me sont arrivés de France. « Mère Fritz, voilà un joli « petit panier de Champagne: notre magistrat l'aime « beaucoup; vous devriez bien lui en faire présent ».

LE MAGISTRAT.

Et c'est lui qu'on ose mettre en prison! Oh! je vais de ce pas...

MADAME FRITZ.

Voici l'étranger.

LE MAGISTRAT.

Bon! laissez-nous. Nous allons voir comment il s'en tirera.

SCÈNE III.

PIERRE, LE MAGISTRAT.

PIERRE.

Vous êtes sans doute, monsieur, le magistrat que j'ai fait demander?

LE MAGISTRAT.

Oui, monsieur; et je vous avoue que je suis fort étonné, fort irrité....

PIERRE.

Et de quoi donc, monsieur?

LE MAGISTRAT.

Comment! vous osez arrêter quelqu'un sans ordre?

PIERRE.

Je conviens de mon tort; je suis fâché....

LE MAGISTRAT, à part.

Ce n'est pas un homme puissant; il a peur. (*Haut.*) Vous êtes fâché! Exercer un acte d'autorité, de magistrature....

PIERRE.

Mais quand vous saurez les raisons....

LE MAGISTRAT.

Y a-t-il des raisons qui permettent à un étranger d'exercer ma charge?

PIERRE.

Mais, monsieur, si vous voulez m'entendre....

LE MAGISTRAT.

Vous croyez que parce que je suis un petit juge de village.... Mais apprenez que je jouis d'une très-grande considération, et que le czar lui-même a beaucoup de bontés pour moi....

PIERRE.

Ah! vous connaissez le czar?

LE MAGISTRAT.

Beaucoup, beaucoup. Revenons à notre affaire.

PIERRE.

Mais cette affaire est toute simple; j'ai cru pouvoir m'assurer de la personne de Charles, et j'ai pensé qu'en vous faisant avertir....

LE MAGISTRAT.

En me faisant avertir!... Mais c'est, en vérité, très-commode! Et qui êtes-vous, pour vous permettre de telles atteintes à mon autorité?

PIERRE.

Mais je suis.... Vous me demandez ce que je suis? (*A part.*) Évitons bien de nous faire connaître.

LE MAGISTRAT.

Eh bien! vous ne pouvez pas me dire qui vous êtes?

PIERRE.

Mais, monsieur le juge, vous me pressez beaucoup; je vous avoue même que vous m'embarrassez....

LE MAGISTRAT.

Ah! je vous embarrasse! nous y voilà. Mais si vous ne me répondez *ad hoc* tout à l'heure, je vous fais arrêter.

PIERRE.

Vous, me faire arrêter! (*Il ouvre son habit.*) Connaissez-vous cela?

LE MAGISTRAT, à part.

Diable! l'ordre de Saint-André! je suis perdu! (*Haut.*) Monseigneur....

PIERRE.

Avez-vous entendu parler de Menzikof?

LE MAGISTRAT.

Le grand boyard de Russie, l'ami, le confident, le général de Pierre-le-Grand.

PIERRE.

Le connaissez-vous?

LE MAGISTRAT.

De réputation ; je ne l'ai jamais vu.... (*A part.*) Ah! mon dieu! si c'était lui?...

PIERRE.

Ah! vous ne l'avez jamais vu. Eh bien! vous le voyez. Êtes-vous encor d'humeur de le faire arrêter?

LE MAGISTRAT.

Monseigneur, je vous assure que j'ignorais.... Car sans cela, le respect, l'obéissance....

PIERRE, à part.

Sa bassesse m'indigne.

LE MAGISTRAT.

Mais parlez, monseigneur, parlez; que puis-je pour vous? je suis à vos ordres. Faut-il conduire ce Charles en prison?

PIERRE.

Paix!

LE MAGISTRAT.

Tout ce que vous voudrez, monseigneur, tout ce que vous voudrez. Je me tairai.

PIERRE.

Le magistrat doit traiter tous les hommes avec les mêmes égards.

LE MAGISTRAT.

J'espère néanmoins que vous ne m'en voudrez pas; et si mon ministère peut vous être utile, disposez de moi.

PIERRE.

C'est mon projet. Je veux d'abord que vous fassiez venir Charles en ma présence, que vous l'interrogiez,

et que vous trouviez le moyen de connaître son véritable nom, le lieu de sa naissance.

LE MAGISTRAT.

Oh! c'est facile, extrêmement facile.

PIERRE.

C'est moi qui porterai plainte contre lui, et vous ne ferez que solliciter ses réponses.

LE MAGISTRAT.

Je vais remplir vos ordres, monseigneur. J'espère que vous ne m'en voulez plus, si je ne vous ai pas traité....

PIERRE.

Allez, et revenez ici dans un quart-d'heure.

LE MAGISTRAT.

Oui, monseigneur.

SCÈNE IV.

PIERRE SEUL.

Ce maudit homme m'a donné de l'humeur. Quand je vois un magistrat s'avilir à ce point, tout mon sang s'irrite. Néanmoins, j'ai bien fait de dissimuler mon indignation; cette contrainte est nécessaire à mes projets. Oui, ce moyen est excellent; c'est la seule manière de savoir si ce Charles est un intrigant.... Mais ce magistrat.... je l'ai trouvé si vil, si méprisable!... J'aurais donné, je crois, une de mes provinces pour rencontrer, à la place de ce misérable, un homme droit, intègre, qui, en dépit du nom et des titres que je me suis donnés, eût fait son devoir, en rendant la liberté à ce

pauvre garçon, et en me punissant d'avoir osé manquer au respect que les hommes, et surtout les grands, doivent aux lois de leur pays. Mais Catherine approche; dissimulons encore.

SCÈNE V.

CATHERINE, PIERRE.

CATHERINE.

Est-ce que votre intention, Pierre, est de nous faire passer la journée dans cette auberge?

PIERRE.

Nous partirons dans deux ou trois heures. Il faut bien donner à nos gens le temps de se rafraîchir.

CATHERINE.

Pierre, vous me cachez quelque chose. Bien loin de prendre le repos qui vous est nécessaire, vous ne restez pas un instant dans votre appartement; vous avez causé long-temps avec l'hôtesse, vous venez d'envoyer chercher le magistrat, vos domestiques se sont assurés d'un jeune homme qui, dit-on, habite cette maison.... Tout cela m'inquiète, et je voudrais savoir....

PIERRE.

Ce n'est rien; une bagatelle. Je vous dirai cela.

CATHERINE, *tendrement.*

Vous avez des secrets pour moi, Pierre. C'est la première fois, peut-être.

PIERRE.

Et non, ma chère Catherine, je n'ai point de secrets

Si je suis resté quelque temps avec notre hôtesse, c'est que je voulais connaître un peu le pays, ce qui s'y passait, si l'on y était content des chefs nommés par le gouvernement. Enfin, je voulais savoir mille détails qui m'intéressent sous le rapport du bonheur public. Comme l'hôtesse est un peu bavarde, sa conversation a dû te paraître un peu longue; c'est tout.

CATHERINE.

Et ce jeune homme arrêté....

PIERRE.

C'est un entêté que je veux punir. Tout le monde se plaint de lui dans le village.

CATHERINE.

Comment! il vous aurait outragé au point d'exciter votre sévérité?

PIERRE.

Oh! cela ne finira peut-être pas très-mal pour lui. C'est le magistrat qui doit l'interroger. Il faut que vous soyez présente. C'est un garçon naïf, sur l'esprit duquel l'extérieur des hommes n'agit point. Son caractère est franc, ouvert; il aime et fait le bien par instinct; il ne connaît ni les hommes, ni leurs institutions, ni leurs arts, ni leurs vices. Enfant de la nature, il est libre, bon et rude comme elle; enfin, il vous intéressera, j'en suis sûr.

CATHERINE.

Mais voilà un coupable dont vous faites un éloge....

PIERRE.

Oui; mais à tout cela il joint un très-grand défaut, celui d'être querelleur.

CATHERINE.

Mais, comment une bagatelle comme celle-ci peut-elle vous retenir en des lieux?...

PIERRE.

Ce n'est pas une bagatelle. J'ai mes projets, vous les saurez. Et puis d'ailleurs, chère Catherine, tu connais mon faible : tout ce qui a une physionomie singulière, tout ce qui ne ressemble pas aux évènements ordinaires de la vie, m'a toujours plu beaucoup.

CATHERINE.

Oh! oui, toute l'Europe sait que vous aimez les aventures.

PIERRE.

Mais que nous veut cette jeune personne?

CATHERINE.

C'est cette aimable enfant qui nous a reçus tantôt. Approchez, ma chère petite.... Vous pleurez.

SCÈNE VI.

PIERRE, CATHERINE, EUDOXIE.

EUDOXIE.

Sans doute, je pleure, madame, et j'en ai bien sujet, je vous l'assure.

CATHERINE.

Qu'avez-vous donc, mon aimable enfant?

EUDOXIE.

Le magistrat, ce méchant homme, vient de me rencontrer; il m'a dit que mon pauvre Charles allait être

mis en prison; que monsieur avait porté plainte contre lui; que c'était un mauvais sujet, et qu'on l'enverrait en Sibérie. Est-ce que c'est possible, répondez-moi?

PIERRE.

Mais vous prenez à Charles un grand intérêt!

EUDOXIE.

Mais c'est tout naturel. C'est un si honnête garçon! Si vous saviez tout ce qu'il a fait pour moi, pour mon père!

CATHERINE.

Qu'a-t-il donc fait, ma petite?

EUDOXIE.

Ah! madame, il nous a sauvés de la misère; il m'apportait de l'argent, puis il me disait : « Mademoiselle « Eudoxie, voilà une petite somme qu'un homme riche « m'a donnée pour votre père : c'est un de ses anciens « amis; mais il ne veut point être connu. »

CATHERINE.

Alors, il ne faisait que s'acquitter d'une commission.

EUDOXIE.

Oh! madame, c'était par délicatesse qu'il parlait ainsi, pour ne pas nous humilier. Cet argent était le fruit de son travail, j'en suis bien sûre, et d'un travail bien pénible encore.... Pauvre garçon!

PIERRE, à part.

Il a un bon cœur, j'en ferai quelque chose.

CATHERINE.

Vous m'inspirez pour lui le plus vif intérêt.

EUDOXIE.

Oh! il le mérite bien.

PIERRE.

On prétend qu'il n'est pas aussi doux, aussi sensible que vous le dites. On m'a raconté de lui des traits....

EUDOXIE.

Oh! c'est une calomnie, monsieur, je vous l'assure. Il est, au contraire, d'une douceur extrême. Si quelque personne de la maison cherche à le fâcher, s'il se met en colère, je lui fais un signe des yeux, il devient aussitôt tremblant; et quant à sa sensibilité, oh! pour cela, j'en ai des preuves bien certaines.

CATHERINE, souriant.

Quelle naïveté!

EUDOXIE.

Le soir, je lisais quelquefois pour amuser mon père; le bon Charles nous écoutait; et si, par hasard, dans des passages intéressans, je portais mes regards sur les siens, je voyais ses yeux baignés de larmes. Oh! madame, on ne pleure pas ainsi quand on n'a pas un bon cœur.

PIERRE.

Tout cela est très-bien; mais enfin, mademoiselle, vous ne disconviendrez pas qu'il n'ait eu une dispute...

EUDOXIE.

Ah! si, dans cette querelle, on doit accuser quelqu'un, ce n'est pas lui, c'est bien moi plutôt...

PIERRE.

Comment! ce serait vous qui auriez voulu battre les officiers?...

EUDOXIE.

Bon dieu! j'entends le magistrat. Ah! le méchant!

Madame, faites en sorte qu'il n'arrive aucun mal à ce pauvre Charles, je vous en prie.

CATHERINE.

Ne craignez rien, ma bonne amie; éloignez-vous; je réponds de lui. Vous m'intéressez tous les deux, et je ferai tout pour vous rendre heureux.

SCÈNE VII.

LE MAGISTRAT, PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Eh bien! monsieur, avez-vous exécuté mes ordres?

LE MAGISTRAT.

Oui, monseigneur; on va introduire ici le criminel.

CATHERINE.

Le criminel!

LE MAGISTRAT.

Je l'ai fait escorter par mes gens. Ces figures-là font toujours bien; elles intimident l'accusé.

CATHERINE.

Mais j'ai toujours cru qu'il n'était pas nécessaire d'effrayer un accusé...

LE MAGISTRAT.

Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi. Je connais cette tactique-là, je l'ai étudiée.

CATHERINE, *à part.*

Quel est donc cet original-là?

PIERRE.

Peste! monsieur le magistrat, il ne faut pas avoir affaire à vous.

LE MAGISTRAT.

Oh! sans me flatter, il n'y a pas un juge comme moi à vingt lieues à la ronde.

PIERRE, à part

Tant mieux, morbleu, pour le pays!

LE MAGISTRAT.

Je suis connu dans le canton et craint; je puis m'en flatter. Malheureusement les affaires ne vont pas; je ne fais pas grand chose dans mon état. Parlez-moi de Moscow, de Pétersbourg, d'une grande ville enfin; on a toujours le bonheur d'y trouver des vauriens. Vous me direz: Il faut y aller. Oui, sans doute; mais je suis convaincu que si vous daignez parler pour moi à l'empereur, j'y serai aussitôt appelé, demandé et placé.

PIERRE.

Mais vous n'avez pas besoin de moi; vous me disiez tantôt que vous étiez très-bien avec le czar.

LE MAGISTRAT.

Oh! oui, très-bien autrefois. J'ai demeuré longtemps à Pétersbourg, et je l'ai vu comme je vous vois; mais depuis ce temps, je l'ai négligé beaucoup.

SCÈNE VIII.

PIERRE, CATHERINE, LE MAGISTRAT, CHARLES, LE GREFFIER, GARDES.

LE MAGISTRAT.

Ah! bon, voici nos gens.

CATHERINE, regardant Charles.

Quoi! ce jeune homme est l'accusé? Combien sa physionomie est intéressante!

(Charles reste dans le fond.)

LE MAGISTRAT.

Greffier, approchez cette table. (*A Pierre et à Catherine.*) Vous me permettrez de m'asseoir. Il faut cela, diable! ce n'est pas une plaisanterie: un juge debout n'a pas la même importance. Dites-moi, monseigneur, de quoi l'accusons-nous?

PIERRE.

D'avoir eu une querelle avec un officier du czar, et de s'être dit gentilhomme.

LE MAGISTRAT.

Ah! bon dieu! je connais cette affaire-là; elle est terrible.

CATHERINE, avec intérêt.

Comment donc?

LE MAGISTRAT.

J'ai été appelé dans le tems. C'est un homme perdu. C'est très-bien fait de punir un mauvais sujet. Délit criminel! peine infamante!

CATHERINE.

Ah! tant pis.

PIERRE.

Allons, qu'il vous dise tout de suite son nom et sa naissance. Surtout, allez au fait.

LE MAGISTRAT, assis devant une table.

Gardes, faites approcher le coupable.

CHARLES, en arrivant

Le coupable! Et qu'est-ce que j'ai donc fait?

LE MAGISTRAT.

Nous le saurons, mon bon ami. Maintenant, procédons en forme à l'interrogatoire du dit accusé.

CHARLES.

Accusé! et de quoi?

LE MAGISTRAT.

D'avoir, sur la réquisition connue, prouvée et certifiée de monseigneur Menzikof...

CATHERINE.

Menzikof!

PIERRE, bas, à Catherine.

Chut! Catherine.

LE MAGISTRAT.

Et sur la déclaration formelle et par écrit de l'ambassadeur du czar, insulté, outragé, maltraité l'un des officiers à son service. Ce de quoi ledit empereur est fort irrité, et a envoyé le dit monseigneur à cette fin de prendre connaissance du dit délit.

CHARLES.

Me parlez-vous hébreu? Je veux mourir si j'entends un seul mot de ce que vous dites.

LE MAGISTRAT, bas à Pierre.

Je le connais.... Si nous ne l'effrayons, nous n'en viendrons jamais à bout; d'ailleurs, c'est l'usage.

PIERRE.

Faites ce que vous voudrez; mais allez au fait.

LE MAGISTRAT.

Je suis donc forcé, d'après le rapport de l'ambassadeur, fait à monseigneur...

CHARLES.

L'ambassadeur! monseigneur! Je crois, en vérité, que tout le monde est devenu fou.

LE MAGISTRAT.

Tenez-vous dans les bornes du respect, jeune homme, sinon je me verrai forcé de vous faire mettre au cachot; et ce, pour remplir dignement les devoirs de ma charge, et pour vous apprendre à parler honnêtement.

CHARLES.

Comment, au cachot! Mais cela passe la plaisanterie, au moins.

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous, et répondez.

CHARLES.

Me taire, et répondre! Si vous n'étiez pas juge, je croirais que vous dites des sottises.

LE MAGISTRAT.

Ayez soin d'écrire toutes ses réponses.

LE GREFFIER, *écrivant.*

Vous dites des sottises.

LE MAGISTRAT, *au Greffier.*

Est-ce que cela s'écrit?... Ce que c'est que d'avoir affaire à des gens bornés!... Biffez-moi cela. — Votre nom?

CHARLES.

Mais vous le savez bien.

LE MAGISTRAT.

Dites-moi quel est votre nom.

CHARLES.

Charles Scavronski.

CATHERINE, surprise.

Charles Scavronski!

PIERRE, à part.

Catherine est étonnée.

LE MAGISTRAT.

Votre pays?

CHARLES.

La Lithuanie.

LE MAGISTRAT.

Votre âge?

CHARLES.

Vingt ans.

CATHERINE, à part.

Charles Scavronski, de Lithuanie! Vingt ans! Quel rapport!

PIERRE, à part.

Je jouis de son trouble.

LE MAGISTRAT.

Votre profession.

CHARLES.

Menuisier.

CATHERINE, à part.

Menuisier! La chose est impossible.

LE MAGISTRAT.

Avez-vous encore des parents?

CHARLES.

Je ne les ai jamais connus.

CATHERINE, à part.

Il n'a point connu ses parents! Ses traits, ses yeux... Dissimulons mon trouble.

LE MAGISTRAT.

N'avez-vous pas eu une querelle avec un des officiers de l'ambassadeur?

CHARLES.

Sans doute. Il insultait une jeune personne honnête, vertueuse; je l'ai défendue, j'ai fait mon devoir; et si le czar, qui, dit-on, est un brave homme, eût été à ma place, il en eût fait autant.

CATHERINE, agitée.

Passez sur la querelle; revenez à sa famille.

PIERRE.

Sachez de lui pourquoi, dans cette querelle, il s'est dit gentilhomme?

CATHERINE, vivement.

Il s'est dit gentilhomme!

CHARLES.

Eh bien! voilà tout justement ce que je craignais. Comment! on vient encore me parler de cela! mon dieu, que je suis malheureux d'avoir dit ce mot-là!

LE MAGISTRAT.

C'est donc un faux titre que vous avez pris?

CHARLES.

Moi! mais je n'en sais rien... Je ne sais plus que dire.

LE MAGISTRAT.

Vous hésitez! Vous avez donc trompé l'ambassadeur?

CHARLES.

Ecoutez. D'abord, je vous avertis que je n'ai jamais trompé personne; et si j'ai tort à vos yeux, il y a de ma part plus d'imprudence que de méchanceté, je vous l'assure.

CATHERINE, à part.

Ecoutons avec attention.

CHARLES.

Comme je vous le disais, un des officiers un peu ivre voit mademoiselle Eudoxie. Il faut d'abord vous dire que mademoiselle Eudoxie est bien la personne la plus douce et la plus aimable... Ah! dieux! il faut la connaître pour la juger. Moi, je ne l'aborde qu'en tremblant, tant elle m'inspire de respect.

PIERRE.

C'est bon. Mais après?...

CHARLES.

Eh bien! cet officier, dont je vous parle, voit mademoiselle Eudoxie; il veut lui dire des galanteries à sa manière; j'arrive sur ces entrefaites; je prends, comme de raison le parti de la demoiselle; il se fâche, je me fâche aussi; il veut me maltraiter, je le repousse: je finis par lui proposer de se battre avec moi et de choisir des armes; il me répond avec mépris qu'il n'est pas fait pour se mesurer avec un homme comme moi. A ce mot-là, je ne me contins plus, je lui dis que je le valais, que j'étais gentilhomme comme lui: il me rit au nez,

je m'emporte, et j'allais le battre peut-être, lorsque l'ambassadeur est arrivé. Voilà l'histoire.

PIERRE.

Et pourquoi lui avez-vous dit que vous étiez gentilhomme ?

CHARLES.

Oh ! cela, j'en conviens, voilà mon tort.

CATHERINE.

Vous ne l'êtes donc pas !

CHARLES.

On m'a dit que je l'étais ; mais je n'avais pas besoin de le répéter ; il y a un peu d'orgueil de ma part. Mais aussi pourquoi ne voulait-il pas se battre avec moi ? Il me semble qu'on est toujours assez bon gentilhomme pour donner ou recevoir un coup d'épée.

CATHERINE.

Mais répondez, mon ami : qui est-ce qui vous a dit que vous étiez gentilhomme ?

CHARLES.

Madame, c'est une autre histoire que cela. Vous me paraissez une aimable dame, et je suis sûr que vous ne vous moquerez pas de moi.

CATHERINE, *émue.*

Non, je prends trop d'intérêt... Parlez, parlez, jeune homme.

LE MAGISTRAT.

Mais je ne dis plus rien, moi ; et pourtant ma place veut que je parle toujours.

PIERRE, au magistrat.

Faites-moi le plaisir de vous taire et de vous éloigner un peu.

(Le magistrat et les Gardes se placent au fond du théâtre.)

CHARLES, entre pierre et Catherine.

Il faut vous dire d'abord que je n'ai point connu mes parens; je n'ai dû mon existence qu'à la charité d'un menuisier pauvre, mais honnête.

CATHERINE, à part.

Élevé par charité!

CHARLES.

Il m'apprit tout ce qu'il savait dans son état: voilà ma seule éducation. J'en ai gémi souvent, surtout depuis que je connais mademoiselle Eudoxie. Un jour que je travaillais avec lui dans sa boutique, un voyageur qui traversait notre village, brisa sa voiture devant notre porte. Nous lui offrîmes des secours; il entra dans la maison; ma figure l'intéressa; j'étais bien jeune alors; il demanda à mon bienfaiteur si j'étais son fils. «Non, répondit ce bon père, c'est un orphelin qu'un ministre luthérien m'a remis en mourant. Cet enfant est le fils de Charles Scavronski, gentilhomme de Lithuanie, mort au service de Suède.

CATHERINE, à part.

Mort au service de Suède!

CHARLES.

«Il avait une sœur, continua le vieillard, qui, plus âgée que lui, a péri dans le sac de Marienbourg. Attendez donc, reprit vivement le voyageur, Scavronski! prisonnière à Marienbourg!... élevée chez un ministre

luthérien... C'est cela. Cette sœur n'est pas morte; elle est à la cour du czar. Leur nom, leur ressemblance, tout m'assure que je ne me trompe pas. N'avez-vous pas quelques titres, quelques papiers?... Je n'ai, répondit-il qu'un écrit que m'a remis en mourant le pauvre ministre. Alors, il alla chercher un papier que l'étranger lut avec attention... Partez, partez, dit-il, pour Pétersbourg. Cet enfant est peut-être destiné à la plus haute fortune.» Cela dit, le voyageur remonte en voiture, et continue sa route.

PIERRE, *à part.*

C'est le langage de la vérité.

CATHERINE, *à part.*

O ciel! mes sens sont troublés!... (*à Charles.*) Pourquoi n'avez-vous pas suivi les conseils de ce voyageur? Pourquoi n'être pas venu me trouv... pourquoi ne pas chercher cette sœur? Elle vous eût accueilli avec bonté, avec tendresse, je vous l'assure.

CHARLES.

C'était bien notre intention; mais, malheureusement, mon bienfaiteur tomba malade, et quelque temps après il mourut. Je me vis encore une fois abandonné de tout le monde. Je quittai bientôt le village; et vivant du travail de mes mains, j'ai parcouru l'Estonie, la Courlande, et je suis enfin en Livonie, où j'aurais vécu fort heureux, sans les officiers, les monseigneurs et les ambassadeurs.

PIERRE.

Mais votre sœur?

CHARLES.

Ah! depuis que j'ai voyagé, et d'après ce que j'ai vu, j'ai appris à connaître le monde. Qui vous dit que ma sœur, si elle est une grande dame, comme l'a dit le voyageur, voulût me reconnaître? D'ailleurs, moi, j'ignore tout-à-fait quel endroit elle habite, quels moyens il faut prendre pour la retrouver, ce qu'elle est enfin. Aussi, j'ai préféré vivre en paix auprès de mademoiselle Eudoxie, plutôt que d'aller la troubler par ma présence, et peut-être blesser son orgueil.

PIERRE, bas à Catherine.

Catherine, que dites-vous de cet évènement?

CATHERINE, tout-à-fait troublée.

Ah! Pierre!... (*à Charles.*) Mais ne puis-je voir ce papier que ce vieillard..? (*Bas à Pierre.*) Ce sera la dernière preuve!...

CHARLES.

Mon bienfaiteur me l'a remis en mourant. Et comme je devais le montrer à mademoiselle Eudoxie, qui devait me dire si j'étais gentilhomme, je l'avais pris sur moi. Le voilà.

PIERRE, prenant ce papier avec empressement et s'approchant de Catherine.

Donnez.

CATHERINE, se parlant à elle-même.

Quoi! ce serait cet enfant que j'ai si long-temps et si vainement cherché!

PIERRE, lit l'écrit à Catherine.

Lisons.

« Sur le point de paraître devant dieu, j'atteste aux

« hommes que l'enfant que j'ai remis entre les mains « d'André Ratzki, est le fils légitime de Charles Scavronski, gentilhomme de Lithuanie, mort au service de Suède. » Gluck, *ministre luthérien.*

CATHERINE.

C'est le nom, c'est l'écriture du respectable ministre qui si long-temps me tint lieu de père.

PIERRE, bas à Catherine.

Catherine, ce jeune homme est votre frère.

CATHERINE plus troublée.

Oui, oui, il est mon frère... Mais ces mots du magistrat, de *délit criminel*, de *peine infamante*...

(Elle se lève, va à Pierre, et s'évanouit dans ses bras.)

Ah! Pierre!... mon cœur ne peut y suffire... et malgré moi, la honte... Ah! dieux!

PIERRE.

Elle se trouve mal, et mon imprudence.... Holà! quelqu'un... J'aurais dû ménager sa faiblesse. (*Aux femmes qui sont arrivées.*) Aidez-moi à la transporter dans son appartement. Catherine! chère Catherine!... Monsieur le magistrat, veillez toujours sur ce jeune homme; qu'on prenne de lui le plus grand soin.

SCÈNE IX.

LE MAGISTRAT, CHARLES, GARDES.

LE MAGISTRAT.

Il suffit, Monsieur.... Hum! cet évanouissement.... Il y a quelque mystère là-dessous.

CHARLES.

Sans doute; mais je n'y conçois rien.

LE MAGISTRAT.

Moi, je ne le conçois que trop bien. Cela va mal, jeune homme, cela va mal. Mais que dois-je faire de ce garçon? Il ne s'est pas trop expliqué.... Bon! n'a-t-il pas dit : « Veillez toujours sur ce jeune homme; qu'on « prenne de lui le plus grand soin. » Cela veut dire.... Mais que je suis donc bête, moi! eh, parbleu! cela veut dire : Faites-le conduire en prison. C'est tout simple. Allons, allons, suivez-moi. Comme il faut de la pénétration avec les grands seigneurs! Il faut l'avouer, ils sont bien heureux d'avoir affaire à des gens.... qui entendent les affaires.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MAGISTRAT, MADAME FRITZ.

LE MAGISTRAT.

C'EST une chose bien singulière, bien inconcevable!

MADAME FRITZ.

Qu'est-ce qui vous agite donc de la sorte?

LE MAGISTRAT.

Ah! madame Fritz, il se passe de grandes choses dans votre maison.

MADAME FRITZ.

Oui, des choses qui me déplaisent beaucoup. Il me semble que vous et cet étranger ayez juré de me tourmenter toute la journée. Mais quelle est donc la cause de votre acharnement contre ce pauvre Charles? Cet inconnu le fait arrêter par ses gens, l'interroge devant vous, le fait conduire en prison. Il y est à peine entré, qu'il l'en fait sortir. D'autres personnes le reprennent de vos mains. Enfin, que sais-je? A moins que d'être sorcier, il n'y a pas moyen de deviner ce que tout cela veut dire.

LE MAGISTRAT.

Eh bien? moi, je suis sorcier.

MADAME FRITZ.

Je ne l'aurais pas cru. Vous savez donc tout le mystère?

LE MAGISTRAT.

Écoutez; notre voyageur a quelque motif secret qui le fait agir; première chose. Quant à ce dont vous parlez, vous sentez qu'il faut de la discrétion, de la circonspection, surtout quand il est question d'une affaire aussi grande, aussi intéressante, aussi importante....

MADAME FRITZ, le contrefaisant.

Aussi importante! Eh bien! qu'est-ce? quoi? Vous me feriez mourir avec vos longs discours. Vous n'en savez pas plus que moi. Et peut-être, en vous disant le peu que vous savez, s'est-on encore moqué de vous.

LE MAGISTRAT.

Ah! on se moque de moi! Eh bien, non, je ne sais rien. Ce n'est pas le prince Menzikof qui est dans votre maison! Vous vous en doutiez peut-être, hein? Sa femme ne s'est pas trouvée mal en regardant Charles? Non, c'est une histoire que je vous fais. Le prince ne m'a pas appelé sot et bête, parce que j'avais fais reconduire notre jeune homme en prison? cela n'est pas vrai, peut-être? Je n'y étais pas.... On n'a pas apporté de beaux habits, on n'a pas prié Charles de s'en vêtir? et moi qui étais là, on ne m'a pas mis rudement à la porte? Non, je ne sais rien, c'est une plaisanterie, on se moque de moi.

MADAME FRITZ.

Oh! maintenant, je vois bien que vous êtes instruit;

il ne me reste qu'à vous prier de me faire entendre quelque chose à tout cela.

LE MAGISTRAT.

J'ai de l'estime pour vous, madame Fritz, et vous saurez tous mes secrets. Apprenez donc que je soupçonne, que je présume, que je suis même autorisé à croire que ce jeune homme.... est un jeune homme qui peut avoir, par sa naissance, des relations.... parce que, vous entendez bien, si c'était autrement.... Il n'est pas naturel de mettre de beaux habits à un coupable.... Ce n'est pas mon usage; au contraire.... Aussi, je vous en prie, si l'on vous fait des questions, ne me compromettez pas. Tout le monde sait que les premières lois de notre état sont le silence et la discrétion.

MADAME FRITZ.

Soyez tranquille; je ne vous compromettrai pas.

LE MAGISTRAT.

Maintenant, je vous quitte; je vais trouver un de mes neveux qui est de la suite de ce seigneur.... Ce cher garçon m'a reconnu; je ne l'avais pas vu depuis vingt ans. Le gaillard a, ma foi, fait de bonnes affaires. Je lui ai fait le plus tendre accueil. Il est riche. Oh! il faut aimer ses parents. Il m'a promis de me faire part d'un grand secret, à condition que je n'en dirais rien à personne. Sitôt que je le saurai, je viendrai vous le confier, si toutefois mon devoir le permet.

SCÈNE II.

MADAME FRITZ, SEULE.

Je n'ai rien compris à tout son bavardage. Il parle toujours, et ne dit rien. Mon dieu! que je serais malheureuse d'avoir ce défaut-là! Dans ce qu'il m'a dit, cependant, quelque chose m'étonne; ce sont les vêtements riches que l'on donne à Charles. Je n'y conçois rien; mais cela doit me rassurer : si on lui voulait du mal, on ne l'habillerait pas comme un seigneur. Quelqu'un vient. Eh! mais, c'est Charles.

SCÈNE III.

CHARLES, MADAME FRITZ.

CHARLES, riant.

Eh bien! maman Fritz, ah! ah! ah! comment me trouvez-vous?

MADAME FRITZ.

Mais très-bien, en vérité.

CHARLES.

C'est le monseigneur qui m'a fait prendre cet habit. Il m'a fait venir; sa femme n'y était plus. Il m'a dit d'un air riant : Charles, prenez ces vêtements; bientôt je vous présenterai à une dame que vous ne serez pas fâché de connaître. — A moi ces habits! ai-je dit; allons donc, monseigneur, vous riez; on s'est déja assez moqué de moi, parce que j'avais dit que j'étais gentilhomme;

je ne veux pas encore.... — On ne se moquera plus de vous; obéissez, je le veux. — Ma foi, il a dit ce *je le veux* comme un homme qui y est habitué. J'ai pris mon parti. Allons, me suis-je dit à part, il vaut mieux encore qu'ils s'amusent à mes dépens, que de tomber dans les griffes de notre méchant juge. Alors des messieurs se sont approchés de moi, m'ont fait des politesses, des révérences que je leur ai bien rendues, c'est vrai. J'ai mis mes habits, et me voilà.

MADAME FRITZ.

Cela te va bien. Si tu savais comme tu es gentil!

CHARLES.

Vous croyez? Tant mieux. Je vais me présenter à mademoiselle Eudoxie. Cela donne toujours une meilleure tournure. Ah! si je pouvais lui plaire, vêtu de la sorte! Bonne hôtesse, croyez-vous que je lui plairai?

MADAME FRITZ.

De quelque façon que tu sois, tu lui plairas toujours.

CHARLES.

Il me semble que je serai plus hardi avec elle, et que je pourrai lui avouer que.... C'est que vous ne savez pas que mademoiselle Eudoxie est née de personnes.... Ah!... Mais ce sont des secrets qu'elle seule peut révéler; vous n'en saurez pas davantage. Où est-elle donc? J'ai une envie qu'elle voie mon bel habit.... Je vais aller la chercher.

MADAME FRITZ.

Tu ne la trouveras pas. Cette bonne petite court maintenant dans le village, pour engager les princi-

paux habitants de l'endroit à s'intéresser en ta faveur, et à venir parler au voyageur.

CHARLES.

Oh! bonne mère, allez la chercher, je vous en prie. Je ne peux pas sortir ainsi; tout le village courrait à son tour après moi; cela m'ennuierait, je me fâcherais, je me battrais peut-être encore avec quelque insolent, et cela n'arrangerait ni mon habit, ni ma personne. Je m'en vais l'attendre ici.

MADAME FRITZ.

Adieu, mon enfant. Je ne sais quoi me dit que cela finira bien pour toi.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHARLES, SEUL.

Pourtant, cela n'a pas trop bien commencé. Je suis un peu de son avis; je crois qu'il ne m'arrivera rien de désagréable. D'ailleurs, j'ai remarqué que, tandis que l'on m'interrogeait, la dame fixait sur moi ses regards avec intérêt; et moi, je ne sais pas pourquoi je la regardais aussi avec plaisir. Oh! c'est sans doute parce qu'elle est jolie. Elle ne l'est pourtant pas autant que mademoiselle Eudoxie.

SCÈNE V.

CHARLES, BIRMAN.

CHARLES.

Eh! mais, c'est ce méchant usurier! Que vient-il faire ici?

BIRMAN, à part.

Quel est donc ce seigneur?... (*Charles se retourne.*) Je ne me trompe pas. Comment donc! mais c'est lui! (*Riant.*) Ah! ah! ah! la plaisante mascarade! Ah! ah! ah!

CHARLES, se fâchant.

Eh bien! qu'est-ce qui vous fait donc rire comme cela?

BIRMAN.

Pardon, mon garçon; mais je vous trouve un air si plaisant.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! Il est vrai que vous êtes gentilhomme; ah! ah! ah! je l'avais oublié.... Mais j'ai tort de rire; je crois, Dieu me pardonne, que c'est de l'or fin. (*Touchant l'habit.*)

CHARLES.

C'est bon. Vous me direz peut-être ce que vous me voulez?

BIRMAN.

Je vous apporte les bijoux de mademoiselle Eudoxie, que vous m'avez demandés.

CHARLES, à part.

Ah! diable, il faut lui donner de l'argent.... Eudoxie est absente....

BIRMAN.

Avec tout le respect que je vous dois, vous allez avoir la bonté de me compter cinquante roubles.

CHARLES.

C'est bon, mon ami. Madame Fritz vous comptera tantôt votre somme.

BIRMAN.

Impossible! J'ai beaucoup de respect pour votre habit; mais les bijoux ne sortiront de mes mains que lorsque vous m'aurez payé.

CHARLES, à part.

Diable! un gentilhomme qui n'a pas le sou! c'est embarrassant.

BIRMAN.

C'est une bagatelle de cinquante roubles.... et ma somme....

(Il tend la main.)

CHARLES.

Attends un instant que madame Fritz soit de retour.

BIRMAN.

Je n'attends point.

CHARLES.

Eh bien! va-t-en au diable, maudit usurier.

BIRMAN, riant.

Ah! ah! ah! le gentilhomme a oublié sa bourse.

CHARLES.

Veux-tu me laisser en paix?

BIRMAN, riant.

Ah! ah! ah! un bel habit, et pas un sou! Ah! ah! ah!

SCÈNE VI.

LE MAGISTRAT, CHARLES, BIRMAN.

CHARLES.

Ah! tu ne veux pas finir! (*Il saisit Birman par le bras.*) Insolent juif!

BIRMAN, criant.

A mon secours, monsieur le magistrat! ôtez-moi des mains de ce brave monsieur.

CHARLES, à part.

Ah! diable, le magistrat! Soyons prudent.

LE MAGISTRAT, à Birman.

Comment! vous osez insulter monsieur! lever la main sur lui!

BIRMAN.

Et non, au contraire, c'est lui qui veut me battre....

LE MAGISTRAT.

Il veut vous battre? Eh bien! apprenez que je prendrai sa défense, et que je saurai punir les insolents qui oseraient lui manquer de respect.

CHARLES.

Tiens! il prend ma défense. Ah!

BIRMAN.

Comment? manquer de respect à un garçon menuisier.... Ah!

LE MAGISTRAT.

Taisez-vous, et rendez grace à sa clémence, s'il ne vous fait pas punir sévèrement.

BIRMAN.

Me punir! vous plaisantez sûrement.

LE MAGISTRAT.

Qu'appelez-vous plaisanter? Je parle sérieusement, monsieur, très-sérieusement.

BIRMAN.

Est-ce que vous me prenez aussi pour un imbécille? N'ai-je pas affaire à Charles, garçon menuisier?

LE MAGISTRAT.

Cela n'est pas sûr, monsieur, cela n'est pas sûr.

BIRMAN.

Ah! c'est que monseigneur rabottait des planches pour ses menus-plaisirs.

CHARLES.

Il a raison. C'est assez rire, monsieur le magistrat. Je veux bien vous amuser un instant.... mais....

LE MAGISTRAT.

Ah! monseigneur, vous ne m'amusez point du tout, je vous l'assure.

CHARLES.

Je ne suis point un monseigneur; je suis tout bonnement, comme le dit très-bien ce méchant Birman, Charles, menuisier.

LE MAGISTRAT.

C'est ce qui vous trompe, vous ne l'êtes point.

CHARLES.

Et que suis-je donc enfin?

LE MAGISTRAT.

Je n'en sais rien; mais vous êtes quelque chose.

CHARLES, à part.

Le fou! (*Haut.*) Vous n'avez pas voulu tantôt que je fusse gentilhomme, et maintenant vous me donnez, de votre autorité....

LE MAGISTRAT.

Vous verrez si je me trompe. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'oublier auprès de vos illustres parents.

CHARLES.

Ah! mes illustres parents! Ah! ah! vous n'êtes donc plus d'humeur de me faire mettre au cachot?

LE MAGISTRAT.

Oh! bien au contraire, je ferais plutôt pendre monsieur, que de souffrir qu'on osât vous insulter.

BIRMAN.

Je crois que le magistrat est aussi fou que le gentilhomme.

LE MAGISTRAT, bas à Birman.

Ah! je suis fou! je suis fou! Malheureux! si je n'avais pitié de toi... Apprends que ces étrangers, qui sont descendus dans cette auberge, sont l'empereur et son épouse.

BIRMAN.

Bon! et d'où savez-vous cela?

LE MAGISTRAT.

De l'un de mes neveux qui est à son service. Mais *motus* sur tout cela. Ce jeune homme a été interrogé sur sa naissance; j'étais présent : il a montré un petit papier; l'impératrice s'est trouvée mal en le lisant; on lui fait prendre de beaux habits, on l'accueille avec

politesse. Voyez-vous? devinez-vous? comprenez-vous enfin ce que je vous dis?

BIRMAN.

Oh! mon dieu! s'il allait, quand il connaîtra son sort....

CHARLES.

Mais qu'est-ce que vous dites donc là?

LE MAGISTRAT.

Oh! je disais à monsieur.... que je n'avais jamais connu un homme plus aimable, plus intéressant que vous.

BIRMAN.

Moi, je lui répondais que vous aviez un excellent caractère, un bon cœur..... Mais j'oubliais de vous remettre le collier de mademoiselle Eudoxie.

CHARLES.

Ah! ah! attendez que mon hôtesse soit revenue.

BIRMAN.

Fi donc! fi donc!... Votre parole vaut de l'argent... J'attendrai tant qu'il vous plaira; disposez de mon crédit, de ma bourse, enfin de tout ce que je possède.

CHARLES.

Mais quel mal vous prend? Êtes-vous fou? Je n'y conçois rien.... J'entends du bruit....

LE MAGISTRAT.

Prenons garde d'importuner monseigneur.

BIRMAN.

J'espère que monseigneur voudra bien se souvenir de moi.

(Ils sortent en faisant de profondes révérences.)

CHARLES.

Je me souviendrai de vous.

SCÈNE VII.

CHARLES, MADAME FRITZ, EUDOXIE.

CHARLES.

Enfin, vous voilà, mademoiselle. Je désirais bien vous voir.

EUDOXIE.

Ah! mon dieu! Charles, comme vous êtes beau!

CHARLES.

Ah! mon dieu! oui. C'est malgré moi. Est-ce que vous trouvez que cela me va mal?

EUDOXIE.

Mais très-bien, au contraire, je vous l'assure.

MADAME FRITZ.

Mais, tu ne sais pas, mon garçon; on dit dans la maison que tu es parent de cet étranger....

CHARLES.

Comment! vous aussi, vous croyez cela?

MADAME FRITZ.

Eh! pourquoi pas? Ce sont les gens mêmes de ce seigneur qui le disent tout bas à tout le monde; et la manière honnête dont on te parle maintenant, le prouverait assez : cet habit même me ferait croire....

EUDOXIE.

Eh bien! moi, je suis de l'avis de notre hôtesse. Tout me dit que vous êtes d'un rang élevé, et que le

ciel vous rendra justice, en vous accordant une fortune que vous méritez si bien de posséder.

CHARLES.

Je ne vous cache pas que je la désire, seulement depuis que je vous connais. Si je deviens riche, vous ne manquerez jamais de rien, mademoiselle Eudoxie, ainsi que notre bonne hôtesse.

EUDOXIE.

Ah! Charles, ne sais-je pas tout ce que vaut votre cœur?

CHARLES.

Non, vous ne pouvez pas le savoir. Si j'étais opulent, je voudrais vous donner d'abord.... tout ce que je possède, pourvu seulement que vous me permissiez de vous servir, de vous voir tous les jours.... de vous aimer comme une amie, comme une sœur, comme....

MADAME FRITZ.

Comme une épouse..... Allons donc, comme il est timide!

EUDOXIE.

Pourquoi dire ce que M. Charles ne pense peut-être pas?

CHARLES.

Oh! pardonnez-moi, je le pensais; mais la crainte seule de vous déplaire...

EUDOXIE.

Est-ce que vous pouvez jamais me déplaire, monsieur Charles?

MADAME FRITZ.

Ces pauvres enfants!

CHARLES.

Quoi! vraiment, en vous disant que je préfèrerais à la fortune, à la naissance, le plaisir d'être aimé de vous, cela ne vous ferait pas de peine mademoiselle?

EUDOXIE.

Eh! pourquoi donc? Je vous dirais bien que je serais plus heureuse de passer mes jours avec vous dans l'obscurité que d'être la plus grande dame de Pétersbourg.

CHARLES.

Vous consentiriez donc à être ma femme?

EUDOXIE.

Sans doute, si vous vouliez être mon mari.

CHARLES.

Oh! de toute mon ame. Rien ne peut s'opposer à notre union. Nous sommes tous les deux orphelins. Marions-nous, s'il se peut, dès demain.

MADAME FRITZ.

Vous arrangez cela très-bien; mais vous ne songez pas que vous avez peut-être retrouvé des parents, et qu'ils pourraient s'opposer....

CHARLES.

Ne croyez donc plus à ces propos ridicules. D'ailleurs, si ça déplaisait aux parents...

EUDOXIE.

Ce serait bien malheureux pour nous que ce qu'on dit fût vrai! Car enfin, vous savez que mon père m'a défendu d'aller à Pétersbourg, et m'a recommandé de cacher toujours bien mon nom.

MADAME FRITZ.

A cause de quoi?

EUDOXIE.

Mon père était autrefois un grand seigneur aussi lui....

MADAME FRITZ.

Je m'en suis doutée.

EUDOXIE.

Oh! je suis née bien malheureuse!

CHARLES.

Ne lui parlez pas de cela, bonne Fritz; vous allez la faire pleurer; et chacune de ses larmes me frappe là. Ne parlons que de notre mariage... A propos de cela, voici votre collier. L'usurier me l'a rendu. Madame Fritz m'aidera à le payer; et je travaillerai tant, que j'acquitterai bientôt cette petite dette.

MADAME FRITZ.

Ah! bon dieu! voici notre étranger.

SCÈNE VIII.

PIERRE, CHARLES, EUDOXIE, MADAME FRITZ.

PIERRE.

Ah! Charles, c'est vous que je cherchais : je veux vous parler. Ma chère hôtesse, faites préparer tout pour notre départ; nous n'avons que peu d'instants à rester chez vous.

MADAME FRITZ.

Monsieur, monseigneur..... je vais vous obéir. (*A*

Eudoxie.) Reste avec Charles; tu me diras ce qui se passera.

EUDOXIE.

Oh! non, je serais de trop ici.

SCÈNE IX.

PIERRE, CHARLES, EUDOXIE.

CHARLES.

Ah! si vous vous éloignez, je m'en vais aussi. N'est-il pas vrai, monsieur, que mademoiselle Eudoxie n'est pas de trop ici?

PIERRE.

Non, mon ami, elle peut rester; elle s'intéresse tant à vous, qu'elle mérite bien de prendre part à votre bonheur.

EUDOXIE.

Il est donc question de bonheur pour Charles? Ah! que je suis contente!

PIERRE, à Eudoxie.

Vous paraissez l'aimer beaucoup?

CHARLES.

Oh! pas autant que je l'aime: c'est impossible.

PIERRE.

Il faudra pourtant bientôt vous en séparer; au moins pendant quelque temps.

CHARLES.

Pas un jour, pas une heure. Mais qu'est que c'est donc que cette nouvelle invention? Est-ce que vous

avez encore envie de me chagriner? Pour vous divertir, vous m'avez fait prendre ces habits, qui ne me conviennent pas du tout; je vous ai obéi par complaisance; mais, je vous en préviens, elle n'ira pas jusqu'à quitter ma bonne amie, qui sera bientôt mon épouse.

PIERRE.

Votre épouse!

CHARLES.

Oh! oui; c'est une affaire arrangée; nous nous marions demain: si vous voulez être de la noce; il ne tient qu'à vous; vous nous ferez honneur et plaisir.

PIERRE.

Mon cher Charles, je suis loin de blâmer ton union: mademoiselle mérite ton cœur; mais il faut différer cet hymen pendant quelque temps; car puisqu'il faut te dire tout, je t'emmène, ce soir, avec moi.

EUDOXIE.

Vous l'emmenez? ô ciel!

CHARLES.

Ah! c'est-à-dire, si je veux. Cependant, je suis de bonne-foi; quoique vous vous amusiez à me tourmenter depuis ce matin, je ne vous en veux pas du tout; je suis même disposé à vous aimer. Vous avez l'air d'un brave homme. Si vous consentez donc qu'Eudoxie vienne avec moi, eh bien, nous pourrons bien faire la partie de vous suivre.

EUDOXIE.

Charles, pourquoi voyager? Nous sommes si bien ici?

PIERRE.

Ah! ma belle enfant, devez-vous empêcher un frère de passer ses jours avec une sœur qui peut tout pour lui?

CHARLES.

Quelle sœur? Je n'en eus jamais qu'une; je ne l'ai jamais vue.

EUDOXIE.

C'est celle dont vous a parlé ce voyageur.

CHARLES.

Ah! oui; celle qui est bien établie à Pétersbourg.

PIERRE.

Tu souhaites de la revoir?

CHARLES.

Oh! sans doute. Quel est l'orphelin qui ne désire pas retrouver sa famille?

PIERRE.

Hé bien, tu l'as retrouvée.

CHARLES.

Vous connaissez ma sœur?

PIERRE.

C'est moi qui te conduirai dans ses bras.

CHARLES.

Voudra-t-elle me reconnaître?

PIERRE.

Elle le doit. Mais j'entends du bruit. (*A part.*) C'est Catherine: je l'ai quittée à la fin de son évanouissement. Avant de rien révéler, je veux savoir..... (*Haut.*) Mes enfans éloignez-vous un instant. Je vous ferai bientôt appeler.

EUDOXIE.

Oh! Charles, tu vas être heureux, mon cœur me le dit.

SCÈNE X.

PIERRE, CATHERINE.

PIERRE.

Ah! ma chère Catherine, je vois avec plaisir que votre santé....

CATHERINE.

Ce n'est qu'en tremblant que j'ose paraître à vos yeux.

PIERRE.

Quelle est donc la cause de cette indisposition subite? Auriez-vous été fâchée d'avoir retrouvé....

CATHERINE.

Ah! Pierre! pouvez-vous le penser? Ne vous ai-je pas parlé cent fois de ce jeune compagnon de mes malheurs.... Mais vous devez lire tout-à-fait dans mon ame. Au plaisir de le retrouver, s'est joint un sentiment pénible: ce que m'a dit le magistrat, la crainte qu'une affaire déshonorante....

PIERRE.

Lui! c'est le plus estimable garçon.

CATHERINE.

Il est estimable! Oh! Pierre! oh! mon souverain! ta Catherine, ton amante, ton épouse, ose embrasser tes genoux, et te supplier d'accorder à son frère une par-

tie de ces mêmes bontés dont tu l'as accablée si long-temps.

PIERRE.

C'était bien mon projet.

CATHERINE.

Quoi! vous saviez?....

PIERRE.

Tout. Vois cette note que m'avait remise mon ambassadeur: mais je ne voulais pas être la dupe de quelque fripon; et, redoutant même la prévention que pouvait te donner le désir de retrouver un frère, je n'ai pas voulu te mettre du secret. Mais la scène qui vient de se passer a levé tous mes doutes. La vérité simple parlait par sa bouche, et j'étais tellement prévenu pour lui, que, sans le certificat authentique du ministre Gluck, j'étais décidé à le reconnaître publiquement pour mon frère.

CATHERINE.

Publiquement! quel bonheur!

PIERRE.

Sans doute. Il est jeune, sensible et brave; avec ces qualités, nous en ferons un homme estimable.

CATHERINE.

Et c'est le plus grand souverain, et c'est le vainqueur de Charles XII, qui ne craint pas de s'abaisser jusqu'à reconnaître pour son frère le plus obscur artisan!

PIERRE.

Eh! ma chère Catherine, l'homme puissant et vraiment grand s'honore en recherchant des parents pauvres et obscurs. En les accueillant avec bonté, il ne

descend point jusqu'à eux; mais il les élève jusqu'à lui. (*Gaîment.*) D'ailleurs, dans cette circonstance, mon orgueil serait fort déplacé. Il est menuisier; moi, j'ai été charpentier; l'alliance est convenable.

CATHERINE.

O grand homme! si quelque chose pouvait ajouter à ta gloire, ce dernier trait....

PIERRE.

Oh! pas d'éloges, ma bonne amie; dans ta bouche, ils sont trop dangereux pour moi; mais songeons à ton frère....

CATHERINE.

Ah! je brûle de le revoir. Jusqu'à l'âge de six ans, je lui tins lieu de mère, et mon cœur se retrace encore, à son sujet, mille souvenirs touchants.

PIERRE.

C'est moi qui veux te le présenter. Charles, venez.

SCÈNE XI.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE.

PIERRE.

Je t'ai promis de te rendre une sœur....

CHARLES.

Hé bien, où dois-je la trouver?

PIERRE.

Ici même, dans cet appartement.

CHARLES.

Dans cet appartement!

PIERRE.

Charles, venez baiser la main de l'imp....., ou plutôt, embrasse ta sœur.

EUDOXIE.

Sa sœur, ô ciel!

CATHERINE, lui tendant la main

Mon frère!

CHARLES, se reculant.

Voudriez-vous me tourmenter encore?

PIERRE.

Non, Charles; madame est mon épouse et ta sœur.

CHARLES.

J'éprouve un trouble, un plaisir... Ah! par grace, monsieur, ayez pitié de moi; il serait trop cruel de tromper mon cœur.

PIERRE.

Eh! crois-en donc ses pleurs, son émotion; vois ses bras qu'elle ouvre à son frère.

CHARLES.

Ma sœur, ma chère sœur! une émotion, des larmes.... Quoi! je ne suis plus orphelin!... j'ai une famille... Tendres sensations que j'éprouve pour la première fois!

PIERRE, attendri.

O doux sentiment de la nature! que mon cœur est heureux de t'éprouver encore.

CATHERINE.

Mon cher Charles, approche. Eh! oui, oui, ce sont bien là les traits de son enfance; je me les rappelle maintenant. C'est moi, mon ami, qui ai apaisé vos premiers cris, séché vos premières larmes, c'est moi

qui, chargée par notre vénérable tuteur des soins de votre enfance, m'en suis acquittée avec la tendresse d'une mère, jusqu'à l'instant fatal... Mais vous ne devez pas vous en souvenir, vous étiez si jeune!

CHARLES.

Attendez donc, ma sœur; oui, vos traits, en effet, me rappellent des souvenirs... Je vois encore la chambre que nous habitions... J'entends encore votre chanson favorite. Un jour, il se fit un grand bruit dans la rue, on enfonça la porte; un vieillard effrayé nous prit tous deux par la main; nous avions déja gagné la compagne; des soldats nous poursuivent, nous arrachent de ses bras; il vous défend, il tombe... Voilà tout ce que peut me rappeler ma mémoire.

CATHERINE.

Et c'est à ce désastre public que, prisonnière du plus généreux des hommes, j'ai dû le bonheur de ma vie entière.

CHARLES.

O ma sœur! mon sort a été bien différent. Vous savez quelle a été mon existence.

PIERRE.

Elle va changer, et la fortune...

CHARLES.

Oh! non; laissez-moi dans mon obscurité... Je ne m'aveugle pas... Mon état, mon ignorance...

PIERRE.

Charles, ton cœur est sensible, vertueux; c'est assez pour mériter le sort qui t'est réservé.

CHARLES.

Oh ! faites de moi tout ce que vous voudrez ; je m'abandonne à vous. Mais puisque vous voulez vous occuper de mon bonheur, il est un seul moyen de le faire ; c'est de m'unir à mon Eudoxie. Oh ! quand vous la connaîtrez, vous la chérirez comme moi.

PIERRE.

J'y suis disposé. Sa conduite généreuse, sa naïve inquiétude pour toi, tout m'intéresse en sa faveur.

CATHERINE.

Il faut qu'elle nous suive à Pétersbourg, et nous verrons....

CHARLES.

Voici la difficulté. Nous voudrions bien pouvoir nous en dispenser... Elle a des raisons.

PIERRE.

Comment ! des raisons pour ne pas paraître à Pétersbourg ?...

CHARLES.

Ah ! tout cela c'est un secret... Tenez, je ne dois rien vous cacher. (*Eudoxie le tire par son habit.*) Eh ! non, ne crains rien ; le beau-frère est un honnête homme... Il ne faut pas, pour son bonheur, que l'empereur la voie jamais.

CATHERINE.

Comment !

PIERRE.

Vous piquez ma curiosité...

EUDOXIE.

Oh! Charles, songez que ma liberté, mon existence peut-être....

PIERRE.

Rassurez-vous; je vous donne ma parole d'honneur que le czar ne saura jamais rien de ce que vous pourrez me dire en ce moment.

CHARLES, à Eudoxie, qui le tire par son habit.

Mais, chère Eudoxie, pourquoi vous effrayer? N'êtes-vous pas de la famille? Il faut bien que tôt ou tard on sache qui vous êtes.

CATHERINE.

Sans doute, mon enfant. Quel motif peut vous effrayer au point?...

EUDOXIE.

Je ne suis pas coupable; et depuis mon enfance, j'expie le crime de mon père.

CHARLES.

Oh! certainement, ce n'est pas sa faute si son père a trahi sa patrie.

PIERRE, s'échauffant.

Trahi sa patrie! Mais quel est donc son père?

CHARLES.

Oh! un grand seigneur, que vous connaissez sans doute de réputation, l'ami intime de Pierre, l'Hetman des Cosaques.

CATHERINE.

Malheureux! qu'avez-vous dit?

PIERRE.

L'Hetman des Cosaques! Serait-ce? ô dieux! je tremble de le savoir, serait-ce l'infame Mazeppa?

EUDOXIE.

Il n'est que trop vrai; c'est à lui que je dois le jour.

PIERRE.

Le traître! le perfide! rien ne pourra le soustraire à ma fureur.

EUDOXIE.

O ciel!

CATHERINE.

Quel emportement! Calmez-vous; songez...

PIERRE.

Non, madame, jamais un pardon de ma bouche... Je l'ai juré, il périra.

CHARLES.

Ah! de grace, apaisez...

CATHERINE.

Ne serez-vous jamais le maître de vos transports? Songez, vous l'avez dit vous-même, que le czar ne doit rien savoir des secrets que l'on vous a confiés. Oh! calmez ces premiers mouvements de votre colère...

PIERRE.

Non, madame, non. Je puis pardonner au coupable; mais à l'ingrat, mais au traître Mazeppa, jamais! jamais!

EUDOXIE, *fondant en larmes.*

O ciel! mon père!

PIERRE, *avec la plus grande fureur.*

Où est-il, ce misérable? répondez, où est-il?

EUDOXIE.

Il est mort.

PIERRE, après un silence.

Il est mort! (*Il va lui prendre la main; elle fait un mouvement.*) Ne craignez rien, Eudoxie, je vous servirai de père.

EUDOXIE, se jetant à ses genoux.

Vous me pardonnez le tort de ma naissance?

PIERRE.

Relevez-vous, ma fille.

CATHERINE.

Ah! je reconnais mon illustre époux.

SCÈNE XII.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE, MADAME FRITZ.

MADAME FRITZ.

Ah! mon dieu, quelle nouvelle! Qu'est-ce que tout cela veut donc dire?

PIERRE.

Qu'avez-vous donc, ma bonne mère?

MADAME FRITZ.

Mais cela ne se peut pas; certainement ce ne peut être lui... Oh! mon dieu! si c'était lui!... Moi, qui ai parlé tantôt...

CATHERINE.

Mais quelle est la cause de cette agitation!

MADAME FRITZ.

Ah! madame... Ah! princesse... (*A part.*) Je ne sais

comment leur adresser la parole. (*Haut.*) On dit dans le village... Ah! si la chose était...

PIERRE.

Eh! madame, parlez donc. De quoi est-il question? que voulez-vous? que dit-on?

MADAME FRITZ.

Tout le village est assemblé, le magistrat est à sa tête; il va vous haranguer: tous nos jeunes garçons, nos jeunes filles sont déja à la porte; ils crient: *Vive Pierre! vivent notre bon Pierre et son auguste épouse!*

PIERRE.

Ah! mon dieu, nous sommes connus. Partons.

CATHERINE.

Non, vous ne devez pas vous soustraire au désir qu'ont ces bons villageois de rendre hommage à leur empereur...

CHARLES, MADAME FRITZ, EUDOXIE.

C'est l'empereur!

(Ils se jettent à genoux.)

PIERRE.

Oui, mes enfants; mais aujourd'hui je ne veux être que votre père. (*Il les relève.*) Mais j'aperçois l'intègre magistrat. (*A Charles.*) Tu ne crains plus maintenant qu'il te mette en prison? Je ne suis pas fâché de le voir; il est bien juste aussi qu'il ait sa récompense.

SCÈNE XIII.

PIERRE, CATHERINE, CHARLES, EUDOXIE, MADAME FRITZ, LE MAGISTRAT, LES HABITANTS DU VILLAGE.

LE MAGISTRAT, aux vieillards.

Que personne ne porte la parole avant moi. (*Au Czar.*) Les habitants de ce village ayant appris, par les cent voix de la Renommée, que leur czar, leur empereur, leur souverain, était au sein de leurs foyers domestiques, tel qu'un soleil qui, par ses rayons.... vivifiants, réchauffe la.... hum!... tel qu'un soleil réchauffe....

PIERRE.

C'est assez. Je n'ai pas besoin de votre discours pour être sensible à la démarche de ces bons habitants; et la preuve que je suis disposé à leur faire du bien, c'est que je vais fixer votre sort, monsieur le magistrat.

LE MAGISTRAT, à l'hôtesse.

Fixer mon sort! Je serai pour le moins juge à Pétersbourg.

PIERRE.

Dites-moi d'abord si vous avez de la fortune, des revenus?

LE MAGISTRAT.

Certainement; j'ai assez de bien pour soutenir l'honneur d'un rang...

PIERRE.

Il suffit.... De ce moment je vous destitue, et je vous

condamne à payer cinq cents roubles aux pauvres de ce village, en indemnité de vos vexations.

TOUT LE VILLAGE.

Vive notre empereur!

LE MAGISTRAT.

Mais je puis assurer sa majesté...

PIERRE.

Silence! Rendez graces à mes bontés; car si la sottise n'excitait pas plutôt la pitié que la colère, je vous réserverais un autre sort. Eloignez-vous. Charles, je vous fais comte de Renienski; je vous accorde la main d'Eudoxie Mazeppa, à qui je rends tous les biens de son père. Pour vous, ma chère Catherine, voyez, recherchez, soulagez les malheureux; que tous les habitants de ce pays apprennent, en vous bénissant, que l'impératrice des Russies a retrouvé et reconnu publiquement son frère dans une auberge de Livonie.

FIN DU MENUISIER DE LIVONIE,
ET DU TOME V.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME.

